

Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 5 Janvier.

Maladies qui ont regné à Paris sur la fin de l'année 1781, & pendant le cours de 1782, jusqu'au mois de Novembre. Extrait du Calendrier de la Faculté de Médecine de Paris. (*Calendarium medicum, ad usum saluberrimæ Facultatis.* A Paris, chez Quillau, rue du Fouarre).

Ce Calendrier fait avec soin & par un Médecin de la Faculté, plein de zele & de mérite, contient, outre les noms & la demeure de tous les membres qui composent la Compagnie, les ouvrages qu'ils ont publiés pendant l'année, le necrologe de ceux qui sont morts, les faits les plus intéressans qui se sont passés dans la Faculté, les maladies qui ont regné, des observations météorologiques, &c.

A pareille époque nous donnâmes le tableau des maladies, (voy. n. 1 ann. 1782), depuis le mois de Janvier 1781, jusqu'au mois de Novembre ; nous allons le reprendre depuis cette époque jusqu'en Novembre 1782.

Novembre 1781.

Presque tout ce mois a été froid, humide & pluvieux. Il n'y a pas eu un seul jour de serein.

La constitution catarrhale a été la constitution dominante. On a observé des ophtalmies, des maux de gorge, des érysipeles à la face, des rhumatismes, des points de côté, des crachemens de sang ; quelques petites véroles peu dangereuses ; une fievre maligne d'un mauvais caractere qui rentre dans la classe des fievres lentes nerveuses. Les délayans, les diaphorétiques, les remedes incisifs, les analeptiques, les cordiaux & peu de saignées ont été en général les secours mis en usage & variés suivant les circonstances.

Décembre.

La température de l'air a été à-peu-près la même que celle de Novembre, mais un peu moins humide & pluvieuse.

La constitution catarrhale a été la constitution dominante. On a appris que les saignées trop copieuses avoient jetté les malades dans de grandes foiblesses & avoient rendu la cure des maladies plus difficile. Une coëne d'un gris verdâtre en avoit imposé à quelques personnes de l'Art pour un état inflammatoire. Cephénomene a été attribué à la présence de la bile ; & les maladies tenoient en général du caractere catarrhal & bilieux. Cette complication rendoit les catarrhes beaucoup plus difficiles à guérir. Dans une Maison religieuse, on a observé la petite-vérole que quelques personnes nomment, *petite-vérole de poule*, qui n'est pas rare dans cette maison. Cette maladie tient les sujets qui en sont affectés, malades pendant deux jours ; le 3e jour l'éruption se montre avec des exanthêmes semblables à des morsures de puces, du centre desquels s'éleve une cloche pleine de serosité qui devient laiteuse, ensuite pâle, & se réduit en croûte. Cette mala-

die qui eft affez fréquente, n'eft point dangereufe; on l'appelle encore, *eruptio veficularis*, *cryftallina*.

Janvier 1782.

La température a été en général humide, peu froide. Le caractère catarrhal s'eft encore foutenu dans les maladies. Le fang qu'on tiroit aux malades étoit tenace, plus vifqueux, le flux de fang s'eft compliqué dans quelques cas. Beaucoup de fujets ont été affectés de ftupeur, de langueur, d'engourdiffemens dans les membres, de vertiges, enfin d'un état tendant à la paralyfie. Les enfans avoient des toux quinteufes & profondes; l'ipécacuanha comme altérant & comme évacuant, a produit le meilleur effet, ainfi que la thériaque donnée à propos & à des dofes convenables. On a obfervé encore des fievres malignes, accompagnées d'une grande proftration de forces, de délire fourd, de fubrefault des tendons, auxquels fe joignoient quelquefois des mouvemens fpafmodiques. Dans ces circonftances, on a pratiqué très-peu de faignées, & rarement a-t-il été néceffaire de répéter la premiere.

Février.

La température de l'air, excepté les fix premiers & les fix derniers jours, a été feche & d'un froid âcre.

Cette conftitution a produit des maladies dont le caractère a été conforme à celui de la température. Pendant les temps froids & fecs, elles ont été inflammatoires; la faignée étoit utile dans cette circonftance & avant que la coction des humeurs fût faite. On a ramarqué qu'indépendamment des béchiques incififs minéraux, tels que le kermès, l'oximel fimple a été d'un grand fecours. Quoiqu'en général les petites-véroles aient été bénignes, on a remarqué que la dépuration entiere des humeurs fe faifoit difficilement, malgré les purgatifs, & qu'elles étoient fuivies de furoncles qui fe foutenoient durs pendant quelque temps. Il y a eu quelques fievres intermittentes, des vertiges, des engourdiffemens, des paralyfies incomplettes.

Mars.

La température de l'air de ce mois a été égale à celle du mois de Novembre 1781, c'eft-à-dire froide & pluvieufe.

On a obfervé des affections catarrhales, des rhumatifmes, des maladies éruptives, éryfipelateufes, de nature pforique & dartreufe, accompagnées d'engorgemens aux glandes maxillaires & du col; on a remarqué que les fueurs, excitées par la nature ou par l'Art, étoient avantageufes. On obfervoit encore beaucoup d'engourdiffemens dans les membres & des états tendans à la paralyfie. En général, la lymphe paroiffoit épaiffe & vifqueufe. Les rhumes de cerveau étoient fréquens; il y avoit des fievres intermittentes qui fe diffipoient facilement par les fecours ordinaires, ainfi que les petites-véroles. Les malades de ce dernier genre, qui avoient le ventre libre, avoient les petites-véroles les moins orageufes. On a obfervé dans un monaftere de filles, un coryza inflammatoire (rhume de cerveau), qui a été très-dangereux; de la membrane pituitaire, l'humeur fe portoit au pharinx, au larynx, aux bronches, aux poulmons, avec fievre, & ardeur très-forte dans ces parties, ainfi qu'à la région de l'eftomac. La faignée réitérée a triomphé en général de cette maladie qui étoit très-grave.

Avril.

La température a été plutôt celle d'un temps d'hiver que de printemps. La végétation a été retardée.

Les mêmes maladies qu'on obfervoit dans les mois précédens fe font foutenues dans celui-ci, mais elles avoient un caractere plus décidément inflammatoire. Les fievres intermittentes, les fynoques fimples & putrides, les petites-véroles fe font montrées, mais en général il y a eu peu de maladies. On a obfervé que les cataplafmes faits avec une décoction d'anis, de coriandre & d'œufs, d'après le confeil d'Hippocrate, avoient beaucoup appaifé les douleurs rhumatifmales. On a obfervé encore des maux de gorge.

Mai.

Ce mois a été encore froid; la végétation a été retardée; à peine la pouffe des feuilles & des fleurs a-t-elle eu lieu.

On a obfervé pendant tout ce mois, des fievres fynoques de divers caracteres, des fievres intermittentes de toute ef-

pece, quelques fievres exanthematiques, compliquées de putridité, d'engorgement aux glandes parotides, de maux de gorge gangreneux, de fievres érysipélateuses qui étoient mortelles lorsqu'elles étoient accompagnées de plaintes continuelles, ou de marques de vives douleurs. Au commencement, on a observé une affection scorbutique qui s'est compliquée avec les autres maladies regnantes. On a observé à l'hospice de Vaugirard, paroisse S. Sulpice, une fievre exanthématique, d'un mauvais caractère, dans laquelle il se manifestoit dès le 2e. jour ou l'assoupissement, ou le délire, ou spasme, ou la diarrhée, ou un gonflement des parotides. Lorsque ce dernier symptôme avoit lieu, le malade mouroit ou étoit attaqué de convulsions. La saignée, l'émétique, les vésicatoires, le quinquina, le camphre avec les mucilagineux, les purgatifs, &c. ont été les secours qui ont en général le mieux réussi.

Juin.

La température de l'air s'est enfin adoucie dans ce mois, qui a été en général chaud & sec. Le 26, il y a eu un orage & beaucoup de vents.

L'affection scorbutique observée précédemment s'est montrée dans ce mois avec fureur. L'apoplexie qui étoit foudroyante a été funeste à plusieurs sujets. La fievre des prisons a attaqué sur-tout les prisonniers de la Tournelle; les antiseptiques, les acides végétaux, le soin qu'on a pris de séparer les malades des sains, la propreté, &c. ont mis fin à cette maladie. Les rhumatismes, les maux de gorge, les petites-véroles, les rougeoles, ont regné en même temps sur le peuple. L'usage des acides, des végétaux a été sur-tout d'un grand secours pour les scorbutiques dans l'Hôpital S. Louis.

Juillet.

La température de l'air a été variable pendant tout ce mois. Le temps a été sec, chaud & nebuleux.

On sait que la constitution catarrhale est la constitution dominante & pour ainsi dire endemique à Paris, pendant les saisons froides de l'année; mais le catarrhe ne s'y montre que rarement en été. Cette année, après l'orage du mois de Juin, on a observé généralement cette affection qui a été épidémique en Europe, & à laquelle on avoit donné le nom *d'influenza*. On l'a appellé, *catarrhe épidémique d'été.*

Il s'est montré sous trois aspects différens, dans les uns il y avoit rhume de cerveau, avec enchiffrenement, mal à la gorge, toux, voix rauque, de la fievre qui duroit deux ou trois jours, & se terminoit par des sueurs; chez d'autres il y avoit, outre la fievre catarrhale, des signes de saburre, & même de putridité, la langue étoit chargée, la bouche amere, il y avoit du trouble dans les premieres voies, des nausées, des vomissemens, quelquefois un flux de ventre dyssenterique, pâleur bilieuse à la peau; chez d'autres, un grand poids à la poitrine, une toux forte, douleur poignante, crachement de sang, chaleur âcre à la peau, une fievre plus forte. Les premiers malades n'avoient besoin que de quelques boissons mucilagineuses, douces, diaphorétiques & d'un peu de régime; on a été obligé d'émétiser & de purger les autres; pour remédier à l'état des derniers, on a eu recours à la saignée principalement.

Août.

Ce mois a été moins chaud qu'il doit être; une humidité considérable dans l'air a nui aux bleds & a retardé la maturité des fruits, sur-tout du raisin.

Le catarrhe épidémique s'est beaucoup affoibli pendant ce mois; mais il s'est fait encore sentir; quelques sujets en ont éprouvé la suite qui s'est manifestée par une toux chronique & par une foiblesse de poitrine. Presque toutes les maladies, soit dans les adultes, soit dans les enfans, ont pris un caractere bilieux, lequel a dominé dans les fievres intermittentes, dans les synoques, dans les fievres remittentes, qui étoient accompagnées de céphalalgie. A ce symptôme se joignoit dans quelques sujets la prostration des forces qui est toujours un symptôme fâcheux. Il y a eu en outre des cholera, des diarrhées, des coliques d'entrailles.

Septembre.

Le temps a été beau pendant les huit premiers jours, le reste du mois a été variable, nebuleux.

La constitution bilieuse a été la dominante pendant tout ce mois dans les ma-

ladies. On a observé des fievres tierces, des doubles tierces, des fievres quartes, des peripneumonies bilieuses, ainsi que des flux de ventre de cette nature, mais peu de dyssenteries, des petites-véroles & des érysipeles. En général, le vomissement excité par l'Art ou par la nature, a été salutaire. On a observé pendant ce mois une maladie pédiculaire (*pediculorum eruptio*), qui se manifestoit, tantôt après d'autres maladies, comme des coliques & d'une maniere critique, tantôt sans être précédée d'aucun mal. Quelques Praticiens ont prescrit pour combattre cette affection des frictions mercurieles & d'autres préparations salines de cette nature; d'autres l'ont combattue avec plus de succès, avec les évacuans & les dépuratifs.

Octobre.

On a remarqué pendant ce mois, à-peu-près la même température que dans le mois précédent, mais un peu plus froide. Les raisins n'étoient pas encore mûrs.

On a observé à-peu-près aussi la même constitution, & les maladies ont été des rhumatismes, des fluxions aux glandes du col & aux maxillaires, des diarthées, des petites-véroles, peu de maladies inflammatoires. On a observé encore que les accès des fievres intermittentes avoient beaucoup plus d'intensité que dans le mois précédent, le frisson étoit plus long & le spasme si fort, que les malades tomboient quelquefois en syncope. La chaleur fébrile qui succédoit étoit en raison de la violence du spasme, & il y avoit dans l'intervalle un abbatement de forces considérable.

La Faculté a eu le malheur de perdre cette année, quatre de ses membres, MM. de la Riviere, Bidault, Doulcet & Nouguez, tous recommandables par leur savoir, par leurs vertus, & par des qualités qui les ont rendus respectables. On trouve dans le Calendrier intéressant dont on rend compte, un précis de leur vie, de leurs travaux & de leurs découvertes.

On sait que c'est à M. Doulcet qu'on est redevable du traitement heureux de la fievre puerperale, traitement dont les succès ne se sont point démentis & qui fait tant d'honneur à sa mémoire.

Livres Étrangers.

Les Livres suivans se trouvent dans les magasins de Leipsic. L'abréviation kr. désigne un kraisch, monnoie d'Allemagne qui vaut trois liards de France.

Loschge. (F. H.) *De Medicina obstetricâ agente & expectante*, in-4°. Erlangæ, 12 kr.

Murray. (Joh And.) *Spina bifida ex malâ ossium conformatione*, in-4°. Erlangæ, 12 kr.

Moll. (J. G.) *De apoplexia biliosa*, 10 kr.

Sicora. (M. M.) *Conspectus Medicinæ legalis legibus austriaco-provincialis accommodatæ*, in-8°. Pragæ, 45 kr.

Starke. (J. C.) *Commentatio de tetano ejusque speciebus præcipuis*, in-8. Jenæ.

Tissot. *Dissertatio de febribus biliosis, accedit tentamen de morbis & masturbatione*, in 12. Lausannæ.

Bergmann. *Opuscula physica & medica*, Lipsiæ.

Commentationes societatis Gottingensis, 1780. Gotting. 6 flor. 30 kr.

Daniel. (Chr. Fr.) *Systema ægritudinum*, in-8. Lipsiæ, 1 flor. 30 kr.

Kleynii. (Lud. Gott.) *Selectus rationalis medicaminum quarum vera vis est ad felicem praxim clinicam prætermissis inertibus titularibus superstitiosis*, &c. Edit. nov. in-8. Francofurti.

Meyer. (J. C.) *De prophylaxi morborum epizooticorum*, in-4. Erlangæ, 12 kr.

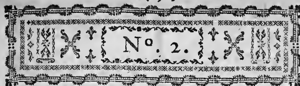
Meza. (S. T.) *Compendium medico practicum, fasciculus septimus de tumoribus & ulceribus*, in-8°. Hafniæ. 40 kr.

Parrot. (Chris. Fried.) *Dissertatio physica de aqua*. Erlangæ, 15 kr.

Ringebraig. (J. C.) *Rhazes de variolis & morbillis, latine*, in 8. Gotting. 24 kr.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers; chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols; port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 12 Janvier.

TRAITÉ *de la structure du cœur, de son action & de ses maladies, par M.* DE SENAC, *Conseiller d'État, premier Médecin du Roi. Seconde édition revue & augmentée par l'Auteur.* 2 vol. *in*-4°. avec figures; l'un de 532 pag. l'autre de 611. Prix 24 liv. reliés. A Paris, chez Méquignon, l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

LA premiere édition de cet Ouvrage parut en 1749; les plus grands Anatomistes de l'Europe en firent l'éloge. Elle mérita, entr'autres, le suffrage distingué de Morgagni, celui d'Albinus, & de ce dernier sur-tout, qui regarde ce *Traité* comme un chef-d'œuvre d'exactitude & d'érudition. Les gens de goût, ceux mêmes qui ne sont pas de l'Art en ont admiré la préface qui passe encore pour un chef-d'œuvre. Cet Ouvrage a été traduit en Anglois. M. de Senac le regardoit comme son enfant chéri, & il ne cessa de travailler à cette nouvelle édition pendant vingt ans. Sur la fin de ses jours, M. Portal le seconda dans cette entreprise, & cet Anatomiste y a joint plusieurs planches. La nouvelle édition étoit déja en état de paroître dès l'année 1773; mais diverses circonstances n'en ont pas permis la publication, ni l'annonce dans l'état où elle est.

Cet Ouvrage est divisé en six livres distribués en deux volumes ou en deux parties, dont la premiere, qui contient les trois premiers livres, a pour objet tout ce qui concerne la structure du cœur ou des parties qui lui appartiennent, telles que le péricarde, les gros vaisseaux, &c. l'autre, l'usage & les fonctions de cet organe, le mouvement du sang dans les vaisseaux sanguins & les maladies qui affectent ces parties, sur tout le cœur & le péricarde.

La préface de cet écrit commence ainsi:

» Le cœur est un de ces grands mobiles où l'industrie & les vues de la nature éclatent de toutes parts; il est le principe de la vie, le foyer de ce feu secret qui la soutient & qui ne s'éteint qu'avec elle; le premier agent sensible qui anime toutes les parties, le dernier qui perd son activité; c'est, si je puis m'exprimer ainsi, l'ame matérielle des corps vivans; son action est ce mouvement perpétuel que l'Art n'a pu imiter; elle dépend d'une structure si singuliere, que le génie même le plus inventif n'en devinetoit jamais l'artifice; sous une simplicité apparente, c'est un assemblage d'instrumens aussi variés que nombreux. Un organe si merveilleux a occupé long-temps les anciens Philosophes. Tous, en l'admirant, lui ont accordé les privileges de l'intelligence même. Selon toute l'antiquité, le cœur partage avec l'ame l'empire qu'elle a sur le corps, ou pour mieux dire, cet organe renferme en lui une ame particuliere; il est le principe du sentiment & des passions auxquelles il est soumis & dont il reçoit les premieres impressions, &c.

Cette préface, qui est assez étendue, roule principalement sur les découvertes en Médecine, sur les révolutions arrivées dans cet Art, sur les écarts de l'esprit

humain, sur les systêmes, les conjectures ou hypotheses qu'on a imaginées, sur les causes qui ont retardé les progrès de la science, &c. M. de Senac y fait, en passant, le portrait de quelques hommes célebres dont il avoit à se plaindre sans doute, & auxquels il ne paroît pas accorder tout ce que leur réputation leur donnoit. Mais il revient à son objet, c'est-à-dire à ce qui a rapport au cœur, à la circulation du sang, dont il accorde tout l'honneur à Harvey, lequel y fut conduit, selon lui, par quelques travaux de ses prédécesseurs.

« Cette découverte, dit-il, pag. 36, intéresse tout le genre humain; elle mérite mieux une place dans notre souvenir que les travaux des conquerans, ou les révolutions des états; c'est une espece de conquête faite sur la nature, qui nous refuse presque toujours la connoissance de ses secrets..... Le principe du mouvement du sang étoit un feu sacré, selon les anciens; ce feu étoit sous les yeux & entre les mains d'une infinité d'hommes curieux; ils n'ont pu le saisir ni être sensibles à sa lumiere qui étincelloit de toutes parts; il étoit reservé à l'immortel Harvey de le présenter avec un éclat qui pût dissiper toute l'obscurité qui le couvroit; si d'autres Médecins ont quelque droit sur cette découverte, ils n'en ont point sur les preuves qui la démontrent dans les écrits de ce grand homme.... De grandes découvertes sont le plus souvent l'ouvrage du hasard; mais c'est le génie qui a présidé à celle-ci, aux travaux de Harvey; il a suivi la nature dans ses détours, & l'a forcée à se dévoiler ».

Cette préface est écrite par-tout sur le même ton. L'Auteur en recherchant les causes de la circulation, dit, pag. 44:

» C'est dans les nerfs, par exemple, que réside la premiere cause du mouvement du sang; ils sont les rênes de l'ame, ou pour parler plus exactement, ce sont les premiers mobiles de la machine animale; voilà jusqu'où nous pouvons atteindre; mais nous ignorons leur structure & le principe qui les anime; le méchanisme de leur action se dérobe à l'esprit & aux yeux; aussi l'ai-je laissé parmi les mysteres de la nature.

» La principale cause qui agit immédiatement sur le sang, est plus soumise à nos recherches; c'est la force ou la puissance qui anime le cœur; il faut la connoître si nous voulons savoir comment nous vivons. Or, pour que la vie se soutienne, il est nécessaire que les ventricules du cœur s'ouvrent & se ferment plus de huit mille fois dans une heure; tandis que le bronze s'useroit s'il étoit exposé à de tels mouvemens, une machine fragile peut y résister pendant une longue suite d'années, p. 45 ».

La préface est suivie d'une introduction également intéressante, où l'on voit la marche successive & chronologique des découvertes faites sur la structure du cœur ou ses dépendances. On y trouve que jusqu'à Vesale, Médecin formé dans l'Ecole de Paris, la vraie structure du cœur avoit été ignorée; qu'Hippocrate avoit presque soupçonné le mouvement du sang qu'il compare à celui des astres, & qu'il se sert pour l'exprimer d'un mot qui répond à celui de *circulation*. On y voit ce qu'on doit penser de la découverte de Servet, dont l'Auteur rapporte le passage pag. 77, de celle de Césalpin, qui malgré ses contradictions, a posé, suivant M. de Senac, les premiers fondemens de la découverte de la circulation du sang. Toutes ces découvertes & les sentimens auxquels elles ont donné lieu, y sont analysées, appréciées avec beaucoup de sagacité, & l'Auteur conduit ainsi son lecteur jusqu'à la porte pour ainsi dire du cœur dont il va développer la structure.

En continuant de rendre compte de cet ouvrage dans les Feuilles suivantes, nous rapporterons le sentiment de M. de Haller sur cet écrit. M. de Senac l'avoit attaqué. Quoique M. de Haller paroisse y avoir été sensible, il en a porté un jugement qui annonce l'impartialité & la justice, ce qui a toujours caractérisé la maniere de ce grand homme.

La suite à l'ordinaire prochain.

Aux Rédacteurs de la Gazette de Santé.

Ce n'est que d'hier, MM, que j'ai pu me procurer le n°. 24 de la Gaz. de Santé, quoique j'eusse prié depuis longtemps mon Libraire de le faire. Je lui ai demandé la dissertation de M. Roussel. J'ai l'honneur de vous assurer que j'ignorois absolument qu'elle existât, ainsi je vous supplie de croire que je n'avois & ne pouvois avoir aucunes raisons de feindre que cet ouvrage ne fût pas parvenu à ma connoissance. Le succès qu'il a eu à l'Académie de Lyon m'auroit inspiré le desir le plus empressé de le connoître & d'en profiter pour rendre le mien plus

intéressant. Je suis fâché, MM., que vous ne m'ayez pas rendu justice à cet égard. Je n'en suis pas moins reconnoissant du jugement favorable que vous avez porté sur mon traité à la fin de l'extrait que vous avez bien voulu en donner. Vous dites qu'on pourroit y trouver des propositions un peu trop hasardées; je n'ai rien écrit que d'après l'observation; je continue de m'occuper de la même matiere, & je mettrai à profit toutes les remarques qui pourront me parvenir.

Si vous jugez à propos de rendre ma lettre publique, elle me justifiera auprès de M. Roussel & des lecteurs qui auroient pu penser que c'est à dessein que je n'ai point parlé de son ouvrage.

J'ai l'honneur d'être, &c. POUPART, D. en M.

Réponse à la demande faite dans le numero 45 de la Gaz. de Santé 1782.

On demande dans ce n°. quels sont les moyens à employer dans le cas d'une déviation de lait ou de vuidange produite par une forte affection morale qui intercepte le cours ou la sécrétion de ces humeurs. Je puis, à cette occasion, vous rapporter l'observation suivante.

Madame M*** accoucha très-heureusement, mais elle eut des chagrins au sixieme jour de sa couche, elle ne dormit point, & le lendemain elle eut un délire furieux. Son pouls étoit convulsif. Je fus appellé, & nous crûmes qu'il falloit d'abord dégorger la partie sur laquelle la métastase avoit lieu. On fit une saignée à la jugulaire. On donna pour boisson une dissolution de crême de tartre; le lendemain le délire continuoit, mais le pouls étoit moins convulsif & moins fébrile, on appliqua un vésicatoire au col, la malade recouvra sa raison, elle s'est parfaitement rétablie. Dans cette observation tout le traitement a été dirigé au dégorgement de la partie malade; on n'a pas été dans le cas de rappeller les humeurs déviées à leurs organes sécrétoires. La nature débarrassée s'est chargée de ce soin. Il est vrai que la couche étoit déja très-avancée, la malade étoit dans un danger moins pressant que celle dont il est parlé dans votre Gazette, mais le traitement a été aussi dirigé dans des vues bien différentes. Le ventre ne paroît avoir été tendu & douloureux, dans l'observation, n°. 55, que par une suite de l'embarras du cerveau, & je doute qu'en pareil cas l'ipécacuanha, qui peut être utile lorsque la métastase se fait d'abord sur le ventre, puisse devenir avantageux.

CATALOGUE des Livres que Théophile Barrois, Libraire, quai des Augustins, a acquis du fonds de M. P. Fr. Didot.

ANDRY. De la génération des vers dans le corps de l'homme; de la nature & des especes de cette maladie, avec les moyens de s'en préserver & de les guérir, 2 vol. in-12. avec fig. 6 liv.

—— L'Orthopédie ou l'art de prévenir & de corriger dans les enfans les difformités du corps, 2 vol. in 12. fig. 6 l.

—— Suite de l'Orthopédie ou observ. de M. Andry, sur la critique de cet ouvrage, par M. l'Abbé Desfontaines, in-12. br. 1 l. 4 s.

BAGIEU. Examen de plusieurs parties de la chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport, 2 vol. in-12. 6 l.

BAGLIVI. Maladies traduites du latin, auxquelles on a ajouté des remarques & des observations, par M. d'Aignan, D. M. in-12. 3 l.

BARKER. Essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne dans le traitement des maladies aigues; traduit de l'Anglois, par M. Lorry. Nouv. édit. revue & augmentée, in-12. 3 l.

BEAUMÉ. Manuel de Chymie, ou exposé des opérations de la Chymie & de leurs produits, in-12. 3 l.

—— Chymie expérimentale & raisonnée, 3 vol. in-8°. 18 l.

—— Mémoire sur la meilleure maniere de construire les alembics & fourneaux propres à la distillation des vins pour en tirer les eaux-de-vie, in-8°. br. 1 l. 10 sols.

BERTRANDI. Traité des opérations de Chirurgie, in-8o. 6 l.

BIENVILLE. La Nymphomanie, ou traité de la fureur uterine, in-12. br. 1 l. 16 s.

BOERHAAVE. Aphorismes de Chirurgie, commentés par Van Swieten, trad. par M. Louis, 7 vol. in-12. 21 l.

Les tomes VI & VII, in-12. se vendent séparément, 6 l.

Les tomes VIII & IX, sous presse.

Ses Ouvrages en latin.

BOMARE. (Valmont de) Minéralogie, ou nouvelle exposition du regne minéral, 2 vol. in-8°. 12 l.

BORNEU. Recherches anatomiques sur la position des glandes & sur leur action, *in-12*. 3 l.

—— Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aigues, leurs périodes, leur nature, *in-8*. 6 l.

—— Recherches sur le pouls par rapport aux crises, 4 *vol. in-12*. 12 l.

—— Traités de Médecine théorique & pratique, tirés des Ouvrages de M. Bordeu, par M. Minvielle, *in-12*. 3 l.

BOURGELAT. Démonstrations élémentaires de Botanique à l'usage de l'Ecole Royale Vétérinaire, 2 *vol. in-8*. 10 l.

—— Matiere médicale raisonnée, ou précis des médicamens considérés dans leurs effets, à l'usage des Eleves de l'Ecole R. Vét. avec les formules médicinales de la même Ecole. *in-8*. 5 l.

BOURRU. Observations & recherches médicales par une Société de Médecins de Londres, trad. de l'Anglois, *in 12*. 3 liv.

—— Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, trad. de l'Anglois, *in-12* 3 l.

—— Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes, *in-8. br*. 12 sols.

BURTON. Système nouveau & complet de l'art des accouchemens tant théorique que pratique, trad. par M. le Moine, 2 *vol. in-8*. rel. avec fig. 14 l.

Le tome second se vend séparém. 7 l.

CAMUS. (la) Médecine de l'esprit, 2 *vol. in-12*. 6 l.

La même, 1 *vol. in-4°*. 10 l.

—— La Médecine-pratique rendue plus simple & plus méthodique, 3 *vol. in-12*. 9 liv.

Les tomes II & III se vendent séparément rel. 6 l.

La même, 1 *vol. in-4°*. 12 l.

CAT. (le) Cours abrégé d'Ostéologie, *in 8*. rel. 3 l.

CELSE. Trad. en françois par M. Ninnin, D. M. 2 *vol. in-12*. 6 l.

CHEYNE. *Tractatus de infirmorum sanitate tuenda vitaque producenda*, *in-12*. 3 l.

Le même, trad. en françois, avec des remarques intéressantes & un abrégé des propriétés des alimens 3 l.

Consultations choisies de plusieurs Médecins célebres de l'Univ. de Montpellier, sur des maladies aigues & chroniques, 10 *vol. in-12*. 30 l.

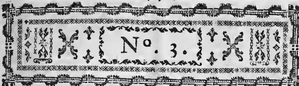
AVIS.

On distribue dans Paris différens prospectus & mémoires, dont les uns sont approuvés, les autres défendus; ce sont ceux des Charlatans, des guérisseurs de maladies vénériennes, des réponses à des critiques faites par des Journalistes un peu séveres, & dont on cherche à se venger par des personnalités. Le devoir & le respect qu'on doit au Public nous imposent silence sur toutes ces productions éphemeres, ouvrage du dépit ou de l'amour propre blessé, ou de l'estomac affamé; nous dirons seulement un mot de l'avis sur les nouvelles eaux minérales de Chateldon, dans lequel on en fait un éloge pompeux, comme de raison, & où l'on donne l'adresse de M. Desbret, Intendant de ces eaux à Chateldon, pour s'en procurer. Elles sont souveraines, suivant l'Auteur, dans presque toutes les maladies. Nous croyons qu'il ne faut pas prendre tout cela à la lettre, ce qui surprend dans cette affiche, c'est l'épigraphe tirée de Virgile: *Timeo danaos & dona ferentes*. L'Auteur ne doit pas craindre le Public qui lui apporte son argent, c'est un présent qui n'est point suspect. On seroit presque dans le cas de la recrimination & de dire à ceux qui apportent de pareilles eaux & qui les vantent avec tant d'emphase, *timeo danaos & dona ferentes*.

Le sieur Frénehard continue à distribuer au Public la poudre qu'il nomme, *caffé de santé* Nous ne connoissons rien qui puisse autoriser un reproche contre son usage, & nous croyons que l'on peut continuer à s'en servir. Sa demeure est rue Sainte-Marguerite, près l'Abbaye Saint Germain-des-Prés.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 19 Janvier.

TRAITÉ du cœur. 2e Extrait.

Sentiment de M. DE HALLER sur cet ouvrage.

LA partie anatomique de cet ouvrage a été appréciée par le meilleur Juge qu'il y eût en ce genre, par M. de Haller. Voici ce que cet Auteur en dit.

» Ce traité est un ouvrage remarquable dont je fais l'éloge d'autant plus volontiers que je m'y trouve attaqué en plusieurs endroits; & ce n'est pas pour me venger que je desire que mon sentiment passe à la postérité, mais afin qu'on juge si j'ai été impartial ».

» Ce traité est beaucoup travaillé. L'Auteur y examine les humeurs par des expériences chymiques, & fait une description anatomique complette du cœur. Il parle d'abord du mediastin, ensuite du péricarde auquel il attribue deux lames, des vésicules & des pores. L'Auteur dit que cette partie est beaucoup plus grande que le cœur. Il examine avec soin les fibres de ce dernier organe, ses valvules, ses vaisseaux & donne des figures de toutes ces parties. Il refute l'hypothese de Mery sur la circulation du sang dans le fœtus, (le trou ovale suffisant pour boucher la valvule). Il parle de la structure glanduleuse des visceres; il établit avec raison que le cœur diminue de volume dans son mouvement de systole, & que le tiers de son volume n'est pas la mesure exacte de cette diminution. Il soutient que la partie rouge du sang est la plus propre à irriter le cœur. Il fait très-bien connoître les mouvemens de cet organe dans les derniers instans de la vie. Selon lui, le battement du cœur dépend des arteres tendant à se rétablir en ligne droite, & de l'oreillete gauche. Il nie que le sang exhale quelque chose dans les ventricules du cœur. Il fait consister la cause de son mouvement dans l'irritation des fibres, & regarde celle des arteres, causée par la présence du sang, comme contribuant beaucoup au mouvement de ce fluide. Il expose la structure des arteres, la nature de leurs fibres, leur mesure; il donne des choses neuves sur le pouls, & beaucoup de détails sur la respiration. Il soutient que les vaisseaux veineux du poulmon ne sont pas moins considérables que les vaisseaux arteriels. Il nie que le sang soit rafraichi par l'air, ou plutôt qu'il y ait de l'air entre les poulmons & la plevre. Il distingue la lymphe qui est inflammable & qui forme la coëne du sang des pleuretiques, de la partie gelatineuse, de la mucosité & de la serosité. Il établit, par des expériences, que les globules du sang sont de forme lenticulaire; il dit qu'il n'en faut pas six petits pour en former un plus grand; qu'il n'existe pas de vaisseaux d'un ordre inférieur, ni erreur de lieu dans la circulation; que le battement du cerveau dépend de celui des arteres à la base du crâne; que les cellules de l'uterus sont des veines & que les ventricules du cerveau ne communiquent pas entre eux. Il rejette tous les calculs qu'on a fait pour mesurer les forces du cœur, & en général, il refute tous les écrivains qui ont écrit avant lui sur cet organe ».

On ne peut qu'admirer, dans ce jugement, ou plutôt ce rapport, la modération de M. de Haller, & on s'apperçoit bien que cet Auteur n'est censé parler qu'à des Anatomistes profonds. En général, on peut regarder les assertions rapportées sans jugement, par M. de Haller, sur-tout les dernieres, comme des propositions hasardées de la part de M. de Senac, & sur lesquelles il y auroit beaucoup à dire. Les Juges séveres de M. de S. ou plutôt ses adversaires, ont prétendu que M. Bertin, Médecin de la Faculté de Paris, avoit fourni à cet Auteur presque tout le fond de cet ouvrage. Mais on ne peut refuser à M. de Senac la préface & l'érudition dont ce livre est rempli.

Il nous a paru encore que personne n'avoit pour ainsi dire mieux anatomisé le sang que lui. Il le regarde comme un fluide artificiel, comme une matiere fondue par diverses causes, & très-difficile à connoître. Il y considere six parties distinctes, la partie rouge, la lymphe, la matiere gelatineuse, la mucosité, la sérosité & les sels. Il établit que ce corps se coagule difficilement dans des vaisseaux fermés; que battu avec de l'eau & renfermé dans une bouteille, il reste aussi fluide au bout de six mois que le premier jour; que mêlé avec du vin du Rhin il se soutient liquide pendant plusieurs jours; que le vinaigre affoibli produit le même effet, ainsi que la terre foliée, le sel végétal, le sel ammoniac qui sont encore plus efficaces & qu'une décoction de marrube & de quinquina, les eaux de la Mothe, de Bareges & de Vichy possedent éminemment la propriété d'empêcher ses concrétions.

Aux signes connus qui font soupçonner l'hydropisie du péricarde, tels que la dilatation des gros vaisseaux, les palpitations violentes, &c. qui ont précédé, les étouffemens douloureux qui reviennent par accès & laissant des intervalles lucides, & sur-tout la lenteur du pouls jointe souvent à la dureté, il en ajoute un facile à saisir, qui est un sentiment de flot ou de fluctuation ou mouvement onduleux entre la 3e, la 4e & la 5e côtes lorsqu'il survient des palpitations. L'Auteur, parmi les secours qu'il indique contre cette affection, propose la ponction, d'après les conseils de Riolan, dans le cas où la maladie feroit bien constatée; mais il conseille de trépaner d'abord le sternum & de faire ensuite une ponction au péricarde. Il cite à ce sujet, pag. 367, tome II, l'exemple d'un Palfrenier de la grande écurie du Roi, auquel il fit ouvrir ainsi la poitrine, dont on tira six pintes d'eau & qui se rétablit en très-peu de temps. Les meilleurs secours internes qu'il ait trouvé contre cette affection, sont une mixture d'oximel scillitique avec l'eau des trois noix, le vin scillitique, & un mélange de scille, d'asclepias & de nitre, le tout en poudre.

L'Auteur regarde l'eau de chaux, les eaux de la Mothe & de Vichy, comme les dissolvans les plus efficaces des polipes du cœur.

Il est beaucoup question encore dans cet écrit, des foiblesses, des palpitations, des blessures du cœur, des causes qui suspendent son mouvement, de l'effet des saignées, &c. &c. Mais la préface, la partie anatomique & physiologique de cet ouvrage, nous ont paru les plus riches en faits, en observations, les plus intéressantes & le mieux traitées; d'ailleurs, on y trouve abondamment tout ce qui est relatif au cœur ou à ses fonctions.

Réponse à la question faite dans le numero 49 de la Gaz. de Santé, 1782.

On demande dans ce N°. quel est le nom d'une maladie qui a commencé par une douleur fixe à la cuisse, sans protubérance, mais avec couleur olivâtre, plus foncée & presque entierement noire vers le centre, dont les environs étoient marbrés & vergetés avec tension dans toute la partie colorée, sans que les vaisseaux fussent variqueux; le pouls étoit, dit-on, irrégulier, intermittent, avec une gêne douloureuse du côté de la poitrine; il y avoit de la toux; la malade se trouva soulagée après une décoction de quinquina & de cresson de fontaine; les jambes se sont œdematiées, l'oppression est devenue plus forte, & l'on craint l'hydropisie de poitrine.

Cette maladie ne me paroît pas avoir d'autre nom que celui de dissolution scorbutique. Parmi plusieurs observations, j'en rapporterai une que j'ai actuellement sous les yeux.

Une malade, âgée d'environ soixante ans, & fort vaporeuse, se plaignoit souvent de gêne douloureuse à la poitrine, sans que l'on crût devoir y faire grande attention. Elle me manda il y a environ

un mois ; elle me dit qu'indépendamment de sa difficulté de respirer, elle étoit dans le cas de se plaindre de ce que la couleur de ses cuisses & de ses jambes avoit singulierement changé. Elle avoit en effet des plaques noires très-étendues sur les cuisses & sur les jambes, & de plus elle avoit entierement perdu le sommeil. Je lui conseillai le suc des plantes antiscorbutiques adouci avec le suc d'oranges & le petit-lait, ensuite avec le lait de chevre. La couleur noire des jambes & des cuisses a disparu ; la respiration est plus libre, la malade reprend des forces, & j'ai lieu d'esperer qu'elle se rétablira. Je pense que comme le quinquina ne convient point dans toutes les gangrenes, il n'est pas non plus approprié à toutes les affections scorbutiques, & peut-être l'ipécacuanha n'a-t-il eu tant de succès dans les dépôts laiteux, que parce qu'il étoit alors très-approprié à l'épidémie regnante, dans laquelle les évacuans étoient parfaitement indiqués.

Ce n'est pas que je croie l'usage des purgatifs contraire aux maladies laiteuses, bien loin de-là, je suis convaincu qu'il faut user de ces remedes, mais avec les précautions que la constitution de l'année prescrira ; car les femmes en couche sont plus susceptibles que d'autres de toutes les maladies qui se répandent dans le lieu qu'elles habitent.

Signé, Durande, *D. M.*

Suite du Catalogue des Livres qui se trouvent chez Barrois, Libraire, quai des Augustins.

Coste. Traité des maladies du poulmon, *in-12.* br. 1 l. 4 s.

—— Traité-pratique de la goutte, où l'on indique les moyens de guérir cette maladie, *in-12.* br. 1 l. 16 s.

D'Arcet. Discours en forme de dissertation sur l'état actuel des montagnes des Pyrenées, & sur les causes de leurs dégradations, *in-8°.*

—— Second mémoire sur l'action d'un feu égal, violent & continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres & de chaux métalliques, *in-8°.*

Deleurye. Traité des Accouchemens en faveur des Eleves. Seconde édition, *in 8.* rel. 6 l.

Didelot. Avis aux gens de la campagne, ou Traité des maladies les plus communes, avec des observations sur les causes des maladies du peuple, sur l'abus des remedes & des alimens dont il fait usage, *in-12.* 3 l.

—— Précis des maladies chroniques & aigues, contenant l'histoire des maladies, la maniere de les traiter d'après les plus célebres Médecins, avec des remarques très-intéressantes pour la pratique, 2 *vol. in-12.* 4 l. 10 s.

Dienert. Introduction à la matiere médicale en forme de therapeutique, *in-12.* 3 l.

Douglass. Nouvelle maniere de faire l'opération de la taille, *in-12.* avec figures, 2 l. 10 s.

Dran. Observations de chirurgie, auxquelles on a joint plusieurs réflexions en faveur des Etudians, 2 *vol. in-12.* 6 l.

—— Parallele des différentes manieres de tirer la pierre hors de la vessie, 2 *parties*, 1 *vol. in-8.* avec fig. 6 l.

—— Abrégé économique de l'anatomie du corps humain, *in-12.* avec fig. 3 l.

—— Traité, ou réflexions tirées de la pratique sur les plaies d'armes à feu, *in-12.* 2 l. 10 s.

Dufieu. Diction. raisonné d'anatomie & de physiologie, 2 *vol. in-8.* 10 l.

Duverney. Art de disséquer méthodiquement les muscles du corps humain, mis à la portée des commençans, *in-12.* 2 l. 10 s.

Freind J. *Opera omnia medicn. Editio altera, Londinensi multo auctior & accuratior, in-4°.* 12 l.

—— *Emmenologia in qua fluxus muliebris menstrui phænomena, periodi, vitia cum medendi methodo, ad rationes mechanicas exiguntur, in 12.* 2 l. 10 s.

Gaubius. Art de dresser les formules en Médecine, *in-12.* 3 l.

Gendron. Traité des maladies des yeux, & des moyens & des opérations propres à leur guérison, 2 *vol. in-12.* 6 l.

Geoffroy. Traité de la matiere médicale ou de l'histoire des vertus, du choix & de l'usage des remedes simples, 17 *vol. in-12.* 51 l.

GRANT. Recherches sur les fievres, selon qu'elles dépendent des variations des saisons; avec des observations de pratique sur la meilleure maniere de les guerir, 3 vol. in-12. 9 l.
Tome III séparement, 3 l.

HAEN. *Ratio medendi in nosocomio practico*, 2 vol. in-12. 3 l.
Chaque vol. se vend séparément.

—— *Tractatus duo de magiâ & de miraculis*, in-12. 3 l.

HALES. Statique des végétaux, trad. par M. de Buffon, & celle des animaux, trad. par M. Sauvages, 1 vol. in-8°. 9 l.

HALLER. Élémens de physiologie, trad. par Bordenave, *in-12*. 3 l.

—— Collection de Thèses medico-chirurgicales, sur les points les plus importans de la chirurgie théorique & pratique, *3 vol. in-12*. avec fig. 15 l.

HEISTER. Anatomie; avec des essais de Physique sur l'usage des parties du corps humain, par M. de Senac, *3 vol. in-12*. avec fig. 9 l.

HELIAN. Diction. du diagnostic, ou l'art de connoître les maladies & de les distinguer exactement les unes des autres, *in 12*. 3 l.

—— Diction. des pronostics, ou l'art de prévoir les bons ou mauvais événemens dans les maladies, *in-12*. 3 l.

HENCKEL. Introduction à la minéralogie, ou connoissance des eaux, des sucs terrestres, des sels, des terres, des pierres, des minéraux & des métaux; avec une description abrégée des opérations de metallurgie, *2 vol. in-12*.

Histoire & mémoires de la Société Roy. de Médecine, pour les années 1776, 1777, 1778 & 1779, 3 vol. in-4°. 42 l.
La suite sous presse.

Hippocratis aphorismi, gr. & lat. nova editio Car. Lorry. *in-18.* sous presse.

HOME. Principes de Médecine, trad. par M. Gastelier, *in-8*. 5 l.

HUXHAM. Essai sur les fievres, auquel on a ajouté deux dissertations, l'une sur les maux de gorge gangreneux, & l'autre sur la colique de Devonshire, *in-12*. 3 l.

JANIN. Réflexions sur les causes de la mort subite & violente, où l'on prouve que ceux qui en sont les victimes peuvent être rappellés à la vie, *in-8*. 1 l. 4s.

—— Mémoires & observations anatomiques, physiologiques & physiques sur l'oeil & sur les maladies qui affectent cet organe; avec un précis des opérations & des remedes qu'on doit pratiquer pour les guérir, *in-8°*. 6 l.

JNGEN-HOUSZ. Expériences sur les végétaux, spécialement sur la proprieté qu'ils possedent à un haut degré, soit d'améliorer l'air quand ils sont au soleil, soit de le corrompre la nuit ou quand ils sont à l'ombre, *in-8*. rel. 5 l.

LA MOTTE. Traité complet de chirurgie, contenant des observations & des réflexions sur toutes les maladies chirurgicales, & sur la maniere de les traiter. Nouv. édit. revue par M. Sabatier, *2 vol. in 8*. 12 l.

LEMERY. Pharmacopée universelle contenant toutes les compositions de Pharmacie qui sont en usage dans la Médecine, &c. *2 vol. in-4*. 22 l.

—— Cours de Chymie contenant la maniere de faire les opérations qui sont en usage en Médecine. Nouv. éd. par M. Baron, *in-4*. 16 l.

—— Traité des alimens où l'on trouve la différence & le choix qu'on en doit faire, &c. &c. *2 vol. in-12*. 6 l.

LEVACHER DE LA FEUTRIE. Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, *in-8*. 6 l.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne.* **Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.**

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 26 Janvier.

INSTRUCTIONS *concernant les femmes enceintes, celles qui sont accouchées, & la maniere d'élever les petits enfans, avec les moyens d'éviter l'abus & les préjugés funestes qui les font périr trop ordinairement, mémoire couronné; par M. S***, de plusieurs Académies, in-12. de 99 p.* A Strasbourg, chez les Freres Gay, Libraires; & à Paris, chez Méquignon, l'aîné, rue des Cordeliers. Prix 1 liv. 4 sols.

LE but de l'Auteur, qui est M. Saucerotte, a été de faire connoître dans cet écrit les principaux abus & préjugés reçus sur la maniere de gouverner, traiter, soigner, &c soit les femmes enceintes ou en couche, soit les enfans nouveaux nés. Parmi ces préjugés ou pratiques que Monsieur Saucerotte juge dangereuses, il y en a plusieurs qui en effet paroissent absurdes ou totalement dénuées de raison & de fondement; mais il y en a d'autres qui pourroient être plus fondées, telles que l'habitude où l'on est de laver les enfans à l'eau tiede, & de les tenir chaudement, même dans quelques maladies, pratique que l'Auteur improuve, mais qui n'en est pas moins fondée sur la raison & la nécessité.

En général, tout ce que cet Auteur avance nous a paru assez raisonnable & bon à connoître; mais nous n'avons apperçu dans cet écrit aucune vue, aucun coup de lumiere, aucun point de pratique éclairci ou approfondi; ce qui nous engage à dire que cette instruction, qui peut être utile dans les campagnes, le devient on ne peut pas moins pour les personnes de l'Art.

OBSERVATION *sur les accidens qui ont résulté de la masturbation, & des suites aussi surprenantes que singulieres, que cette habitude a entraîné; par M* SEMIN, *Maître en Chirurgie, & Chirurgien major de l'Hôtel-Dieu de Narbonne.*

La Médecine & la Chirurgie ont reconnu depuis plusieurs siecles que la masturbation portée à l'excès détruisoit non-seulement les individus les plus robustes, mais qu'elle attaquoit encore l'espece humaine dans son principe.

Nous devons à M. Tissot, un tableau bien frappant des sinistres écueils où se précipitent ceux qui ont contracté cette dangereuse habitude. Quelques terribles que paroissent les exemples recueillis par cet Observateur, il n'en est aucun d'aussi extraordinaire que celui qui va faire le sujet de notre observation, principalement par les agens dont s'est servi cette personne.

Le nommé Gabriel Galien, Berger dans le diocèse de Narbonne, se livra à cette habitude à l'âge de 15 ans; à peine eut-il goûté l'attrait de cette manœuvre, qu'il en fit sa principale occupation: il répétoit cette espece de suicide jusqu'à huit fois le jour, dans le premier temps.

Peu de mois après, l'acte dans lequel il trouvoit tant de volupté, ne put plus le satisfaire complettement, lui donnoit des convulsions & ne produisoit que quelques gouttes de sang. Il continua jusqu'à l'âge de 26 ans, époque où

il n'éprouva plus aucune sensation ; il eut recours à un artifice, il imagina d'introduire une baguette de bois dans le canal de l'urethre, sans aucune précaution Ce canal fi sensible devint dur, calleux, & totalement insensible. Il fallut imaginer un autre moyen. Se croyant malheureux de n'avoir plus de sensibilité, il prit le parti de faire une légere incision au bout de l'urethre, suivant sa longueur, qui, bien loin de le faire souffrir, comme il est naturel de le penser, ne produisit chez cet homme qu'une sensation agréable, selon son rapport, & fut suivie de l'effet qu'il désiroit, qui fut complet.

Enchanté de sa découverte, il employa plusieurs fois ce moyen de temps en temps. En effet, il quittoit ses moutons ou la charrue, se cachoit dans un fossé, ou derriere quelque buisson, prenoit son couteau, fendoit un peu du bout du gland, en y comprenant l'urethre, & ses vœux étoient comblés ; chose qu'on aura peine à croire.

Il parvint dans le cours de deux ans (peut-être en mille reprises différentes), à se fendre la verge en deux parties exactement égales jusques sur la symphise des os pubis. Le gland étoit bien partagé, de même que l'urethre & les corps caverneux étoient aussi bien divisés que si le tout avoit été fait par la main d'un habile Anatomiste.

Lorsqu'il survenoit quelque hémorrhagie, il trouvoit le moyen de l'arrêter en faisant une ligature circulaire avec une ficelle dans toute l'étendue de la partie ; Il avoit fort bien trouvé le point de la serrer suffisamment pour s'opposer à l'écoulement du sang, sans cependant en intercepter le cours dans les deux corps caverneux. Trois ou quatre heures après, il enlevoit les ligatures & abandonnoit les parties à elles-mêmes.

L'opération qu'il s'étoit faite n'avoit pas éteint ses desirs, les deux corps caverneux, quoique divisés, étoient souvent en spasme. Je ne puis révoquer ceci en doute, je l'ai vu. Ne pouvant plus faire usage de son couteau (parce qu'il n'y avoit plus rien à couper), il se vit dans de nouvelles détresses & se servit encore d'une baguette de bois, à la vérité moins longue que la premiere, qu'il portoit toujours sur lui pour les mêmes fins ; il l'insinuoit dans le reste du canal de l'urethre, & par cette industrie il agaçoit immédiatement & à sa volonté les orifices des vaisseaux prostatiques & séminaux ; l'émission d'une humeur avoit lieu, & c'est de cette façon qu'il s'est amusé pendant les dix dernieres années de sa vie, sans avoir la moindre inquiétude de la division des corps caverneux.

En Juin 1774, il enfonça sa baguette avec si peu de ménagement, qu'elle lui échappa des doigts & tomba dans la cavité de la vessie ; dès cet instant, son histoire comique change subitement, & devient sérieuse. Il survint une foule d'accidens, tels que l'inflammation, la fievre, l'incontinence ou la rétention d'urine, des froids considérables, le pissement de sang, de pus, le hocquet, le vomissement & une diarrhée sanguinolente ; tous ces symptômes se développerent brusquement, & l'on peut dire comme par explosion. N'osant confier son état, ni en avouer la cause, il essaya, avec le manche d'une cuillere de bois, qu'il poussoit avec effort de derriere en avant, de faire sortir le corps étranger par la même voie qu'il étoit entré ; le répentir étoit tardif, & le mal infiniment au-dessus des secours qu'il pouvoit attendre de lui-même.

Dans une consultation de deux Médecins de l'Hôtel-Dieu de Narbonne, & de huit Maîtres en Chirurgie, il fut décidé qu'il seroit taillé. Après les plus indispensables préparations antérieures, comme une purgation douce, quelques lavemens à l'eau pour vuider le rectum, qui dans ce sujet étoit farci d'hémorrhoïdes, je lui fis l'opération de la taille par l'appareil latéral, le 6 Octobre de la même année, en présence de MM. les Consultans & d'une foule de curieux.

Après avoir incisé la vessie, je portai le doigt indice de la main gauche dans l'intérieur de ce viscere, pour découvrir la position de la funeste baguette ; je reconnus qu'elle étoit située transversalement à l'ouverture que je venois de faire, & de figure pyriforme ; je ramenai le bout le plus mince vers la plaie, & sans quitter prise, je fis glisser les pinces à polype toutes fermées sur le doigt qui tenoit le corps assujeti ; & je le saisis avec aisance ; quand le gros bout fut engagé dans les levres de la plaie, je sentis une résistance, & alors bien loin de tirer à moi avec effort, sans desserrer mes pinces, je repoussai avec précaution la baguette dans la vessie, tandis que dans

le même temps je remis le doigt dans la plaie que je portai derriere la portion renflée de la baguette, & en agissant de concert avec mes pinces, j'en fis l'extraction avec la plus grande facilité. Cette baguette avoit servi de noyau à une pierre d'un volume considérable.

L'opération fut faite en moins de trois minutes, le plus heureusement qu'on pût le désiret; il y eut seulement une très-petite hémorrhagie qui fut arrêtée sans retour par les moyens les plus simples & les plus ordinaires. Pendant les deux premieres 24 heures tout annonçoit le plus heureux succès, les urines couloient sans peine; le ventre étoit souple & mollet, & du moment de l'extraction du corps étranger, le malade n'eut plus la moindre douleur, il dormoit d'un sommeil naturel & tranquille, sans le secours d'aucun narcotique.

Je ne dois pas omettre que cet homme toussoit considérablement & rendoit des crachats purulens avant d'être opéré. Le cinquieme jour la toux augmenta, l'expectoration devint difficile, le visage rouge, la langue se chargea d'une mousse seche & brune, le cours de ventre commençoit à paroître, & une fievre aigue avec des redoublemens irréguliers se développa de façon à nous faire tout craindre. On y opposa des saignées de 3 à 4 onces de sang chacune, l'eau de poulet aromatisée avec la canelle qui étoit sa boisson ordinaire, le bouillon & la crême de riz qu'il prenoit alternativement; pour la toux, de loochs simples sans blanc de baleine, de même que le looch blanc pectoral; & le soir il prenoit un petit julep analogue à l'état de sa poitrine, qu'on rendoit légerement astringent afin de mitiger le cours de ventre sans le supprimer totalement.

Le huitieme jour, la toux, le cours de ventre, ainsi que la fievre, céderent d'une maniere sensible; mais ce calme ne fut pas long. Du pansement du matin à celui du soir, la plaie de l'opération devint seche comme du velin. Il se déclara spontanément une gangrene sans aucune cause apparente, avec des phlyctenes remplies d'une humeur jaune, noire sur la partie interne & supérieure de la cuisse gauche & sur les deux tiers supérieurs de la face externe de cette même cuisse. Du soir au lendemain, nous trouvâmes toute la peau qui couvre le sacrum, toute l'étendue des fesses, & le grand trocanter du côté droit entierement dévorés par la gangrene. Il n'y eut d'épargnés que la plaie de la taille, le scrotum & les deux corps caverneux.

Le quinquina à grandes doses, des pillules camphrées intérieurement, les fortes décoctions de plantes ameres, de quinquina où l'on joignoit la thériaque, le camphre, le sel ammoniac pour y tremper des linges & en couvrir toutes les parties affectées, des scarifications ménagées furent les secours employés; en dix jours de tems les scarres gangreneuses furent botnées & cernées, en les comprimant avec le doigt, on entendoit un bruit emphisemateux qui étoit l'annonce de leur chûte prochaine. Le quinquina agissoit avec succès; toute la gangrene se détachoit par des placards larges comme la main; le malade reprenoit des forces, l'expectoration se faisoit au mieux, la fievre céda entierement, l'appétit & le bon état du ventre, nous engagerent de permettre au malade l'usage modéré des alimens solides, tels que la soupe grasse, un peu de volaille, &c.

Jusqu'au quarantieme jour, nos espérances paroissoient fondées, les urines avoient repris leur cours naturel, & le malade ne les rendoit qu'à sa volonté, la plaie extérieure de la taille étoit bien cicatrisée, & toutes les autres avançoient à grands pas vers leur consolidation, lorsque tout-à coup il se plaignit de quelques frissons irréguliers, l'expectoration tarit subitement, le cours de ventre dyssentrique reprit le dessus, le dégoût ne tarda pas à venir, & malgré les plus grands soins, les remedes les mieux indiqués & le plus exactement administrés, le malade mourut 58 jours après son opération.

Tous les organes renfermés dans la capacité de la poitrine avoient contracté des adhérences; le cœur étoit flétri & à sec dans le péricarde, & les vaisseaux qui rampent sur sa surface étoient tous variqueux. Nous trouvâmes dans le lobe droit du poulmon, c'est-à-dire entre la plevre & la membrane commune de ce viscere, un dépôt qui contenoit huit livres & quelques onces d'un pus verdâtre comme du suc de poireaux, & quelques sinus qui serpentoient dans la propre substance du poulmon. Le lobe du côté opposé étoit desseché, applati, adhérent au diaphragme, & aux côtes dans toute son étendue. La vessie quoique sé-

ſiblement racornie par des douleurs d'une ſi longue durée, étoit en très-bon état, & la cicatrice étoit très-ſolide. Le reſte des viſcères du bas - ventre n'offrit rien de bien particulier, excepté que tous les organes de cette cavité, ſans en excepter aucun, étoient ſecs & généralement confondus par des adhérences les plus intimes & les plus fortes.

Suite du Catalogue des Livres qui ſe trouvent chez Barrois, Libraire, quai des Auguſtins.

Levret A. Eſſai ſur l'abus des regles générales, & contre les préjugés qui s'oppoſent aux progrès de l'art des accouchemens, *in-8°.* avec fig. 4 l. 10 ſ.

—— L'art des Accouchemens, démontré par des principes de phyſique & de méchanique, *in-8.* avec fig. 6 l.

—— Obſervations ſur les cauſes & les accidens de pluſieurs accouchemens laborieux, *in-8°.* avec fig. 6 l.

—— Obſervations ſur la cure radicale de pluſieurs polypes de la matrice, de la gorge & du nez, *in-8o.* avec fig. 6 l.

Lieutaud. Anatomie hiſtorique & pratique; nouv. édit. augmentée de diverſes remarques hiſtoriques & critiques, par M. Portal. *2 vol. in-8.* 9 l.

—— Précis de médecine - pratique, *2 vol. in 8.* 10 l.

—— Précis de matiere médicale, *2 vol. in 8.* 11 l.

—— *Synopſis univerſæ praxeos medicæ, in binas partes diviſa; quarum prior omnium morborum conſpectum exhibet; altera vero rem medicamentariam, perpetuis commentariis illuſtratam, ſiſtit; nova editio cui ſubjungitur liber de cibo & potu.* Par. 1770. *2 vol. in-4°.* 24 l.

—— *Eadem cartâ magnâ, 2 vol. in-4.*

—— *Hiſtoria anatomico-medica ex recenſione & cum plurimis obſervationibus* Ant. Portal, *2 vol. in-4.* 20 l.

Liger. Nouvelle maiſon ruſtique, ou économie générale de tous les biens de la campagne; la maniere de les entretenir & de les multiplier. *Paris*, 1775, *2 vol. in-4.* 24 l.

Lorry. Eſſai ſur les alimens, pour ſervir de commentaire aux livres diététiques d'Hippocrate; nouv. édit. augmentée. *Par.* 1781. *2 vol. in 12.* 6 l.

Leroi. Mélanges de phyſique & de médecine, *in-8.* rel. 6 l.

Macbride. Eſſais d'expériences ſur la fermentation des mélanges alimentaires, ſur la nature & les propriétés de l'air-fixe, &c. &c. trad. de l'Anglois, par M. Abbadie. *Par.* 1766, *in 12.* avec fig. 3 l.

Macquer. Plan d'un cours de Chymie expérimentale & raiſonnée, avec un diſcours hiſtorique ſur la Chymie, *in-12.* 2 l. 10 ſ.

Mead. (Ric.) *Opera edente.* C. Lorry. *Par.* 1751. *2 vol. in-8.* 14 l.

—— *Notationes & obſervationes, monita & præcepta medica, autore* Clifton Wintringh. *Am. in-8* 5 l.

Medecine & Chirurgie des pauvres, *in-12.* 2 l. 10 ſ.

Muschenbroek. Cours de phyſique expérimentale & mathématique, trad. par. M. Sygaud de la Fond. *Par. 3 vol. in-4°.* 36 l.

Navier. Contre-poiſons de l'arſenic, du ſublimé-corroſif du verr - de gris & du plomb, &c. *2 vol. in-12.* 6 l.

Paulet. Recherches hiſtoriques & phyſiques ſur les maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas, *2 vol. in-8.* 9 l.

Paulian. Dictionnaire de phyſique, huitieme édit. 1781. *4 vol in 8.* 21 l.

Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres, trad de l'Anglois, augmentée de notes & obſervations, *2 vol. in-4.*

Le ſecond vol. ſe vend ſéparém. 12 l.

Portal. Précis de Chirurgie - pratique, *2 vol in-8.* avec fig. 10 l.

Pott. Diſſertation chymique, traduite par M Demachy, *4 vol. in-8* 12 l.

Pott. Œuvres chirurgicales, *2 vol. in-8.* 12 liv.

On prie ceux qui auront quelque obſervation de Médecine ou quelque choſe de relatif à la ſanté, à faire inſérer dans cette Gazette, d'adreſſer leurs lettres & paquets, francs de port, au ſieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N°. 5.

ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 2 Février.

RECHERCHES *sur la nature & le traitement de la fièvre puerpérale, ou inflammation d'entrailles des femmes en couche, par* M. DE LAROCHE, *Médecin de Mgr. le Duc d'Orléans, membre du College des Médecins de Genève & de la Société Royale de Médecine d'Edimbourg*. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire-Imprimeur, quai des augustins, 1783. *in*-12. de 332 pag. sans la préface.

DEPUIS que nous lisons des préfaces, il n'y en a point dont la lecture nous ait fait autant de plaisir & nous ait plus intéressé que celle de M. de Laroche. En voici quelques passages qui en donneront une idée.

» La santé, a dit très-heureusement quelqu'un, est l'unité qui fait valoir tous les zeros de la vie; c'est, de tous les biens, le plus précieux, celui sans lequel on ne jouit point des autres.... La possibilité de le perdre à chaque instant, la facilité apparente des moyens de le recouvrer, font que l'on est porté à tourner son attention sur les causes qui peuvent en priver comme sur celles qui peuvent en ramener la jouissance. De-là nait nécessairement une médecine naturelle qui ne peut être qu'un pur empyrisme.... Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette médecine qui paroît à la portée de tout le monde, prise dans sa juste étendue, n'offre que bien peu de ressources contre la multitude des maux qui affligent l'humanité, &c.

M. de Laroche essaie de prouver l'impossibilité où se trouve un homme du monde de traiter une maladie & même de bien raisonner sur les maux qui affligent l'humanité &c. &c. & cherche à établir qu'on ne peut rien tenter sur la Médecine que lorsqu'on réunit toutes les connoissances, qui sont très-étendues, nécessaires à cette profession; il fait mention des désagrémens, des dégoûts que le Médecin éprouve dans la pratique de son art; ce qu'il dit à ce sujet est un tableau fidele de ce qui se passe tous les jours.

» Il n'y a rien, dit-il, de plus désagréable pour un Médecin que les discours qu'il entend tenir tous les jours, à des personnes on ne peut pas plus ineptes & quelquefois à d'autres plus instruites, sur l'état des malades auprès desquels on est appellé, sur les principes & les causes de leurs maux, sur les suites qui peuvent en résulter, sur les moyens employés pour les guérir. Il faut qu'après avoir donné un avis bien motivé, il puisse entendre de sang froid les objections les plus futiles; qu'il prenne même son parti de voir donner la préférence à quelque opinion de préjugé, dont personne ne peut rendre compte; *je ne suis pas de votre avis*, est une phrase qu'il entend souvent répéter & dont il faut qu'il se contente. Quelque argument qu'il puisse alléguer, les choses vont même au point, que le Médecin qui voudroit toujours refuter par des argumens les adversaires de cette espece & les heurter de front, réussiroit fort mal & tomberoit en discrédit. Il faut qu'il paroisse entrer dans leur sens en répondant par des mots à leurs argumens de mots; s'il veut ménager sa réputation & demeurer le maître d'agir de la ma

niere la plus convenable pour le bien de ses malades ».

Cette préface est écrite par-tout sur le même ton & pleine de sens & de vérité. Nous voudrions pouvoir en dire autant du reste de cet écrit; mais M. de Laroche a donné la preuve, selon nous, qu'avec beaucoup d'esprit, de talens & d'érudition, on peut faire un ouvrage très-peu instructif pour les Médecins. En effet, que leur apprend celui-ci? Qu'il existe une maladie qu'on a appellé, *fievre puerpérale*, de laquelle MM. Hulme, Leake, Witte, Puzos ont fait mention, ce qui étoit connu, & sur laquelle l'Auteur nous donne ses idées, soit relativement aux différentes causes qui la produisent, soit sur la théorie ou le traitement de cette affection. Mais il nous a paru que les recherches de l'Auteur à cet égard étoient insuffisantes, le diagnostic de la maladie incomplet; qu'il y avoit beaucoup de choses écrites même en notre langue, passées sous silence; & que cet ouvrage ne pouvoit satisfaire complettement le Public Médecin, ni contribuer en rien à l'avancement de l'art. Nous sommes fâchés que M. de Laroche se soit pressé de traiter un sujet sur lequel il n'avoit pas assez d'observations.

Depuis la découverte de M. Doulcet, sur le traitement de la fievre des femmes en couche à l'Hôtel-Dieu de Paris, il y a vingt personnes de l'Art, dont la plupart y sont à peine initiées, qui ont eu l'air de connoître parfaitement la maladie, ou de réclamer, comme leur appartenant presque la méthode de ce Médecin. Mais on ne compte donc pour rien une très-longue expérience, l'avantage des années, celui d'avoir vu un nombre prodigieux de malades, sur-tout dans une maison qui réunit tous les genres d'affections. Alors, cette découverte est moins surprenante, & il faut savoir l'avouer. Il faut savoir dire, *je n'ai pas été à portée de voir, ou je n'ai pas été aussi heureux que M. Doulcet.* Or, tel est le cas de presque tous ceux qui ont écrit sur cette affection, depuis la publication des mémoires des Médecins de l'Hôtel-Dieu; & nous croyons que M. de Laroche est de ce nombre. On peut avoir infiniment de mérite & ne pas connoître une maladie qu'on n'a pas eu occasion de voir ou d'observer, & sur laquelle il n'y avoit pour ainsi dire rien d'écrit, il y a deux ou trois ans. Nous ne connoissons pas, en général, de cause plus capable de retarder les progrès de la Médecine, que la prétention de vouloir tout savoir ou d'avoir tout vu. Ceci ne s'adresse pas à M. de Laroche; c'est seulement à l'occasion de son livre que nous le disons. Son ouvrage ne nous a paru, à la rigueur, qu'une traduction ou plutôt un commentaire de ce que Witte, Hulme, & Leacke ont écrit sur la fievre puerpérale observée en Angleterre.

Réponse à la question proposée dans la Gazette de Santé, numero 45, ann. 1782; par M. Cazauviel, D. M.

Il est bien certain que la nouvelle fâcheuse annoncée à cette femme, a occasionné un resserrement, une crispation des vaisseaux de la matrice, d'où s'est ensuivi la suppression subite des vuidanges. Le délire qui a pris aussitôt avec la fievre, le pouls irrégulier (& il l'est toujours plus ou moins en ce cas), la douleur du ventre, ne laissent aucun doute sur l'état inflammatoire de la matrice. La nature de la maladie une fois bien connue, il est facile de juger qu'on ne doit employer que les antiphlogistiques.

Nous estimons en conséquence, qu'en pareil cas, il n'y avoit point à hésiter à faire saigner du bras par prédilection, (vu que la saignée du pied porte en trop grande abondance à la matrice, & ne peut qu'engorger davantage les visceres) & à faire à cette femme deux ou trois fortes saignées en six heures de temps. Ce cas arrive très souvent dans la pratique. J'ai eu la satisfaction, toutes les fois que j'ai été appellé à temps (au bout de 24 heures souvent il n'y a plus de remede) de dissiper par cette méthode tous les accidens. Les boissons adoucissantes, tempérantes, légérement nitrées, les fomentations, les demi-lavemens, les antispasmodiques tels que l'æther, la liqueur minérale d'Hoffman, sont les moyens auxiliaires, ainsi que les sangsues à la vulve, à l'anus, suivant les circonstances. Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir réussi par une seule mais très-copieuse saignée, lorsque j'ai été appellé dans le premier instant de l'invasion de la maladie. Quant aux vésicatoires, il faut être en général fort circonspect sur leur usage. Si l'odeur du musc, &c. & autres beaucoup plus douces, jettent souvent dans des spasmes

très-alarmans, les femmes dont les nerfs ont beaucoup souffert dans le travail, ou dont les nerfs sont très-mobiles, à bien plus forte raison les vésicatoires peuvent les produire & même les convulsions. Il importe beaucoup de bien saisir les cas où ils ne peuvent nuire, & celui qui a pratiqué, a vu souvent, que là, où il les croyoit utiles, ils n'avoient été rien moins que nécessaires.

Aux Rédacteurs de la Gazette de Santé, sur l'eau médicinale, par M. Frenehard.

Il y a à-peu-près deux ans qu'un Officier de Police me fit voir de l'eau médicinale; je la flairai seulement, & lui dis que je croyois sentir l'herbe à pauvre-homme. Depuis ce temps, ce même Officier m'a donné un ouvrage contenant les vertus de cette eau, dont la découverte est due à M. Husson, ancien Officier au service de Sa Majesté, résidant à Sedan. On voit dans cet ouvrage, page 19, que M. Husson tient avec peine le secret de la plante qui sert à la formation de cette eau, plante inconnue aux anciens comme aux modernes.

On voit aussi à la page 32, n°. 29, une lettre écrite de Châteauroux, le 11 Septembre 1776, adressée à Madame la Baronne d'Espagnac, femme du Gouverneur de l'Hôtel des Invalides, sur les effets de l'eau médicinale. La voici copiée exactement.

» Madame, si je prends la liberté de vous écrire, c'est le nommé Bouquin, Postillon de la Poste de l'Epine, qui m'a prié de vous marquer les sentimens de la vive reconnoissance, de la charité que vous avez eue de lui donner un remede qui lui a fait passer la fievre avec autant de célérité que vous lui aviez promis en le purgeant, pendant vingt heures sans douleurs ».

Le zèle que j'ai de soulager les malheureux, qui sont en grand nombre dans ce pays, me force d'oser vous supplier à genoux & à mains jointes, Madame, d'avoir la bonté de me procurer ce remede si salutaire à l'humanité, soit en ayant la bonté de me faire part de la recette, ou en voulant bien m'indiquer l'endroit où on le débite.

Ce faisant, Madame, j'adresserai tous les jours au ciel des vœux pour votre conservation ». J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Crublier Desbordes.

Cette lettre, comme on voit, porte l'empreinte de la charité. Cette même Dame en a donné à un Officier Invalide; j'en ai goûté, & j'ai cru y trouver le goût de la gratiole, *gratiola*, *gratia Dei*, ou *herbe à pauvre-homme*; en cas que la plante de M. Husson vint à manquer, elle peut être très-bien remplacée par l'herbe à pauvre-homme, laquelle est mise en oubli, croissant dans nos climats; sur ceci, voyez Dubé en sa *Médecine des pauvres*; Tournefort, en son *Histoire des plantes des environs de Paris*, & son traité des médicamens; Pomet, en son *Histoire générale des drogues*; Garidel, des *plantes de Provence*; Camétarius, Cesalpin, Boulduc, &c. &c. sans parler des mémoires de l'Académie des Sciences, année 1705, enfin M. Valmont de Bomare. On ne finiroit point; il me suffit de dire qu'il y a plus de 40 ans que j'ai fait connoissance avec cette plante, d'après le conseil de M. Dubé.

Elle est dangereuse entre les mains des maladroits, dont le nombre est si grand que cette plante fait trembler même quelques Savans qui n'ont pas fait attention aux Auteurs dont je viens de parler. Par exemple, Schroeder y a ajouté l'anis ou la canelle, Camérarius le calament, Cesalpin l'a employée en topique avec succès, & Boerhaave dit que sa dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux gros en infusion. Cette infusion doit se faire dans de l'eau ou dans du lait, théiforme, soit avec de la manne, du miel, du sucre, des pommes, des pruneaux ou autres semblables, & elle peut très-bien remplacer le séné, même l'ipécacuanha, ayant comme lui un peu d'astriction.

A présent, voici les malheurs causés par les maladroits, lesquels embarrassent les Savans qui sont faits pour remédier à ces accidens, tels que les superpurgations, épreintes, tenesmes & dyssenteries, il faut remédier à ces malheurs avec de la cire fondue dans un bouillon chaud. Voyez les Commentaires de Mathiole sur Dioscoride; quant à moi, je me suis servi de pommes cuites avec bien du succès, dans lesquelles je faisois fondre cette cire, & c'est en ceci que le *dépêché lentement* est nécessaire; car en médecine comme en guerre, la plus petite faute peut devenir mortelle.

Vous voyez, MM., combien MM. Husson & Crublier Desbordes sont dans l'état de souffrance, je ne serai point jaloux

qu'un autre que moi, les tire de peine par votre moyen ou autres.

J'ai l'honneur d'être, &c. FRENEHARD.

Réponse au Mémoire du numéro 48, 1782; par M. BELLOC DE GRAVET, D. M.

On se rappelle qu'il est question d'un jeune homme qui avoit été atteint d'une fievre d'un mauvais caractère. M. Belloc de Gravet dit:

Il paroît que la nature, dans l'âge de puberté, temps où elle fait le plus d'efforts pour opérer les développemens nécessaires des parties, n'a pu dompter entierement, quoique secourue, la matiere fébrile trop épaisse, visqueuse & plus ou moins âcre, qui produisoit la maladie. Une partie du levain de cette maladie a resté dans le sang, & s'est manifestée dans la convalescence, par une ophtalmie humide, dont l'humeur s'étoit portée tout-à-coup dans l'intérieur de l'une & l'autre oreille. La surdité, qui continue depuis deux ans & demi, en est de même la suite, ainsi que les autres maux qui se sont déclarés à l'extérieur.

On n'a pas dit si l'humeur noire qui coule de l'oreille droite avoit cette couleur dans le principe, ou si elle l'est devenue dans l'intervalle de deux ans & demi. Dans le premier cas, on peut présumer que les couloirs d'où sort cet humeur, trop abreuvés & très-lâches, laissent passer, avec l'humeur surabondante, une certaine quantité de globules rouges qui, par leur séjour, deviennent noirs & donnent à l'humeur cette couleur. Dans le dernier cas, je crois qu'il y a non-seulement déperdition de substance dans les parties molles de l'intérieur de cet organe, mais encore dans les parties osseuses.

Je crois encore qu'une suppuration dans un organe si délicat & la déperdition de substance sont toujours à craindre dans le cas donné, parce que l'humeur qui a resté après la fievre maligne me paroît assez analogue à celle qui est un reliquat de la rougeole ou de la petite vérole; mais sur-tout si on pouvoit soupçonner dans le sang du jeune homme, quelque vice dartreux provenant des parens ou de quelque autre source, j'emploirois la douce amere à l'intérieur & à l'extérieur. Regardant ses tiges comme un apéritif doux & un dépuratif, je croirois remplir toutes les indications dans le cas en question. Je commencerois par un gros de ces tiges, dont j'augmenterois par degrés la dose, les combinant avec d'autres remedes, suivant les circonstances.

A l'extérieur je ferois recevoir dans les oreilles la vapeur de la décoction de cette plante, la regardant comme résolutive & détersive, & de temps en temps j'en ferois injecter dans leur intérieur. Je crois encore qu'un cautere à la nuque seroit utile.

Si j'ai proposé ici la douce-amere, c'est que j'ai cru qu'on pourroit n'en avoir pas fait usage, & si le remede est adopté, j'offre d'en fournir toute la quantité nécessaire, si on m'indique une voie par laquelle je puisse l'envoyer. Elle sera bien choisie & meilleure que celle qui croît aux environs de Paris.

Signé, BELLOC DE GRAVET, *Médecin à Clairac-sur-Lot, en Guienne.*

Suite du Catalogue des Livres qui se trouvent chez Barrois, Libraire, quai des Augustins.

PREFONTAINE. Maison rustique à l'usage des habitans de Cayenne, *in-8°.* 6 l.

PRINGLE. Observations sur les maladies des Armées dans les camps & dans les garnisons, *2 vol. in-12.* 5 l.

RAVATON. Chirurgie d'armée, ou traité des plaies d'armes à feu, & d'armes blanches, avec des observations sur ces maladies, *in-8.* avec fig. 6 l.

RAULIN J. Observations de Médecine où l'on trouve des remarques qui tendent à détruire le préjugé où l'on est sur l'usage du lait dans la pulmonie. *Par.* 1754, *in-12.* 3 l.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 9 Fevrier.

Observations *sur le traitement de la gonorrhée, traduites de l'Anglois de M.* Samuel Foart Simons, *Docteur en Médecine, membre du College Royal des Médecins, de la Société Royale de Londres, &c. in-12. de 67 pag. A Paris, chez* Barois, le jeune, Libraire, quai des Augustins, 1783. Prix 12 sols broc.

Il y a peu de maladies qui aient donné lieu à tant de traités que le mal vénérien, sur-tout l'affection connue sous le nom de gonorrhée. Le but de l'Auteur est de prouver que quoique le traitement en soit confié tous les jours à des Charlatans ou à des ignorans, il n'y en a point qui exige plus d'habileté en Anatomie & en Médecine, & qu'il doit être très-varié suivant les circonstances. Il cite pour exemple un remede antivénérien qui a joui d'une grande réputation en France, & dont l'usage fut ordonné dans tous les Hôpitaux militaires, mais auquel on fut obligé de renoncer à cause des accidens sans nombre auxquels il donnoit lieu, l'auteur veut parler des pilules de Keyser. En effet, c'est une prétention souverainement ridicule, que d'imaginer qu'un remede, quelque efficace qu'on le suppose, puisse convenir à tous les sujets, à toutes les circonstances, & n'exige pas une main habile pour être employé avec succès.

L'Auteur, après avoir donné le tableau de la maladie, fait mention, dans des sections particulieres, de la fluxion sur les bourses qui arrive quelquefois à la suite de la gonorrhée & qu'il désigne sous le nom de hernie humorale ou vénérienne, de la gonorrhée cordée, du bubon vénérien, du phymosis & paraphymosis, des chancres, des obstructions à l'urethre, & des écoulemens opiniâtres qui subsistent après le premier. Quoique cet ouvrage n'annonce pas un Praticien consommé, il nous a paru fait généralement sur les bons principes & propre à servir de guide sur-tout aux personnes qui ne sont pas de l'Art, pour le traitement de cette maladie. L'Auteur a des idées à lui, des vues, & nous croyons que ce petit traité mérite l'accueil du Public.

Examen *chymique de la poudre dite suprême* (1) *ou unique, de M.* de Godernaux, *présenté à l'Académie Royale des Sciences : par M.* Croharé, *Apothicaire de Mgr.* Comte d'Artois, *Syndic, Adjoint des Apothicaires du Roi & de la Famille Royale, avec l'Extrait des Registres de l'Académie.*

J'ai été engagé par un homme éclairé & zélé pour les progrès du plus utile & du plus consolant des Arts, par M. *Gervaise*, Médecin de la Faculté de Paris, à faire l'examen de la poudre de M. de Godernaux.

A cet effet, il m'a remis une quantité suffisante de prises de cette poudre cachetées & timbrées d'un sceau particulier, les unes avec de l'encre rouge, & les autres avec de l'encre noire. Mais avant d'exposer mes expériences, je pense qu'il

(1) C'est sous ce nom qu'elle est connue depuis quatorze ans.

est essentiel, pour les rendre plus démonstratives, de rappeller & de fixer ici les caracteres chymiques de chacun des sels que l'on obtient de la combinaison du mercure avec l'esprit du *sel marin*, dont la plus ou moins grande quantité fait un remede utile ou un poison mortel.

Suivant l'opinion commune des Chymistes, il est impossible de combiner directement le mercure avec l'esprit de sel, parce qu'il faut, disent-ils, que ces deux substances soient dans un état de siccité, mues & volatilisées par le feu; sans cette condition leur union ne pourroit point s'opérer.

Cependant, en faisant éprouver au mercure une division préliminaire par les moyens mécaniques, cette combinaison devient aussi facile & aussi prompte que celle de l'alkali avec l'acide. C'est de cette maniere que je suis parvenu depuis long-temps à faire du sublimé-corrosif par la *voie humide*. Mais je conviens, néanmoins, que la sublimation est encore le meilleur moyen pour rendre ces sortes de combinaisons intimes & uniformes.

Le caractere qui distingue essentiellement le sublimé-corrosif du mercure doux & de la panacée, est sa dissolubilité dans les fluides soit aqueux, soit spiritueux; c'est de cette propriété que résultent les effets prompts & quelquefois terribles qu'il produit lorsqu'il a été pris intérieurement. L'estomac de l'homme le mieux constitué & le plus robuste ne pourroit supporter l'effet de deux grains de sublimé corrosif dissous dans une cuillerée d'eau, sans éprouver des accidens très-graves; une plus forte dose lui donneroit sûrement la mort.

En unissant ensemble, par la voie de la sublimation, six parties de mercure purifié avec huit parties de sublimé-corrosif, on forme le mercure doux; la panacée de *la Brune*, dont *Louis XIV* acheta la recette, est ce même mercure doux sublimé douze fois.

Le mercure doux est absolument indissoluble dans l'eau & dans les liqueurs spiritueuses; il peut être pris intérieurement sans danger depuis 12 jusqu'à 36 & même 48 grains à la fois; son effet le plus ordinaire est de purger, quelquefois aussi il excite la salivation.

Nous avons une troisieme préparation de mercure par l'acide du sel, connue sous le nom de précipité blanc; cette préparation, dit *Lemery*, le praticien le plus hardi dans la prescription des remedes mercuriels, prise intérieurement occasionne le vomissement & le crachement de sang, à cause, ajoute-t-il, *des acides qu'elle contient*. C'est à raison de ces accidens presque toujours funestes aux malades, que les Médecins prudens & éclairés ont proscrit ce mercure de l'usage interne, & ne l'emploient qu'à l'extérieur embarrassé & étendu dans les graisses & les pomades (1).

L'action soutenue du feu décompose tous les sels mercuriels, c'est-à dire, que la distillation seche suffit pour rétablir le mercure dans son premier état de métal fluide. L'acide marin fait seul exception à cette loi générale; il n'abandonne point le mercure, il lui reste fortement uni, & se sublime avec lui en masse saline bien aiguillée & très-brillante.

Venons maintenant à l'examen de la poudre de M. *de Godernaux*. Comme cette poudre excite des nausées & même le vomissement, quelques personnes ont pensé qu'elle étoit un mélange de sel mercuriel & de poudre *d'Algaroth*, ou émétique des Alchimistes; mais je n'ai pu y découvrir un seul grain de cette chaux blanche *d'antimoine*, connue sous les noms de *mercure de vie*, ou de poudre d'Algaroth, comme on le verra par les expériences suivantes (2).

Premiere Expérience. J'ai réuni dans une balance trois prises de la poudre de M. de Godernaux, elles pesoient trente-trois grains, par conséquent chaque prise de ce remede est du poids de onze grains. Cette poudre est d'un blanc sale, mélée de quelques points noirs charbonneux, & à la couleur près, elle ressemble assez bien par son volume au mercure précipité blanc.

En broyant ces trente-trois grains de poudre dans un mortier de crystal avec quatre grains de limaille d'acier & quel-

(1) Boerhaave faisoit quelquefois usage d'une poudre composée de trois parties de sucre & d'une partie de mercure précipité blanc, mais il observe, que neuf grains de ce mêlange qui ne contenoient que deux grains & un quart de mercure faisoit vomir & donnoit des tranchées à ses malades.

(2) Pour abréger cet exposé, je supprime plusieurs expériences, parce que je pense que les trois que j'ai l'honneur de soumettre à l'examen & au jugement de l'Académie, démontrent complettement les substances qui composent la poudre unique.

ques gouttes d'esprit de vin pour humecter le mélange, j'ai ramassé dix-sept grains de mercure revivifié, fluide & brillant.

Seconde Expérience. J'ai fait digerer dans une once d'eau distillée à une chaleur douce pendant une nuit trois prises de la poudre *unique* pesant trente-trois grains; j'ai décanté l'eau, & j'ai fait passer sur la poudre une autre once d'eau distillée; après la digestion j'ai décanté de nouveau & réuni les deux onces d'eau, sur laquelle j'ai versé quelques gouttes d'alkali-volatil qui l'ont rendue louche & laiteuse; le peu de précipité qu'elle a déposé s'est trouvé être du mercure.

La poudre ramassée avec soin & séchée à l'air n'a plus pesé que vingt-huit grains. Dans cette expérience il y a eu cinq grains de pertes, dont une partie a été dissoute par l'eau qui a donné le précipité.

Troisieme Experience. Deux prises de poudre *unique* pesant vingt-deux grains, ont été soumises à la distillation dans une cornue de verre neuve & séchée, d'un volume proportionné à celui de la poudre. Dès le commencement de l'opération, il s'est élevé vers le milieu du col de la cornue un peu d'humidité. La poudre s'est sublimée, comme se subliment toutes les préparations de mercure par l'acide du sel marin, en petites aiguilles déliées & très-brillantes. On sait qu'après les sublimations du mercure salin, il reste au fond des vaisseaux plus ou moins d'une poudre jaune, que quelques Chymistes ont pris mal-à-propos, pour de la terre mercurielle provenant de la décomposition partielle de ce métal; mais j'ai démontré autrefois qu'elle étoit produite par les vaisseaux dans lesquels on avoit broyé le mercure.

Dans cette opération, j'ai eu aussi cette terre jaune très-volumineuse, qui, ramassée avec soin, n'a pu me donner le poids d'un demi-grain. En faisant bouillir de l'esprit-de-vin dans la cornue, je suis parvenu à détacher & à rassembler tout le sel sublimé, qui après avoir été séché à l'air pesoit vingt grains; ce sel n'est point dissoluble dans l'eau ni dans l'esprit-de-vin, il est absolument dans l'état de vrai mercure doux. Dans cette expérience il y a eu deux grains de perte qui ont produit l'humidité du col de la cornue & le peu de terre jaune.

Ces faits me paroissent démontrer premierement, que la poudre de M. Godernaux n'est autre chose qu'un composé très-simple résultant de la dissolution du mercure par l'acide marin.

Secondement, qu'elle est un véritable précipité blanc, mal lavé & sali à dessein.

Troisiemement, que les nausées, les vomissemens, les douleurs aux articulations, & les tranchées qu'elle donne quelquefois aux malades qui en font usage (1), sont produits par la petite portion dissoluble démontrée dans la seconde expérience.

Nous possedons la préparation du précipité blanc depuis l'Arabe *Geber*, vers le septieme siecle; & c'est des écrits de cet homme célebre si justement estimé de *Boerrhaave* par rapport à l'exactitude de ses connoissances sur les dissolutions salines des metaux, qu'elle a passé dans tous les livres de Chymie, d'Alchimie & de Pharmacie; elle se trouve dans le *Codex des médicamens de la Faculté de Médecine de Paris*, page 270. C'est donc une erreur de la part de M. de Godernaux, d'avoir imprimé qu'il y a plus d'un siecle qu'un de ses ancêtres découvrit cette préparation, car l'addition qu'il y fait de quelques grains de charbon, ne suffit pas sans doute pour lui donner des droits sur une préparation pharmaceutique qui, depuis mille ans, est dans les mains de tout le monde (2).

Nous permettroit-on enfin de nous arrêter un instant sur le prix excessif que M. de Godernaux met à cette préparation, l'une des moins dispendieuses & des plus aisées de la Pharmacie, comme on en sera convaincu par le détail des frais pour la production d'une livre de précipité blanc d'après la formule du *dispensaire de la Faculté*.

---

(1) Voyez, pour l'aveu de ces accidens, pag. 13 de la brochure ayant pour titre: *Propriétés de la poudre unique*, &c. Paris, 1785, & page 6 de la brochure in-4°. ayant pour titre: *Usage de la poudre antivénerienne de M. le Chevalier de Godernaux*. A Liege, veuve Bourguignon, Libraire, & a Paris, au Bureau de M. de Godernaux.

(2) Onze jours après que l'Académie a été munie de l'examen de cette analyse, j'envoyai prendre de la poudre *unique* au Bureau de M. de Godernaux, & j'observai qu'on avoit substitué au charbon quelques globules de mercure coulant. Je conserve plusieurs prises de poudre ainsi déguisée avec le charbon & le mercure.

Pour une livre de mercure purifié, 6 l. f.
Pour 8 onces d'eau forte, 1 10
Pour 18 onces de sel marin, 7
Pour les vaisseaux, 1 4

Total 9 l. 1 f.

Cette dose donne 14 à 15 onces de précipité blanc. En portant d'après ce calcul, un peu exagéré, la livre de précipité blanc à dix livres; la livre donnant huit cent trente-deux prises de poudre unique du poids de onze grains chaque prise, & divisant ensuite les dix livres en 832 parties, on aura le prix des frais pour chaque prise de poudre.

EXTRAIT *des Registres de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1783.*

L'Académie des Sciences ayant nommé pour Commissaires MM. Macquer, Cadet & Bertholet, ces MM. disent dans leur rapport:

» Parmi les moyens qu'emploie l'empirisme, il y en a qu'on peut abandonner à la crédulité, parce qu'ils ont peu d'énergie ou qu'ils sont simplement ridicules; mais il y en a qui sont souvent des victimes, & l'on doit rendre graces à ceux qui cherchent à éclairer le Public sur les dangers auxquels l'expose son penchant à accueillir ce qu'on lui présente de mystérieux: c'est ce que vient de faire M. Croharé, sur une poudre qu'on distribue pour le traitement des maladies vénériennes sous le nom de *poudre unique* ou *suprême de M. de Godernaux* ».

Après avoir rendu compte du travail de M. Croharé, & l'avoir vérifié, les Commissaires ajoutent les expériences suivantes:

» Nous avons fait bouillir dans de l'eau distillée, deux prises de poudre unique. Cette eau nous a présenté avec l'alkali volatil les mêmes phénomenes que les sels marins mercuriels avec le moins d'acide.

Nous avons fait bouillir dix-sept grains de la poudre unique dans de l'acide nitreux très-pur & concentré; il s'en est dégagé d'abord des vapeurs rouges, ensuite la dissolution s'en est faite complettement, à part quelques points charbonneux presque imperceptibles; la liqueur est demeurée transparente jusqu'à la fin de l'évaporation; alors il s'est élevé un peu de sublimé corrosif, après cela le résidu s'est converti en mercure précipité rouge, tous phénomenes parfaitement semblables à ceux qu'on obtient des sels marins mercuriels avec le moins d'acide. S'il y avoit eu de la poudre d'Algaroth, la chaux d'antimoine se feroit précipitée par l'ébullition dans l'acide nitreux.

Nous pensons donc que les expériences de M. Croharé sont très-concluantes & qu'elles ne laissent aucun doute sur la nature de la poudre unique de M. de Godernaux.

Cette préparation qu'on connoît depuis très-long-tems, que les Médecins ont employé quelquefois, & dont ils ont aujourd'hui borné presqu'entiérement l'usage aux applications extérieures, a sans doute des succès dans quelques circonstances, comme on ont toutes les préparations de mercure; mais ces succès doivent être tristement contrebalancés par les accidens inévitables, lorsqu'on donne des doses si fortes d'un remede si actif, sans égard à toutes les circonstances sur lesquelles un Médecin prudent regle sa conduite.

La prise de poudre unique qui se vend 48 sols, coûte, selon l'évaluation qu'en a faite M. Croharé, moins de trois deniers à son distributeur.

Nous pensons que le mémoire de M. Croharé peut être utile, & qu'il mérite l'approbation de l'Académie.

Signés, MACQUER, CADET, BERTHOLET.

Je certifie le présent extrait conforme à l'original & au jugement de l'Académie. *Signé*, LE Marquis DE CONDORCET.

Suite du Catalogue des Livres qui se trouvent chez Barrois, Libraire, quai des Augustins.

RAULIN. Traité analytique des eaux minérales en général, de leurs propriétés & de leur usage dans les maladies, 2 vol. in-12. 5 l.

Le tome II se vend séparém. 2 l. 10 f.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MEQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols; port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 16 Fevrier.

EXPLICATION *d'un passage des épidémies d'Hippocrate, lequel donne occasion d'en corriger un d'Artemidore, mal interpreté par Suidas, &c par M.* GOULIN, *agrégé au College Royal des Médecins de Nancy, des Académies de la Rochelle, d'Angers, de Chalons, &c. &c.* A Paris, chez Hardouin, Lib. rue des Prêtres, & chez Méquignon, l'aîné, Lib. rue des Cordeliers, 1783, *in-8°.* de 47 pag. Prix 24 sols.

L'OBJET de l'Auteur est de rétablir le véritable sens d'un passage très-piquant, selon nous, pour le Public & pour les Médecins, & qu'on trouve dans un des livres attribués à Hippocrate, c'est-à-dite le septieme des épidémies. Ce passage a été rendu par les Traducteurs les plus estimés, de la maniere suivante: *Scortatio turpis dysenteriæ medela est*; c'est-à-dire une débauche complette avec les femmes est un remede à la dyssenterie. C'est le mot Grec *achromos*, qu'on ne trouve que dans Hippocrate & dans Artemidore, & rendu par eux de *turpis, impudens*, qui a été cause des différentes interprétations données à ce passage.

Calvus ou Calvo, Médecin de Ravenne, dans le 16e siecle, & le premier Traducteur latin d'Hippocrate, ne pouvant pas se persuader que ce Médecin eut conseillé une chose malhonnête, ou plutôt prenant le premier mot du passage grec, qui est *pornein*, (*fornicatio*) pour *porne*, (*meretrix*) l'a traduit, en disant que la courtisane Achromos étoit un remede à la dyssenterie.

Vallez ou Vallesio, Médecin Espagnol, & Traducteur d'Hippocrate, a tranché la difficulté & a mieux aimé supprimer ce passage comme absurde que de le traduire.

M. Dacier, autre Traducteur, a cru qu'Hippocrate avoit voulu dire que l'usage des femmes publiques ou la fornication est un mauvais remede à la dyssenterie.

M. Leclerc, dans son histoire de la Médecine, examinant le même passage, l'interprete comme M. Dacier; M. Goulin, très-versé dans la connoissance de la langue grecque & de ce qui y a rapport, n'est satisfait d'aucune de ces interprétations, & après les avoir rapportées & examinées, il conclut qu'aucune n'est exacte, ou du moins satisfaisante. Il fait voir combien il est facile que, par la faute des copistes, les mots ayant été estropiés & mal interprétés. Il trouve que la version la plus reçue, qui est celle de Foës, est indécente & malhonnête; « qu'il répugne, dit-il pag. 12, qu'un homme grave ait jamais écrit que la cohabitation avec des femmes publiques fût un remede contre la dyssenterie, &c. enfin, il propose son sentiment, & d'après d'autres passages d'Hippocrate, où il est dit que l'usage des femmes est utile dans les maladies causées par la pituite, d'après la question que fait Aristote qui demande pourquoi cet usage est utile, &c. &c. enfin d'après l'analogie qui existe entre les maladies pituiteuses, telle que la diarrhée, & la dyssenterie, il estime & conclut qu'au lieu de *pornein achromos*,

il faut lire *lagnein de chroniou dysenteries acos*, c'est-à-dire, *que l'usage des femmes est un remede à la dyssenterie ancienne.*

Il faut voir dans cette Dissertation combien il est ordinaire & facile que dans la copie une lettre soit mise à la place d'une autre; & les raisons alléguées par l'Auteur nous ont paru plausibles. D'ailleurs, M. Goulin n'examine pas si ce moyen est utile ou non dans la dyssenterie; ce n'est pas-là son principal objet; son but a été de rétablir un passage qu'il a cru altéré, & nous croyons qu'il l'a atteint d'une maniere satisfaisante pour les Savans. Ce n'est point le premier service de ce genre que M. Goulin rend aux lettres. On sait qu'il a rectifié plusieurs passages altérés, entre autres un de Celse, & nous l'invitons beaucoup à poursuivre ses recherches qui ne peuvent manquer d'être accueillies de toutes les personnes instruites.

S'il est permis de dire son avis sur ce passage; il nous paroît qu'il fournit un beau sujet de thèse à discuter dans une Ecole de Médecine En effet, il seroit très-intéressant de savoir si l'usage des femmes peut, dans quelques circonstances, être un remede à la dyssenterie? Il seroit encore intéressant d'examiner si une débauche complette de ce genre, celle, si l'on veut, que Petrone nomme, *cynædica petulantia*, est celle dont l'Auteur, quelqu'il soit du passage cité, a voulu faire mention, & si ce genre d'excès peut être de quelque utilité dans la dyssenterie? Nous croyons la chose possible, mais le remede défendu, principalement parce qu'il y en a de meilleurs & parce que, quand bien même il auroit réussi par hasard à raison du *stimulus* déplacé & capable par conséquent de produire quelque effet avantageux, l'incertitude du succès, l'inconvénient certain qui résulreroit du côté des forces du malade, sont des considérations assez fortes pour interdire l'usage d'un pareil secours. En supposant qu'il soit permis de l'employer, nous croyons qu'il est possible de perdre, à l'essai de ce moyen, même en gagnant, & que le remede ne fit courir le risque d'un autre genre de maladie fluxionnaire plus difficile à détruire encore que la premiere.

Quoiqu'il en soit, vu la diserte d'observations où nous nous trouvons à cet égard, nous ne conseillons à personne d'user dans cette maladie, du moyen en question, jusqu'à ce que le temps & l'expérience aient répandu plus de lumieres sur cet objet.

OBSERVATION faite à l'Hôpital Royal & Militaire de Metz, sur une cure particuliere de trois Canonniers; par M. BOULANGER, *ancien Chirurgien-major des Troupes du Roi aux Armées de Frandres & d'Hanover, & successivement breveté Chirurgien-major en chef par interim dudit Hôpital, & pensionné de Sa Majesté.*

Trois soldats du Corps-royal d'Artillerie au Régiment de Grenoble, en garnison à Mers, furent blessés d'un coup de canon à l'Ecole, le 7 Juillet 1780; c'étoient les nommés Valier, Brusel & Nissiere.

Le premier, âgé de 36 ans, tenant le pouce de la main gauche sur la lumiere, eut la premiere phalange emportée par l'explosion qui se fit au moment même où l'on fouloit la piece; son traitement fut simple & sans accidens.

Le second, tenant l'écouvillon de la main droite, eut le poignet emporté avec un délabrement considérable dans l'articulation, ce qui détermina dès le même jour à l'amputation de l'avant-bras; le traitement s'est heureusement terminé malgré trois dépôts qui sont survenus & qui ont été successivement ouverts, le premier sur la partie latérale de l'avant-bras, & les deux autres sous les muscles fléchisseurs; événement qui met cet homme hort d'état de pouvoir servir.

Le troisieme fut également blessé du même coup qui lui emporta le poignet gauche, avec délabrement de tous les muscles de l'avant-bras & fracas de deux os dans leur partie supérieure, & avec perte d'une portion du condile externe de l'humérus; l'effort de l'explosion se fit sentir sur toute la poitrine, sans solution apparente de continuité à l'extérieur; mais peu de temps après, il survint une échimose considérable sur toute la partie antérieure latérale gauche, qui s'étendoit le long du col & derriere l'épaule, avec luxation du bras.

Ce fut dans cet état malheureux qu'il fut apporté à l'Hôpital, froid comme un marbre & sans connoissance. Le premier soin fut de le réchauffer avec des linges chauds pour le rappeller à la vie & ranimer le cours du sang & des esprits, ce qui ne tarda pas à produire un bon effet; sitôt qu'il put avaler, on lui fit prendre

une cuillerée d'une potion faite avec le syrop d'œillet, de fleurs d'orange doublé, & l'eau vulnéraire spiritueuse; la chaleur de la peau & le développement du pouls s'établirent par degrés; ce moment fut employé à l'examen de la blessure, qui offrit les circonstances ci-dessus détaillées. Dans cet état, on jugea à propos de faire tirer deux palettes de sang.

Jusqu'à ce moment, rien n'étoit embarrassant; mais il n'en fut pas de même lorsqu'il fallut prendre un parti relativement au membre blessé. Il se présente une question importante de chirurgie. Falloit-il, en pareil cas, amputer le bras sur le champ, ou différer? Dans la premiere supposition, falloit-il l'amputer dans sa partie moyenne ou dans son articulation avec l'omoplate? Dans la seconde, falloit-il faire des scarifications sur les différentes parties mutilées? Dans cette alternative, il parut plus convenable d'aider la nature & d'attendre qu'elle traçât elle-même la route qu'il falloit suivre: car l'expérience a souvent appris qu'il vaut mieux observer un instant plus tard, que d'agir inconsidérément trop tôt.

La plaie fut pansée avec le digestif animé, & tout le côté & le membre blessés furent enveloppés d'une flanelle imbibée d'une forte décoction de camomille, de sureau & de mélilot, ammoniacée & camphrée; on humecta cet appareil d'heure en heure avec la même décoction. Alors la potion vulnéraire fut supprimée & remplacée par une boisson d'eau de fleurs de sureau miellée, & ensuite on administra un lavement émollient; tels furent les soins du premier jour.

Le lendemain, le malade parut un peu plus tranquille jusqu'au soir, que la plénitude du pouls, les soubresauts dans les tendons, les mouvemens convulsifs de la mâchoire se manifesterent; à cette époque, on fit deux légeres saignées, & on réitéra le lavement émollient; & de trois en trois heures, on donna une cueillerée d'une potion faite avec l'hydromel simple camphré & nitré.

Le troisieme jour, il fut évacué par un léger minoratif; le quatrieme jour, le pouls étoit déprimé & les soubresaults dans les tendons ainsi que les convulsions de la mâchoire reparurent; le malade étoit frappé sur son état; l'avant-bras & le bras étoient très-froids & parsemés de taches grises & livides, à l'exception de l'étendue du muscle deltoïde, qui avoit conservé un peu de chaleur & de couleur naturelle; la poitrine étoit aussi dans l'état d'une gangrene menaçante. Le cinquieme jour, le sphacèle manifeste de l'avant-bras, détermina à l'amputation dans son articulation avec le bras, ce qui se fit sans douleur ni hémorrhagie; on fit en même temps des incisions sur le bras & la poitrine, aux endroits qui paroissoient menacés d'une mortification prochaine, à l'effet de dégorger les parties voisines, & de donner plus d'action aux anti-septiques.

Les scarifications de la poitrine furent les seules qui donnerent du sang; celles du bras ne laisserent pas même échapper de sérosité: on lava les unes & les autres avec une forte décoction de quinquina ammoniacée & camphrée; on remplit ces incisions de plumaceaux chargés d'un digestif très-animé; on les couvrit avec l'emplâtre de styrax, & les flanelles chargées de la décoction de quinquina.

L'action des topiques fut secondée par celle des médicamens internes; la boisson fut alternativement composée d'une limonade légere & d'hydromel simple; le quinquina fut administré à la dose d'un gros de trois en trois heures, & dans l'intervalle une cuillerée d'une potion faite avec une infusion de serpentaire de Virginie, l'eau de fleurs d'orange, le camphre & le syrop d'écorce d'orange amere; tous les soirs on administra un lavement d'eau miellée acidulée; la nourriture du malade fut du bouillon & quelques cueillerées de vin blanc, alternativement.

A cette époque, les escarres gangreneuses se détacherent avec hémorragie, qui a paru se terminer par une ligne de démarcation, qui ne respectoit de tous les muscles du bras que le deltoïde, l'humérus ayant été totalement dépouillé dans toute son étendue; son articulation avec l'omoplate paroissoit menacée d'une déperdition totale de la synovie; les muscles de la poitrine, depuis leurs attaches, se prolongeant circulairement au-dessous de l'aisselle jusqu'au grand dorsal, avoient mis à découvert les six premieres vraies côtes.

Le fâcheux état du blessé détermina à assembler des gens de l'Art; & en conséquence, de l'avis commun de M. Marchand, premier Médecin dudit Hôpital militaire, qui a suivi constamment la

eute, & des Chirurgiens-majors de la garnison, & nommément de MM. Bestaven & Lacroix, anciens Chirurgiens-majors, pensionnés du Roi, l'amputation du bras fut faite, à deux travers de doigt au-dessous de l'articulation, le cinquantieme jour de son accident, n'ayant pu être faite plutôt; en observant néanmoins que la chûte de l'escarre dans laquelle étoit comprise l'artere axillaire, s'est faite sans qu'il y ait eu hémorragie, & que pour la prévenir on avoit, depuis plusieurs jours, employé un bandage qui, en comprimant l'artere sur la premiere côte, modéroit l'impulsion du sang.

La suite de cette opération fut encore très-orageuse; il survint successivement tant sur la poitrine que sur l'étendue du muscle grand dorsal, plusieurs dépôts. Le malade a été enfin guéri le 12 Novembre 1780, ainsi que les Consultans ci-dessus dénommés l'ont attesté, lesquels ont signé au bas de la présente Observation. Marchand, *premier Médecin dudit Hôpital*; Bestaven & Lacroix, *anciens Chirurgiens-majors*; Toucas, *C. m. d'Aunis*, Groffier, *C. m. de Dauphin Inf.* Lesvignes, *C. m de Noailles*; Millebet & Billiet, *C. m. des prem. & second Rég. de Chevaux Légers*; Thonin, *C. m. de Lanan*; Vantel, *C. m. de Champagne*, Gouverne, *C. m. de Royal Cav. en survivance.*

LIVRES ÉTRANGERS.

Rhasès *de variolis & morbillis*, &c. c'est-à-dire, Rhazès sur la petite-vérole, & la rougeole, traduit en latin par J. Channing. Nouvelle édition soignée par M. J. C. Ringebroig, Doct. en Médecine & en Chirurgie. A Gottingue, aux frais de V. Bossieger; & se trouve à Strasbourg, chez la veuve Konig, Libraire, 1781. *in-8°.* de 130 pag. sans la préface.

Les Arabes sont certainement les premiers qui aient traité *ex professo* de la petite-vérole. Rhazès sur-tout fait exactement connoître cette terrible maladie, aussi son traité est-il fort estimé. L'édition que Channing en a donné à Londres, en Arabe & en latin, n'étant rien moins que commune en Allemagne, M. Ringebroig a jugé qu'il étoit à propos de faire réimprimer la traduction latine seulement. Les notes propres à éclaircir le sens, à mieux développer la pensée de Rhasès, y sont jointes. Celles qui ne concernoient que le texte Arabe ou la version grecque, imprimée par Robert Etienne, sont retranchées.

Commentatio *historico-medica de dracunculo Persarum*, &c. c'est-à-dire, Mémoire historico-médical sur le dragonneau des Perses, appellé par les Arabes, *veine de Medine*; par M. G. F. Christian Fuchs, Doct. en Méd. Médecin-Physicien de la Ville. A Jena, chez la veuve Croecker; à Strasbourg, chez la veuve Konig, 1781. *in-4°.* de 40 pag.

Cet Opuscule est dédié à trois Professeurs de la célebre Université de Jena. Il renferme quatre chapitres partagés en plusieurs paragraphes. M. Fuchs débute par l'histoire de cette maladie, qui est très-rare en Europe, mais plus commune dans les contrées orientales. Les Princes de la Médecine, Grecs & Arabes, n'étoient point d'accord sur le dragonneau. Ils ne savoient si ce mal devoit sa naissance à un ver, ou plutôt à une veine viciée. Maintenant on est assuré qu'il doit son origine à un ver que plusieurs Zoologistes ont décrit, & que le Chevalier de Linné rapporte au genre des *Gordius*. La meilleure méthode pour guérir la *veine de Medine*, ne consiste simplement qu'à extraire à propos cet insecte, de la partie affectée, sans le rompre, & de traiter la plaie avec précaution.

Le Doct. Fuchs offre une grande érudition dans ce commentaire; il rapporte tous les divers sentimens des Ecrivains qui ont parlé de cette maladie, tous les symptômes qu'ils y ont observés, & les différentes manieres de la guérir. Plus de cent Auteurs sont cités dans cet Opuscule, sans qu'on puisse lui donner le titre de compilation; au contraire, son mérite est de rassembler sous un seul point de vue tout ce qui est épars ailleurs, ce qui doit le rendre précieux à tous les gens de l'Art.

Errata de la Feuille précédente.

Page 24, prem. col. lig. 2, pour 8 onces d'eau forte; *lisez* 18 onces.
Ibid. lig. 3, pour 18 onces de sel matin, *lisez* 8 onces.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 23 Février.

Des spécifiques en Médecine, par M. GASTELLIER, *Doct. M. &c.* A Paris, chez Didot, Imprim. Lib. de MONSIEUR, quai des Augustins, 1783. *in-8°.* de 136 pages.

L'AUTEUR a pour objet d'examiner s'il y a des spécifiques proprement dits en Médecine. Après avoir indiqué dans son introduction le danger qu'il y a d'agir, dans la pratique de cet Art, d'après certaines théories, le peu d'avantage qu'on peut tirer des expériences chymiques pour constater la vertu des remedes, l'abus pernicieux qu'on fait de ceux que proposent les Charlatans, &c. entre en matiere.

Son traité est divisé en deux parties, dont la 1ere est théorique, l'autre pratique. Dans l'une, l'Auteur considere les loix variées de l'économie animale, les causes multipliées qui affectent les organes, la difficulté de les bien saisir, & en déduit l'impossibilité d'appliquer dans tous les cas le même remede.

Dans la seconde, il passe en revue les différentes substances qu'on a qualifiées du nom de spécifiques, telles que l'opium, le mercure, la rhubarbe, l'ipécacuanha, &c. les définitions qu'on en a données, sur-tout celle de M. le Chevalier de Jaucourt, dans l'Encyclopédie. Il y ajoute ses réflexions critiques, & finit par des observations pratiques qui forment la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Ces observations viennent à l'appui de ce qu'il avance, & servent à prouver qu'en Médecine la même substance est poison ou remede suivant la dose, la maniere & les circonstances dans lesquelles on l'administre ; enfin, qu'il faut être Médecin pour l'employer utilement, qu'il n'y a point de spécifique proprement dit, & qu'Hippocrate a eu raison de définir la Médecine, l'art d'ajouter au corps ce qui lui manque, & de lui ôter ce qu'il a de trop.

Observation sur l'ignis-sacer *des anciens, par M. P***, D. M.*

La maladie qui fait le sujet de cette observation n'est point l'érysipele ordinaire accompagné ou non de phlyctenes ; elle n'est point non plus cet érysipele qui occupe constamment la moitié du corps, soit qu'elle ait son siege à la tête, à la poitrine ou au bas-ventre & qu'on appelle *zoster* ou *zona*, quoiqu'elle ait plus de ressemblance avec cette derniere espece qu'avec toute autre.

C'est une affection érysipelateuse accompagnée de phyctenes ou plutôt de pustules qui suppurent & se réduisent en croûtes comme celles de la petite-vérole & dont la révolution est constamment de neuf jours.

Elle commence pour l'ordinaire par un gros bouton vif & brûlant qui occupe ordinairement une des extrémités du corps. La chaleur se communique bientôt aux parties environnantes, qui se tendent, s'enflamment & présentent d'abord l'aspect d'un anthrax ou charbon commençant, mais avec cette différence que le centre de la pustule n'est ni noir, ni gangrené, & que la tumeur n'est point circonscrite ou circulaire. C'est une

tumeur égale qui occupe un espace plus ou moins étendu. Si elle est à l'avant-bras, elle l'occupe en entier ; il en est de même de la jambe. Cette tumeur est presque aussitôt qu'elle se manifeste, couverte de phlyctènes ou plutôt de pustules de la grandeur de celles d'une petite vérole ordinaire lors de leur maturité. Ces pustules sont d'abord remplies d'une humeur lymphatique grise qui n'est point transparente. A cette époque, la tension, la rougeur, la chaleur & la douleur sont extrêmes ; le pouls devient plein, fréquent & même un peu dur par intervalles. Cet état d'intensité se soutient trois ou quatre jours presque avec la même violence, & se trouve accompagné d'un sentiment d'ardeur & de sensibilité à la partie, que rien ne peut appaiser. Le malade ne dort point, ne peut souffrir l'application d'aucun corps, & il faut prendre, à raison de la douleur, beaucoup de précautions, en appliquant un cataplasme de mie de pain & de lait qui est le seul qu'il puisse supporter.

Vers le 5e jour de la maladie, les pustules commencent à devenir jaunâtres, l'aréole se soutient d'un rouge plus vif, la tension des parties interjacentes diminue, & elles se terminent par des croûtes d'un rouge brun qui commencent à tomber le dixieme jour.

Il est rare qu'il n'y ait pas en même temps sur d'autres parties du corps quelques pustules analogues, dont la marche est la même que celle de la tumeur principale, mais qui n'occasionnent pas les mêmes accidens. Le sujet sur lequel cette maladie a été observée, & qui est une femme âgée de 42 ans, avoit plusieurs de ces pustules aux pieds, aux jambes, aux bras & au front. Lorsque la jambe, partie sur laquelle la maladie se manifesta d'abord, fut guérie ou presque guérie, le mal recommença à l'autre jambe, & eut pour foyer une de ces pustules dont on parle. Il suivit la même marche & fut accompagné des mêmes accidens que le premier. La malade n'en fut pas quitte pour cette deuxieme attaque. Le mal, après sa révolution ordinaire, se manifesta à l'avant-bras droit & fut accompagné des mêmes symptômes, lesquels eurent le même degré d'intensité que ceux des deux premiers accidens.

On a été obligé de mettre la malade au régime le plus austere, aux boissons antiphlogistiques. On a eu recours aux saignées, aux lavemens, aux cataplasmes avec la mie de pain & le lait. Cette femme a guéri parfaitement. Les boutons ont laissé une impression un peu moins marquée que ceux de la petite-vérole. La maladie avec laquelle celle-ci nous paroît avoir le plus d'analogie, est l'anthrax des Grecs, mais ces sortes d'anthrax accompagnés de phyctènes & quelquefois de mortification à la partie, tels que les ont décrits Hippocrate dans ses épidémies, Galien, Cœlius Aurelianus. L'inflammation est si forte, que la terminaison qui paroît la plus naturelle, si l'on ne la prevenoit par les saignées, les résolutifs, les émolliens, &c. seroit la gangrene.

Consultation à demander à MM. les Médecins *de Paris*, *sur un état épileptique.*

Un jeune garçon de 14 ans & demi, a eu la nuit du 7 au 8 Octobre 1781, trois violens accès d'épilepsie qui ont été très-longs vers les onze heures du soir, sur les trois & sept heures du matin. Engagé par ses parens à lui porter du secours, j'ai commencé par lui faire poser sur le sternum une racine de pivoine mâle, enveloppée d'un linge ; presque aussitôt qu'elle a été posée, le malade a senti dans cette partie de forts mouvemens. Quelque temps après, on lui a mis une racine un peu plus forte, & les mouvemens ont été si violens, qu'il a été prêt de tomber en syncope ; on lui a remis la premiere racine qu'on lui avoit ôtée. Ensuite, les deux derniers jours de la lune d'Octobre & les trois premiers de celle de Novembre, je lui ai fait prendre à jeun un verre d'une infusion dans le vin blanc pendant douze heures, de feuilles de *ruta capraria*.

Trois mois après, à une autre lune, c'est-à-dire les 10, 11, 12, 13, 14 & 15 Janvier 1782, j'ai fait continuer la même boisson.

Au mois d'Avril suivant, à pareils jours des deux lunes, au mois de Juillet & au mois d'Octobre, j'ai procédé de même.

L'on a eu toujours soin de conserver la racine de pivoine sur l'estomac qui a été renouvellée au mois de Septembre dernier avec une autre nouvellement tirée de terre, ce qui n'a pas fait plus de sensation que celle que l'on avoit retiré.

Le malade ne fait point usage de tabac, ne boit ni vin, ni liqueur, ni café,

depuis 1781, & à dater de la premiere époque de l'usage du remede susdit, il n'a pas ressenti la moindre chose, & s'est toujours bien porté, & la bonne carnation qu'il n'avoit pas à son dernier accès d'Octobre 1781, lui est revenue. Nous nous étions tous persuadés qu'après dix-sept mois d'une exacte tranquillité, & certains des soins de la mere qui a pris le parti de le faire coucher avec elle, il pourroit être à l'abri des accidens. Cette incommodité vient d'une peur que l'enfant a eu, & les parens se souviennent qu'il a éprouvé quelques accès dès l'âge de trois à quatre ans; ils y ont fait très-peu d'attention, regardant cela dans le temps comme évanouissement, syncope ou défaillance, & notamment en 1776 & 1777.

Avant le dernier Octobre 1781, cet enfant très-peureux, s'éveilloit très-souvent en jettant les cris les plus perçans & avoir du délire. On l'a cru guéri par l'effet des remedes ci-dessus, & l'on en a discontinué l'usage, après un certain laps de temps assez considérable; mais ce jeune homme qui a bientôt seize ans, vient d'avoir deux accès, l'un à onze heures du soir, l'autre à quatre heures du matin, qui, quoiqu'ils n'aient pas été si longs, ni si violens que les trois derniers du 7 au 8 Octobre 1781, n'en sont pas moins des accès d'épilepsie.

Les parens attribuent sa rechûte à quelque peu de vin dont il ne faisoit seulement que rougir son eau, à ses repas, & cela depuis environ un mois, ou à des cerises confites à l'eau-de-vie.

Aucun des parens de cette famille n'a jamais essuyé de maladie semblable, & tous ont vécu fort long-temps.

Il y a six à sept ans que cet enfant, à qui vraisemblablement il arriva un accès, se frappa rudement la tête contre un mur; la crainte d'un épanchement décida à le faire saigner; ses parens craignent que cette saignée ne porte obstacle à une guérison radicale.

Il a appris facilement à lire, à écrire, à jouer du violon, la musique, le latin.

Les derniers accès ne sont arrivés qu'après le 3e jour de la lune. L'on demande à cet effet l'avis de MM. les Médecins de Paris.

Signé, HARAN, *Apothicaire à Chartres.*

R. En attendant l'avis des Maîtres de l'Art, nous croyons qu'on ne doit pas balancer à faire usage principalement des moyens que fournit l'électricité administrée à la maniere de M. le Dru.

LIVRES ÉTRANGERS.

D. J. Hedwigii fundamentum historiæ naturalis muscorum frondosorum, &c. Fondement de l'histoire naturelle des mousses feuillées, où l'on démontre leurs fleurs, leurs fruits, & la maniere de les propager par semences; avec un arrangement méthodique des genres. Partie premiere. A Leipsick, chez Crusius; à Strasbourg, chez la veuve Konig, Libraire, 1782. in-4°. de 112 pag. sans la préface, avec dix planches superbes, enluminées.

Un écrit vraiment neuf est celui que M. Hedwig, Doct. en Médecine à Leipsick, vient de publier; il est fait pour faire époque dans l'histoire naturelle. On connoît les recherches infructueuses de Dillen, du Ch. de Linné, & même de Micheli, sur les parties de la fructification des mousses. Ils parvinrent si peu à les découvrir, que M. Necker, Botaniste Palatin, nia entierement l'existence de leurs organes sexuels. M. Hedwig, aidé d'excellens microscopes, vient de lever le voile qui les cachoit. Il traite dans cette premiere partie, de la définition des mousses, des instrumens nécessaires pour en observer les plus petites parties, de leurs racines, tiges, feuilles, fleurs, étamines, pistils, coëffes, filets surculens & calices, le tout forme douze chapitres. Les définitions que les Auteurs ont donné des mousses, sont toutes fausses & incomplettes, selon le jugement de M. Hedwig; aussi se reserve-t-il de leur en substituer une plus exacte, quand il aura démontré clairement leurs organes les plus cachés. Les instrumens propres à répéter ses expériences, sont d'excellens microscopes, & quelques aiguilles, en ajoutant à cela beaucoup d'attention & de dextérité. Notre savant Docteur Muscographe possède parfaitement toutes ces choses qui lui ont fait connoître, dans la derniere évidence, les organes nécessaires à la génération des mousses. Elles ont comme les plantes les plus parfaites, des antheres, des pistils, il y en a de dioïques, d'hermaphrodites, &c. Dix planches magnifiques jettent le plus grand jour sur ses découvertes. M. Hewdig se propose de donner dans la seconde partie, les preuves suffisantes qui établiront la propagation des mousses par semences, & un nouvel arrangement mé-

thodique des genres. Ce précieux traité est dédié à Frédéric-Auguste, Duc de Saxe. M. Hedwig vient de remporter un prix à l'Académie Impériale des Sciences de Petersbourg, sur la question Botanique proposée en 1779, concernant *la génération des plantes cryptogames*. Cette illustre Compagnie se propose, outre le prix, d'indemniser ce Savant des frais qu'il a faits pour le grand nombre de dessins tracés au microscope & ajoutés à son mémoire qui est écrit en latin.

Dissertatio *medica difficulates in curatione morborum infantilium obvenientes succinctè exponens*. Dissertation de Médecine où l'on expose brievement les difficultés qui se rencontrent dans la guérison des maladies des enfans; par M. F. J. Dimler de Kintzingerthal, en Suabe, Doct. en Méd. A Gottingue, chez Dieterich; à Strasbourg, chez la veuve Konig, Lib. 1782. *in*-4°. de 22 pages.

Le vieillard est sujet à des infirmités que l'adulte éprouve rarement. Les enfans sont tourmentés d'affections, dont on est exempt le reste de la vie. Nous pouvons donc dire ici, que les âges de la vie humaine ont chacun leurs maladies particulieres, qui ont leurs symptômes différens. Un habile Médecin-Praticien, qui a souvent guéri dans des adultes, les maladies les plus opiniâtres, se trouve quelquefois arrêté près d'un enfant, par des obstacles difficiles à applanir. M. Dimler a pour but dans cette Dissertation, d'exposer quelques préceptes élémentaires sur les maladies du bas âge, qu'il rapporte à quatre points principaux, qui sont 1°. la différence du corps & de son organisation, qui est bien différente chez les enfans de celle des adultes; 2°. les causes & la nature de leurs maladies particulieres; 3°. la difficulté qu'on éprouve dans la recherche de l'espece d'affection; 4°. l'administration des remedes qui exige infiniment plus de choix & de précautions. Ces préceptes seront dévelopés & beaucoup plus étendus dans un traité où il sera question de toutes les maladies des enfans, que M. Dimler se propose de publier dans quelques années.

Suite du Catalogue des Livres du fonds de M. Didot, qui se trouvent chez Barrois, Libr. quai des Augustins.

Raulin. J. Des maladies occasionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air, *in*-12. 3 l.
—— Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité & autres intempéries de l'air, *in*-12. rel. 3 l.
—— Instructions succintes sur les accouchemens, en faveur des Sages-Femmes des Provinces, faites par ordre du Ministere, *in*-12. avec fig. 2 l.
—— Traité des maladies des femmes en couche, avec la méthode de les guérir, *in*-12. 2 l. 10 f.

Rebours. (Mlle) Avis aux meres qui veulent nourrir leurs enfans, *in*-12. rel. 2 l. 8 f.

Roederer. Elémens de l'art des accouchemens, avec des observations sur les accouchemens laborieux, *in*-8°. avec fig. 6 l.

Roux. (le) Observations sur les pertes de sang des femmes en couche, & sur le moyen de les guérir, *in*-8. r. 4 l. 10 f.

Sanctorii de medicina statica aphorismi. Commentaria notasque addidit A. C. Lorry, *in*-12. 3 l.

Senac. Traité des causes, des accidens & de la cure de la peste, *in*-4°, fait par ordre du Roi, 12 l.

Smellie. Traité de la théorie & pratique des accouchemens, trad. par M. Préville, 4 *vol. in*-8. avec fig. 21 l.
Chaque vol. se vend séparément, 6 l.

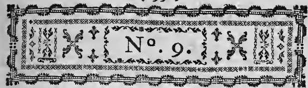
Sydenham. Médecine-pratique avec des notes, trad. par M. Jault, D. M. *in* 8. 7 l.

Statuts & Réglemens généraux pour les Maîtres en Chirurgie des Provinces du Royaume, par M. le Blond d'Olblen, *in*-4°. 2 l. 10 f.

Lettres-patentes en forme de statuts pour toutes les Communautés des Maîtres Barbiers-Perruquiers-Baigneurs & Etuvistes établies dans les villes & lieux du Royaume, *in*-4° br.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 2 Mars.

De l'application de l'électricité à l'art de guérir. Dissertation inaugurale, &c. par M. J. B. Bonnefoy, pour son agrégation au College Royal de Chirurgie de Lyon, in-8°. de 163 pages. A Lyon, chez de Laroche, Imprimeur; & à Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, 1782. Prix 1 liv. 16 f.

Cette Dissertation est faite avec beaucoup d'ordre & de soin, & renferme à-peu-près tout ce qui est relatif à l'électricité médicale. L'Auteur la considere en Physicien, en Physiologiste, & en Médecin.

Comme Physicien, il en expose les propriétés, démontre sa nature ignée, prouve son existence dans le regne minéral, végétal, animal, & dans l'atmosphere; il fait voir le rôle qu'elle joue dans la formation des météores ignés & aqueux, son influence sur la végétation & son utilité dans les arts.

Comme Physiologiste, il voit le fluide électrique manifester son existence dans l'homme & les animaux par la commotion, l'étincelle, la lumiere phosphorique; passer de l'atmosphere dans les poulmons, de cet organe au cerveau, où se transformant en fluide nerveux, il est porté dans toute la machine pour en exécuter les fonctions.

Comme Médecin, il examine les effets de l'électricité sur l'économie animale. Elle accelere la circulation, augmente la chaleur animale, excite le mouvement musculaire, accelere le cours des fluides & augmente l'irritabilité des solides.

L'Auteur divise les maladies qu'elle soulage ou guérit, en trois classes.

1°. Maladies par défaut d'irritabilité qui renferment les paralysies & les asphyxies;

2°. Maladies par excès d'irritabilité qui contiennent les inflammations, les fievres, les spasmes & les douleurs;

3°. Maladies par la stase des humeurs qu'il divise en tumeurs & en suppressions.

L'Auteur avoue qu'il a vu dans l'électricité un moyen quelquefois insuffisant qu'il falloit aider, quelquefois dangereux qu'il falloit réprimer. Il hasarde une conjecture sur sa maniere d'agir: il croit que le fluide électrique, qui a la plus grande analogie avec le fluide nerveux, ou plutôt qui est le même, augmente la quantité ou l'activité de ce fluide qu'il considere comme le principe de l'irritabilité, par conséquent de la chaleur, du mouvement du cœur, qui favorise les sécrétions, les rend plus abondantes ainsi que les excrétions, & donne la facilité à la nature d'opérer une crise capable d'évacuer les matieres irritantes & de mettre fin à la maladie. L'Auteur termine sa Dissertation par l'exposition des différentes méthodes d'électriser.

Quoiqu'à la rigueur, tout ce qui est contenu dans cette Dissertation, soit puisé dans les écrits des Auteurs qui ont précédé M. Bonnefoy, & qu'il cite avec soin; il n'est pas moins vrai qu'il a le mérite d'avoir bien rédigé, bien présenté les objets, & cet écrit est digne d'être accueilli sur-tout dans des circonstances où l'on s'occupe beaucoup de l'électricité.

Lettre de M. GERARD, Médecin du Cap, à M. PARMENTIER, sur le pain de patates.

Depuis long-temps, Monsieur, j'étois occupé des moyens de convertir en pain différentes racines du pays, dont les Negres & une grande partie des habitans se nourrissent ; j'avois, comme tant d'autres Economistes, fait pétrir des patates avec de la farine de froment, il en étoit résulté un pain assez bon, quoiqu'un peu lourd, mais ce n'étoit remplir mon objet qu'à moitié ; je cherchois à pouvoir trouver les moyens de subsister, en temps de guerre sur-tout, sans le secours des farines de France, qui nous manquent souvent. Lorsque M. R***, mon ami, m'envoya votre ouvrage sur le pain de pommes de terre, si-tôt que je l'eus reçu, je mis la main à la pâte, & dès la premiere tentative, avec des patates, j'ai obtenu un pain parfaitement bon, blanc, léger, très-digeste, & susceptible de se conserver plus long-temps que celui de froment. Je garde depuis deux ans & demi de ce biscuit de patates, fait suivant vos procédés ; il est encore très-bon, & n'est absolument pas attaqué des vers, accident qui seroit arrivé à celui de froment.

Si une grande partie de la colonie de Saint-Domingue avoit connu la façon de convertir ses patates en biscuit, elle ne se seroit point vue au moment de perdre une grande partie de ses Negres, faute de subsistance, en 1779 ; je compte, M., rendre vos procédés publics dans la colonie, & je ne doute pas qu'elle ne vous ait les plus grandes obligations.

Notre Général, à qui j'ai présenté ce pain de patates, en a fait servir à sa table ; il a été trouvé excellent & très-léger par tous les Officiers de Marine.

Il est faux que les habitans des colonies en aient fait précédemment du pain ; ils en composoient seulement une espece de bouillie plus ou moins épaisse, avec du lait, ou bien ils se contentoient d'en mêler avec leur farine de froment par économie, comme les habitans de la Louysianne mêlent du riz dans leur pain. Mais vous pouvez être assuré que jamais ils n'ont fait du pain de patates pures, & de pareils mélanges ne formoient qu'un secours momentané.

Nous avons encore, M., une autre racine plus abondante & plus nourrissante, appellée *igname*, qui, de même que la patate, doit être mise dans la classe des *convolvulus*, mais qui jusqu'aujourd'hui ne me paroît pas susceptible, comme la patate, d'être métamorphosée en pain ; quand cette igname est rapée & mise dans beaucoup d'eau, pour faire précipiter sa partie amilacée, il s'y développe un gluten considérable, provenant de la rapure de cette racine, qui tient suspendu tout l'amidon, & tien ne peut précipiter ni dissoudre ce gluten, &c. &c.

Extrait d'une Lettre sur la rage des Chiens, attribuée à la mauvaise nourriture.

» Je demeure à la campagne, où j'entretiens quelques chiens pour mon usage. Depuis dix-huit mois, sept ont été successivement attaqués de différentes especes de rage. Cherchant à en connoître la cause, j'ai consulté les livres, & j'ai trouvé dans la Maison Rustique, qu'une fournée de pain mal faite étoit capable de faire enrager toute une meute ; alors mon attention s'est portée sur la maniere dont on faisoit le pain d'orge de mes chiens, & j'ai découvert que pour s'éviter de la peine, la servante se contentoit, au moment de mettre le pain au four, de pétrir la farine d'orge sans la faire lever. J'ai conclu que la rage dont avoit été attaquée ma meute n'avoit pas d'autre cause, & que la proposition avancée dans la Maison Rustique étoit fondée sur l'expérience. Je me suis donc déterminé à donner à mes chiens de bon pain bis-blanc, & depuis six mois ils sont très-sains, & aucun n'a enragé.

Cette expérience me fait réellement croire que la rage, qui cause tant d'accidens dans les campagnes, est une maladie qui provient, en grande partie, d'une mauvaise nourriture, & sur-tout du mauvais pain ; je suis à même de voir dans mon voisinage, que sur cent chiens nourris par les paysans, deux périssent annuellement de la rage, pendant que dans Paris, où il y en a peut-être plus de cent mille, à peine y en a-t-il un par an qui soit attaqué de cette maladie.

Le moyen de remédier à cela est difficile, cependant on y parvient en grande partie dans les États du Prince d'Armstatt; tous les ans on fait dans chaque district la revue des chiens, & on met

sans miséricorde à mort ceux qui, étant mal nourris, ont mauvaise mine ».

Réflexions sur cette Lettre.

Quoiqu'on ait de la peine à se persuader qu'une pareille cause puisse produire la rage, nous croyons que le soin de faire du bon pain pour ces animaux n'est point à négliger. Mais on doit être bien persuadé qu'il n'y a pas d'autre cause de la rage que la bave d'un animal enragé, déposée sur différens corps & avalée par un autre, comme il n'y a pas d'autre cause de la production d'une plante que sa graine. Nous savons bien que certaines maladies peuvent être comparées à des corps en fermentation, mais ces mêmes corps pour fermenter, ont besoin d'un levain propre à produire cet effet, & c'est précisément la nécessité de la présence de ce levain qu'on doit admettre; ainsi, pour que la rage ait lieu, il faut le levain de la rage.

Avis au Public, sur la dentelaire.

Le Sr. Gilot, herboriste de la Faculté de Médecine, rue Baillet, donne avis au Public qu'il vient de recevoir une provision ample de racines de dentelaire qu'on emploie, comme on sait, pour la galle, en la pilant dans un mortier de marbre & y versant de l'huile bouillante pour en former un liniment dont on frotte chaudement les parties affectées.

On sait que c'est le remede dont les Bergers se servent de temps immémorial en Provence & en Languedoc pour la gale. On doit observer de ne pas employer ce liniment trop chaud; tout le monde connoît à quel point la chaleur des huiles se conserve, & peut occasionner des accidens. Cette circonstance jointe à la causticité de la plante, peut donner lieu aux plus grands accidens. M. de Sauvages rapporte dans les Mém. de l'Académie des Sciences, an. 1739, qu'une fille qui s'en étoit frottée pour guérir de la gale, en fut écorchée vive; ce sont ses termes.

Avis divers.

M. Weber, Doct. en Médecine, vient de publier à Heilbrank, le premier vol. d'un Dictionnaire Encyclopédique de Médecine à l'usage des Médecins-Praticiens, grand *in*-8 de 60 feuilles, imprimé à deux colonnes; le second vol. paroîtra l'année prochaine.

La Chambre Silésienne de Santé de Breslaw vient de faire publier le fait suivant. Quatre paysans ayant mangé de la cigue aquatique qu'ils avoient trouvée dans un étang boueux & dont l'odeur aromatique les avoit séduits; l'un deux en est mort sur le champ, & les trois autres ne se sont rétablis qu'avec beaucoup de peine.

Livres étrangers.

Dissertatio de sanguinis detractionis recto usu in morbis biliosis. Dissertation sur l'usage de la saignée dans les maladies bilieuses; par M. H. C. Godefroi Bode, Doct. en Médecine. A Gottingue, chez Barmeier; à Strasbourg, chez la veuve Konig, 1782. *in*-4°. de 28 pag.

Cette Dissertation contient neuf paragraphes qui sont précédés d'une introduction; les premiers renferment des généralités sur la saignée. M. Bode avoue que la théorie & la pratique de la Médecine lui ont fait connoître que la phlébotomie, en général, ne convenoit pas dans les maladies bilieuses; il expose les principales raisons qui doivent en empêcher l'usage. Il ne disconvient pas qu'il n'y ait bien des cas où il soit nécessaire de la pratiquer dans ces affections. La pléthore vraie, la disposition inflammatoire du sang, les inflammations locales qui surviennent, indiquent cette opération, malgré la regle générale. Souvent la saignée est encore utile pour rendre mobiles les matieres bilieuses arrêtées dans le mésentere, le pancreas & les autres visceres du basventre. Les derniers paragraphes traitent de la maniere de saisir l'indication de la saignée dans les maladies bilieuses, du génie épidémique regnant, du régime convenable & des saisons de l'année.

Analectica practica de Hæmoptysi, &c. Analectes de Médecine-pratique sur l'Hemoptysie, & l'ulcere aux poulmons dont elle est suivie; par M. J. F. Krock de Petersbourg. A Gott. & à Strasb. chez les mêmes Lib. 1782. *in*-4°. de 38 pag.

Cette Dissertation est dédiée à M. J. de Rogerson, premier Médecin de l'Impératrice de Russie. M. Kroek examine d'abord les divers endroits d'où le sang provient dans l'hemoptysie. Il recherche les causes de ce mal, & la maniere dont il se termine. Il expose les signes d'une vomique formée dans le poulmon, & présente quelques détails ultérieurs à ces

fujet; fuit la curation. L'Auteur fait enfuire mention des moyens que l'Art peut employer pour empêcher la formation d'une vomique, & même pour la détruire lorfqu'elle eft confirmée. Il a profité avantageufement des obfervations des Auteurs modernes, foit pour l'expofition de cette maladie, foit pour la thérapeutique. Evitons foigneufement, dit-il, de confondre avec les vraies vomiques des amas d'humeurs impures, occafionnées par une affection bilieufe, ou par des vers. J'ai vu une femme dont la refpiration étoit afthmatique; elle fut foupçonnée d'être attaquée de vomique, on la traita d'après cette conjecture, on lui adminiftra les purgatifs & les émétiques les plus convenables, ce qui fit évacuer beaucoup de bile; l'ufage d'une infufion de quinquina lui rendit entierement les forces & la gaité.

Dissertatio de tempore exhibendi emetica, &c. c'eft-à-dire, Differtation fur le temps le plus propre à adminiftrer les émétiques dans les fievres intermittentes; par M. C. C. Melart, de Wibourg en Ruffie, Doct. en Méd. à Gott. & à Strafb. chez les mêmes Lib. 1782. *in-4°.* de 38 p.

Cet Opufcule eft dédié à fon excellence M. A. d'Arfchefsky, Préfident du College Impérial de Médecine de Peterfbourg.

Les émétiques demandent affurément qu'on faififfe l'occafion favorable pour être adminiftrés contre les fievres intermittentes. Néanmoins les Médecins ne font pas d'accord fur cet inftant effentiel. Voilà ce qui a engagé M. Melart à raffembler dans dix-neuf paragraphes les fentimens des Auteurs à ce fujet, en pefant enfuite les raifons qui doivent déterminer. Il juge qu'il faut donner bientôt les vomitifs dans les fievres intermittentes, & cela dès qu'on a des preuves affurées de faburre furabondante dans les premieres voies. Si ces fignes paroiffent au commencement d'un paroxifme de douze ou feize heures, il eft de la plus haute imprudence d'abandonner le malade à la nature, puifqu'un émétique adminiftré fur le champ, peut faire ceffer la céphalalgie, le délire, les envies de vomir. On prévient encore par ce moyen la chaleur fubféquente, & on ôte à la fievre fon levain alimentaire. Mais fi la faburre n'eft pas trop abondante, il ne faut pas alors fe preffer, mais attendre que le fébricitant foit hors de l'accès pour le faire vomir; lorfque la fievre intermittente eft occafionnée par une congeftion de matieres principalement bilieufes, il eft néceffaire de les évacuer le plus promptement poffible. Ce moyen doit être employé dans les fievres épidémiques d'automne. Plus on néglige cet inftant, plus le malade s'affoiblit par la gravité du mal, & la fievre augmente; fi l'on a dans les fievres intermittentes des fpafmes à vaincre, les émétiques à petite dofe & fréquente, près vers l'invafion de l'accès, font ordinairement du bien.

Suite du Catalogue des Livres du fonds de M. Didot, *qui fe trouvent chez Barrois, Libr. quai des Auguftins.*

Tissot. Traité des nerfs & de leurs maladies, 6 *vol. in-12.* 15 l.
——— de l'épilepfie, *in-12.* 3 l.
——— L'onanifme, differtation fur les maladies produites par la mafturbation, *in-12.* 2 l. 10 f.

Van-Swieten. Defcription abrégée des maladies qui regnent dans les armées avec la méthode de les traiter, *in-12.* 2 l. 5 f.

Verdier. Abrégé de l'anatomie du corps humain, revu par M. Sabatier, 2 *vol. in-12.* 6 l.
——— de l'anatomie du corps humain, *in-8.*

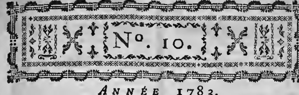
Vicq-d'Azyr. Effai fur les lieux & les dangers des fépultures, *in-12.* 2 l. 10 f.

Vitet. Médecine vétérinaire, 3 *v. in 8.* 21 l.
——— Matiere médicale réformée, ou ou pharmacopée medico-chirurgicale, *in 4.* 13 l.

Whytt. Effai fur les vertus de l'eau de chaux pour la guérifon de la pierre, trad. par M. Roux, D. M. *in-12.* 3 l.

On prie ceux qui auront quelque obfervation de Médecine ou quelque chofe de relatif à la fanté, à faire inférer dans cette Gazette, d'adreffer leurs lettres & paquets, francs de port, au fieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement eft de 9 liv. 12 fols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 9 Mars.

Traité *des nerfs & de leurs maladies, par M.* Tissot, *Doct. Méd. de la Société Royale de Londres, &c.* 2 vol. *in-12.* l'un de 419 pag. l'autre de 272. A Paris, chez T. Barrois, Lib. quai des Augustins. Prix, l'un 3 liv. l'autre 2 liv. 10 f. reliés.

Les deux volumes que nous annonçons forment la suite des quarre premiers du Traité des nerfs & de leurs maladies donr nous avons rendu compte en 1781, n°. 33 de ces Feuilles. Les maladies qui font la matiere de ceux-ci, font l'épilepsie, pour laquelle il y a un volume entier, la catalepsie, la migraine, quelques maladies du cerveau, que l'Auteur nomme anomales, &c.

Le projet de M. Tiſſot a été de donner un Traité complet fur les maladies nerveuſes; on a déja vu que cet Auteur y avoit compris des affections qui, à la rigueur, ne peuvent pas être caractériſées tel'es. Mais le bien de l'humanité lui a paru un motif aſſez puiſſant pour le déterminer à faire mention d'objets à-peu-près analogues, ou qu'il a cru utiles. L'Auteur traite des maladies produites par le ſeigle ergoté, par l'ivraie, la carie du bled, &c.

Parmi ces articles divers, celui qui mérite, ſelon nous, le plus d'attention & le plus important ſans doute, eſt le Traité de l'épilepſie. L'Auteur définit cette maladie une affection, dans laquelle il y a perte de ſentiment & convulſion ou ſpaſme dans quelque partie. L'épilepſie eſt produite, ſuivant M. Tiſſot, par tout ce qui peut irriter aſſez les nerfs pour faire entrer le cerveau en convulſion (voy. p. 414), & ces cauſes ſont ou procatartiques, ou proegumenes, ou accidentelles, &c. La maladie eſt idiopathique lorſqu'elle a ſon ſiege dans le cerveau, ſympathique lorſqu'elle dépend d'une cauſe qui exerce ſon action ailleurs; elle eſt héréditaire, ou *connée* (1) ou accidentelle. Elle eſt incurable ou ſuſceptible de guériſon. Pour la guérir il faut examiner ſi elle eſt ſympathique ou idiopathique & attaquer les cauſes. Tel eſt le fond du ſujet que l'Auteur examine & développe dans cet écrit.

M. Tiſſot ne conſidere point l'écume de la bouche & la forte contraction des pouces comme ſymptômes pathognomoniques ou eſſentiels de cette maladie. Dans l'énumération des cauſes, on voit qu'une humeur âcre, les paſſions violentes, un vice local éloigné ou rapproché du cerveau, la pléthore, la préſence des vers, des excès vénériens, &c. peuvent y donner lieu, & qu'elle exige pour le traitement des ſecours relatifs à ces différentes cauſes. Dans l'énumération des ſecours, on voit que les ſaignées, les cauteres, les bains, les acides, le lait, la ſection des nerfs, l'extraction de certaines parties ou corps étrangers, l'ouverture des abſcès, l'uſage des ſtomachiques, des vermifuges, &c. ſont les

(1) M. Tiſſot appelle épilepſie *connée*, celle qui arrive dans la groſſeſſe & qu'on attribue à une peur que la mere a eue dans cet état.

principaux moyens généraux qu'on met en uſage. Les remedes ſpécifiques ou donnés pour tels dans cette maladie, ſont de trois genres; il y en a d'utiles, d'inutiles & de dangereux. Parmi ceux du premier, on compte la valériane, la pivoine, le guy de chêne, le muſc, l'opium, les feuilles d'oranger, le quinquina, le fer, le camphre, le caſtoreum, *l'aſſa fœtida*, la rhue, &c. Parmi ceux du ſecond, la poudre de gutrette, celle du Marquis; enfin parmi ceux du troiſieme, l'oignon de ſcille, les préparations métalliques, telles que *l'ens veneris*, ou teinture de cuivre, celle de lune ou d'argent, &c. la juſquiame, le ſang humain, le foie de loup, &c.

L'Auteur examine tous ces remedes, les analyſe & les met à leur juſte valeur. Ce traité nous a paru, en général, fait méthodiquement & renfermant à-peu-près tout ce qu'il importe le plus au Médecin de connoître ſur cette affection. Nous avons été ſurpris que l'Auteur, dans l'énumération des ſecours, n'ait pas fait mention des fleurs de zinc. Il lui étoit d'ailleurs très-permis d'ignorer l'avantage qu'on peut retirer de l'électricité.

OBSERVATION ſur un nouveau moyen de remedier à la phthiſie pulmonaire, par M. CAILLENS, Doct. Méd.

Ayant épuiſé tous les remedes pour le traitement de la phthiſie pulmonaire, & n'en ayant eu aucun ſuccès avantageux, je me déterminai à faire reſpirer de l'air véritablement pur, autrement dit déphlogiſtiqué, à un phthiſique ſur la fin du deuxieme degré. Je vis comme par enchantement le malade revenir peu-à-peu & ſe rétablir en très-peu de temps. Ce fut l'affaire de dix jours, pendant leſquels tous les ſymptômes diſparurent. Il prit de l'embonpoint, des forces, de l'appétit, & il jouit aujourd'hui de la meilleure ſanté.

J'ai employé depuis le même moyen & avec beaucoup de ſuccès dans cette maladie, entre autres chez une perſonne dans cet état, qui avoit depuis quelques temps ou des ſueurs colliquatives ou le dévoiement. Elle a eu beaucoup de bonheur, j'en conviens; car je ne crois pas qu'au troiſieme degré de cette maladie, ce moyen puiſſe réuſſir, ſur-tout ſi le ſang eſt en diſſolution, ſi le pus eſt continuellement entraîné dans la maſſe des humeurs, & ſi la ſubſtance des poulmons eſt détruite. Mais il eſt certain qu'il eſt capable de conſolider l'ulcere & qu'on peut vivre long temps quoiqu'il y ait déperdition de la ſubſtance des poulmons.

Du reſte, c'eſt un fait que les malades reſpirent toujours avec plaiſir, & s'ils ſont dans un état totalement déſeſpéré, il leur prolonge la vie; il diminue les douleurs, facilite l'expectoration & donne de la force aux malades; car je crois que c'eſt ainſi qu'il guérit. Ils voudroient toujours en reſpirer, tant ils s'en trouvent bien, quoiqu'il ne faille en reſpirer que quelquefois dans la journée.

Signé, CAILLENS.

OBSERVATION ſur les effets de l'electricité, par le même.

Je crois, MM., qu'il n'eſt point indifférent de faire connoître au Public les effets de l'électricité dans diverſes affections. Je peux à cet égard lui apprendre ce que j'ai éprouvé moi-même, & je crois qu'un recueil d'obſervations de ce genre peut devenir un jour extrêmement précieux, ſoit pour connoître parfaitement l'action de cet agent ſur le corps humain, ſoit pour en déduire des réſultats pour la guériſon de certaines maladies.

En 1781, au mois de Septembre, je me fis électriſer pour une dureté d'ouie, dont j'ignore la cauſe. J'étois iſolé, & on m'électriſoit comme à l'ordinaire; mais n'ayant reſſenti aucun ſoulagement pendant cinq à ſix mois, je m'aviſai de me faire électriſer en plus & en moins, c'eſt-à-dire que tandis qu'on tiroit des étincelles d'une oreille, je tenois à l'autre un conducteur de fer ſoutenu par un bâton de cire d'Eſpagne. A la 5e. ou 6e. ſéance, je fus attaqué d'un crachement de ſang, qui ſe termina par un phlegmon ſur la poitrine.

Pendant tout le temps de la durée du phlegmon, j'ai reſſenti un enrouement avec une extinſtion de voix, le troiſieme jour, une grande tenſion aux hypocondres & une contraction au diaphragme qui étoit ſi forte, que je ne pouvois plus y tenir. Dans la nuit une expectoration abondante ſe déclara & fut continuée juſqu'au douzieme jour. Pendant ce temps la moitié droite du corps étoit

dans la plus grande chaleur, l'autre morte froide. Pour la réchauffer j'étois obligé de l'approcher de la moitié chaude; dans deux minutes tout le corps étoit brûlant; pour diminuer cette chaleur je frottois les membres du côté chaud, & bientôt ils devenoient froids, & je continuai ainsi pour communiquer la chaleur électrique que j'avois la propriété de communiquer encore aux autres. Il ne faut pas douter que je ne fusse atteint d'une fievre inflammatoire, mais au bout de douze jours, tous les symptômes disparurent; ma convalescence a été trop longue, aujourd'hui je me porte le mieux du monde.

Épizooties.

Le défaut reproché, il y a quelques années, à ceux qui rédigent les observations & les succès des Eleves de l'Ecole R. Vétérinaire se maintient & se perpétue. Toujours des miracles ou des succès brillans. Mais une continuation de succès fatigue autant que la continuité des choses sublimes. On a dit d'Homere, *quandoque bonus dormitat Homerus*; & Homere passe pour le plus grand Poëte qu'il y ait eu. Ainsi, il n'y auroit point de mal de présenter quelquefois MM. les Eleves de l'Ecole Vétérinaire, comme n'étant pas toujours infaillibles, car on ne peut se dissimuler les difficultés de l'Art.

Nous voyons qu'en 1782, (voy. Gaz. d'agricult. n°. 39.), le claveau & la *maladie rouge* attaquent les bestiaux, surtout les bêtes à laine de quelques paroisses des environs de Nogent-sur-Seine; que la malpropreté des bergeries, le défaut d'air & l'usage des eaux croupissantes paroissent avoir été les causes de la derniere maladie; qu'après avoir remédié à ces causes, la saignée dans les animaux forts, les lavemens; les infusions aromatiques nitrées, camphrées, &c. ont été les principaux secours employés, & que c'est par l'administration raisonnée & combinée de ces médicamens qu'on a arrêté les progrès de cette épizootie.

On voit dans le n°. 84, même année, *ibid.* que la même maladie attaque les bestiaux dans l'Election de Montereau, & qu'elle étoit compliquée de vers; que l'ouverture des corps offroit tous les effets d'une forte inflammation dans les animaux morts presque subitement, & ceux d'une cachexie décidée dans ceux dont la maladie avoit traîné en longueur; que la cause en est attribuée à la raréfaction des liqueurs; que la saignée, qu'on regardoit comme indispensable, a été pratiquée sur les moutons que la maladie n'avoit point affoiblis, & qu'elle a été proscrite pour ceux qui étoient dans un état de cachexie; que le quinquina, le camphre, le nitre, le vinaigre & l'huile empyreumatique dans des infusions de plantes aromatiques pour ceux en qui la saignée avoit été proscrite, les délayans & les antiphlogistiques ont été les secours pour les autres, &c. qu'on en a guéri 1456, qu'il n'en est mort que 187 entre les mains des Eleves, & que cette perte même n'auroit pas eu lieu, si l'on n'eût attendu que les troupeaux fussent dans un état désespéré.

On voit par une autre lettre, en date du 11 Octobre 1782 (*ibid.* n. 93) que le *charbon intérieur* a attaqué sur-tout les bestiaux de l'Auvergne; que les animaux mouroient subitement; que dans le plus grand nombre, la maladie s'annonçoit par le hérissement du poil, le frisson, la sensibilité de l'épine, la crépitation de la peau, la dureté & la lenteur du pouls, la cécité, &c; qu'après la mort on trouvoit des traces d'épanchement de sang noir & épais dans tous les visceres; que la chaleur & la secheresse ont été regardées comme les causes de cette maladie; que la séparation des animaux sains d'avec les malades, la propreté des étables, la saignée, les tempérans, les anti-putrides ont été les moyens mis en usage pour triompher de la maladie; enfin que trois mille bœufs ont été traités & guéris entre les mains d'un Eleve, & qu'il n'en a péri que deux.

Dans le n. 98, *ibid.* même année, on lit une autre lettre qui annonce un succès d'un nouveau genre obtenu sur des vaches & des cochons mordus par des chiens enragés. Le traitement préservatif consistoit à cautériser les plaies, à les couvrir d'onguent mercuriel, à passer un seton au fanon, & à donner un breuvage de trois gros d'alkali volatil concret dans une pinte d'infusion d'anagallis; on frictionnoit tous les jours les plaies avec le même onguent, on l'ajoutoit au basilicum pour le seton, & cela pendant une quinzaine de jours: on ne donnoit à l'animal que la moitié de sa ration ordinaire de fourrage, &c. S'il y avoit complication

de vers, on y joignoit l'usage de l'huile empyreumatique dans une infusion de plante aromatique, &c. par ces moyens tout a été préservé.

Tel est le précis des principaux succès obtenus en 1782, par MM. les Eleves de l'Ecole Vétérinaire. On ne peut qu'applaudir au zele éclairé qui les a guidés, & ce zele mérite certainement des éloges & des encouragemens. Mais ne peut-on pas élever quelques doutes sur la diversité des causes assignées à la maladie rouge, qui se perpétue sur-tout en Sologne & dans la Généralité de Paris. Nous croyons être très-fondés à penser d'abord, que cette maladie n'aura jamais de fin, tant qu'on accusera des causes aussi foibles & aussi impuissantes que celles qu'on admet; en second lieu, qu'on n'aura jamais de succès dans le traitement, tant qu'on la regardera comme une maladie inflammatoire & qu'on saignera les animaux ou qu'on leur donnera des drogues proprement dites. Nous croyons qu'il étoit possible de sauver les cent quatre-vingt-sept moutons qui ont péri entre les mains des Elevès, en ne les saignant pas, en mettant à leur portée les breuvages convenables, c'est-à-dire des infusions de plantes aromatiques ou chicoracées suivant les cas, acidulées avec le vinaigre. Les purgatifs ne réussissent que rarement & encore ne faut-il employer que les plus doux. S'ils agissent, ce n'est pas en parcourant les estomacs & le trajet intest nal, sur-tout lorsque la rumination n'a pas lieu, ce qui arrive presque toujours dans cette maladie, mais par l'action des parties les plus subtiles qui pénetrent par les pores exhalans à travers la panse ou premier estomac des ruminans. Cette impossibilité dans l'action des purgatifs, &c. peut être démontrée. Ainsi, il est inutile de martyriser les animaux, comme nous l'avons dit plusieurs fois. MM. les Eleves de l'Ecole Vétérinaire, en agissant d'après des principes de Médecine humaine, ne font pas assez attention à la structure des estomacs des animaux ruminans, ni à l'horreur invincible qu'ils ont pour tout ce qui est drogue. Un animal malade, en général, ne doit être traité qu'avec des herbes & des boissons convenables. Il est fort rare qu'une bête à corne ait besoin d'être saignée dans la maladie rouge; il l'est encore plus qu'une bête à laine soit dans ce cas, quelque apparence qu'il y ait d'épanchement ou d'extravasion de sang. Cet amas de sang se fait subitement & par métastase. Les vaisseaux deviennent variqueux tout-à-coup & crevent sans qu'il y ait aucun signe, aucune trace d'inflammation. C'est du moins ce que l'ouverture des corps nous a prouvé. Les saignées ne préviennent jamais cette espece de pléthore locale; elles accélerent la mort de l'animal qui est abbatu. Ce n'est donc pas le principal secours, quoiqu'en apparence il soit indiqué. On ne sauroit trop répéter ces vérités utiles, puisées dans l'observation & l'expérience.

Quant aux moyens préservatifs de la rage indiqués par MM. les Eleves, nous nous permettrons de leur dire que trois gros d'alkali-volatil sur une pinte de breuvage sont capables de cautériser le premier estomac des animaux. Pour ce qui est du traitement des cochons; il nous semble que l'administration de tous ces secours est bien difficile, pour ne pas dire impossible.

Au reste, nous joignons nos vœux à ceux que font tous les hommes pour la conservation des bestiaux précieux. Mais nous désirerions qu'on s'occupât plus sérieusement à perfectionner, c'est-à-dire à simplifier le traitement de leurs maladies. D'un côté, on gagneroit plutôt la confiance de ceux qui ont intérêt à les conserver, & de l'autre les animaux s'en trouveroient mieux. Les soins qu'on prend pour empêcher la communication dans tous les cas, pour purifier l'air; enfin la propreté, l'usage des eaux pures sont des objets essentiels & qu'on ne doit jamais négliger. On n'a pas besoin que MM. les Eleves des Ecoles Vétérinaires aient des systêmes, théorisent ou dogmatisent. On peut guérir sans beaucoup raisonner.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 16 Mars.

Traité des nerfs & de leurs maladies, par M. TISSOT. Dernier vol. 2e EXTRAIT.

Ce dernier volume renferme la catalepsie, l'extase, l'anæsthesie, les différentes especes de migraine, & les maladies que l'Auteur appelle anomales & innominées de la tête, l'hydropisie du cerveau, les maladies causées par l'ergot des grains, &c.

M. Tissot définit la catalepsie, une perte absolue des sens & des mouvemens volontaires, sans fievre, avec une aptitude dans les muscles à maintenir les membres dans l'attitude où on les met. Il la fait consister dans un état de tension du sensorium qui le met dans le cas d'être insensible aux impressions des objets externes & à celles de l'ame, mais qui fait que les esprits animaux pressés à leur origine, se portent d'un cours continué & avec une force suffisante dans tous les endroits auxquels il survient une irritation quelconque ou un manque d'équilibre. Cette explication ne s'accorde ni avec celle d'Hoffman qui croyoit que les nerfs fentans sont alors dans un état de spasme qui intercepte le cours des esprits animaux, ce qui paroît le plus probable, ni avec celle de Boerrhaave qui fait consister le même état dans une immobilité parfaite du sensorium. Du reste, jusqu'à ce qu'on connoisse parfaitement la structure des nerfs, celle du cerveau, les loix qui font mouvoir le fluide qu'ils récelent, on ignorera la maniere dont ils sont affectés. On ne pourra établir une théorie satisfaisante que lorsqu'on aura beaucoup de faits recueillis. Ce qui paroît presque certain, c'est qu'il y a deux sortes de nerfs, les uns destinés au mouvement, d'autres au sentiment. Il paroît encore démontré que dans la paralysie, les nerfs de la partie sont privés de fluide nerveux, puisqu'ils ne sont point électriques, comme M. le Dru le démontre.

M. Tissot dit que le traitement d'une maladie aussi rare & aussi peu observée que la catalepsie, ne doit pas être beaucoup avancé. Cependant, il cite quelques exemples de guérison, un entre autres obtenu par le D. Smith & rapporté par M Marx (*de spasmis*). C'étoit une jeune Angloise que le départ de son frere rendit cataleptique. Après divers remedes antihysteriques tentés inutilement, le D. Smith la guérit, en lui donnant d'abord un vomitif puissant; il essaya l'électricité; à chaque secousse électrique, les membres prenoient du mouvement, mais l'effet n'en fut pas durable; les épispastiques ne rougirent pas seulement la peau de la plante des pieds; les parties inférieures paroissoient paralytiques; enfin un autre épispastique appliqué tout le long de la colonne vertebrale, c'est à-dire depuis la nuque jusqu'au coccyx, joint à l'usage du bain froid la rétablit parfaitement. On observa seulement que l'épine du dos s'étoit un peu courbée.

M. Tissot, après avoit exposé quelques observations, conclut que les saignées, les vomitifs, les forts stimulans ne doivent point être employés, non plus que les bains froids, & que beaucoup de

tranquillité, des bains tiedes ou des fomentations, des lavemens d'abord émolliens, ensuite un peu nutritifs sont les secours les plus convenables. Il est bien douteux que ce Médecin obtienne jamais de grands succès d'une pareille méthode. Celle du Doct. Smith paroît plus heureuse. Il est vrai qu'on ne voit pas dans quelle vue le Médecin Anglois a employé le bain froid, & nous croyons qu'on peut conclure de son observation, que l'action des stimulans tels que les épispastiques & l'électricité ont été les grands moyens de guérison.

M. Tissot traite ensuite de la migraine, maladie que tout le monde connoît & dont il distingue beaucoup d'especes, *l'insectale* (celle qui est produite par des insectes logés dans la cavité des sinus frontaux), *l'oculaire*, *l'odontalgique* ou *dentaire*, la *sinuale*, la *renale* (celle qui dépend d'un calcul dans les reins), la *coryzale* (celle qui dépend d'un rhume de cerveau) &c. mais toutes ces dénominations ne nous paroissent pas heureuses, & semblent bien plus propres à augmenter l'embarras & les difficultés de l'Art qu'à les applanir. Qu'on note avec soin que la migraine est tantôt produite par un vice dont le siege est à l'estomac; dans les sinus frontaux ou ailleurs, tantôt par un vice local, une irritation des nerfs, &c. & qu'alors on fasse la distinction des migraines sympathiques, idiopathiques, &c. *bene sit*; mais qu'on imagine presque autant de dénominations qu'il y a de parties affectées sympathiquement avec la tête, c'est plutôt un vain luxe de science qu'un point de perfection. Quoiqu'il en soit, l'Auteur fait cas de la valeriane, des feuilles d'oranger, de la centaurée, &c. contre la migraine; mais de tous les remedes vantés par M. Tissot contre cette affection, en général, le treffle d'eau ou de marais, (*trifolium fibrinum*) est celui auquel il donne la préférence. Il en fait mettre un demi-gros ou un gros dans douze onces d'eau bouillante, qu'on laisse infuser toute la nuit. On boit cette infusion froide en trois verres, l'un à jeun, l'autre avant dîner, l'autre le soir, une heure avant souper.

Viennent ensuite les maladies *anomales* du cerveau, l'hydrocephale dont l'Auteur donne la description, sur-tout d'après With, enfin les maladies produites par le seigle ergoté, article qui n'est presque qu'une traduction d'une lettre de l'Auteur au Doct. Baker, Médecin Anglois, insérée dans le 55e tome des Transactions philosophiques, en 1764, & réimprimé en 1770.

On voit, en général, dans cet écrit, beaucoup de recherches, beaucoup de faits analogues rassemblés, un très-grand soin à réunir des observations, présentées souvent en entier & telles qu'elles se trouvent dans les Auteurs. M. Tissot les met les unes à la suite des autres; & c'est ce qui rend ce traité si volumineux & souvent si fatiguant à lire. Nous croyons que l'Auteur eût mieux fait de se borner aux seules maladies nerveuses, & de ne donner que deux volumes, ne présentant que des résultats d'observations des autres & le fruit de sa propre expérience.

Nouvel étamage à couche épaisse, économique & de santé, rougissant au feu sans se fondre, approuvé, après des expériences multipliées, par la Faculté de Médecine, l'Académie des Sciences, & la Société Royale de Médecine.

Les Auteurs de cet étamage disent:

Personne n'ignore le danger & les funestes effets du cuivre dans l'usage journalier des ustensiles de cuisine, & combien est insuffisant & équivoque le préservatif de l'étamage actuel. On ne s'appesantira pas sur les accidens graves qui résultent tous les jours d'un trop grand degré de chaleur, d'un retard, ou d'un oubli quelconque. Il s'agissoit d'y parer, & c'est à quoi la nouvelle manufacture avance hardiment être parvenue.

Un étamage à couche légere, n'obvie que très-foiblement au danger du verd-de-gris; on sent que l'enduit appliqué comme simple vernis, ne sauroit résister aux épreuves de la cuisine, & sur-tout aux inadvertences telles que celle de laisser refroidir des ragoûts dans les casseroles.

Un étamage épais, fait avec de l'étain seul, ne seroit qu'un pur charlatanisme; fusible comme il est, & sa fusion étant encore accélérée par la chaleur des ragoûts, il en résulteroit bientôt un funeste mélange.

La manufacture offre au Public un alliage, qui non-seulement résiste au plus grand feu sans se fondre, mais qui s'applique sur le cuivre, & même sur le fer, avec telle épaisseur que l'on veut, depuis un huitieme de ligne jusqu'à trois ou qua-

tre lignes ; & la plus légere de ces couches forme dans le vase, par son épaisseur & son infusibilité, un obstacle insurmontable au mordant des acides.

Les épreuves de la nouvelle méthode ont été multipliées par la Faculté de Médecine, par l'Académie des Sciences, & la Société Royale de Médecine ; elles ont été les plus rigoureuses & en même temps les plus décisives en sa faveur ; les suffrages se sont réunis. Mais le Parlement, toujours attentif à ce qui intéresse le Public, a ordonné, par arrêt du 21 Mars dernier, qu'avant de procéder à l'enregistrement des Lettres-patentes accordées par le Roi à la manufacture, elles seroient de nouveau communiquées à la Faculté de Médecine, à M. le Lieutenant Général de Police & à M. le Procureur de S. M. au Châtelet, à l'effet de donner leur avis sur les avantages ou les inconvéniens du nouvel étamage.

La Faculté de Médecine a nommé, en conséquence, des Commissaires. Ces Messieurs ont de nouveau examiné la composition de l'alliage, & réitéré les plus fortes expériences ; &, sur leur rapport, la Faculté a décidé que le nouvel étamage *étoit salubre & bon en soi, plus solide & plus durable qu'aucun étamage connu, lorsqu'on lui donnoit un sixieme ou même un huitieme de ligne d'epaisseur.*

La manufacture offre d'en donner une beaucoup plus considérable & à volonté, sauf la fixation graduelle du prix suivant le degré d'épaisseur que l'on exigera.

A l'avantage si précieux de la sûreté pour la vie & la santé, le nouvel étamage réunit encore, par sa durée, le bénéfice d'une économie sensible. Il en coûtera beaucoup moins, au bout de l'année, pour acquérir cette sûreté, puisque les ustensiles de l'usage le plus fréquent, ne devront être étamés tout au plus que deux fois par an ; d'ailleurs ces mêmes ustensiles qui ne seront point grattés, dureront infiniment plus.

La manufacture ne bornera pas son étamage aux batteries de cuisine de cuivre & de fer ; elle se chargera également des fontaines, baignoires, & autres vaisseaux quelconques.

On a voulu remplacer le cuivre par des ustensiles en fer ; mais on n'a pas tardé à découvrir les nouveaux inconvéniens de ce moyen, qui même ne garantit pas parfaitement de l'accident le plus redoutable. Le fer dure peu au feu, il influe désagréablement sur les ragoûts, & leur donne une couleur noirâtre ; ce qui a porté constamment à en rejetter l'usage. De plus, les pieces en fer qui sont soudées, l'étant avec du cuivre, ont besoin d'un étamage sûr & solide.

La manufacture désirant de convaincre le Public par lui-même de la bonté & solidité de son étamage, invite toutes les personnes qui le jugeront à propos, d'envoyer, dans le mois, une casserole de 6 à 8 pouces de diametre, laquelle sera étamée pour essai au prix actuel, pourvu qu'elle soit accompagnée d'un mot d'écrit du propriétaire, du Maître-d'hôtel, ou du Chef de cuisine.

Pour éviter la contrefaction & tout autre abus, Sa Majesté a voulu que toutes les pieces étamées à la manufacture, fussent marquées d'un poinçon, dont le modele est déposé au Greffe de la Police.

Il sera payé pour chaque piece, étamée suivant le nouveau procédé, garantie pour au moins six mois,

SAVOIR :

Pour les plus petites pieces jusqu'à celles de 6 pouces de diametre, . . 18 f.
Pour celles au-dessus de 6 pouces jusqu'à 9, ... 1 l. 4
Pour celles au-dessus de 9 pouces jusqu'à 12, . . . 1 l. 10 f.
Pour celles au-dessus de 12 pouces jusqu'à 15, . . . 1 l. 16 f.

Toutes les pieces qui passeront ces mesures, seront arbitrées, ainsi qu'il est d'usage pour l'étamage ordinaire.

Pour la commodité du Public, la manufacture se chargera de l'entretien des batteries de cuisine, moyennant un abonnement.

Les personnes qui sont dans l'usage de ne faire étamer leurs batteries que deux fois par an, ne trouveront peut être pas d'économie bien sensible au prix de la manufacture, qui ne garantit son étamage que pour six mois. Pour répondre à cette objection, elle assure que son nouveau procédé peut durer six mois de plus que le procédé ancien, de maniere que, toutes choses égales, telle piece que l'on ne feroit étamer que deux fois l'année avec l'étamage ordinaire, n'aura besoin d'être renouvellée à la manufacture que tous les deux ou trois ans.

L'on cherchera peut-être à imiter l'étamage de la manufacture, en employant du zinc ; mais qui ignore que ce demi-

métal est insalubre & aussi pernicieux que le cuivre?

La manufacture est située rue *Thévenot*, la premiere porte-cochere à gauche en entrant par celle Saint-Denis, au N°. 6. L'on y trouvera sous peu, un assortiment des différens ustensiles de cuisine, & autres, étamés suivant le nouveau procédé.

Aux Rédacteurs de la Gazette de Santé, par M. LE ROY DE LA FAUDIGNIERE, fils, Dentiste reçu au college de chirurgie de Paris & de Rouen.

Permettez, MM., que je réponde, par la voie de vos Feuilles, au reproche que quelques personnes m'ont fait d'avoir fait insérer dans les papiers publics une lettre dans laquelle j'avance des propositions qui ont paru hasardées, & où je donne ma demeure chez M. Cadet, de l'Académie des Sciences, rue Saint Honoré. J'ai exposé d'abord les raisons pour lesquelles je donnois ma vraie demeure, puisque dans le Mercure de France, on en avoit donné une fausse, je ne fais comment.

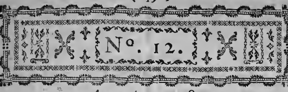
Quant à mes propositions; j'ai avancé que c'étoit une fort mauvaise méthode de plomber les dents avec du plomb laminé ou tout autre, & j'ai dit que ce métal n'étoit pas exempt de parties arsénicales. En supposant que ce point puisse être contesté, il n'en est pas moins vrai que le plomb par lui-même est très-dangereux. L'expérience prouve que ce métal s'altere sensiblement par son séjour dans la bouche, où il devient noir & même friable, & semble corrodé soit par des morceaux d'alimens qui se corrompent en séjournant dans la cavité ou l'entre-deux des dents, soit par l'action même de la salive qui l'attaque. De quelque maniere que cela arrive, il est de fait que ce métal s'altere, change de couleur & diminue de volume; & il est très-probable qu'on en avale toujours quelques parcelles avec les alimens. Le plomb descendu dans l'estomac, sur tout en petites portions & déja attaqué par la salive, peut y être dissous ou subir une action quelconque des sucs, sur-tout des sucs acides, & former une espece de sel de saturne qui certainement ne peut qu'être nuisible au corps. Ainsi, j'étois toujours fondé à en proscrire l'usage & à en avancer que l'or, qui n'est point sujet à ces inconvéniens, est infiniment préférable au plomb, quand il s'agit de plomber une dent cariée & qu'on veut conserver.

Je profite de la même occasion, MM., pour annoncer au Public qu'on distribue dans Paris sous mon nom, une eau pour blanchir les dents ou tenir la bouche saine, qui est acide. Je déclare qu'il n'y a point d'acide dans mon elixir dont la base est une teinture spiritueuse de couleur de café, & qui devient laiteuse lorsqu'on y mêle de l'eau, & forme une espece de lait virginal. J'ai fait trop d'expériences avec les acides, sur-tout avec l'esprit de sel, pour n'être pas convaincu que ces sortes de substances portent le plus grand préjudice aux dents, en attaquent l'émail qu'elles ramollissent d'une maniere sensible. D'ailleurs, tout le monde sait que les acides produisent cet effet. Qui est-ce qui ignore celui de l'oseille sur les dents. Or cette action de l'oseille n'est qu'un diminutif de celle des acides minéraux, tels que l'esprit de sel ou l'acide vitriolique.

On a encore prétendu qu'il y avoit du vitriol dans mon elixir, parce que l'eau dont on se servoit après pour rincer la bouche, prenoit une teinte légérement verte. Mais ne fait-on pas qu'il y a des teintures spiritueuses qui produisent cet effet sur l'eau, & je ne crois pas que le vitriol même pût le produire s'il étoit combiné au point de ressembler à mon elixir, qui est onctueux, spiritueux & de couleur de maron. S'il y avoit du vitriol, ce minéral donneroit un goût d'encre à la bouche, & produiroit dans quelques circonstances une couleur noire, deux effets qui n'ont jamais lieu avec mon elixir. La teinte verte qui en résulte est un phénomene qui tient à une décomposition & à une combinaison dont je ne saurois rendre compte; mais je suis bien certain qu'il n'entre pas dans cette liqueur un atome d'acide vitriolique. Du reste, je le soumets aux épreuves les plus rigoureuses des Chymistes, & les personnes instruites savent bien distinguer cette couleur de celle que produit le vitriol.

Signé, LE ROY DE LA FAUDIGNIERE.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 23 Mars.

LA Société Royale de Médecine a tenu sa séance publique au Louvre le 11 Mars 1783, dans l'ordre suivant.

» L'annonce & la distribution des Prix ont été faites à l'ouverture de l'assemblée.

» La Société avoit proposé dans sa séance publique du Carême 1778, pour sujet d'un Prix de la valeur de 1200 liv. dû à la bienfaisance de M. Lenoir, Lieutenant-Général de Police, & membre de la Compagnie, la question suivante: *Déterminer quel est le meilleur traitement de la rage.* Ce prix devoit être distribué dans la séance publique du Carême 1781. Quoique la question ne fût résolue dans aucun des Mémoires envoyés à cette époque, la Société en remarqua plusieurs aux Auteurs desquels elle crut devoir donner des éloges; trois d'entr'eux reçurent chacun une médaille d'or de la valeur de 100 livres, comme Prix d'encouragement; la distribution du Prix fut différée jusqu'à la séance publique du Carême 1783, & la Compagnie déclara dans son Programme qu'elle étoit bien éloignée d'exiger qu'on lui indiquât une méthode curative absolument nouvelle; mais qu'elle demandoit que l'on déterminât au moins d'une maniere plus précise les circonstances du traitement, & que l'on fît connoître par des faits bien avérés à quel ordre de moyens on devoit donner la préférence.

» La Société a reçu quinze Mémoires pour concourir à ce Prix proposé depuis cinq ans, plusieurs de ces Mémoires remplissant les vues ci-dessus énoncées du Programme de 1781, & leurs Auteurs ayant développé sagement & déterminé par l'expérience les avantages & les inconvéniens des différentes méthodes de traitement, soit local, soit interne, elle n'a pas cru devoir en retarder plus long-temps la distribution: le vœu de la Société étoit de réunir toutes les connoissances éparses sur ce sujet important; les Mémoires déja publiés parmi ceux de la Compagnie, & ceux qui ont été envoyés pour ce concours ne laisseront rien à désirer à cet égard. La Société invite les Médecins & Chirurgiens à continuer leurs recherches & à multiplier leurs expériences sur la nature, la communication & le traitement de la rage, soit dans l'homme, soit dans les animaux de différentes especes. La Compagnie est dans l'intention de distribuer des médailles aux Auteurs des Mémoires qui contiendront des faits nouveaux, intéressans & bien constatés relativement à cette maladie.

» Parmi ceux qui ont été reçus, elle en a distingué trois qui lui ont paru mériter d'être couronnés.

» Celui de M. le Roux, Chirurgien-Major de l'Hôpital Général de Dijon, & associé de l'Académie de la même Ville, ayant pour épigraphe: *La vérité est souvent près de nous & très-simple; mais on ne la voit pas, &c.* a mérité la préférence; la Société lui a décerné une médaille d'or de la valeur de 600 liv.

» M. Baudot, Docteur en Médecine à la Charité-sur-Loire, & Correspondant

de la Société, Auteur d'un Mémoire envoyé avec cette épigraphe : *An experientiâ duce methodus tuta?* & M. Boureille, Docteur en Médecine, & Correſpondant de la Société à Manoſque en Provence, Auteur d'un Mémoire ayant cette deviſe : *Curatio incerta tum prophilictiea, tum therapeutica, cujus prima cauſa inanis jactantia multorum ſpecificorum, &c.* Boerh. §. 1. 41, ont remporté chacun une médaille d'or de la valeur de 300 liv.

» La Société a penſé qu'il devoit être fait une mention honorable des Mémoires envoyés par MM. Bonel de la Brageresse, Doct. en Médecine de la ville de Mende en Gévaudan, avec cette épigraphe : *Artem experientia fecit exemplo monſtrante viam, &c.* Manil. Aſtronom. C. 1, 61 : par M. Mathieu, Maître en Chirurg. & Correſpondant de la Société à Conze en Sarladois, avec cette inſcription : *Miſerrimum genus morbi &c.* : & par M. Melzler, Docteur en Médecine, Conſeiller & Médecin de Monſeigneur le Comte de Bœſſingen-Nippenbourg à Schtamberg, avec cette deviſe : *La voix de l'Univers eſt-elle un préjugé?* Volt.

II. » La Société avoit propoſé dans ſa ſéance publique de la fête de Saint-Louis 1781, pour ſujet d'un Prix de la valeur d'une médaille d'or de 600 livres, la queſtion ſuivante : *Déterminer quels ſont les ſignes qui annoncent une diſpoſition à la phthiſie pulmonaire, & quels ſont les moyens d'en prévenir l'invaſion ou d'en arrêter les progrès.*

» Ce Prix a été remporté par M. Baumes, Docteur en Médecine, Correſpondant de la Société, Correſpondant de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, & Médecin à Lunel; Auteur du Mémoire ayant cette épigraphe : *Sic enim decet inveſtigatorem veri, non ſolum quæ legerit, ſed & quæ ſecum ipſe meditando conſiderat ..... in communem uſum proferre.* Fernel.

» Parmi les 25 autres Mémoires envoyés pour ce concours, deux ſur-tout méritent d'être diſtingués; la Société leur a adjugé l'*Acceſſit*, l'un eſt de M. Bonté, Docteur en Médecine & aſſocié regnicole de la Société à Coutances en Normandie, ayant pour épigraphe : *Quam citò occurrendum!* Celſ. L'autre eſt de M. Raymond, Docteur en Méd. & aſſocié regnicole à Marſeille.

» Ces deux Mémoires annoncent les connoiſſances les plus profondes en Médecine; leurs Auteurs n'ont pas traité le ſujet avec la même étendue que M. Baumes; mais ils l'ont conſidéré ſous des rapports intéreſſans pour les progrès de l'Art.

» Cette queſtion très-importante a fixé particuliérement l'attention des Médecins, & elle a été bien diſcutée dans pluſieurs autres Mémoires dont la Société croit devoir faire une mention honorable, & dont la réunion formera un corps de doctrine ſur le traitement préſervatif & curatif de la phthiſie.

» Ces Mémoires ont été envoyés, 1°. par MM. Jaubert, Doct. en Méd. & Correſpondant de la Société à Aix en Provence; 2°. par un Médecin qui ne s'eſt point fait connoître, avec la deviſe ſuivante : *Niſi phthiſim unius ſpeciei à phthiſi alterius ſedulò diſtinxeris; ſed medendi methodum & remedia anius adhibueris præpoſterè phthiſi alterius ſpeciei ferè remotiſſimæ, in evidentem perniciem conjicies ægrum, &c.* Baglev.... l. 11, cap. IX; 3°. par M. Laugier, Doct. en Méd. à Corp en Dauphiné; 4°. par M. Marx, Médecin de la Cour de ſon Alteſſe Electorale de Cologne, à Hanovre; 5°. par M. Chavet, Doct. en Méd à Munſter en Weſtphalie; 6°. par M. Boureille, Doct. en Méd. & Correſp. de la Société à Manoſque en Provence; 7° par M. le Jau, Doct. en Méd. & Correſpond. de la Société à Phalſbourg en Alſace.

III. » Depuis 1778, deux conſtitutions ont donné lieu à des épidémies très-graves; celle de 1779 & celle de 1782. La Société Roy. s'eſt fait rendre compte des Mémoires qui lui ont été envoyés ſur le traitement de ces différentes maladies, & elle a arrêté qu'elle donneroit des Prix d'encouragement aux Auteurs de ceux qui ont été rédigés avec le plus de ſoin & d'exactitude, & qui contiennent les détails les plus circonſtanciés.

» Parmi les deſcriptions qui ont été faites de la dyſſenterie épidémique de 1779, quatre ont ſur-tout fixé l'attention de la Société par l'étendue de l'épidémie, dont la nature & le traitement y ſont expoſés, & par l'utilité des réflexions qui y ſont jointes; la premiere a été envoyée par M. Durand, Doct. en Médec. au bourg de la Pommeraye ſur Sévre, Bas-Poitou : la ſeconde, par M. Bougourd, Doct. en Méd. à Saint-Malo; la troiſieme, par M. Chifoliau, Doct. en Méd. dans la même ville; la quatrieme, par M. Bagot, Doct. en Méd. à Saint-

ftieux. La Société leur a adjugé à chacun une médaille de la valeur d'un jetton d'or.

» La Suette miliaire qui a regné dans le Languedoc en 1782, a commencé ses ravages à Castelnaudary; elle s'est ensuite étendue jusqu'à Toulouse, & delà elle s'est propagée dans les villes voisines & dans le Roussillon. La Société a reçu un grand nombre de mémoires bien faits sur cette épidémie, & elle a arrêté que MM. les Médecins de Castelnaudary & ceux de Toulouse, s'étant tous distingués dans cette circonstance par leur zele, leurs talens & leurs succès, il seroit adressé 1°. à MM. les Médecins de la Faculté de Toulouse deux médailles d'or, l'une de la valeur de 100 livres, l'autre de la valeur d'un jetton d'or, portant la même empreinte que celui de la Société; 2°. au Corps de MM. les Médecins de Castelnaudary, une médaille d'or de la valeur de 100 liv. avec priere d'agréer ce témoignage de la reconnoissance publique, & d'en disposer à leur volonté.

» De plus, la Société a décerné une médaille de la valeur d'un jetton d'or à M. Pujol, Doct. en Médecine à Castres en Languedoc, & une médaille de même valeur à M. Barrere, Docteur en Médecine à Montlouis dans le Roussillon, qui lui ont envoyé des mémoires dont elle a été très-satisfaite sur la nature & le traitement de cette épidémie.

Nous citerons avec éloge les observations sur le même sujet, envoyées par MM. Marmier, Medecin du Roi à Sarlat, Vallés, Médecin à Sorèze, & Marhieu, Chirurgien à Conze, près la Linde en Périgord.

IV. » La Société propose pour sujet du prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante : *Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau, dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige.*

» Les maladies du foie ont, avec celles de la poitrine, des liaisons qui ont été indiquées par un grand nombre d'Auteurs; leurs rapports avec celles de la peau n'ont pas été aussi bien déterminés; on n'a point sur les diverses altérations de la bile des notions assez exactes. La Société espere que ce programme donnera lieu à des recherches utiles sur ces différens objets.

» Les mémoires seront envoyés au concours avant le premier Mai 1784. Le prix sera distribué dans la séance publique de la fête de Saint Louis de la même année.

V. » La Société propose pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. dû à la bienfaisance de M. Lenoir, Lieutenant général de Police, la question suivante : *Déterminer quelles sont parmi les maladies, soit aigues, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre, & quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions.*

» Cette question intéresse également les Administrateurs & les Médecins, la santé des habitans des campagnes, aussi bien que celle des habitans des Villes; il doit résulter de sa solution des connoissances positives sur les précautions à prendre, dans les cas de cohabitation suspecte, dans le traitement de certaines épidémies, & sur-tout dans celui des maladies auxquelles sont exposés les hommes rassemblés en grand nombre, comme dans les atteliers, les manufactures, les casernes, les vaisseaux, les hôpitaux & les prisons. La Société desire que les Auteurs ne considerent chaque maladie dont ils traiteront, que sous le rapport de la contagion, & comme pouvant être communiquées d'un individu à un autre; sans cette restriction le sujet seroit trop vaste, & l'on sortiroit des bornes prescrites par le programme. La Société a balancé si elle ne réserveroit point la seconde partie de la question pour en faire le sujet d'un prix particulier; mais elle a pensé que les recherches pour la solution du premier membre, conduiroient naturellement à celles du second, & elle les a réunis.

» Les mémoires seront envoyés au concours avant le premier Janvier 1785, & le prix sera distribué dans la séance publique du Carême de la même année. La Société a cru cet intervalle nécessaire pour les recherches que ce programme exige.

» La Société a déja proposé dans sa séance du 27 Août 1782, pour sujet d'un prix de la valeur d'une médaille d'or de 200 liv une question analogue à celle

qu'elle indique aujourd'hui; savoir si le scorbut est contagieux. Elle déclare que ce concours subsiste toujours, & que ce prix sera distribué; comme on l'a annoncé, dans la séance publique prochaine.

VI. » Le même particulier qui, sans se nommer, a fait en 1780 les frais d'un prix de la valeur de 600 liv. sur le traitement des maladies des enfans, causées par la dentition, est dans l'intention de donner chaque année une pareille somme pour valeur de différens prix qui feront toujours proposés sur le traitement des maladies des enfans. Avant d'ouvrir cette carriere dans laquelle il se présentera un grand nombre de questions très-importantes de Médecine pratique, il a paru convenable d'établir une base sur laquelle toutes les autres considérations puissent être appuyées, en déterminant ce qui a rapport à l'hygiene. On demande donc *quels sont en France les abus à réformer dans l'éducation physique, & quel est le régime le plus propre à fortifier le tempérament & à prévenir les maladies des enfans, eu égard aux usages & aux différentes températures.*

» Les enfans doivent être considérés dans les campagnes & dans les villes; dans ces derniers, les enfans du peuple sont exposés à des maladies dont les causes sont très-multipliées. Chez les riches on trouvera des préjugés à combattre, des usages à réformer. L'éducation moderne, quoique perfectionnée, n'est pas elle-même sans inconvéniens. Dans les Colleges & dans les lieux où les enfans sont réunis en grand nombre, un nouvel ordre de précautions & de soins sera le sujet des recherches à faire par les concurrens.

»Ce prix, de la valeur de 600 liv. sera distribué dans la séance publique de la fête de Saint Louis en 1784. Les mém. seront envoyés avant le premier Mai de la même année.

VII. » M. Mahon, Doct. en Médec. & associé regnicole de la Société à Chartres, & plusieurs autres Médecins François, ayant traité des enfans attaqués d'un mal de gorge, qu'ils ont regardé comme analogue au *Croups*, & qui différoit, suivant eux, de la scarlatine, des aphthes, & de l'angine gangreneuse, avec lesquels il a d'ailleurs des rapports; la Société a pensé qu'il seroit utile de faire des recherches & de recueillir les observations qui peuvent être relatives à ce sujet. En conséquence elle demande: *Si la maladie connue en Ecosse & en Suede, sous les noms de* Croups *ou* d'Angina membranacea *seu polyposa, & qui a été décrite principalement par les Docteurs* Home *en 1765, &* Michaelis *en 1778, existe en France; dans quelles Provinces elle a été observée; par quels signes diagnostics on l'a distinguée des autres maladies analogues, & quelle méthode de traitement on a employé pour la combattre?* La Société distribuera, dans sa séance publique de Saint Louis 1784, des prix d'encouragement aux Auteurs des mémoires qui seront jugés les meilleurs, parmi ceux envoyés à ce Concours. Ils seront remis avant le premier Mai de la même année.

VIII. » La Société invite les Médecins & Chirurgiens à l'informer des épidémies & épizooties regnantes. Elle donnera des prix d'encouragement à ceux qui lui auront adressé les meilleurs mém. à ce sujet.

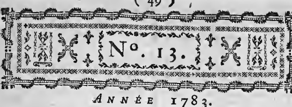
IX. » Elle en distribuera à ceux qui correspondront le plus exactement avec elle, de même qu'à ceux qui lui communiqueront des mémoires, 1°. sur la constitution médicale des saisons; 2°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons; 3°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales; 4°. sur les maladies aigues ou chroniques auxquelles les bestiaux de toute espece sont sujets dans chaque pays.

X. » Elle donnera aussi des encouragemens aux Auteurs des mémoires qui, sans traiter de ces différens objets, lui paroîtront propres à contribuer d'une maniere marquée au progrès de la Médecine».

Les Mémoires qui concourront à ces prix, seront adressés, francs de port, à M. Vicq-d'Azyr, *Secrétaire-perpétuel de la Société, & seul chargé de la Correspondance de cette Compagnie, rue des Petits-Augustins, n. 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'Auteur, & la même épigraphe que le mémoire.*

Ceux qui enverront des mémoires pour concourir aux prix d'émulation, pourront les signer & les adresser au Secrétaire, par la voie ordinaire de la Correspondance de la Société. Il en sera de même pour les mémoires sur le Croups.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 30 Mars.

NOUVEAUX *Mémoires de l'Académie de Dijon, pour la partie des Sciences & Arts.* Premier semestre, 1782. A Dijon, chez Causse, Imprim. 1783. *in-8°.* de 255 p.

CES mémoires proposés par souscription, comme on l'a vu, & dont voici la premiere livraison, ou premier cahier semestre, pour nous servir des expressions de l'Editeur, paroîtront dorénavant tous les six mois, aux époques du 15 Janvier & 15 Juillet (1).

Ce premier cahier renferme onze mémoires sur différens sujets. Le premier, qui est de M. de Morveau, a pour objet des essais chymiques faits dans la vue de perfectionner la préparation de certaines couleurs employées dans la peinture. Le résultat principal de ces essais sur différentes substances métalliques, est que la chaux ou blanc de zinc peut être substitué avantageusement pour préparer le blanc, à la ceruse qui n'est pas exempte, comme on fait, de danger, ainsi que les autres préparations de plomb. Le blanc formé avec la chaux de zinc est plus vif, plus uniforme, ne s'altere pas par le phlogistique & se soutient. L'Auteur ne dissimule pas qu'employé à l'huile, il seche un peu lentement; mais il ne s'agit que de lui donner un peu plus de corps.

(1) Le prix de la souscription pour deux cahiers brochés, est de 6 liv. pour Dijon, & de 7 l. 10 f. pour tout le Royaume, francs de port. On s'adresse au sieur Causse, Imp. de l'Académie de Dijon, ou chez M. Hucherot, rue du Four Saint Honoré, à Paris.

Le second mémoire, qui est de M. Maret, a pour but de déterminer, dans la construction d'un hôpital, le meilleur moyen à employer pour y entretenir un air pur & salubre. Ce mémoire est un peu long; l'Auteur y donne ses idées sur l'élasticité, les degrés de pureté des différentes couches d'air, sur l'action des vents, des courans, sur la meilleure forme des salles d'un hôpital, qui est l'elliptique; enfin il présente un plan de construction conforme à ses idées. Nous sommes toujours fâchés de voir en lisant certains écrits modernes sur la construction des hôpitaux, qu'on ne dise jamais un mot des travaux en ce genre, exécutés par les Romains, de leurs hospices qui étoient des chefs-d'œuvre de construction & très-sains, de ceux qui existent encore en Asie & que tous les voyageurs admirent. Tous ces peuples n'ont pas eu sans doute des théories aussi recherchées que les nôtres; mais leurs demeures étoient plus saines & les hospices destinés aux malades mieux construits. De grandes portes & des fenêtres correspondantes, un courant d'air qui circule librement de bas en haut, point de culs de sac, point de voûtes, point d'ovales; voilà, selon nous, à quoi se réduisent les principaux points d'une bonne construction.

Le troisieme article est une observation de M. de Morveau sur la congelation de l'acide vitriolique concentré. Le quatrieme est une table des arcs semi-diurnes sous la parallele de Dijon, par M. Roger. Le cinquieme est un mémoire qui a pour objet l'examen des mines de

cuivre, par M. de Morveau. Le sixieme, dont l'auteur est M. Gauthey, traite des écluses des canaux navigables. Le septieme qui est de M. de Morveau, renferme des observations minéralogiques & chymiques sur le spath pesant & sur la maniere d'en retirer le barote.

Le huitieme est de M. Chaussier, il est destiné à constater l'existence des vaisseaux omphalo-mésenteriques, c'est-à-dire ceux qui du nombril vont au mesentere, genre de vaisseaux qu'on a apperçus dans les fœtus des animaux, mais qu'on n'avoit découvert que très-rarement dans l'homme. M. Chaussier les a vus & injectés. Il y a veine & artere.

Le neuvieme est un mémoire de M. Durande sur les calculs biliaires & sur l'efficacité du mélange de l'æther vitriolique avec l'huile essentielle de thérébentine dans les coliques hépatiques produites par ces concrétions. Ce mémoire donne un prix infini à ce recueil. L'Auteur, dont on connoît le mérite en plus d'un genre, cherche d'abord à établir le diagnostic de cette colique hépatique ou plutôt cystique, qui annonce la présence des calculs biliaires dans la vésicule du fiel. Cette partie du travail est très-bien soignée & devient extrêmement précieuse ; il résulte des observations de M. Durande & de celles des meilleurs Auteurs, que la douleur qui occupe l'hypocondre droit & qui s'étend vers l'ombilic, les coliques périodiques suivies d'une teinte jaune dans les yeux ou d'une jaunisse partielle ou générale qui se dissipe d'elle-même & revient ensuite, ou qui résiste opiniâtrement aux remedes, des urines briquetées ou safranées, ou couleur de lessive ordinaire, des déjections blanches après les coliques, le gonflement de la vésicule du fiel, & sur-tout la présence des calculs biliaires dans les déjections, sont les signes essentiels de cette cruelle maladie. L'Auteur rend raison de tous les accidens qui l'accompagnent, fait voir en Praticien éclairé l'inconvénient des forts purgatifs, & même des vomitifs dans ce cas, quoiqu'ils aient quelquefois réussi, celui de quelques autres remedes vantés contre cette affection, l'avantage qu'on retire souvent de la saignée, &c ; il fait l'énumération des principaux secours qu'on a cru les plus efficaces, & indique enfin un mélange (à parties égales) d'æther vitriolique & d'huile essentielle de thérébentine comme le plus puissant dissolvant qu'il y ait. Quelques Auteurs avoient indiqué l'usage de l'esprit de vin, d'autres celui de l'huile essentielle de thérébentine ; Valisneri (*Dissert. de cholelitho*) eut l'idée de les combiner, & crut trouver un dissolvant dans ce mélange. M. Durande, qui le cite, avoue que cette mixture a de l'action sur les calculs biliaires, mais qu'elle n'en opere pas complettement la dissolution. Il a trouvé que le mélange d'æther vitriolique & d'huile essentielle de thérébentine, étoit infiniment plus puissant & remplissoit toutes les vues, puisqu'il opéroit la dissolution complette des calculs biliaires. La dose à laquelle il le prescrit, après avoir fait précéder l'usage des humectans, des délayans, des apéritifs doux, des bains, &c. est d'un gros tous les matins, en faisant prendre par-dessus un verre de petit-lait ou d'eau de veau avec la chicorée, ou le syrop de violettes étendu dans l'eau. Si ce remede agite, s'il échauffe trop les malades, on saigne, & on continue les bains, on en reprend l'usage & on évacue lorsqu'il en est temps avec des purgatifs doux. Les cas où il faut placer le remede, ses effets, sa maniere d'agir, les précautions à prendre pendant son usage, tout est rapporté avec soin dans cet écrit. On doit éviter l'usage des corps gras, l'excès des nourritures animales, les ragoûts, &c.

La dissolution des jaunes d'œufs dans l'æther offre encore une ressource dans cette maladie & un remede à substituer au précédent pour prévenir la formation des calculs biliaires. Ce mémoire nous a paru très-intéressant & très-utile pour les Médecins. On en promet une suite dans le prochain cahier. Nous invitons l'Auteur à faire du tout une dissertation particuliere pour les personnes de l'Art.

Ce 1er cahier est terminé par une hist. météorologique de l'année 1782, par M. Maret, dans laquelle on trouve, p. 249, que les hirondelles font arrivées le 23 Avril, & que le rossignol a chanté à cette époque. Il nous semble qu'un Naturaliste comme M. Maret, auroit pu se dispenser de dire que le rossignol chanta le 23 Avril. Tout le monde sait que les rossignols chantent alors, puisque les mâles arrivent tous dans nos climats du 10 au 20 Avril, pour choisir leur retraite & y appeller leurs femelles. Ils devoient donc être arrivés alors, & on devoit les avoir entendus. Il est vrai

qu'ils redoublent leur chant à cette époque, parce que c'est celle à-peu-près où les femelles arrivent & se rendent auprès des mâles, & il est facile d'imaginer la vivacité de leurs transports, & combien leur chant doit être brillant & melodieux. C'est vraisemblablement alors que M. Maret les a entendus, & que leur chant l'a frappé; mais étoit-ce une raison pour ravir à l'Auteur de l'Almanach de Liege la gloire d'annoncer ces sortes d'événemens.

Question médico-legale proposée par M. Retz, *Méd.*

Déterminer quels sont les signes certains auxquels les Médecins doivent juger qu'un malade a été empoisonné par un corrosif, lorsqu'il faut éclairer la religion des Juges sur ce délit?

Le fait suivant, MM., qui est le sujet d'un procès criminel, montre combien une réponse satisfaisante à cette question, mérite d'avoir place dans votre Ouvrage périodique. Cette réponse, en éclairant les Médecins qui pourroient errer dans un cas pareil, excitera leur reconnoissance & sans doute celle des Jurisconsultes & de tout le monde.

Messieurs les Officiers de Justice ont appellé plusieurs Médecins pour visiter un malade, & décider s'il avoit été empoisonné. C'étoit un homme d'environ 30 ans, d'une condition honnête, de courte stature, très-maigre & d'un tempérament bilieux. Il étoit tombé malade en prison peu de jours après y avoir été jetté inopinement sur une accusation grave portée contre lui.

Les symptômes de la maladie, rapportés dans divers procès-verbaux, consistoient dans « une colique violente, avec » tension du bas-ventre & des hypochondres, vomissement de bile verte, déjections fréquentes, bilieuses, jaunes & chargées de matieres fécales, chaleur, rougeur & douleur de l'intérieur de la gorge & à la marge de l'anus, constamment point de fievre dans le début, puis fievre continue jusqu'au delà du 17e. jour de la maladie ».

Une partie des Consultans décida, le 2 Février, (10e ou 12e jour de la maladie) que les symptômes précédens étoient l'effet d'un poison corrosif admis dans l'estomac: l'autre partie des Consultans a raisonné dans le procès-verbal de la maniere suivante:

« Pour juger que le malade a été empoisonné, il faudroit non-seulement que la maladie présentât tous les symptômes des maladies causées par le poison, mais encore que les symptômes qu'elle présente, ne fussent pas ceux d'aucune maladie spontanée. Or 1°. les symptômes de la maladie en question ne sont pas ceux qu'auroit causé un poison corrosif; 2°. il y a plusieurs maladies qui, sans avoir été causées par un poison, jettent les malades dans le même état & dans des états pires que celui de notre sujet ».

« Une bile dépravée & fixée sur les membranes tendres & délicates des intestins, peut avoir été la cause prochaine de la maladie en question, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à un poison pour en rendre raison; les passions de l'ame tendent à dépraver la bile; la conjoncture où s'est trouvé le malade accusé, emprisonné, peut en avoir été la cause éloignée; les coliques & les vomissemens sont les moindres effets de cette affection; elle cause la dyssenterie, l'ulcere des intestins, l'ictere, la suffocation, bien plus la phrénésie, la mort subite si l'humeur se porte au cerveau. Il y a donc plusieurs maladies de la même nature & plus graves que celle dont il est question, sans qu'elles aient été causées par le poison.

« D'autre côté, le procès verbal ne fait mention ni de convulsions, ni de pouls convulsifs, ni de vomissement sanguinolent, ni purulent, ni de selles purulentes, signes caractéristiques d'empoisonnement par un corrosif; la maladie n'avoit donc pas les symptômes de celles qui sont causées par un poison de cette nature.

« De plus, on n'a soumis au jugement des Médecins assemblées, aucune substance empoisonnée dont le malade auroit fait usage; ils n'ont analysé aucune épreuve meurtriere sur des animaux: seuls moyens (disent les Consultans) non équivoques, de fixer les opinions sur un empoisonnement ».

Le malade est mort du 7 au 8 Mars, après 22 jours de maladie aigue, & 21 jours de convalescence, suivant les journaux du traitement.

A l'ouverture du cadavre, qui fut faite sous les yeux de MM. les Officiers de Justice & en présence des mêmes Médecins, environ 10 heures après la mort, on a trouvé « l'épiploon fondu & grangrené, » les intestins livides, le mésentere suppuré dans plusieurs points de son at-

» tache avec les intestins, & gangrené » dans d'autres, & un tiers de l'estomac » marqué d'une tache gangreneuse qui » en effaçoit le velouté dans cette portion ».

La premiere division des Consultans a décidé « que cet état du bas-ventre ne » pouvoit être l'effet que d'un poison » corrosif, admis dans l'estomac du malade le 23 Janvier précédent & la tache de l'estomac, l'effet d'un autre » corrosif pris la veille de la mort ». Cette décision est le motif d'une seconde procédure.

Les autres Consultans ont estimé, 1°. « que la tache gangreneuse de l'estomac étoit l'effet de la gangrene voisine des intestins : si la gangrene eût » pris son origine dans l'estomac, ce viscere auroit été gangrené tout entier » & non pas en partie, & les visceres » auroient dû l'être moins, tandis qu'au » contraire le foyer de la gangrene étoit » dans les intestins d'où la communication à l'estomac étoit inévitable ».

2°. « Que la gangrene des intestins » étoit un effet ordinaire & commun des » inflammations de ces visceres, qu'elle » est une des terminaisons naturelles de » la maladie connue sous le nom d'*enteritis*, (Sauvages) *inflammation des boyaux*, *du mesentere*, &c. (Mezerey) » *alids*, *enterophlogia*, *febris intestinorum* » *inflammatoria* ».

3°. « Qu'aucune raison ne porte à » croire que l'inflammation antecédente » à la gangrene ait été plutôt l'effet d'un » poison que d'une dépravation spontanée de la bile ».

4°. « Qu'il y a même lieu de nier l'effet » d'un corrosif, puisqu'il n'a paru à l'ouverture du cadavre, ni érosion récente, » ni ulcération des parties sur lesquelles » un double poison corrosif auroit fait » ses premieres impressions ».

Ils ont ajouté « que si la gangrene des » intestins devoit être regardée comme » une preuve d'empoisonnement, il n'y » auroit aucune maladie inflammatoire » de ces visceres, soit générale, soit » particuliere, dont la cause ne pût être » attribuée aussi gratuitement que dans » le cas présent, à un empoisonnement ».

Ils ont conclu « que les symptômes de » la maladie pour laquelle ils ont été » consultés, n'étant point ceux des maladies causées par un poison corrosif » admis dans l'estomac, mais ceux de » plusieurs maladies spontanées, que ni » ayant parmi les signes tirés de l'ouverture du cadavre, ni érosion, ni ulcération des parties que ce poison auroit » touchées, & qu'aucune substance corrosive dont le malade auroit fait usage, » n'ayant été soumise au jugement des » Médecins, analysée & éprouvée sur des » animaux auxquels elle auroit donné la » mort, ils n'ont trouvé aucun motif de » décider que le malade avoit été empoisonné ».

J'ai l'honneur d'être, &c. R. D. M.

LIVRES ÉTRANGERS.

De restringendo usu roborantium, &c. c'est-à-dire, Dissertation sur la nécessité de restreindre l'usage des roborans proprement dits dans la foiblesse morbifique; par M. Mathias, Doct. en Médecine. A Gottingue & à Strasbourg, chez la veuve Konig, Lib. 1782. *in*-4°. de 26 pag.

Un Médecin prudent doit, sans contredit, entretenir, autant qu'il peut, les forces de ses malades, remédier à leur foiblesse par des secours convenables, mais il ne doit jamais le faire qu'avec la plus grande circonspection. C'est ce que M. Mathias discute avec beaucoup de sagacité dans cette Dissertation. Il y examine d'abord l'action ou l'effet des toniques, fortifians ou roborans proprement dits. Il recherche ce que c'est que la foiblesse morbifique, fait voir que dans toutes les especes, lors même qu'elles ne sont accompagnées d'aucune autre maladie, les fortifians ne conviennent pas également. Il s'éleve ensuite avec force & fondement, contre leur abus dans la foiblesse chronique, & sur-tout dans celle qui accompagne les fievres, conseille de ne pas les prodiguer pendant la convalescence. Il termine cet écrit en prouvant que l'usage des toniques peut singulierement nuire aux phthisiques, aux ictériques, aux hydropiques, aux vénériens, aux hypochondriaques, aux histériques, aux goutteux, & aux atrophiés. Voilà ce qui fait le sujet des seize paragraphes qui composent cette dissertation.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 6 Avril.

PHYTONOMATOTECHNIE *universelle*, *par* M. BERGERET. 4e cahier, *in-fol.*

CE 4e cahier contient douze plantes, qui sont *l'agaric boffette à bride*, *la clavaire digitée*, *le sphaigne des marais*, *le bry argenté*, *l'asperule ou herbe à la squinancie*, *la véronique germandrée*, *l'officinale*, *la viorne-laurier-thym*, *le sceau de Salomon multiflore*, *l'elléboré d'hiver*, *la menthe pouliot & la digitale pourprée.*

Ce cahier nous a paru, pour le ton de couleur des plantes qu'il contient & pour leur figure, d'une expression encore plus belle, plus riche & plus vraie que celle des cahiers précédens. On y admire surtout la digitale, le sceau de Salomon, & les véroniques. On voit par-tout, comme l'Auteur l'a promis, une description exacte & détaillée de toutes les parties de la plante, son port, le lieu où elle croit, le temps de sa végétation, ses propriétés, son analyse chymique, lorsqu'elle est connue, la dose à laquelle on la prescrit, l'étymologie de son nom, celui que lui donne l'Auteur & la synonimie de ceux qu'elle a reçus des principaux Botanistes.

M. Berg. répond, dans ce cahier, aux reproches de peu d'importance qu'on lui avoit faits dans la Gazette de Santé, sur quelques termes qui avoient paru impropres, & sur l'interprétation de quelques mots latins; il cherche à s'en disculper. Le ton honnête de l'Auteur est un mérite rare auquel on doit des égards. Nous tâcherons donc de ne plus faire des querelles à ce Botaniste estimable; nous l'invitons seulement à faire un peu plus d'attention en général à l'étymologie & à l'interprétation des termes usités en Botanique, ainsi qu'aux phrases des Auteurs, parce qu'il seroit à souhaiter qu'un ouvrage exécuté sur le plan de celui de M. Bergeret fût sans défaut.

OBSERVATION *sur l'usage de la noix vomique dans la dyssenterie*, *par le Doct.* HAGSTRŒM, *tirée du Journal de Médecine de Londres*, *& réflexions à ce sujet.*

On fait que la noix vomique (*nux vomica*) est le fruit d'un arbre des Indes, connu des Botanistes sous le nom de *strycnos*; que ce fruit ressemble à une feve de marais, est dur comme de la corne, fait périr les chiens, les chats, les loirs, &c. & n'est point, en général, un poison proprement dit pour l'homme, quoiqu'il y ait une observation dans Hoffman, qui prouve qu'à la dose de quinze grains elle a causé la mort, & que Mathiole, Sorbait & d'autres l'ont regardé comme très-nuisible.

Le Doct. Hagstrœm, sans s'arrêter à ces considérations, s'est cru autorisé, d'après l'idée de quelques Médecins qui regardent la dyssenterie comme une hémorrhagie des intestins produite par des animalcules, à penser que la noix vomique, funeste aux grands animaux, pourroit être nuisible aux plus petits, & en conséquence en a tenté l'usage dans

une dyssenterie qui exerçoit ses ravages dans la province de West-Gothland. Le goût acerbe de cette substance l'a confirmé dans son idée, & lui a persuadé qu'elle pourroit être avantageuse. Après avoir fait précéder l'usage de la rhubarbe & de la crême de tartre, il a prescrit la noix vomique en poudre, à la dose d'un scrupule par jour. Les succès ont surpassé, dit-on, son attente. Elle a réussi complettement. L'Auteur rapporte, à ce sujet, deux observations, l'une par laquelle on voit qu'un sujet de quinze ans attaqué de fievre, de tranchées, de selles sanguinolentes, & qui avoit déja pris de la rhubarbe, de la thériaque, en a été guéri en quatre jours; l'autre qui porte qu'une autre personne dans ce cas, qui avoit le pouls vif & plein, qui avoit été saignée, avoit pris de l'ipecacuanha, de la rhubarbe, de la crême de tartre & de la thériaque, & qui s'étoit d'abord rétablie, ayant eu une rechûte, fut rétablie avec deux doses de noix vomique.

Il résulte encore de ses observations, que le Ministre de Krisberg en ayant distribué à ses pauvres paroissiens sous le nom de *Poudre américaine*, sur 245 malades il n'en est mort que 22, sçavoir 10 qui n'ont pas voulu en prendre, & 12 autres qui étoient à l'extrémité. On la fait prendre dans l'eau, dans du vin ou de la bierre chaude.

Nous remarquerons que ce remede, quelque efficace qu'on le donne, ne doit être considéré que comme un astringent & que son usage suppose qu'on a fait précéder celui des évacuans, comme l'Auteur paroît en être persuadé. Il doit donc être mis dans la classe des remedes de ce genre, tels que le *sima rouba*, ce qu'on nomme *champignon de Malthe* (qui par parenthese n'est point un champignon (1), enfin comme toutes les substances astringentes, vantées contre le dévoiement ou la dyssenterie. Mais, qui ignore que toutes les méthodes fondées sur l'emploi des astringens dans les hémorrhagies internes, sont très-mauvaises en général, & que les saignées, les adoucissans, les mucilagineux ne soient infiniment préférables. On auroit désiré que l'Auteur eût marqué avec plus de soin les circonstances où il faut employer un remede qu'on ne doit prescrire qu'avec beaucoup de réserve, & qu'on doit regarder toujours comme suspect, à raison de ses effets sur les quadrupedes.

(1) C'est une plante de la famille des orobanches, comme Micheli l'a démontré.

Précis de quelques découvertes faites en Chymie, & réflexions à ce sujet.

Le Doct. Crell recueille avec beaucoup de soin les découvertes faites en Chymie, sur-tout en Allemagne. Son recueil est en allemand & on le trouve à Leipsic. Il forme déja quatre parties *in-8°*. L'Auteur se propose de publier un jour, sous le titre d'*Archives de la Chymie*, les découvertes en ce genre consignées dans les recueils d'Académies. On ne peut qu'applaudir à ce projet, & il seroit à souhaiter que ce Chymiste ne présentât que des résultats. Parmi les découvertes consignées dans les quatre parties dont nous parlons, & dont les Auteurs principaux sont MM. Wiegleb, Gœttling, Dehne, Gmelin, Gunter, Bucholz, Hageman, &c. on en trouve plusieurs qui peuvent servir à faire connoître la présence de certains végétaux dans les remedes dont on fait mystere & qui intéressent ainsi plus particulierement les personnes de l'Art.

On y voit, par exemple, que la partie résineuse du gayac exposée à l'air contracte une couleur bleue, & M. Hageman a remarqué que ce végétal, en poudre & comprimé dans un verre, ne prenoit cette couleur que du côté où il est exposé à la lumiere. Cette propriété du gayac à contracter cette couleur, peut servir de pierre-de-touche pour les découvrir dans ses différens états.

Le même Auteur, M. Hageman, a observé que la jusquiame cuite dans l'huile & exprimée, fume étant exposée à l'air & finit par prendre feu, si on la remue quelque temps. Cette propriété de ce végétal, bien reconnue, peut encore servir à déceler sa présence.

M. Tieleblin a découvert que l'huile de persil donne des crystaux verdâtres.

LIVRES ÉTRANGERS.

A treatise on the synochus atrabiliosa, &c. c'est-à-dire, Traité de la fievre synoque atrabilaire, &c. par M. SCHOTTE, Doct. Méd. *in-8°.* 1782. A Londres, chez Murray.

La maladie qui fait le sujet de ce traité, est une fievre épidémique qui a été observée, en 1778, sur la côte de Senegal,

& que l'Auteur caractérise de fievre synoque arrabilaire.

Ce Médecin nous dit qu'elle étoit accompagnée d'évacuations abondantes de bile ordinairement noire, de prostration considérable de forces, & d'une grande anxieté; qu'il survenoit bientôt des vomissemens bilieux qui ne cessoient point; que cet état étoit accompagné de hoquet, d'hémorrhagies du nez & d'autres parties; que les malades mouroient le 3e. ou 4e. jour; que ceux qui passoient ce terme étoient attaqués de pétechies, de plyctènes & autres éruptions, & que les malades avoient les premiers jours une couleur plombée.

Ce qui embarassoit le plus dans le traitement, étoit le vomissement continuel. Les sueurs, quoiqu'abondantes, ne soulageoient point les malades; les vésicatoires avoient peu d'effet & ne servoient le plus souvent qu'à déterminer la gangrene à la partie où on les appliquoit. La saignée étoit évidemment contraire. Le Doct. Schotte se détermina à donner le laudanum jusqu'à ce que le vomissement fut appaisé. Alors, il prescrivit la teinture de quinquina à la maniere d'Huxham, après avoir donné un minoratif lorsque l'état convulsif de l'estomac le permettoit. L'eau d'orge acidulée avec le suc de citron & adoucie avec le sucre étoit la boisson ordinaire. Il soutenoit les forces des malades avec du gruau, le vin de Rhin, le seul qu'on put donner dans cette fievre, & le sucre. L'Auteur ne garantit pas l'efficacité de cette méthode, quoiqu'elle ait réussi sur deux sujets.

Quant aux secours préservatifs; ils consistent, selon lui, à se mettre à couvert des causes capables de produire la maladie. Celles auxquelles celle-ci fut arribuée, étoient les écarts dans le régime, les changemens subits dans la température de l'air, joints à la disposition des humeurs à la putridité, favorisée par la chaleur du climat & par l'usage des alimens salés. Il est probable néanmoins, diton, qu'elle avoit été communiquée par infection de l'isle voisine de Gorée. La salsepareille & l'acide acteux concentré, sont les remedes préservatifs dont l'Auteur conseille l'usage.

On trouve dans cet écrit plusieurs détails ignorés jusqu'ici au sujet de cette côte. Le thermometre étoit depuis le 64e degré jusqu'au 91e. Cette chaleur eft bien différente de celle qu'on disoit exister au Sénégal, puisqu'on assuroit que la chaleur moyenne y est de 112 degrés & la plus forte de 120. L'Auteur en conclut que les épidémies de ce genre n'y naissent pas de l'excès de chaleur. Le barometre ne varie presque point sur cette côte.

Il est à regretter que l'Auteur n'ait pas cherché à mieux déterminer la nature de cette fievre ou du moins à comparer les observations des anciens avec ce qu'il observoit. La peste qui ravagea l'Italie sous l'Empereur Commode, & qui a été décrite par Galien, a beaucoup de rapport avec cette épidémie. Les malades étoient dans le même abbatement, rendoient des matieres noires, étoient attaqués d'exanthemes de la même couleur, étoient sujets à des affections gangreneuses, sur-tout aux extrémités. Il étoit intéressant de noter si ce n'étoit pas une fievre pétéchiale (fievre qui a reçu plus de vingt noms différens chez les Auteurs Anglois) & si le climat, la couleur noire des sujets & d'autres circonstances n'avoient pas apporté quelques variations dans la maladie. C'étoient autant de sujets de discussions intéressantes & qu'on auroit vu avec plaisir dans cet écrit.

De *febribus epidemicis Romæ falso in pestium censum relatis, &c.* c'est-à-dire, des fievres épidémiques mises à tort par les anciens Romains au nombre des pestes; programme publié à Gottingue, à l'occasion d'un changement de Recteur de l'Université, par M. Heyne.

La fievre catarrhale, observée en Europe en 1782, a donné à l'Auteur l'idée d'examiner s'il n'y a point de traces de pareilles fievres qui, dans les temps reculés, ayant parcouru la plus grande partie du monde, comme ce catarrhe qui, selon l'Auteur, s'est manifesté d'abord en Sibérie, sur les frontieres de la Chine, d'où elle s'est répandue ensuite dans toute la Russie, la Crimée, l'Allemagne, la France & l'Italie. M. Heyne, en comparant l'état de l'ancien monde à l'égard de ces maladies, avec ce qu'on observe depuis quelque temps, conclut que les Grecs & les Romains comptenoient sous les noms génériques de *loymos*, de *pestilentia*, toutes les fievres épidémiques & qu'il n'y a pas un seul exemple d'une véritable peste jusqu'à l'époque de l'an 169 de l'Ere chrétienne, où l'armée de Lucius Verus apporta une véritable

peste en Italie, laquelle s'introduisit comme à l'ordinaire au moyen des meubles & ustensiles infectés.

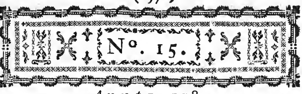
L'opinion de M. Heyne peut être fondée à quelques égards; mais il n'en est pas moins vrai qu'on a observé dans l'antiquité des maladies qui ont causé autant de ravages que la peste à bubons & à charbons qu'on observe aujourd'hui en Europe. On peut ajouter que celle dont il fait mention, & dont il rapporte l'époque à l'année 169 de l'Ere chretienne, indiquée par Oroze, Ammien Marcellin, &c. & décrite exactement par Galien, n'est pas celle qu'on observe aujourd'hui. Celle que nous connoissons n'a été clairement indiquée, pour la premiere fois, que par Aymon (*de gestis francorum*) à l'époque de 503, & n'a été un peu bien décrite que par les historiens Evagre & Procope, qui ont consigné dans leurs écrits les ravages qu'elle fit sur-tout à Constantinople au milieu du 6e. siecle, & le temps de sa durée, qui fut de 52 ans. Mais celles qui avoient existé avant ces époques, n'en étoient pas moins meurtrieres, & sans parler de celle qui ravagea l'Attique du temps de Thucidide, il y a vingt exemples de maladies aussi dangereuses qui ont désolé le monde avant l'époque de l'an 169, & dont on trouve des exemples dans les écrits d'Homere, d'Herodote, de Pausanias, de Plutarque, de Strabon, de Denys d'Halicarnasse, de Rufus, de Beroald, &c. &c. Il est vrai que les Romains avoient coutume de désigner toutes les maladies qui se répandoient subitement & généralement par le mot, *pestilentia*, comme pour dire, suivant Isidore, *pastulentia* (*a pastu*) maladie qui dévore tout, ou qui marche parmi les hommes à-peu-près comme le feu sur le bois, qui lui sert d'aliment.

De cholelithis observationes & experimenta &c. c'est-à-dire, Observations & expériences sur les calculs biliaires, par M. H. Fred. Delius. *in*-4°. de 54 pages. A Erlong, chez Walthier, 1782.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. On lit dans la premiere une observation très-curieuse sur les accidens causés par un calcul biliaire oviforme d'un pouce sept lignes de longueur sur un pouce de largeur, qui pesoit cinq gros & qui occasionna par son passage dans les intestins les symptômes d'une vraie passion iliaque, laquelle ne se dissipa qu'à la faveur d'un bain, des frictions sur le bas-ventre & d'un lavement. L'Auteur a fait graver ce calcul biliaire. Il l'a soumis à l'analyse chymique qui lui a démontré que ce n'est point une concrétion pierreuse, comme les calculs urinaires, mais une sorte de résine animale, qui brûle à la chandelle comme la cire d'Espagne, surnage l'eau. Le résultat de ses expériences est que l'eau & les alkalis n'ont presque point d'action sur cette substance; que la liqueur minérale anodine d'Hoffman la dissout très-vîte, ainsi que la teinture d'antimoine, l'esprit de vin, le savon & les jaunes d'œufs; que les corps huileux la ramollissent & en dissolvent une petite quantité; mais que ses meilleurs dissolvans sont le savon & le jaune d'œuf.

Cet écrit renferme les signes diagnostics qui servent à faire connoître la présence des calculs biliaires, le prognostic & le traitement de la maladie. Il mérite d'être recherché par toutes les personnes de l'Art.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 13 Avril.

MOYEN proposé pour perfectionner promptement, dans le Royaume, la Meunerie & la Boulangerie; par M. PARMENTIER, 1783. in-12. de 94 pages. A Paris, chez Barrois, l'aîné, Libraire, quai des Augustins.

TANDIS que les arts les plus frivoles atteignent promptement parmi nous le degré de perfection dont ils sont susceptibles, les arts les plus utiles paroissent les plus négligés. On en a une preuve dans la mauvaise fabrication du pain dans la plupart de nos Provinces.

M. Parmentier commence par en assigner les causes, dans cet écrit; elles consistent, de la part des labourenrs, à ne pas faire choix des semences, à négliger le sarclage, à battre sur l'aire, à vaner & cribler à moitié; de la part des meuniers, à négliger la mouture & l'entretien des moulins; de la part des boulangers, à ne pas nettoyer les grains, à employer l'eau trop chaude, des levains trop aigres, à quoi l'on peut ajouter les dimensions du four disproportionnées. D'où résultent, d'une part, des farines sableuses, impures, une perte réelle dans leur qualité & leur quantité; de l'autre, des farines sales, &c.

Pour remédier à ces défauts essentiels, ou plutôt pour empêcher que les bleds ne se détériorent, faute de soins & d'intelligence, M. P. propose de faire dans toutes les Provinces des établissemens de mouture économique, dont la méthode est adoptée à Paris.

Entre les différentes moutures usitées en France, dont M. Parm. fait l'énumération, & qui participent toutes plus ou moins de la mouture économique, il n'y a que celle-ci proprement dite qui soit bonne. Ce qui la constitue telle, c'est un criblage bien dirigé, un moulage répété plusieurs fois, une blutterie bien montée, le tout mis en jeu par l'air ou par l'eau. Au moyen de cette mouture, le septier de bled, mesure de Paris, de douze boisseaux & pesant 240 livres, donne 160 livres de farine blanche, 20 livres de farine bise, 54 livres de son; tandis que la mouture *à la grosse* des Provinces, tire beaucoup moins de farine blanche que de bise. La mouture économique rend un 6e. de plus en farine, & les bleds inférieurs écrasés par cette méthode peuvent donner une farine plus abondante & plus belle que celle des meilleurs grains broyés dans des moulins défectueux. Ce sont ces avantages qui lui méritent le nom d'économique. Indépendamment de ceux qu'on vient d'exposer, résultant de cette mouture, M. Parmentier en fait connoître une infinité d'autres dont l'Etat & le particulier éprouveroient les effets, si elle étoit généralement adoptée.

M. Parmentier se fait cette objection, p. 71. On pourroit, dit-on, augmenter le volume de la farine de froment, en y en mêlant d'autres de qualité inférieure, comme par exemple, celles du seigle, de l'orge ou du sarrazin. Il répond: l'odeur de violette du seigle, le toucher rude de l'orge, le blanc terne du sarrazin déceleroit le mélange à la premiere inspection,

& si cela ne suffisoit pas, on pourroit essayer d'en extraire la matiere glutineuse qui n'appartient qu'au froment; enfin il suffiroit d'en faire du pain.

L'Auteur examine une autre objection qui suppose la possibilité du mêlange de la craie, de la chaux ou du plâtre avec de la farine. Il y répond, avec raison, qu'il n'y a jamais eu d'exemple d'une fraude aussi punissable, mais que si elle pouvoit avoir lieu, on pourroit la reconnoître en délayant dans une grande quantité d'eau la farine suspectée; les matieres terreuses se précipiteroient bientôt par leur propre poids, & le pain qui en résulteroit seroit massif & broyant sous la dent.

L'Auteur répond encore à d'autres objections touchant le commerce de farine. Il rappelle ici la plupart des principes qu'il a consignés dans le *Parfait Boulanger*, & qui tendent tous à faire connoître, soit les moyens ou les précautions à prendre pour conserver le grain, soit la maniere de perfectionner l'art de le convertir en pain de bonne qualité. Tout dans cet écrit nous a paru marqué au coin de l'utilité, & mérite à l'Auteur la reconnoissance publique.

MÉMOIRE *sur l'extirpation des tumeurs glanduleuses du col & autres parties, pratiquée avec succès sur les soldats envoyés par le Roi à l'Hôpital de Saint-Quentin; par M. MAGNIER, Chirurgien-major de cet Hôpital.*

Il est difficile d'assigner une cause particuliere aux engorgemens glanduleux, fréquens depuis quelques années parmi les soldats des garnisons de Flandres, de l'Artois & du Hainault.

Voici, à cet égard, ce que j'ai vu & pratiqué. Les tumeurs glanduleuses que j'ai extirpées sont indolentes, flotantes dans le tissu cellulaire, sans adhérence avec les organes voisins, pas même avec la peau (à moins qu'on ne les ait attaquées par les caustiques), enveloppées chacune dans un kiste. Elles sont dans leur principe, solides & squirreuses; par la suite elles renferment dans le centre un vrai pus dont la quantité est, ainsi que l'épaisseur du kiste, proportionnée au temps de leur formation & à l'activité de médicamens employés pour y remédier. Le reste du squirre est une masse informe sans organisation intérieure, & dans la cavité de laquelle on distingue à peine des membranes déliées qui forment de vastes cellules remplies d'une matiere sébacée blanchâtre.

Les glandes les plus ordinairement engorgées sont les submaxillaires, quelquefois une partie des parotides, toutes les glandes situées le long du col & les axillaires. J'ai vu le thymus lui-même affecté d'une tumeur semblable. Leur volume est à-peu-près depuis la grosseur d'une noisette jusqu'à celle d'une noix. Cependant, il s'en est quelquefois trouvé dont la masse totale pesoit près d'une livre.

Je ne puis déterminer les progrès & la durée de ces tumeurs. j'en ai vu de fort anciennes chez les personnes de la campagne. En général, les malades négligent d'abord cette espece de tumeurs, & finissent par avoir recours à différens remedes, sur-tout aux fondans tant internes qu'externes, & aux caustiques, dans les Hôpitaux militaires. Les antivénériens, les antiscorbutiques sont souvent employés de même & toujours sans succès.

Nous avons à remarquer particuliérement que l'usage des caustiques ne peut être qu'inutile & douloureux, pour ne rien dire de plus. On ne peut attaquer par leur moyen que les glandes les plus superficielles, & l'on doit en discontinuer l'application lorsqu'il se trouve des glandes situées entre des parties sensibles, qu'il faut nécessairement respecter.

Le vice qui rend ces glandes squirreuses ne s'extirpe pas toujours avec la tumeur. Souvent un côté de la mâchoire offre un chapelet de glandes très-nombreuses & très volumineuses, sans que le tact puisse en découvrir de l'autre côté. Et cependant, quelque temps après l'opération, le côté sain se trouve à son tour chargé de glandes. Ce cas est rare par rapport aux glandes axillaires; je n'ai jamais vu non plus les deux aisselles garnies à la fois, mais souvent les glandes de l'aisselle & de la mâchoire du même côté sont engorgées en même temps.

Ces considérations me portent à condamner tout traitement antérieur à l'opération, comme j'ai improuvé plus haut l'usage des caustiques; parce que tous ces remedes même les plus doux, sont inutiles, s'ils ne parviennent pas à fondre, & s'ils y parviennent, ils déterminent la suppuration dans l'intérieur des glandes & tendent l'opération plus urgente.

En effet, j'ai observé dans les Hôpitaux militaires, que la suppuration centrale des glandes devenoit funeste & conduisoit les malades au tombeau. Le pus, après avoir consumé toute la tumeur, ronge le kiste qui l'enveloppe, fuse dans le tissu cellulaire, s'infiltre dans la poitrine, & ronge ou les bronches ou la propre substance du poulmon, & produit une phthisie pulmonaire. Je ne citerai que deux exemples, l'un des effets du caustique, l'autre de ceux du traitement par l'opération.

Pierre le Lievre, dit Pernet, Canonier de la Compagnie de Richouffrz, Régiment de la Fere, attillerie, avoit des glandes, dont une premiere opération le débarrassa d'un côté; il préféra les caustiques pour enlever les glandes de l'autre côté, craignant la douleur de l'opération. La suppuration des glandes prit la route que je viens d'indiquer, il mourut poitrinaire.

Dans le même temps, le nommé Jean Schender, soldat au Régiment de Courten Suisse, Compag. de Kunechen, vint à notre Hôpital avec des glandes très-grosses situées sous l'oreille, avec la fievre de suppuration, & des crachats purulens très-abondans. Il demanda l'opération avec instance, malgré sa langueur & le marasme. Il la subit le 3 Mai 1777, elle lui réussit. Le pus abandonna la route qu'il s'étoit frayée par la trachée artere, l'incision des tégumens en fit sortir une grande quantité. Cette source purulente tarit, & le cicatrisa en même temps que la playe extérieure, & le malade sortit bien portant en moins de trois mois de traitement.

Le parti que j'ai pris pour la cure de ces sortes de maladies glanduleuses, m'a paru bien indiqué d'après les extirpations souvent heureuses de tumeurs de toute grosseur au col, aux aisselles, & aux aines en particulier, sur tout d'après une opération du même genre, faite par Heister.

Sachant d'ailleurs que les corps glanduleux du col & des aisselles sont environnés d'un tissu cellulaire fort abondant, formé exprès pour les garantir de la compression des corps voisins; je crus possible de séparer les tumeurs glanduleuses en question, par une dissection méthodique & prudente du tissu cellulaire, respectant les organes voisins, tels que la trachée artere, l'œsophage, la glande & les cartilages thyroïdes, les gros vaisseaux sanguins arteriels & veineux, & les nerfs considerables qui tampent le long du col, sous la mâchoire ou sous les aisselles.

J'étois occupé de ces réflexions, lorsqu'au mois d'Août 1772 je vis entrer dans mon Hôpital le nommé Anatole de Combes, Caporal au Régiment de la Marine, lequel portoit deux tumeurs glanduleuses situées des deux côtés sous la mâchoire; on avoit attaqué une de ces glandes par les caustiques.

Après avoir reconnu que le tissu cellulaire voisin étoit engorgé, je résolus de préparer mon malade comme pour toutes les opérations majeures, par le repos, le régime & la saignée, &c.

Au jour indiqué, je fis avec un bistouri simple la section des tégumens. (Je la fais en T ou en +, à proportion de la grosseur ou du nombre des glandes que j'ai à extirper). Je traversai d'un fil la masse la plus forte, je la dissequai avec précaution. A l'égard des petites glandes isolées, je me servis de l'erine; j'abandonnai les plus profondes à l'action de la suppuration.

Les premiers pansemens furent faits avec de petits morceaux d'agaric, des tampons de charpie imbibés d'eau de Rabel & placés sur l'ouverture des vaisseaux sanguins. Le reste de la plaie étoit rempli de charpie seche en suffisante quantité pour faire une compression molle mais réguliere en un seul point.

Dans les premiers momens, la plaie fut pâle chez ce sujet, la suppuration glaireuse, les chairs ne se régéneroient que lentement, mais comme il ne survint aucun accident, je me déterminai à faire au bout de douze jours la même opération de l'autre côté; je reussis de même, & cette seconde plaie se cicatrisa presque en même temps que la premiere, effet que j'attribue au régime employé avant & depuis la premiere opération, lequel avoit diminué la diathese inflammaroire; ce que j'ai vu confirmé par la suite; car les tumeurs sur lesquelles on n'employe que peu ou point de caustiques, sont moins engorgées, ont dans leur centre beaucoup moins de pus, sont environnées d'un tissu cellulaire moins épais, & les plaies, après l'extirpation, sont plus belles, moins glaireuses, & se cicatrisent plus vite.

J'ai eu quelquefois à combattre des hémorrhagies très-abondantes, & des convulsions dans les muscles du col, de la face & des yeux, dans les organes de la déglutition, avec contraction de la bouche d'un côté, & relâchement de l'autre, comme dans la paralysie. J'ai maîtrisé ces hémorrhagies par l'agaric & des plumaceaux imbibés d'eau de Rabel; elles ont quelquefois reparu au 8e ou 10e jour, mais elles ont cédé à ces secours. L'état convulsif n'a jamais duré plus de 24 heures; les saignées l'ont fait disparoître. Quelques sujets très-sensibles ont eu aussi des syncopes longues & effrayantes par la douleur de l'opération.

Depuis dix ans, j'ai opéré, dans cette affection des glandes, près de 250 personnes, sur lesquels je n'en ai perdu que quatre.

La cure de la maladie, par l'opération, ne s'étend à trois mois que sur des sujets chez lesquels il y a complication de maux, ou un virus vénérien bien développé. Chez ces derniers j'ai employé avec succès & sans aucun accident sensible, le traitement mercuriel, en même temps que la plaie se guérissoit. Au lieu de salivation, j'ai seulement apperçu une suppuration plus abondante & plus séreuse.

LIVRES ÉTRANGERS.

Illustri P. G. Henster, *M. D. Reg. Dan consiliario & Archiatro, medico apud Altonanos felicissimo, amico veteri; de pollutione diurna frequentiori sed rarius observata tabescentiæ caussa*, J. E. Wichmann, *M. D. aulæ Hannoveranæ medicus, Societ. R. scient. Gotting. Corresp. & naturæ curiosor. Berolinens, sodalis.* De la pollution de jour, cause fréquente du marasme, rarement observée. Lettre écrite à M. Henster, Doct. en Médecine, Conseiller & premier Médecin du Roi de Dannemarck à Altona; par M. Wichmann, Doct. en Méd. Médecin de la Cour à Hanovre, Corresp. de la Soc. Roy. des Sciences de Gottingue, & membre de celle des curieux de la nature de Berlin. A Gotting. chez Dietrich; à Strasbourg, chez la veuve Konig, 1782. *in*-12. de 62 pag.

La maladie qui fait le sujet de cette savante épître, n'avoit pas encore été bien observée, & quoiqu'on lise dans les Auteurs anciens quelques passages qui la concernent, il faut, sans contredit, regarder M. Wichmann comme le premier qui l'ait parfaitement décrite. On doit éviter avec soin de la confondre avec quelques autres qui lui ressemblent, telles que la pollution nocturne, la gonorrhée simple, &c. Elle en differe en ce que le malade, sans y penser, sans le savoir, sans spasme vénérien, & n'y étant excité par aucun objet extérieur, perd de temps en temps une humeur séminale qu'il rend au même moment qu'il va à la garde-robe. Cette déperdition est ordinairement la suite de l'excès des plaisirs vénériens, quoique souvent on ne la remarque que long-temps après. Elle est accompagnée de l'atrophie, & conduit indubitablement à une phthisie dorsale, incurable si on ne la traite pas à temps. Les remedes proposés par l'Auteur sont les bains froids, l'application de l'eau froide au périnée, les martiaux, le quinquina, les lavemens émolliens. Il faut éviter soigneusement tous les remedes chauds, irritans, ainsi que les alimens trop nourrissans. Cet opuscule renferme, en cinq paragraphes, l'histoire de la pollution diurne, le diagnostic, la description, les suites de la maladie & les remedes qu'on doit y apporter.

Nouvelles Littéraires de Médecine.

On vient de perdre M. Daniel Reichel, qui a continué jusqu'à ce jour l'ouvrage périodique qui s'imprime à Leipsik, pour l'utilité de la Médecine, de la Physique & des Sciences naturelles, & qui a pour titre, *Commentarii de rebus in re naturali & medicinâ gestis*. La rédaction en est aujourd'hui confiée à M. N. Geoffroi Leske, Professeur d'Economie & d'Hist. naturelle à Leipsick, membre des Académies de Gottingue & de Francfort. Ce Savant s'acquittera de ce travail avec habileté & impartialité, d'autant mieux qu'il s'est associé les mêmes Collaborateurs de M. Reichel, & il se propose de satisfaire le goût de ses lecteurs par une variété piquante. M. Franz, Professeur en Médecine, est chargé de la partie qui traite des analyses & des extraits des Livres de Médecine, écrits en françois.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 20 Avril.

ESSAIS *philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des observations relatives aux principes & usages de plusieurs peuples, ou extraits des voyages de M*** en Asie.* 1 vol. *in*-8°. de 430 p. A Paris, chez Couturier fils, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins; & chez la veuve Tilliard, rue de la Harpe, 1783.

L'AUTEUR de cet Ouvrage dédié à M. de Buffon, y fait mention de plusieurs animaux qu'on trouve en Asie & qui méritent l'attention des Naturalistes. Il fait connoître leurs mœurs, leur naturel, leurs propriétés; s'ils sont d'usage en Medecine, la force de leur venin s'ils sont dangereux, les remedes qu'on y oppose. On y trouve des détails intéressans sur différentes especes de couleuvres ou serpens, tels que le *serpent marin*, le *serpent couronné* ou *couleuvre capelle*, le *serpent javelot* ou *couleuvre verte*, le *serpent amphisbene*, le *serpent à deux têtes*, le *serpent poison*, le *serpent brûlant*, le *serpent nain*, le *serpent titan*, reptiles heureusement inconnus dans nos climats. Les crocodiles, les salamandres, les caméléons, les sauterelles, le dragoneau, &c. deviennent autant de sujets d'observations curieuses, ainsi que différentes especes d'oiseaux, de quadrupedes & de bipedes qui se rapprochent de l'espece humaine. Les Naturalistes y liront avec plaisir principalement ce que l'Auteur dit sur l'éléphant, sur le tigre royal, sur les sylvains ou hommes des bois, sur les singes, &c. L'article du dragoneau, reptile qui s'introduit & se nourrit sous la peau de l'homme, mérite d'être lu par les personnes de l'Art, ainsi que tout ce qui concerne la morsure des animaux venimeux. On voit avec peine que le voile le plus épais de l'ignorance & de la superstition couvre une surface de près de deux mille lieues d'étendue & les plus belles contrées de la terre; que pour les accidens les plus ordinaires, dans les maladies les plus simples, les peuples de ces climats, au lieu d'employer les moyens que la nature indique ou qui pourroient être suggerés par l'Art, ont recours aux amulettes, à la puissance des enchantemens, aux prestiges de toute espece, à des recettes superstitieuses ou souverainement ridicules; enfin que les hommes qui paroissoient faits pour être les plus heureux & les plus éclairés, sont aujourd'hui peut-être les plus bornés & les plus misérables de tous ceux qui existent sur la terre. Nous invitons beaucoup les Naturalistes, les curieux, & les gens de l'Art à lire cet écrit, dans lequel ils trouveront quelques vues, des observations curieuses, des détails intéressans sur tous les objets qui y sont traités & des faits dont l'Auteur, qui a parcouru la plus grande partie de l'Inde, a été le plus souvent le témoin oculaire.

Prix proposés par l'Acad. des Sciences.

Un citoyen, qui a desiré de rester inconnu, ayant fondé en 1782 un nouveau prix annuel, consistant en une médaille de la valeur de 1080 liv. en faveur d'un *Mémoire ou d'une expérience qui rendroit le*

opérations des arts méchaniques moins malsaines ou moins dangereuses; l'Académie Royale des Sciences de Paris, avoit annoncé que le sujet du premier prix de ce genre qu'elle donneroit cette année, dans l'assemblée publique d'après Pâques, seroit de *déterminer la nature & les causes des maladies auxquelles sont exposés les Doreurs au feu sur métaux, & la meilleure maniere de les préserver de ces maladies, soit par des moyens physiques, soit par des moyens méchaniques.* La Compagnie a décerné le prix à la piece n°. VII, dont l'auteur est M. Henri-Albert Gosse, de Genève. Cette piece, dit-elle, lui a paru répondre le mieux, de toutes celles qu'elle a reçues, au sujet proposé.

L'on y trouve des observations & des expériences intéressantes, un exposé bien fait des maladies des Doreurs, & un moyen d'en préserver ceux qui dorent de petites pieces, lequel, d'après l'expérience, semble avoir réussi. Mais, en couronnant ce mémoire, l'Académie auroit desiré qu'il eût renfermé aussi des moyens de mettre à l'abri de ces maladies les Doreurs de grosses pieces. L'Auteur paroît avoir profité, jusqu'à un certain point, des idées ingénieuses que contient sur le même sujet un écrit de M. Tingri, inséré dans la premiere partie des mémoires de la Société de Genève, & il semble s'être restreint, comme lui, à ce qui concerne les Doreurs qui travaillent pour les Horlogers. Cependant, vu qu'il est à présumer qu'en donnant plus d'étendue à son *fourneau préservateur*, il seroit possible de le rendre également propre aux Doreurs de grosses pieces, l'Académie engage M. Gosse à tourner les vues de ce côté important, & à tirer de ce fourneau une utilité aussi générale qu'elle semble devoir résulter des expériences particulieres qu'il en a faites.

Elle a cru, à cette occasion, devoir faire une mention honorable de la piece n°. III, ayant pour devise : *Ars datur optima cui recta physica juvat*, dont l'Auteur s'est fort étendu sur les moyens de préserver des effets du mercure les Doreurs de grosses pieces. Mais le fourneau qu'il propose pour y réussir, ne paroît point, par sa disposition, propre à bien remplir l'effet qu'il attend, & il ne rapporte aucune expérience qui constate cet effet.

Cependant, comme il y a dans ce mémoire des vues fort intéressantes, & un exposé très-détaillé des effets plus ou moins fâcheux que produit le travail de la dorure sur ceux qui s'en occupent, l'Académie exhorte l'Auteur à le rendre public, & en même temps à se faire connoître.

Le sujet du second prix de ce genre, qui sera donné l'année prochaine, est de *déterminer la nature & les causes des maladies des ouvriers employés dans la fabrique des chapeaux, particuliérement de ceux qui secretent, & la meilleure maniere de les en préserver, soit par des moyens physiques ou méchaniques, soit par des changemens avantageux dans les différentes opérations de leur travail.* Les mémoires sur ce sujet, ne seront reçus que jusqu'au premier Janvier prochain.

La même Compagnie demande pour celui qu'elle donnera en 1785, consistant toujours en une médaille de 1080 livres, de *déterminer la nature & les causes des maladies auxquelles sont exposés les ouvriers qui mettent les glaces au tain, & la meilleure maniere de les en préserver, soit par des moyens physiques, soit par des moyens méchaniques.* Elle ne se dissimule point la difficulté de ce nouveau sujet, par la nature des opérations des ouvriers qui mettent les glaces au tain; mais elle a cru devoir le proposer par le rapport qu'il a avec celui des Doreurs qu'elle vient de donner, & dans l'espérance de pouvoir recueillir ainsi une suite de moyens de garantir ces différens ouvriers des fâcheux effets du mercure dans les diverses manieres dont ils l'emploient, & de rassembler assez de détails sur ces effets pour pouvoir en former ensuite une histoire bien circonstanciée des maladies qui en résultent.

L'Académie regarde le sujet dont il s'agit ici, comme d'autant plus digne d'occuper les Savans & les Artistes, & d'exciter leur zele, que les ouvriers qui mettent les glaces au tain éprouvent en grande partie les mêmes maladies que ceux qui dorent au feu, quoiqu'ils n'emploient le mercure qu'à froid : car la maniere dont ils en sont affectés, semble fournir une nouvelle preuve de volatilité de ce métal, & montrer en même temps avec quelle facilité il pénétre dans les pores de la peau, puisque le travail principal de ces ouvriers ne consiste qu'à employer du mercure, pour l'étendre sur les feuilles de métal qui doivent servir à étamer les glaces. Les

ouvrages ne feront reçus que jusqu'au premier Janvier 1785.

Les personnes qui composeront pour ces divers prix, adresseront leurs mém. à M. le Marquis de Condorcet, Secrétaire perpétuel de cette Compagnie.

LIVRES ÉTRANGERS.

JOSEP. JAC. PLENCK, *Chirurgiæ Doct. nec non chirurgiæ, anatomes atque artis obstetriciæ Professoris Regii, publici & ordinarii in Regia universitate Budensi, Pharmacologia Chirurgica sive doctrina de medicamentis, quæ ad curationem morborum externorum adhibendi solent.* Pharmacologie chirurgicale, &c. par M. PLENCK, Doct. en Chirurgie, Professeur Royal de chirurgie, d'anatomie & de l'art des accouchemens dans l'Université Roy. de Bude. A Vienne, chez Grœffer; & à Strasbourg, chez la veuve Konig, 1782. *in*-8°. de 474 pag.

Voici le premier recueil pharmacologique uniquement consacré à la chirurgie. Tandis que les autres parties de cet art tendent à leur perfection, celle-ci paroît presque ignorée. Qu'en est-il résulté? C'est que la plupart des Chirurgiens n'ont qu'une connoissance légere & imparfaite des médicamens. Beaucoup de Médecins célebres n'ont pourtant pas négligé de faire entrer dans leurs recueils de matiere médicale les remedes chirurgicaux. Mais les notions qu'ils en donnent sont insuffisantes, éparses, & absolument hors de l'ordre chirurgical; de maniere que le jeune Chirurgien ne peut puiser dans ces livres une exacte connoissance des médicamens qu'il prescrit. C'est pour remédier à ces inconvéniens, que le savant M. Plenck a composé ce dispensaire qui est divisé par classes; les remedes chirurgicaux, tant internes qu'externes, y sont bien spécifiés; car aux noms allemands & officinaux, l'Auteur y ajoute toujours celui de Linné; suit l'indication aphoristique de leur saveur, de leur odeur, de leurs vertus & des maladies dans lesquelles chaque médicament a été employé avec ou sans succès. Cette notion historique est très-bien faite.

P. J. VASTAPANI, *amplissimi Taurinensis medicorum Collegii socii, nec non medici in nosocomio urbis majori vicarii, de chinachina in synochis putridis animadversiones*; c'est-à-dire, Remarques sur l'usage du quinquina dans les synoques putrides, par M. P. J. VASTAPANI, associé au College Roy. de Médecine & Médecin du grand Hôpital de Turin. A Strasbourg, chez A. Konig, 1783, *in*-8°. de 162 pag.

Cet écrit parut, en 1775, à Turin pour la premiere fois; les exemplaires en étoient fort rares; c'est donc un vrai service rendu aux Médecins, d'avoir fait paroître cette nouvelle édition. Il y est fait mention de l'analyse du quinquina, de sa maniere d'agir dans les fievres intermittentes, des mauvais effets qui résultent de son usage dans les synoques putrides, des causes, des symptômes de ces fievres de mauvais caractere, qui sont souvent épidémiques, & de la qualité antiseptique du quinquina.

Cet ouvrage est en deux parties. La premiere forme une espece de dissertation divisée en 29 sections. La seconde présente l'histoire de quinze malades attaqués de fievre synoque purride, qui ont usé du quinquina. M. Vastapani a soin d'offrir un journal des effets marqués de cette écorce. Il assure qu'elle est plus propre à augmenter qu'à diminuer la maladie, qu'elle donne lieu, en forçant la stagnation des humeurs, au développement de leur disposition à l'acrimonie. Son usage devient par-là beaucoup plus nuisible que salutaire, lors même que l'on auroit préliminairement usé des remedes généraux. Cet ouvrage sur les effets du quinquina, mérite d'être recherché des Médecins. Ils y trouveront des observations neuves relatives à l'art de guérir.

NOUVELLES LITTÉRAIRES EN MEDECINE.

Charles-Chrétien Krause, Docteur en Médecine, vient de faire paroître une nouvelle édition des *Institutiones chirurgiæ rationalis Platneri*. Il y a joint des remarques fort savantes & très-utiles, dans lesquelles il s'est attaché à présenter les nouvelles découvertes faites en Chirurgie depuis la mort de Platner.

Christian-Godefroi Gruner, Professeur de Médecine à Jena, a fait imprimer en 1782 & 1783, *Oribasii medicinalium collectorum Lib. I & II, nunc primum Græcè & latinè*, d'après un manuscrit de Moscow, transcrit par M. Matthœi. Ce Savant y a ajouté un fragment de Rufus, *de optimo*

melle, pris du même manuscrit, avec de très-savantes observations.

Ernest-Benjamen Gottleb Hebenstreit vient de donner au Public, *Curæ sanitatis publicæ apud veteres exempla*. Il y traite spécialement de la propreté & des vêtemens chez les anciens Hébreux, les Egyptiens, les Grecs & les Romains. M. Hebenstreit y a recueilli une infinité de choses curieuses, & cet écrit lui fait beaucoup d'honneur.

George-François Chrétien Fuchsius, Professeur de Médecine à Jena, a fait imprimer, *Quædam de doctrinâ atræ bilis ex monumentis veterum eruta*. Il s'est servi utilement des écrits d'Hippocrate, de Galien, de Celse, d'Aretée, d'Oribase, des Arabes & de leurs successeurs.

Jean-George-François Franz, Doct. en Médec. & en Philosophie, Professeur extraordinaire de Méd. à Leipsick, a dessein de donner bientôt au Public, les deux livres des Méd. Hippiatriques grecs, avec la traduction latine de Ruelle, & les observations de l'Editeur, ensuite le *mulomedicina* de Végéce, conferé avec les manuscrits de Gotha, &c. *Serenus sammonicus de re medicâ*, conferé avec les manuscrits de Saderbom, de Breslaw & de Leipsick, & *Æmil. Macer de herbarum virtutibus*, vérifié sur un manuscrit de Leipsick. Il y aura des remarques sur tous ces manuscrits. Le même Professeur se propose de publier encore une *Archæologia artis obstetriciæ & puerperii*.

Henri-Auguste Wrisberg, Professeur de Médecine & d'Anatomie à Gotting. vient de faire réimprimer *Joan. Georgii Rœderer* & *Caroli G. Wagler tractatus de morbo mucoso, annexâ præfatione de trichuridibus, novo vermium genere*. C'est un opuscule sur une affection muqueuse, épidémique, qui regne à Gottingue. On y trouve une description exacte de la maladie, des observations, & la maniere de la guérir ; cet écrit ne peut manquer d'être accueilli par les Praticiens.

Ernest-Godefroi Baldinger, Professeur en Médecine à Gottingue, qui vient d'être nommé Médecin & Conseiller du Duc de Hesse-Cassel, & qui a prononcé dernierement un discours inaugural sur la Médecine-pratique, dans l'illustre College Carolin, va donner à Brême une nouvelle édition de la Pharmacopée d'Edimbourg, augmentée & enrichie de ses remarques.

On va publier incessamment, *Halleri Prælectiones in medicinam forensem*. Cet ouvrage offre un grand nombre d'excellentes observations, qui éclaircissent la partie de la Médecine légale.

Christian-Godefroi Gruner, de Jena, vient de faire imprimer *Critische*, &c. c'est-à-dire ; Relations critiques sur les opuscules académiques de ce pays & des étrangers.

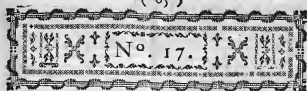
On vient de publier, à Vienne, *Versucheiner*, &c. c'est-à-dire, Essai d'histoire de Physiognomonique & des autres Sciences qui y ont rapport. Ce livre contient beaucoup de choses recueillies d'après les anciens Médecins, dignes d'être lues. Tout ce qui regarde la Prosopocopie médicinale & qui peut être utile dans la semeiotique, s'y trouve réuni avec soin.

Chretien-Gotthier Erchenbach, nommé depuis peu membre honoraire de la Société économique de Leipsick, vient de donner pour sa promotion au Doctorat en Médecine, *specimen de liquoribus salinis officinarum eorumque virtutibus medicis* ; opuscule élégamment écrit. A ce sujet, Ernest Gotthier Bose a publié un programme, *de fabrica vasculosa vegetabili & animali*.

Ch. Gott. Frédéric Webel, Maître-ès-Arts, a publié pour son Doctorat en Médecine, une Dissertation *de sputis*, dans laquelle on trouve tout ce qui a rapport à l'origine, aux causes, & aux especes de crachats. Le Professeur J. C. Gehler y a joint un programme, *de utero in partu rupto*.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordelirs, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de* 9 *liv.* 12 *sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 27 Avril.

RECUEIL *de pieces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'Eglise de Saint Eloy de Dunkerque, imprimé & publié par ordre du Gouvernement*, A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR, 1783, *in*-8°. de 87 pages.

A l'occasion d'un nouveau portail & de nouveaux piliers à construire dans une Eglise de Dunkerque, on a été obligé d'exhumer 816 cadavres. Une opération de cette nature requéroit de grandes précautions & les plus sages mesures. Elles ont été indiquées dans un mémoire présenté au Corps municipal de cette ville par M. Hecquet, Chirurgien-major des Hôpitaux du Roi, chargé de la direction de ce travail dangereux. M. de Calonne, Intendant de la Province, fit examiner ce mémoire par MM. Laborie, Parmentier & Cadet de Vaux, lesquels en l'approuvant, ont suivi le plan indiqué & proposé les moyens les plus capables de prévenir les accidens qui auroient pu arriver, & l'événement a été aussi heureux qu'on pouvoit l'espérer.

Deux grands moyens de prévenir les effets du méphitisme sont la chaux vive & le feu. Il faut d'abord avoir une ample provision de lait de chaux & des fourneaux; on se munit de nitre, de vinaigre, de poudres fumigatoires, de crochets pour l'exhumation des corps; il étoit prescrit ici de se servir de bêches & non de pioches, afin de travailler le corps droit, d'observer des intervales d'un jour ou deux dans l'enlevement des terres, & de tenir pendant le travail, des fourneaux allumés; d'inonder de lait de chaux, les cadavres, les cercueils, les caveaux; d'enlever les débris putrides avec des chaînes de fer, de brûler les cercueils, de transporter les terres sans les passer à la claie pour séparer les ossemens, (cette ventilation pouvant répandre des émanations méphitiques); de descendre dans les caveaux à l'aide de chaînes de fer, d'y projetter auparavant à plusieurs reprises du nitre brulant, des resines, des bois odotiferans, &c.

Conformément à ces instructions, le travail des exhumations a été commencé le 26 Février, sous la direction de M. Hecquet. L'on n'avoit cessé d'enterrer dans cette Eglise que depuis 1777. Le 27 Février dernier, 43 cadavres ont été exhumés; il s'en est trouvé de presqu'entiers, les cercueils étoient bien conservés, excepté leur fond. Les ouvriers se lavoient les mains de temps en temps dans du vinaigre, & buvoient un verre d'eau-de-vie de genievre. A mesure que les exhalaisons s'élevoient, on faisoit porter des réchauds, détoner du salpêtre, brûler des poudres de cascarille, de benjoin, de canelle, & autres plantes aromatiques. Il est arrivé très-peu d'accidens, & ceux qu'on a observés sont dûs plutôt à l'imprudence des personnes qui s'y sont exposées qu'au défaut de lumieres ou de moyens.

L'on s'est convaincu, dans le travail de cette exhumation, que la détonation du nitre qui donne un air pur ou déphlogistiqué, fait du bien dans cette circonſ-

tance; qu'on retiroit beaucoup d'avantages du lait de chaux répandu en abondance sur les sources du méphitisme; que les brasiers ardens ou le feu étoient propres à détruire une mophete, &c.

On a remarqué encore d'autres phénomenes, tels que la conservation de certains corps au milieu d'autres putréfiés, ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'état de sécheresse ou au défaut d'humidité où se trouvent certains corps usés & desséchés par l'abstinence ou par la longueur des maladies & comme *momifiés*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. On voit à Sainte Génevieve un Maure ainsi desséché naturellement dans les sables de l'Arabie, qui se conserve sans corruption depuis très-long-temps.

L'on a cru appercevoir la preuve que certaines maladies putrides, ou contagieuses, la petite-vérole même, pouvoient se communiquer par la voie de l'air ou des émanations des cadavres qui en avoient été la proie. Mais, cette possibilité, qui n'a pas été niée pour quelques cas particuliers, cette exception à la loi commune, enfin cette précaution même à le faire remarquer, à le noter, ne serviroient qu'à confirmer le principe établi sur la doctrine des contagions & qui refuse la voie de l'air pour leur communication. Mais comme il n'y a rien de si difficile à constater qu'un fait de cette nature, pour qu'il pût être admis sans restriction, il faudroit s'assurer, avant tout, que le sujet qui en a été atteint, n'en avoit pas reçu le principe d'ailleurs, ce qu'on peut mettre ici en doute, puisque la maladie s'est déclarée subitement, circonstance qui suppose toujours d'après toutes les observations connues sur la petite-vérole, une infection antérieure à cette époque, c'est-à-dire, un premier temps de maladie, qui est celui de *l'incubation* du levain, lequel précede constamment de quatre ou cinq jours celui de l'invasion ou de la premiere apparition des symptômes. Combien de fois n'a-t-on pas disposé à l'inoculation des sujets qui couvoient déja le principe de la maladie?

L'explication chymique des effets des moyens employés pour la désinfection, conseillés à ce sujet, donnée par les Chymistes de la Capitale, nous a paru très-satisfaisante & conforme aux principes les plus reçus, & nous croyons que cet écrit peut être d'un très-grand secours dans toutes les circonstances semblables.

Extrait du Mémoire de M. CAULLET, sur les dangers auxquels sont exposés les Doreurs.

Tout le monde connoît les dangers auxquels expose la profession de Doreurs en grand ou de grosses pieces, obligés d'employer des matieres pernicieuses telles que le mercure, le verd-de-gris, la poussiere de tan, & presque tous les acides minéraux & végétaux. On sait encore que les toux seches, les crachemens de sang, les ulceres à la bouche & au nez, la paralysie, les tremblemens de membres, &c. sont les maladies les plus fréquentes qu'on observe parmi les personnes de cet état. L'Académie des Sciences ne pouvoit donc pas indiquer un sujet de prix ni plus utile, ni plus propre à remplir les vues du fondateur du prix. Ce sujet proposé a donné lieu à deux mémoires qui ont été distingués, l'un de M. Goffe, & qui a été couronné, l'autre de M. Caullet de Veaumorel, dont l'Académie a fait une mention honorable, en l'invitant à se faire connoître & à imprimer son mémoire. Cet Auteur a bien voulu nous en donner un extrait, que nous nous empressons de publier, en lui témoignant toute notre reconnoissance & certains qu'il ne peut manquer d'être accueilli favorablement, sur-tout à raison de son utilité.

Aux Rédacteurs de la Gazette.

J'ai lu, avec bien de la reconnoissance, dans votre Gaz. derniere, que l'Académie des Sciences a fait une mention honorable de la piece n°. 3, ayant pour devise, *Ars datur optima cui recta physica juvat*; quelle désire la voir imprimer & en connoître l'Auteur, & qu'après l'avoir loué de s'être fort étendu sur les moyens de préserver des effets du mercure les Doreurs de grosses pieces; cette illustre Compagnie ajoute qu'elle présumoit que le *fourneau* que l'Auteur proposoit ne paroissoit point remplir l'effet qu'il en attendoit, ne rapportant d'ailleurs aucune expérience qui le constatât.

Je vous avoue, MM., que j'ai été persuadé pendant quelque temps, que l'on s'étoit mépris dans les annonces sur la devise du mémoire ou sur les modeles & qu'on avoit substitué un *fourneau* aux deux modeles de cheminée que j'avois

déposés à l'Académie; car les annonces n'ont fait mention que d'un fourneau, & pour peu que l'on ait idée du travail en grand des Doreurs de Paris, on fait que ce moyen est très-insuffisant. Vous verrez, MM., si la description que je vais vous donner des moyens que je propose, vous donne l'idée d'un *fourneau*.

Ces moyens consistent 1°. en une cheminée en forme de hotte, au haut de laquelle je place un réchaut de feu pour déterminer un courant d'air qui fait l'effet de deux ventilateurs propres au derochage à l'eau-seconde; l'un pour le derochage à l'eau-forte, l'autre pour l'avivage & la préparation de l'amalgame, & les deux ensemble n'occupant que l'espace d'un grand baquet; 2°. en un masque qui préserve entierement de l'inspiration nuisible des acides ou des gas; 3°. en deux cheminées absolument nécessaires aux Doreurs en grand.

La premiere que j'ai désignée, sous le nom de *cheminée de circulation*, est une construction de six pieds de largeur sur trois de profondeur. Sous la hotte de cette cheminée est une paillasse, comme dans tous les laboratoires de chymie, de six pieds de largeur & de trois de profondeur; elle est appuyée par les deux extrémités sur les deux parties latérales qui ferment la cheminée: par la partie postérieure elle porte sur un faux contre-cœur, dont la partie supérieure est élevée de terre de six pieds, & dont le plan postérieur est éloigné d'un pied du vrai contre-cœur; deux jambages de deux pieds & demi de hauteur la supportent inférieurement. Une hotte pyramidale à trois faces, mais peu élevée, appuyée contre la muraille, couvre la paillasse, & l'espace contenu entre le faux contre-cœur & le vrai, par ce moyen, forme un cul-de-sac qui force la fumée à descendre entre le faux & le vrai contre-cœur, lesquels forment ensemble, avec les deux parties latérales, le commencement des tuyaux de circulation, dont l'ouverture a à cette entrée sept pieds de largeur sur un pied de profondeur. Ce tuyau descend en diminuant obliquement de gauche à droite, de sorte que son extrémité parvenue à deux pieds de distance de la muraille située à droite, & à quatre pieds perpendiculaires de la partie supérieure du faux contre-cœur, se trouve située un pied au-dessus d'une nape-d'eau de sept pieds de longueur sur un de largeur. Les cinq autres pieds restant sous l'obliquité de l'inclinaison du tuyau sont divisés en autant de cloisons verticales qui forcent le mercure réduit en vapeur, à circuler en montant & descendant dessus cette nape d'eau de sept pieds, & par conséquent à se condenser à la surface & à se précipiter dans le fond du reservoir. Ce reserv. est formé de deux plans inclinés, dont les plus étroites extrémités se joignent inférieurement dans le milieu & forcent, par leur inclinaison, les globules de mercure (1) à se réunir dans le centre, où on peut le recueillir entierement, en tirant une boule qui forme une ouverture pratiquée antérieurement & inférieurement sous la paillasse de cette cheminée. Les tuyaux de circulation formés par les cloisons verticales, dont je viens de parler, s'unissent latéralement à gauche, après environ 18 pieds de circulation sur l'eau, qui n'occupent jamais que cinq pieds d'espace, au tuyau d'une cheminée ordinaire qui forme la continuité, & qui a de plus l'avantage d'être propre à donner issue aux vapeurs nitreuses. J'avois cité dans mon mémoire les cheminées de Transylvanie, que le Traduct. de M. Franklin a rendu sous le nom de *chauffoirs*. J'ai cru que l'expérience du Doct. Franklin devoit suffire & pouvoir suppléer à celles qu'on semble avoir désiré, puisque les mêmes principes étoient adoptés à mes moyens. D'ailleurs, j'avois chez moi de quoi convaincre les plus incrédules à cet égard, me servant moi-même de ces cheminées.

La paillasse de la cheminée de circulation que les Doreurs appellent *forge*, recevoit le baquet d'eau-seconde qu'ils tiennent toujours inconsidérément dans le milieu de leur attelier, & dans lequel ils trempent leurs pieces toutes brûlantes & encore pénétrées de mercure. On conviendra aisément qu'une atmosphere continuellement chargée d'acide nitreux rendu rutilant par l'addition du phlogistique & devenu encore plus actif par la chaleur qui augmente sa volatilisation, ne peut que devenir un moyen très-propre à hâter la destruction

(1) Objet très-économique qui pouvoit rendre aux Doreurs le mercure qu'ils avoient employé, & soustraire à l'atmosphere les molécules qui s'y volatilisent.

de ces malheureuses victimes de notre luxe. C'est donc cette raison qui m'avoit fait adopter la proportion de cette cheminée de six pieds de large, nullement ressemblante à un fourneau (1), pour préserver les ouvriers de cette funeste vapeur. Ayant égard à cette absolue nécessité, autant qu'à la variété des causes de leurs maladies, j'avois trouvé un moyen de placer un réchaud de feu qui produisoit l'effet d'un ventilateur propre à attirer & conduire l'acide nitreux volatilisé & provenant du derochage, ouvrage continuellement nécessaire & pratiqué sans précaution au milieu des atteliers où il y a toujours des pieces de cuivre plongées dans des baquets d'eau chaude. Le même ventilateur divisé en trois parties étoit utile, 1°. au premier derochage à l'eau seconde; 2°. au second derochage à l'eau forte pure, & 3°. à lavivage; il ne tenoit que l'emplacement qu'auroit occupé un baquet. L'économie du terrein devoit être considérée dans les grandes villes où se trouvent ces sortes d'atteliers, se réunissoit à celle de la dépense, & le Doreur, qui recueille à peine cinq pour cent par mois du mercure qu'il employe dans les meilleures forges, étoit assuré d'en recueillir au moins 80 pour 100. Connoissant d'ailleurs le danger de toutes les opérations des Doreurs, j'avois présumé que je ne devois pas me borner à éviter des vapeurs mercurielles seulement, étant bien convaincu que tous les acides nitreux, vitriolique, marin, celui de la crême de tartre en combustion, du vinaigre radical développé du verd-de-gris, dont il entraîne des particules en s'élevant, le gas du plomb allié au cuivre, celui du cuivre même, l'inspiration de la poussiere de tan unie à la chaux, la lotion de l'amalgame d'or & du mercure avec les mains, les chaufferettes dans lesquelles le mercure tombe en hiver dans le temps de l'avivage, les mains trempées dans l'eau mercurielle affoiblie, dans laquelle les ouvriers lavent leurs pieces avivées, & beaucoup d'autres manipulations qui ont l'air d'être innocentes, peuvent produire les plus funestes effets & méritoient des précautions autant que des réformes.

Je ne vous donnerai point, Messieurs, la description de l'autre cheminée de cinq pieds de large, (ce nombre de deux cheminées, dans un attelier de Doreurs, ne doit point surprendre, puisqu'ils sont dans la nécessité d'en établir jusqu'à quatre absolument nécessaires pour mettre en couleur les pieces dorées (2)), ni celle du masque que j'avois proposé, parce que je sens que je suis déja très-prolixe dans la légere esquisse que je vous présente; mais comme l'Académie des Sciences a bien voulu se rendre à ma sollicitation en me faisant remettre mes modeles & mon mémoire paraphé, afin de contribuer à accelerer une impression exacte, j'engage, en attendant que je puisse me rendre à ses voeux, ceux qui s'y intéressent à venir les voir chez moi, & à juger par eux-mêmes de cette lettre, & de la différence qu'il y a entre le fourneau que vous annoncez, & le plan des modeles dont je viens de vous entretenir.

J'ai l'honneur d'être, &c. CAULLET DE VEAUMOREL, *D. en Méd.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES EN MEDECINE.

Jean Theophraste Daehne, Maître-ès-Arts, a fait imprimer la premiere partie d'une Dissertation physico-chymique sur les eaux de Leipsick. Il fait, à ce sujet, des recherches sur leur nature, traite des parties qu'on rencontre ordinairement dans les eaux potables, montre la nécessité & l'utilité d'en faire l'examen, ainsi que la difficulté qu'on y rencontre; il termine sa dissertation par la description des eaux d'usage à Leipsick.

(1) Car les Doreurs mettent le charbon sur la paillasse couverte de cendre, tandis que les fourneaux ont des cendriers propres à les recevoir pour hâter la combustion des matieres propres à entretenir le feu, & à établir un courant d'air.

(2) Les Doreurs ne peuvent mettre en couleur une piece dorée dans la même cheminée où ils sechent leurs pieces avivées sans risquer de la couvrir une seconde fois du mercure qui s'éleve des pieces qui sont au sechage, ce qui doubleroit leur ouvrage & le gâteroit infailliblement.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, d'faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 4 Mai.

RAPPORT de MM. COSNIER, MALOET, DARCET, PHILIP, LE PREUX, DESESSARTZ, & PAULET, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, sur les avantages reconnus de la nouvelle méthode d'administrer l'électricité dans les maladies nerveuses, particulierement dans l'épilepsie & dans la catalepsie; par M. LE DRU, connu sous le nom de COMUS, *lu à l'assemblée de cette Faculté dite du* prima mensis, *tenue au mois d'Avril 1783, précédé de l'apperçu du système de l'Auteur sur l'agent qu'il emploie & des avantages qu'il en a tirés; imprimé par ordre & aux frais du Gouvernement.* A Paris, de l'Imprim. de P. D. Pierre, Imprim. ordinaire du Roi, &c. rue S. Jacques, 1783. *in-8°.* de 115 p.

M. le Dru commence par donner ses idées sur le fluide électrique, sur la nature & sur la maniere dont il croit qu'il agit dans l'économie animale.

» Le fluide universel, dit-il, est la » chaîne que l'Auteur de la nature em- » ploie pour lier & faire mouvoir tous » les êtres : cet agent forme un plein » de contiguité dans l'espace immense » qui renferme & constitue l'univers. » C'est à ce fluide & à son plein non-ab- » solu que nous devons les influences, » les rapports & l'harmonie qui consti- » tuent l'organisation de cette vaste ma- » chine ».

Selon M. le Dru, ceux qui ont multiplié les fluides, à raison des phénomenes divers qu'on observe, & en ont distingué de plusieurs sortes, tels que les fluides *lumineux, électrique, igné, magnétique, nerveux, &c. &c.* ont rendu l'étude de la physique inintelligible. La durée & l'harmonie du monde prouvent mieux, dit-il, pag. 2, que tous les raisonnemens possibles, la simplicité de son agent & la grandeur de son Auteur.

Cette idée de l'unité d'un agent employé par l'Auteur de la nature & qui, modifié, suivant les circonstances, de mille manieres différentes, produit les phénomenes les plus étonnans de la nature, ceux qui sont le moins à la portée de nos sens, nous a paru neuve & sublime. Elle ne pouvoit appartenir qu'à un homme de génie, accoutumé à voir les objets en grand, à saisir leurs rapports physiques, leur enchaînement, le véritable moteur des mouvemens de la nature, enfin à celui qui, à force d'expériences & de faits bien vus, étoit parvenu à en connoître pour ainsi dire la clef.

Cette idée simple & naturelle, que l'Auteur développe, devient féconde & sert à donner l'explication d'une infinité de phénomenes.

Ce fluide universel, dit-il, renfermé dans le point spermatique que les physiologistes nomment, *punctum saliens*, qui doit produire l'animal, le développe, l'augmente, l'entretient & le détruit enfin: Amalgamé avec la substance des nerfs, il porte le nom de fluide nerveux; il est, dans cet état, le ministre des sensations, le principe du mouvement & de la vie, le principal agent des fonctions de tous les organes. D'après cette idée, il ne peut survenir, dit M. le Dru, aucun dérangement dans l'économie animale,

aucune lésion dans les fonctions, que la circulation de ce fluide ne se trouve interceptée ou dérangée ; & dans toutes les maladies, selon ce Physicien, la substance nerveuse est plus ou moins affectée ; mais il y en a qui paroissent lui être plus particulieres & qui semblent se borner à troubler l'ordre de ce fluide &c.

L'Auteur range ces maladies sous deux classes ; dans la premiere, sont celles qui dépendent d'un mouvement tumultueux du fluide nerveux, portant toute son action vers l'origine des nerfs & suspendant le sens intérieur; ce sont celles qui sont accompagnées de grands mouvement convulsifs ; la seconde comprend celles qui reconnoissent pour cause une sorte d'inertie & de repos dans le fluide nerveux, un défaut de mouvement qui produit l'engourdissement des parties, suspend le sens intérieur comme dans la catalepsie.

D'après ces idées, la premiere indication qui se présente à remplir, suivant M. le Dru, c'est d'exciter par quelque moyen l'action du sens intérieur, & de rétablir la circulation habituelle qu'avoit le fluide nerveux avant l'accident ; soit en calmant sa fougue impétueuse, soit en rétablissant l'équilibre dérangé. L'Auteur dit qu'on a recours ordinairement aux stimulans qui, pris à petite dose, ne produisent que peu d'effets & qui, à plus forte dose, guérissent quelquefois en occasionnant divers accidens ; mais il pense que tous ces remedes n'agissent qu'en raison d'un principe, toujours le même, qui est le fluide universel qu'ils contiennent en plus grande quantité que d'autres.

M. le Dru donne à ses principes tout le développement nécessaire, & ce qui est plus précieux encore, en fait la plus heureuse application dans le traitement des maladies nerveuses. Après plusieurs tentatives couronnées de succès & peu connues d'abord ; il s'est hasardé à demander une expérience autentique, des témoins & des Juges. On a choisi, par ordre du Gouvernement, douze sujets qui ont été soumis à l'électricité administrée à sa maniere. Sept Médecins de la Faculté, dont on voit ici les noms, ont été nommés Commissaires pour en suivre & certifier les effets. Tel est le sujet du rapport qui suit, & dont on rendra compte dans la Feuille suivante.

✠ *Observation de M. PETIT, Médecin de Mgr. le DUC D'ORLEANS, sur les effets de l'Eau médicinale ou l'eau de M. Husson.*

J'ai été appellé depuis peu chez Madame de la Motte, maison d'un Fayencier, vis-à-vis l'Assomption, rue Saint Honoré. Cette Dame étoit âgée d'environ 32 ou 33 ans, d'une bonne constitution, assez replette, sujette cependant à des accès d'asthme qui lui prenoient de temps en temps. Lorsque j'arrivai chez elle, je la trouvai sans pouls, les extrémités étoient froides, le visage rouge, le ventre tendu, avec des douleurs considérables & allant fréquemment à la garde-robe. Lui ayant demandé ce qui lui avoit occasionné ces accidens, elle me dit qu'elle avoit pris le jeudi dans la matinée, de l'eau médicinale de M. Husson, que deux heures après l'avoir prise, elle avoit été attaquée de douleurs d'estomac, de vomissemens fréquens, & d'un grand dévoiement avec des douleurs considérables, qui ont toujours continué jusqu'au Dimanche. Je lui conseillai pour lors de prendre de l'eau de veau, des lavemens adoucissans, & d'autres remedes convenables dans pareille circonstance. J'y retournai vers les six heures du soir ; les remedes n'avoient point soulagé la malade ; elle étoit beaucoup plus mal, à l'exception que les douleurs étoient calmées, & que les vomissemens n'étoient point revenus ; mais elle avoit une sueur froide qui me fit bien penser que la gangrene étoit dans les intestins & l'estomac, & qu'elle périroit promptement. L'on m'envoya chercher à onze heures du soir, lorsque j'arrivai elle étoit morte. J'avois proposé aux parens d'en faire l'ouverture, mais ils n'ont pas voulu. L'on m'a dit qu'elle s'étoit fait donner une double prise de cette eau. *Signé*, PETIT, *Méd. de Mgr. le Duc d'Orléans.*

LIVRES ÉTRANGERS.

SUPPLEMENTUM plantarum systematis vegetabilium, &c. c'est-à-dire, Supplément à la treizieme édition du systême des végétaux, à la sixieme édition des genres des plantes, & à la seconde édition des especes des plantes, publié par C. Linné, Doct. en Médecine, Professeur de Botanique & de Médecine à

Upsal, & Direct. du Jardin des plantes. A Brunswik, aux dépens de la Maison d'éducation des orphelins; à Strasbourg, chez Konig, Lib. 1782, grand *in*-8°. de 467 pag. Prix 6 liv. en feuilles.

A peine la treizieme édition du systême du régime végétal du D. Linné venoit de paroître, que cet illustre Naturaliste reçut une collection superbe de plantes de Surinam. L'ardent amour qu'il conserva jusqu'au dernier soupir pour la Botanique, ne lui permit pas de jouir d'un seul instant de repos, avant qu'il eût examiné & classé toutes les plantes de sa précieuse collection. Il se promettoit bien d'en composer lui-même un supplément à ses œuvres, en y joignant quelques nouveaux végétaux d'Afrique, lorsque la mort enleva ce grand homme, au regret de tous ceux qui cultivent l'histoire naturelle. Linné son fils, après avoir laissé couler les larmes occasionnées par une perte si chere, a recueilli avec soin ce qu'il a trouvé de relatif à cet ouvrage dans ses papiers. Il a encore augmenté ce supplément de moitié, avec l'aide de ses amis, qui lui ont prêté leurs herbiers, ou qui lui ont communiqué les plantes nouvelles qu'ils ont découvertes. Il a fait un changement dans la classification des nouveaux genres, en excluant la polygamie qui, dit-il, a été plus nuisible qu'utile à la méthode sexuelle comme l'expérience l'a prouvée. Il y a néanmoins laissé subsister cette classe pour les anciens genres, qu'il n'a point changé de place, pour éviter une trop grande confusion. Autant qu'il a pu, au nom spécifique de chaque plante, il ajoute des synonimes, l'indication du lieu natal, la description, & même les propriétés quand elles lui ont été connues.

Quoique ce supplément renferme 1395 especes nouvelles en 86 genres, il en est cependant encore beaucoup de décrites par les Botanistes modernes, qu'on n'y trouve pas. Linné le fils, à l'imitation de son pere, ne rapporte que les plantes qu'il a vues, soit vivantes, soit desséchées. D'après cela, il ne faut pas s'étonner s'il ne fait pas mention d'un grand nombre de découvertes publiées par MM. Aublet, Horster, Forshâl, &c. Quoiqu'il en soit, les Botanistes ne penvent assurément pas se passer de ce supplement, où les plantes d'Europe n'occupent qu'une très-petite partie.

D. Joan. Hedwigii, &c. *fundamentum historiæ naturalis muscorum frondosorum &c.* c. à. d. Fondement de l'histoire naturelle des mousses feuillues où l'on démontre leurs fleurs, leurs fruits, & la maniere de les propager par semences, avec un arrangement méthodique des genres; par M. J. Hedwig, membre honoraire de la Société économique de Leipsick, & de celle des Structateurs de la nature, à Berlin. Seconde partie. A Leipsick, chez Crusius; à Strasbourg, chez Konig, 1782. *in*-4°. de 108 pag. avec de belles figures enluminées.

Cette suite, promise des observations de M. Hedwig, n'est pas moins intéressante que la premiere. Il nous a évidemment démontré les organes de la génération des mousses, ignorés avant lui; aujourd'hui il nous fait connoître leurs fruits, en nous prouvant par des expériences incontestables, la germination de leurs semences.

Les mousses, malgré leur ténuité & leur espece d'incrustation, mettent souvent autant de temps à croître & à faire mûrir leurs fruits, que les plus grandes plantes. Les semences de la plupart n'acquierent leur parfaite maturité qu'après une année complette. Incarcerées dans l'intérieur de la capsule, leur couleur d'abord jaunâtre ou verdâtre finit par devenir plus ou moins brune. Dans beaucoup de mousses communes, en secouant les capsules dans le temps de la maturité, on voit sortir des semences sous la forme de poussiere. En soumettant au microscope cette poussiere séminale, on en trouve de forme ovale, sphérique, de lisses, de hérissées, suivant les especes. Cette diversité dans la superficie des semences des mousses, annonce qu'elles sont douées d'une tunique semblable à celles des autres plantes; elles ont pareillement des coryledons, une radicule & une plumule. Tout ce que M. Hedwig avance est toujours le résultat de ses expériences les plus exactes, & d'après les plus scrupuleuses observations.

Après avoir démontré l'existence des organes sexuels des mousses, la fécondation & la germination de leurs semences, notre savant Muscographe revient à la définition des mousses. Il termine son travail par une nouvelle disposition méthodique des genres, qu'il fait monter au nombre de vingt-cinq, tandis que Linné l'avoit borné à neuf.

On lui reprochera à coup sûr que ce nombre est multiplié au-delà de ce qui devroit être pour des plantes qui se ressemblent si fort. L'on aura encore droit de se plaindre de ce que les parties d'où les caracteres sont tirés, demandent presque toujours un microscope pour être bien vues. Mais une objection infiniment plus solide, à laquelle il aura de la peine à répondre, c'est que peu de ses genres sont naturels. D'après sa nouvelle méthode, souvent des mousses qui se ressemblent par le plus grand rapport des parties, sont séparées en plusieurss genres, tandis que d'autres, sans aucune analogie, sont réunis en un seul; ce qui sera cause, sans doute, que les Botanistes adopteront difficilement cet arrangement. Malgré cela, nous estimons qu'on ne peut donner trop d'éloges à M. Hedwig, pour ses découvertes physiologiques des mousses, & pour avoir le premier frayé une route inconnue.

Pharmacopœia generalis, c'est-à-dire, Pharmacopée générale, par M. Rinbold Spielmann, Professeur de Médecine, de Chymie & de Botanique en l'Université de Strasbourg, & membre de plusieurs Académies célebres. A Strasbourg, chez Konig, Lib. 1783. *in*-4°.

Cette Pharmacopée offre l'énumération claire & exacte des médicamens anciens & modernes, qui sont aujourd'hui le plus en usage. Les Médecins de toutes les contrées y trouveront les titres de ceux qu'ils prescrivent dans les Pharmacies. L'illustre M. Spielmann y a inséré une quantité de remedes dont il avoue lui-même l'inutilité, ainsi que plusieurs compositions absurdes. Il s'en excuse, en ce que sa collection est non seulement consacrée aux Médecins prudens, mais encore aux personnes qui, par des autorités, des préjugés, ou par d'autres raisons, ne veulent point abandonner les anciennes routes. Il a cru satisfaire par-là aux desirs du Public, qui souvent, au lieu de consulter les Médecins, va chercher dans les boutiques les médicamens qui lui sont vantés par une stupide crédulité. Notre Professeur n'a pas puisé dans les livres les descriptions des remedes dont il rend compte. Il les a exactement faites sur les drogues même & d'après nature, ce qui fait que les détails caractéristiques qu'il en donne different très-souvent de ceux qui se trouvent dans la plupart des autres livres. Il n'a admis aucune préparation qu'il n'ait soumis au creuset de l'expérience. Au nom spécifique de Linné, il ajouté la synonimie vulgaire & officinale, en latin, en françois & en allemand, & cite autant qu'il est possible, les figures des végétaux de Blackwel. Il joint souvent à ses articles la maniere de cultiver les végétaux exotiques, tels qu'ils se trouvent dans le jardin botanique de Strasbourg. Comme les poids & mesures varient selon les contrées, M. Spielmann a rassemblé une concordance de leur valeur respective dans un livre qui présente l'art du Pharmacien. Il étoit à propos d'y indiquer sommairement les vertus des drogues & d'y déterminer la dose des plus énergiques. Ce recueil peut être regardé comme un véritable Code pharmaceutique, très-propre à l'instruction des jeunes Médecins.

Nouvelles Littéraires en Médecine.

Christian-Adalberg Hartwig a donné pour son Doctorat en Médecine, une Dissertation *De non nullis antimonii preparatis eorundemque usu medico*. L'Auteur y traite principalement de l'antimoine crud, de l'antimoine diaphorétique, du mercure de vie, du tartre émétique, du verre d'antimoine ciré, du vin d'antimoine d'Huxham, du régule d'antimoine médicinal, du soufre doré d'antimoine, du kermès minéral, de la teinture âcre d'antimoine, de la teinture d'antimoine tartarisée & de quelques autres teintures. Le programme du Professeur Bose à ce sujet a pour titre: *De stasi humorum à medico clinico & forensi dijudicanda*.

C. Ch. Triaag Richter a fait un excellent commentaire sur les paragraphes 1202, n°. 9, des Instituts de Boerhaave, où il est traité des vomitifs.

C. Ch. Frédéric Menz a traité de l'utilité de l'exercice dans le traitement des maladies.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 11 Mai.

Suite du Rapport des Médecins Commissaires sur les avantages de l'électricité, administrée à la maniere de M. le Dru. Deuxieme Extrait.

Parmi les sujets que M. le Dru avoit traités en particulier, attaqués d'épilepsie, de catalepsie ou d'hystericie, on y distingue sur-tout, Mesdemoiselles le Vasseur, Héron, Boucherat, Ma'po, & un Huissier de la chambre de Madame la Comtesse d'Artois, atteint d'épilepsie. La plupart de ces sujets avoient été vus non-seulement par des gens de l'Art, mais visités par des personnes du premier rang, que la singularité de leurs maladies ou l'humanité avoient attirées chez eux. Mademoiselle Héron, sur-tout fut visitée par Mesdames la Princesse de Brionne, la Duchesse de Villeroy, la Comtesse de Bussy, Messeigneurs le Duc de Chartres, le Cardinal de Rohan, &c. Elle étoit devenue épileptique à la suite d'une peur qu'elle eut en traversant le passage des Mathurins. Le 1er. accès qu'elle éprouva immédiatement après qu'elle fut arrivée chez ses parens, fut suivi de plusieurs attaques de même nature, pendant lesquelles elle avoit un tremblement général, perdoit connoissance, avoit des sueurs froides, le visage violet, la langue noire & gonflée, &c.; & depuis une époque où le son du tambour l'avoit faite tomber au premier coup de baguette qu'elle avoit entendu, le bruit violent qu'elle faisoit avec sa bouche sembloit un roulement de caisse, accompagné d'un battement de pieds. Ses accès duroient quelquefois cinq heures de suite, ordinairement une demie heure, & revenoient plusieurs fois dans la journée; elle éprouvoit des douleurs aigues par-tout le corps, principalement à la tête, entre les deux épaules & au creux de l'estomac, poussant involontairement des cris. Les mouvemens & tiraillemens dans la figure étoient tels, que les yeux en étoient extrêmement affectés; elle étoit plusieurs minutes sans y voir, & des gonflemens dans différens endroits du visage terminoient ordinairement cette scene de souffrances, qui se renouvelloit tous les jours.

M. le Dru commença le traitement par l'électricité, le 31 Juillet 1781; à la premiere vibration qu'il lui communiqua, son tremblement lui prit, ainsi que le roulement de la langue qui imitoit le bruit du tambour; mais en continuant à l'électriser, elle devint tranquille en quatre minutes & reprit ses sens. Demi-heure après, elle étoit dans des convulsions affreuses; les yeux étoient bouleversés, le visage violet, couvert de pustules de la grosseur d'un gros pois; à la troisieme vibration électrique, elle revint à elle; à la quatrieme son visage reprit sa couleur ordinaire, & à la cinquieme les pustules se dissiperent presqu'entierement; la nuit suivante elle eut un accès.

Au mois d'Août, elle en eut 22, dont six dans l'électricité, dix dans la nuit, les autres dans le jour. Elle éprouvoit des coliques violentes à l'approche de ses regles, qui étoient cependant en petite quantité. Dans le mois de Septembre

elle eut vingt attaques, dont dix dans l'électricité, trois dans le jour & sept dans la nuit. Les gonflemens du visage furent moins violens, les regles plus abondantes; elle eut ensuite des douleurs très-fortes aux extrêmités. En Octobre, elle eut trente-deux accès, dix-huit dans le traitement, six dans les intervalles, & huit dans les nuits; les pustules du visage se changerent en une tache assez large qui parcouroit toutes ses parties, mais se fixoit principalement au nez. Elle commença dans ce mois à saliver considérablement, & eut ses regles huit jours de suite sans éprouver d'autre accident qu'une foiblesse dans les jambes. En Novembre, elle eut vingt accès, fut bien reglée, & saliva; la foiblesse fut extrême. En Décembre, elle apprit la mort de sa mere, à laquelle elle étoit fort attachée; elle eut ce jour-là six accès, & seize dans le reste du mois; vers la fin elle eut un peu plus de force, saliva abondamment, eut ses regles, & le gonflement du visage fut moins marqué. En Janvier 1782, elle eut quatre accès, beaucoup de baillemens, saliva encore beaucoup, & fut bien reglée. En Févtier, elle n'eut qu'un accès, beaucoup de baillemens; elle pouvoit alors entendre sans émotion le bruit du tambour & voir l'éclat d'un feu d'artifice, ce qui auparavant lui donnoit des accès. Elle eut encore une salivation abondante & fut bien reglée. En Mars, elle n'eut qu'une courbature l'avant-veille de ses regles, beaucoup de baillemens, & moins de salivation que les mois précédens. Malgré la douleur que lui causa alors la perte de son pere, qui l'affecta beaucoup, elle n'eut aucune attaque; ses évacuations périodiques n'éprouverent aucun dérangement; le mois suivant elle n'éprouva aucune indisposition, n'a rien ressenti depuis, & jouit de la santé la plus parfaite. Elle demeure encore rue de la Harpe, au petit hôtel d'Hatcourt.

Nous avons rapporté cette cure avec détail comme une de celles qui font le plus d'honneur à M. le Dru. On ne peut s'empêcher d'admirer la constance de ce physicien à administrer un secours qui paroissoit augmenter même les paroxysmes de la maladie; & c'est dans cette confiance en l'électricité, qui suppose des principes solidement établis & la connoissance de la marche de la nature & des effets du fluide électrique, que consiste principalement le mérite de M. le Dru.

La suite à l'ordinaire prochain.

OBSERVATION sur une affection de poitrine, par M. P.

Un Officier agé de vingt-six ans fut attaqué il y a environ deux ans d'une maladie aigue de poitrine qui fut caractérisée de fausse péripneumonie, mais dans laquelle il s'étoit vraisemblablement établi une forte inflammation, comme les suites l'ont prouvé. Il ne fut point saigné dans cette premiere affection, & il se rétablit très-mal & très-difficilement; il toussoit de temps en temps, & il y avoit une surcharge d'humeurs continuelle; mais le sujet ne maigrissoit pas sensiblement. Un Médecin consulté sur cet état lui conseilla, entr'autre secours, se faire appliquet un cautere au bras, pendant l'action duquel il se trouva généralement un peu mieux. Une année après son premier accident, il fut attaqué d'un vrai cholera dont il se tira assez heureusement. J'oubliois de dire qu'il étoit survenu, à la suite de la premiere maladie, une dureté d'ouie qui approchoit d'une surdité complette, mais qui étoit plus ou moins forte suivant l'état de l'estomac & les variations du temps.

Ce malade vint à Paris pour se faire traiter de sa surdité; celui à qui il s'adressa lui conseilla de supprimer le cautere. Dès cet instant, il fut toujours plus mal; il avoit de la fievre par intervalles, toussoit, crachoit, mais sans douleur à la poitrine. Ses crachats étoient d'un mauvais caractere, verdâttes, & d'un pus diffous, différent de la mucosité des bronches. Un Médecin consulté lui conseilla de se faire appliquer un vésicatoire au bras, & lui prescrivit l'usage des béchiques & du lait. Alors il n'y avoit de la fievre que par intervalles; la langue étoit chargée, le vésicatoire produisoit très-peu d'effet; il n'y avoit ni douleur à la poitrine, ni sueurs nocturne, ni amaigrissement considérable. Après un repas, dans lequel ce valétudinaire avoit beaucoup mangé & bu, il fut attaqué d'un violent cholera, qui se termina par un vomissement continuel qui lui permettoit à peine de garder le bouillon. Ce vomissement dans lequel il ne rendoit le plus souvent que de la bile, tantôt jaune, tantôt porra-

cées, dura environ un mois, & fut accompagné constamment de douleurs aux hypocondres & à la région épigastrique. Il ne céda à aucun des secours qu'on emploie en pareil cas. Le Médecin l'attribua à des points d'irritation sur le diaphragme. Le devoiement succéda à ce vomissement, qui se dissipa de lui-même. Pendant ce temps, le malade crachoit peu, n'avoit point de sueurs, n'avoit, comme à son ordinaire, de la fievre que par intervalles, & fur-tout le soir. Dans une consultation qui fut faite, les avis furent partagés sur le siege de la maladie. Le foie & les poumons furent également soupçonnés d'en receler le principe; on prescrivit différens secours relatifs aux avis, & la mort qui avoit été prédite eut lieu peu de temps après.

Dans l'ouverture du corps, on trouva la substance du poulmon droit & gauche en suppuration, des adhérences très-marquées du poulmon gauche avec la plevre, & une autre adhérence du lobe inférieur du même côté sur le diaphragme qui étoit phlogosé; le cœur étoit flétri, & ne contenoit plus de sang. Le foie étoit sain, mais la véficule du fiel étoit remplie & prodigieusement gonflée par une bile claire & de peu de consistence.

Remarques sur cette Observation.

On peut conclure de cette observation, 1°. que dans les maladies inflammatoires de poitrine, & lorsque le tissu interlobulaire des poulmons se trouve attaqué, on ne doit point épargner les saignées, quoique le pouls ne soit ni aussi dur, ni aussi tendu que dans la pleurésie, & quoiqu'il n'y ait point de douleur à la poitrine; on doit saigner, sans quoi la suppuration a lieu en place de la résolution qu'on auroit pu obtenir par le moyen des saignées, & cette terminaison peut devenir un jour funeste au malade, comme l'expérience le prouve.

2°. Que lorsque, pour parer à une omission de cette nature, on a recours à un éxutoire, il ne faut point en arrêter l'effet, fur-tout s'il y a à craindre des points de suppuration dans la poitrine.

3°. Qu'il existe des maladies de poitrine, c'est-à-dire des phthisies pulmonaires dans lesquelles il n'y a ni fievre lente continue, ni sueur nocturne, qui sont regardées comme des symptômes pathognomoniques de cette maladie.

4°. Que les vomissemens fréquens que ce malade a éprouvés paroissent avoir été l'effet de l'adhérence, accompagnée de phlogose, entre un des lobes des poulmons & le diaphragme.

De Venise.

La Chambre de santé, écrit-on de cette Ville, a été avertie des progrès que font dans la Bosnie plusieurs maladies qui se sont manifestées depuis quelque temps. Ces maladies se confondent sous l'apparence de petite-vérole, de dissenteries & de fievres putrides; mais comme elles sont déja très-considérables, & qu'elles ont gagné Saraglio, Traunich, Caltero, & principalement les dépendances de Suprés, on a jugé des précautions nécessaires pour arrêter les progrès de la contagion; en conséquence on vient de soumettre la Dalmatie, les grosses Isles, celles du Quarmer, les bonches de Catraro, Castel-Novo, Carzola & la République de Raguse, à une contumace de vingt jours; on la fera observer pour les personnes, les bâtimens, le bétail & les marchandises.

LIVRES NOUVEAUX.

DISSERTATION *sur l'utilité des évacuans, dans la cure des tumeurs, des playes anciennes, des ulceres, &c. précédée d'un supplément à une prmiere dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des playes récentes, par M.* LOMBARD, *Maître en Chirurgie de la ville de Dole, Chirurgien-major en chef de l'Hôpital royal & militaire de Strasbourg, membre de plusieurs Académies, &c. &c.* A Strasbourg, de l'Imprimerie de Levrault, 1783. *in*-8°. de 140 pages.

RÉPONSE *à M.* GORMAND, *Secrétaire perpétuel du College royal des Médecins de Nancy, &c. sur la question :* « Si les cauteres peuvent être quelque préservatif » contre la peste pendant ses ravages; *par M. D.* SAMOILOWITZ, *assesseur des Colleges de S. M. Imp. de Toutes-les-Russies, Doct. en Médecine, Chirurgien-major du Sénat de Moscow, membre de la commission contre la peste dans la même ville, associé de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, de l'Académie royale de Nismes, du College royal des Médecins de Nancy, & du Musée de Paris.*

LIVRES ÉTRANGERS.

Præcipua experimenta de effectibus putredinis in pulmone infantum, &c. c. à. d. principales expériences sur les effets de la putréfaction dans les poumons des enfans morts avant & après leur naissance, &c. Dissertation soutenue pour le Doctorat en Médecine, à Francfort sur l'Oder, sous la présidence de M. le Professeur Meyer, par M. J. Godefroi Richmann. *in-4°.* de 20 pages.

On sait que l'examen des poumons a servi & sert encore de base au jugement qu'on porte, lorsqu'il s'agit de savoir si un enfant étoit mort dans le sein de sa mere, ou s'il est né vivant, c'est-à-dire s'il a respiré. Pour résoudre cette importante question, il étoit nécessaire de constater les phénomenes que présente l'expérience à laquelle on soumet communément cet organe.

D'après les observations des Savans qui se sont occupés de cet objet, tels que Teichmeyet, Ludwig, Hallet, Fabricius, &c. M. Meyer paroît convaincu que les poumons des enfans qui n'ont donné aucun signe de vie ni avant ni après l'accouchement, & qui par conséquent n'ont point respiré, vont au fond de l'eau, soit qu'on les y jette entiers ou coupés par morceaux. De l'experience répétée plus de vingt fois par ce Médecin, il résulte qu'au bout de quelques jours de macération dans l'eau, la substance du poumon, conservant encore jusques-là sa couleur rouge, se dilate; l'eau se trouble; il s'éleve des bulles à sa surface, elle devient fétide.

Ces altérations augmentent tous les jours, & vers le 8e. les poumons s'élevent dans cette eau putréfiée. Lorsqu'on expose au soleil l'eau où plongent les poumons, la putréfaction s'établit plus promptement, & ils surnagent dès le 4e. jour. Les poumons corrompus au point de surnager, achevent dans cet état de se décomposer & de se dilater. Au bout de 11 jours ils retombent au fond & ne reparoissent plus à la surface, quelque temps qu'on les conserve.

Ces expériences s'accordent avec celles de Jœger, de Fabricius & de Buttner; & si quelquefois on a vu que des poumons surnageant dans l'eau où ils s'étoient corrompus, se soient enfoncés dans l'eau pure où l'on les transposoit, c'est parce qu'on les avoit comprimés, & rendus par-là spécifiquement plus pesans que l'eau; car les poumons ne demeurent réellement au fond de l'eau que lorsqu'ils sont en pleine putréfaction.

Il faut conclure, d'après ces expériences, que si la propriété de surnager est dans les poumons un témoignage que l'enfant a vécu hors du sein de sa mere, ce ne put être que dans les premiers jours après l'accouchement, sur-tout en été.

M. Meyer remarque que les poumons d'un enfant qui n'a point respiré, se putréfient plus tard que les autres parties du corps, & que l'air introduit dans les poumons par la respiration est un principe qui hâte leur corruption après la mort. Enfin on observe, d'après les expériences de M. Meyer, que les poumons tirés d'un enfant qui a respiré n'acquierent jamais, par les progrès de la dissolution putride, une pesanteur capable de les précipiter au fond de l'eau, par conséquent qu'ils surnagent.

Errata du N°. 17 de ces Feuilles.

Page 67, prem. col. 14e. & 15e. lignes; qui fait l'effet de deux ventilateurs propres aux derochages à l'eau seconde, l'un pour le derochage à l'eau forte, l'autre pour l'avivage &c. *lisez*, qui fait l'effet de deux ventilateurs propres au derochage, l'un pour le derochage à l'eau seconde, l'autre pour le derochage à l'eau forte, l'avivage, &c.

Ibidem, 2e. col. ligne 16; en tirant une boule qui forme; *lisez*, en tirant une bonde qui ferme.

Ibid. lig. 35, adoptés; *lisez*, adaptés.

Page 68, prem. col. lig. 17; dans des baquets d'eau chaude; *lisez*, dans des baquets d'eau seconde.

Ibid. lig. 28, cinq pour cent par an, du mercure; *lisez*, cinq pour cent, du mercure, &c.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 18 Mai.

Suite & fin du rapport des Médecins, Commissaires sur les effets de l'électricité administrée à la maniere de M. Le Dru, 3e. extrait.

Après les exemples qu'on a cités, on pourroit presque se dispenser d'en rapporter d'autres. M. le Dru a demandé une expérience autentique & il l'a obtenue; elle a été faite sur sept hommes & six femmes, pris dans les Hôpitaux de Paris, & tous attaqués d'épilepsie. Leur état ayant été constaté par un procès-verbal signé des Médecins Commissaires, au mois d'Août 1782, ils ont été soumis au traitement. Il est à remarquer que parmi ces malades (sept hommes & six femmes,) il y avoit des sujets dont l'épilepsie se trouvoit compliquée de paralysie, d'autres, parmi les femmes, chez lesquelles les évacuations périodiques ou n'avoient point fait éruption, ou étoient dérangées.

Il résulte du traitement suivi de ces maladies, 1°. que l'électricité rend dans les commencemens les accès d'épilepsie plus fréquens; 2°. qu'étant continuée, elle les rend plus rares, & en diminue l'intensité lorsqu'elle est administrée dans l'accès même; 3°. que l'électricité favorise en général les sécrétions & les excrétions; 4o. qu'elle réveille, ranime & fortifie le mouvement musculaire; 5°. que quoique fortement administrée, elle n'a produit aucun accident fâcheux; 6°. que loin de donner des tremblemens, elle raffermit la marche & tous les mouvemens.

MM. les Commissaires ajoutent, après avoir exposé ce résultat:

« D'après ces faits, dont la vérité nous » est connue, nous estimons que l'électricité administrée par M. le Dru, dit « Comus, est un moyen puissant pour » diminuer non-seulement les paroxismes épileptiques, mais encore pour » en opérer la guérison ; avantage que » promet l'état actuel de la majeure partie des malades traités, sur lequel cependant nous nous reservons de prononcer définitivement, après qu'un » laps de temps suffisant aura confirmé » les guérisons ».

Fait en la Maison du traitement, rue des Roziers, le 29 Avril 1783.

Signés, Cosnier, Maloet, Darcet, Philip, le Preux, Desessartz, & Paulet.

On ajoute:

« Depuis la date de cet arrêté, l'état » de mieux des malades continue. M. » le Dru a commencé le traitement de » 60 personnes des deux sexes, dont » nous rendrons compte; il paroît avoir » le même succès & même que les cures « seront moins longues, &c ».

Ce rapport contient encore une observation précieuse, fournie par M. Desbois de Rochefort, Médecin de la Faculté, sur l'état d'une femme nommée Clinger, qui a présenté des symptômes très-extraordinaires de spasme & de catalepsie, & qui a été guérie par l'électricité d'une maniere surprenante. Nous la rapporterons comme une des plus remarquables qu'il y ait. Nous nous

dispensons d'ailleurs d'ajouter aucune réflexion à cet exposé. Il suffit de dire que des faits constatés de cette maniere méritent toute la confiance du Public. Aussi, le Gouvernement frappé des avantages que présente l'électricité, indépendamment de l'encouragement donné à cette expérience, se propose de former un établissement pour ces sortes de maladies, & la maison des Céléstins est destinée à cet objet. On ne sauroit trop encourager un genre de secours qui promettant de succès dans une maladie qui fait la désolation de plusieurs familles. M. le Dru, qui a si bien mérité du Public, doit s'attendre à des témoignages d'estime, & déja le titre de Physicien de la Faculté de Médecine lui est promis. Nous croyons que personne n'en est plus digne que lui.

Histoire de la maladie de Christine Walerine, femme Clinger; par M. Desbois de Rochefort, Médecin de la Faculté de Paris. (1)

Cette femme, âgée de 43 ans, est de Phalsbourg en Alsace, & n'a jamais eu d'autre métier que de travailler en linge & faire des ménages. Mariée à 22 ans, elle est devenue mere de huit enfans; elle les a tous nourris, & a fait d'ailleurs deux nourissons. Ses accouchemens ont été heureux, & les suites de couches se sont constamment bien passées. Les maladies qu'elle a éprouvées ont été la petite-vérole, la rougeole, quelques maladies inflammatoires, & une fievre intermittente qui a duré pendant dix-huit mois, sans avoir un caractere régulier.

Il y a à-peu-près quatre ans qu'elle eut, dans le courant d'une année, deux fievres continues qui présenterent quelques symptômes de malignité.

Quinze ou dix-huit mois après ces deux maladies; elle fut prise de douleurs à la plante des pieds, qui lui permettoient à peine de se soutenir; dans le même temps elle eut les yeux dans un état spasmodique; quelque temps après ces accidens, une fois assise, elle se relevoit avec difficulté, les jambes devenoient très-roides.

Il y a deux ans qu'elle fut amenée à l'Hospice Saint-André, établi sur cette Paroisse par M. Desbois de Rochefort, Curé actuel. Sa maladie étoit une fievre continue, accompagnée d'un violent mal de tête & de cécité; le délire survenoit dans le redoublement. Après un traitement convenable, la fievre tomba entierement, la cécité & le mal de tête persisterent dans un degré très-léger; mais d'autres accidens graves succéderent; elle eut de fréquens accès de catalepsie; ils ne paroissoient provoqués par aucune cause extérieure. Quelle que fût sa position, son attitude, son occupation, elle restoit immobile, & cet état qu'on n'observe pas communément dans la pratique, duroit plusieurs heures, quelquefois plusieurs jours. Pendant deux ans que nous l'avons vue & examinée constamment, elle a offert presque tous les accidens nerveux, développés dans la plus grande intensité; tous commençoient par la tension des yeux; tantôt elle éprouvoit des maux de tête cruels, fréquemment la gorge étoit prise de la plus violente constriction, au point qu'elle ne pouvoit rien avaler. C'est dans un de ces paroxismes, qui duroient ordinairement trois ou quatre jours, qu'elle a resté une fois plus de trente jours dans un état d'immobilité parfaite, sans prendre aucune espece d'aliment liquide ou solide, & sans qu'il y ait eu aucune sorte d'excrétion. Rarement la respiration a été gênée, la région épigastrique a été presque toujours douloureuse, mais légérement.

Au commencement de cette maladie, dont les formes ont été aussi variées qu'inquiétantes, l'estomac a été dans une véritable convulsion; elle parut excitée par un minoratif qui n'occasionna aucune selle, & donna lieu à un vomissement qui dura six semaines; elle rendoit ainsi la plus grande partie des alimens qu'elle prenoit. Ce même accident s'est montré quelquefois pendant trois ou quatre jours de suite.

Dans le courant de cette longue affection spasmodique, ni la vessie, ni la matrice n'ont souffert, les regles ont coulé en quantité ordinaire aux époques marquées depuis quelque mois; cependant le flux menstruel étoit moins abondant; mais il faut excepter le temps de l'accès, quelque long qu'il fût, alors toutes les excrétions étoient suspendues.

(1) L'état singulier de ce sujet qui a resté deux ans à l'Hospice de la Paroisse de S. André-des-Arts, a été connu de plusieurs personnes de l'art & de curieux qui désiroient être témoins d'un cas de maladie qui, heureusement, est des plus rares.

Les membres ont été presque toujours dans une fatigue douloureuse, principalement à la suite des accès, & plus il avoit été long, plus la douleur étoit considérable.

Il y a un an qu'elle fut paralytique complettement des jambes & des pieds, pendant une quinzaine de jours, sans qu'on apperçut aucune diminution des autres accidens. Lorsque les accès avoient lieu, elle perdoit ordinairement la raison; ils étoient provoqués par le grand air, l'inactivité, la situation droite, & encore plus promptement lorsqu'elle se mettoit à genoux. Le temps des regles les rendoit plus forts & plus longs; elle n'avoit point d'appétit, mais digeroit bien le peu d'alimens qu'elle prenoit. Il y a environ six mois, cette femme a été délivrée en apparence, pendant plusieurs semaines, des différens symptômes nerveux auxquels elle étoit sujette, mais tout ce temps a été marqué par des douleurs très-cruelles dans les membres. Depuis quelques mois, au commencement de la nuit, la roideur s'emparoit de tout son corps, & ne se dissipoit que vers le matin par des agitations violentes & générales, & principalement par le frottement & le chatouillement des paupieres & des yeux.

Tous les traitemens ordinaires ont été tentés & suivis avec constance; aucun n'a eu d'utilité bien décidée; les saignées de pied, de gorge, les véficatoires, les différens antipasmodiques, les émulsions, le quinquina, &c. ont été mis en usage; comme son mari étoit Peintre & qu'elle couchoit dans la chambre où l'on mettoit les ingrédiens de couleurs, elle fut soumise inutilement au traitement des Peintres.

Telle étoit sa situation lorsqu'elle fut mise entre les mains de M. Comus, qui lui administra le traitement de l'électricité. Le succès fut marqué dès les premiers jours, il augmenta au point de faire espérer l'entiere guérison de cette malade; il subsiste cependant encore un léger état de tension & de roideur vers les muscles du col & du dos; mais quelle différence dans son état, les yeux n'ont plus la même fixité, le teint qui étoit très-plombé devient plus net, le visage & le reste du corps prennent de l'embonpoint, la parole est beaucoup plus libre; elle entend mieux, l'appétit est très-bon, son sommeil n'est plus agité, les différens mouvemens sont développés faciles, elle commence même à avoir beaucoup d'agilité, l'évacuation périodique qui étoit peu abondante est avancée & est beaucoup plus copieuse que précédemment; elle ne duroit que vingt-quatre & trente-six heures, elle dure actuellement trois & quatre jours: deux onces de manne l'ont purgée très-doucement & copieusement sans exciter aucun vomissement: ce qui avoit lieu auparavant; enfin elle peut être rendue aux occupations qui exigent santé & force.

Cependant, avec toutes les personnes qui l'ont vue & suivie pendant longtemps; nous la regardions comme perdue pour la société; & le Curé de sa Paroisse tâchoit de lui obtenir un lit à l'Hôpital des Incurables.

Exposé des effets avantageux du simarouba, contre les flueurs blanches opiniâtres; communiqué par M. le Doct. Guill. Speer, *Médecin à Dublin, à* M. le Doct. Duncan *d'Edimbourg*, traduit du *Medical Commentaries*.

Le sujet qui fournit cette observation est une fille de 25 ans, chez laquelle un travail excessif avoit rendu l'écoulement des regles immodéré, & que cette perte accompagnée de syncope, & suivie de flueurs blanches & d'accès histérique, avoit jettée dans un affoiblissement & une maigreur extrêmes.

Pour arrêter ce flux uterin, & réparer les forces, M. Speer eut recours aux vertus toniques du simarouba, qu'il administra en poudre, bouilli dans le vin rouge de Portugal avec de l'eau, auquel il ajouta deux scrupules d'elixir de vitriol & une once ou deux d'un syrop simple. La malade prit de cette mixture deux cuillerées toutes les trois heures. Au moyen de ce remede, secondé par des lavemens & des injections à-peu-près de même nature, l'écoulement ne tarda pas à diminuer. Mais l'épuisement des forces étoit tel que le bruit d'une porte fermée brusquement occasionnoit à la malade de violentes palpitations. L'emploi d'un laxatif indiqué par la constipation, & d'une potion anodyne détermina une amélioration sensible dans son état; le sommeil revint, les palpitations cesserent, le pouls reprit un bon caractere. La malade buvoit d'une infusion de roses rouges, & prenoit des ali-

mens nourrissans. Enfin l'usage répété de la potion de simarouba, des lavemens, des injections, du julep, empêcha le retour de l'écoulement, raccommoda l'estomac, restitua les forces, & rétablit si heureusement la personne en santé qu'elle s'est mariée quelque temps après.

LIVRES ÉTRANGERS.

De Belladonâ efficaci in rabie caninâ remedio, &c. c. à d. De la Belladone comme remede efficace dans la rage; thèse de Méd. soutenue à Gottingue, par M. Burchard-Frédéric Munch.

On trouve dans la Bibliotheque Chirurgicale de M. Richter de Gottingue, les détails qui peuvent faire connoître le fond de cette thèse; ils ont été communiqués par M. Münch, pere de l'Auteur. Nous nous contenterons de rapporter ici les particularités les plus remarquables de cet écrit. Suivant les observations de M. Münch, la racine de belladone est non-seulement un préservatif, mais un remede contre le virus de la rage, pourvu qu'on l'emploie dans le premier degré de la maladie; car elle est absolument impuissante, lorsque l'hydrophobie est déclarée. L'action résultante de l'usage de cette racine est d'exciter la sueur & d'augmenter la sécrétion des urines dans certaines circonstances, lorsque le virus, par exemple, n'a invicié que superficiellement la peau. Ce remede cause une tuméfaction à la partie offensée, des douleurs lancinantes, & alors l'effet diaphorétique n'a lieu que par le moyen de fortes doses, & après la disparition de la tumeur.

On adoptera volontiers ce raisonnement de M. Münch, que le virus à évacuer dans cette maladie étant un aiguillon intolérable pour les nerfs, on doit naturellement recourir à un remede à la fois diaphorétique & antispasmodique, tel que la belladone.

Une forte dose de cette racine occasionne des vertiges & trouble la vue; un purgatif préparatoire, ordonné suivant les accidens, & l'usage du lait froid, ou quelques cuillerées de vinaigre, les dissipent ordinairement. On conçoit aisément qu'il faut, pour favoriser l'effet sudorifique de la belladone, faisant garder le lit au malade, lui donner des boissons délayantes, lui procurer le sommeil, & bien couvrir la partie affectée.

De spinæ dorsi luxationibus, &c. c. à d. Des luxations de l'épine du dos: Dissertation de Médecine soutenue à Upsal, sous la présidence de M. le Professeur Adolphe Murray, par M. Grillson.

Cette Dissertation renferme une observation très-intéressante pour les gens de l'Art, faite au Lazaret de Stockholm. Un homme ayant été serré par une voiture, eut une luxation de la derniere vertebre du dos & de la premiere des lombes. L'épine du dos se courba en avant; il se fit par de cruelles douleurs une tuméfaction à la partie lésée; le blessé lâchoit involontairement ses eaux. De tous les moyens tentés pour réduire cette luxation, il n'y eut que la douche d'eau froide qui pût être efficace; ce secours continué eut le succès le plus complet, & au bout de quatorze jours de traitement, ni la douleur, ni la gêne, ni la difformité n'existoient plus, & le sujet marchoit comme à son ordinaire.

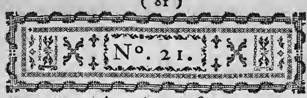
M. Murray remarque avec raison, que l'effet de l'eau froide dans ce cas de luxation est d'autant plus heureux, qu'il a remédié au déchirement des ligamens articulaires, accident qui paroissoit devoir être extrêmement dangereux.

AVIS.

Le prix du Café de santé que nous avons annoncé dans nos feuilles, est de 40 sols la livre. La demeure de M. *Frenehard* qui en est l'inventeur, est à Paris, rue Sainte Marguerite, près celle des Cizeaux, entre un Marchand de bas & un Boulanger, au 3e.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 25 Mai.

Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs, des plaies anciennes, des ulcères, &c. précédée d'un supplément à une premiere dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes; par M. Lombard, *Maître en Chirurgie de la ville de Dole, Chirurgien-major en chef de l'Hôpital R. & militaire de Strasbourg, membre de plusieurs Académies, &c.* Brochure in-8°. de 240 pages A Strasbourg, chez Levrault, 1783.

Cette dissertation est partagée en deux sections. La premiere traite au long des tumeurs tant inflammatoires que froides. M. Lombard ayant observé que leur traitement consiste dans la saignée & dans les purgatifs, considere d'abord la pratique la plus usitée à l'égard de l'inflammation phlegmoneuse & érésypelateuse, & fixe les idées d'une saine aitiologie sur les phénomenes que présentent & la nature & le traitement de ces sortes de maladies. La saignée ne faisant que modérer l'engorgement & favoriser la résolution, n'est, comme doivent le savoir tous ceux qui pratiquent la chirurgie, qu'un secours préparatoire, & dont il seroit dangereux de se contenter, en ce que l'humeur qui, par ce moyen, rentre dans le torrent de la circulation, reproduiroit bientôt le même mal d'une maniere plus grave, si l'on ne lui ouvroit une issue par l'usage des purgatifs, même drastiques. L'expérience prouve tous les jours que les évacuans sont nécessaires pour la cure radicale des tumeurs lors même qu'elles ont abondamment suppuré, & après la cicatrice faite. C'est le moyen de tarir les sources purulentes, de vuider & de dessécher les cellules trop abreuvées, & de disposer l'ulcere à se fermer C'est aussi celui de suppléer à une suppuration désirée qui se fait trop attendre, ou qui s'établit trop lentement.

Cette sage doctrine est revêtue de l'autorité des plus graves auteurs, tels que Galien, les Fabrice, Fallope, Paré, & d'après le témoignage desquels la saignée dans l'inflammation érésypelateuse, par exemple, ne pouvant être que palliative, n'est admise qu'autant que cette maladie affectera la tête, ou qu'elle sera compliquée. En effet, suivant l'Auteur, l'érésypele étant l'effet d'une bile âcre, indique la nécessité de purger, & l'on observe que dans ce cas les saignées lorsqu'on y met toute sa confiance, ne sont propres qu'à affaisser, qu'à flétrir les vaisseaux, à produire la gangrene, à faire dégénérer la tumeur en abcès malin, sur-tout si le sujet est cacochyme, ou s'il habite un lieu humide & mal sain.

Ces dogmes peuvent s'étendre, dit l'Auteur, sur la cure de l'herpès & de l'anthrax, lorsqu'il y a des symptômes de putridité. Mais ils trouvent l'application la plus directe à la cure des tumeurs froides, que les topiques seuls ne peuvent jamais guérir. L'engorgement des glandes, les tumeurs qui occupent la substance même des os cédent encore à l'action des évacuans, combinés avec l'usage ou l'application des résolutifs & des fondans; car si l'on s'en tient aux

topiques, il faut nécessairement que l'humeur résoute & fondue soit reversée dans la masse des liqueurs.

A cette méthode combinée des apéritifs & des cathartiques, l'Auteur assujettit le traitement des tumeurs scrophuleuses, le goëtre, certaines ophtalmies des enfans; les grenouillettes, le *spina ventosa*, & le pedarthrocace, les tumeurs flatueuses causées par l'épaississement & la viscosité des humeurs; l'affection des glandes par le virus vénérien, les nodosités, les exostoses, indiquent également l'emploi des purgatifs lorsque ces congestions ont été ébranlées par l'action fondante du mercure.

Dans la seconde section, non moins intéressante que la premiere, M. Lombard differte sur l'utilité des évacuans, dans la cure des playes anciennes & des ulceres, &c. C'est relativement à la suppuration que l'Auteur considere actuellement les tumeurs qu'il vient de considérer dans l'état inflammatoire. Les purgatifs sont indiqués lorsque le pus est trop abondant ou de mauvaise qualité, ou que les chairs sont engorgées, dures, tuméfiées, & la nature du virus qui entretient l'ulcere, doit déterminer le choix du purgatif.

La résorption purulente est un des accidens où les purgatifs agissent le plus efficacement. L'Auteur expose les causes & les signes de cette resorption, la douleur qui accompagne quelquefois les plaies anciennes & les ulceres, est si cuisante, qu'on ne peut l'imputer, dit-il, qu'à une acrimonie humorale. Les symptômes de la suppuration acrimonieuse sont les dégoûts; les diarrhées, les vomissemens, la fievre, les délires, les mouvemens convulsifs & les assoupissemens. Les ulceres abreuvés par cette fanie, sont de mauvais caractere; on doit tempérer cette âcreté des fluides par des boissons mucilagineuses, & les évacuer au moyen des purgatifs doux.

Tels sont en abrégé les préceptes que M. Lombard a tracés dans cette dissertation en faveur de ses éleves qu'il a eu principalement en vue d'instruire. Des observations de pratique particulieres viennent à l'appui, & présentent des phénomenes remarquables de purridité subitement déclarée à l'occasion des plus légeres causes, de dissolutions d'humeurs dans lesquelles les spiritueux, les cordiaux, les résolutifs aromatiques ou astringens, tels que le kina, le camphre, ne sont rien moins qu'utiles, & où les antiseptiques acides & toniques émolliens sont les seuls convenables, & doivent précéder l'usage des purgatifs.

On voit après cette dissertation, une lettre adressée à l'Auteur par M. Chaussier, au nom de l'Académie de Dijon, dans laquelle cet Académicien porte un jugement raisonné sur cet écrit dont il fait l'éloge le plus juste & le mieux mérité, en adoptant la doctrine & la confirmant par ses propres observations.

Observation très-importante sur les effets du magnétisme animal; par M. de Bourzeis, D. M. in-8°. de 26 pag. A Paris, chez Gueffier, rue de la Harpe, 1783.

L'objet de M. de Boutzeis dans cette brochure est de consigner dans les annales de l'empyrisme décoré du beau nom de médecine, le fatal succès d'un traitement magnétique administré par M. M. à feu M. de Ruz.. Ce particulier, âgé de 67 ans, de la meilleure constitution, se trouva indisposé au mois de Février dernier, sans autre cause que certaines passions de l'ame, telles que la mélancolie ou semblables affections plus morales que physiques. Il éprouvoit de l'inquiétude, une respiration laborieuse, le pouls étoit irrégulier. Son Médecin ordinaire, M. de Bourzeis, sachant qu'il portoit un hydrocele depuis 14 mois, lui conseilla, pour prévenir un épanchement dangereux, de se faire opérer. L'opération fut faite pour la 3e. fois par M. Sabatier. Le même jour M. de Ruz... prit la résolution de se soumettre au traitement magnétique; il n'en eut pas plutôt senti l'action, que les symptômes de l'indisposition, dit-on, du premier jour, reparurent avec plus de violence & d'une maniere alarmante, qui ne permettoit pas de douter que le systême nerveux ne fût trop irritable, pour supporter des secousses vives & répétées. Au bout de quelques jours, le malade ayant les jambes enflées, M. de Bours. voulut bien l'accompagner chez M. M., lequel lui ordonna de se faire faire une saignée, ce qui fut exécuté. Le lendemain on en fit une seconde, d'après laquelle M. de Bourseis pronostiqua un épanchement dans la poitrine. Cependant, M. M. voyoit à la fois chez son malade fluxion de poitrine, fievre putride & maligne, goutte, bile, obstructions, même au cœur. Le jour suivant,

un 3e. Médecin M. Se... fut appellé, qui reconnut avec M. M. les obstructions du foie. On prescrivit les vésicatoires, le syrop d'orgeat, l'oxymel scillitique, on mit le malade dans les bains. Mais malgré sa bonne constitution, malgré sa confiance en M. M. qui répondoit de lui *corps pour corps*, M. de Ruz.. magnétisé durant cinq semaines, mourut le 21 Mars.

Cet événement donne lieu à M. de B. de déplorer la témérité du magnétiste qui prétend employer son agent dans tous les cas, & qui ne sait pas le modifier. Il remarque que ce principe actif & stimulant étoit contre-indiqué dans la maladie de M. de Ruz... ; que les saignées & les bains sont funestes dans l'hydropisie de poitrine, que les engorgemens, les obstructions qui se sont formées pendant ce traitement, furent l'effet des procédés de M. M.; enfin il conclut qu'il n'y a point d'autre agent universel que la nature elle-même.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouveau traitement des maladies dyssenteriques à l'usage du peuple indigent, par M. H. de Montgarny, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &c. A Verdun, chez Christophe, 1783, *in-4°*. de 10 pages.

Tandis que nous recherchons avidement les productions naturelles de l'autre hemisphere, à peine jettons-nous les yeux sur les plantes que notre région nous offre avec abondance; nous les regardons pour ainsi dire avec dedain; seroit-ce parce que nous les foulons tous les jours sous nos pieds. L'étude du Médecin doit spécialement se diriger vers les ressources curatives, modifiées suivant les circonstances, dans le traitement des maladies. Lorsqu'on sait réunir la simplicité à la facilité dans l'usage des remedes, & à la modicité du prix, c'est assurément bien mériter de la patrie. M. Harmand a des droits à cette reconnoissance, en nous faisant connoître aujourd'hui les ressources qu'on peut tirer de la racine de Bryone (*Bryonia alba*, L.) dans les dyssenteries épidémiques. La Pharmacologie nous avoir bien appris depuis longtemps que cette racine récente dissolvoit puissamment la pituite épaisse & gluante en quelqu'endroit qu'elle se soit fixée, en l'évacuant par les selles, & quelquefois par le vomissement; qu'étant seche, elle est plus foible & purge seulement par bas; qu'on l'emploie heureusement dans les hydropisies, l'épilepsie, le vertige, la paralysie, l'hystéricie, l'asthme, la goutte & les maladies chroniques. Mais nous n'avions pas d'expériences bien constatées de ses bons effets dans les dyssenteries. Au contraire, plusieurs personnes de l'Art ont écrit de maniere qu'il n'étoit gueres possible de soupçonner à cette racine des propriétés si salutaires.

On peut citer, en faveur de cette assertion, les deux écrivains suivans: Cartheuser assure que la racine de bryone est de la même nature que le mechoacan, excepté qu'elle contient des principes beaucoup plus âcres, que conséquemment elle opere avec beaucoup de force, & qu'elle occasionne encore différens accidens, sur-tout aux personnes foibles & délicates. Il n'en conseille pas l'usage, ni comme émétique, parce qu'elle agit avec trop de violence, ni comme purgatif par la même raison. Les marchands de drogues ont souvent vendu aux ignorans la racine de bryone, en place du mechoacan.

M. Morand dit que la racine de bryone, mangée en petite quantité, est un poison; réfléchissant sur la nature de ce poison, dont il avoit vu de funestes effets, il l'a examinée & a reconnu qu'il avoit beaucoup d'analogie avec la racine de manioc. Ce jugement sur la racine de bryone, ne doit pas prévaloir, lorsqu'on sait, à ne pas en douter, que les plantes les plus vénéneuses entre les mains d'un habile Médecin, peuvent devenir des médicamens salutaires. La cigue, la pulsatille, l'aconit, &c. plantes déléteres, fournissent néanmoins des remedes héroiques, propres à combattre les maladies les plus opiniâtres. La noix vomique, poison destructeur des quadrupedes, administrée sagement, a, dit-on, réussi en Angleterre contre des dyssenteries épidémiques. Sachons donc bon gré à M. Harmand, de ce qu'il nous présente un remede simple & indigene, pour des affections qui depuis plusieurs années infestent nos provinces. Son opuscule offre d'abord l'histoire de la maladie dyssenterique qui regnoit en dernier lieu dans le Vermandois. Il passe ensuite aux divers traitemens, aux regles générales à observer, au régime des convalescens; il termine par quelques réflexions & une

table relative à quelques remedes. Voici sa maniere d'administrer la racine de bryone dans la dyssenterie.

Celle de Verdun se manifestoit par un dégoût, des nausées, quelques envies de vomir, quelquefois par un vomissement de matieres glaireuses, par un flux de ventre bilieux qui duroit 3 ou 4 jours. On fait prendre au malade un vomitif préparé avec demi-gros de cette racine réduite en poudre fine, délayée dans un verre d'eau froide, pour une dose le matin à jeun. Si au bout d'une heure le vomissement n'a pas suffisamment opéré, on fait prendre une seconde prise, ou aiguiser d'un grain d'émétique trois verres d'eau qu'on donne tiedes à une demi-heure de distance. Dès que le remede commence à produire son effet, on l'aide pendant une heure, avec plusieurs gobelets d'eau tiede. Le lendemain de ce vomitif, on purge le malade de la maniere suivante :

Incorporez demi-gros de racine de brione en poudre dans suffisante quantité de miel, formez-en quatre bols égaux, pour en prendre un de six en six heures. Si cette dose procuroit de trop abondantes évacuations, on la diminueroit, & on l'augmenteroit alternativement.

LIVRES ÉTRANGERS.

Theodor Petri Caelsi, Collegii medicorum Bruxellensium socii, ratio occurrendi morbis à mineralium abusu promissolitis, &c. c. à d. Moyens de remédier aux maladies qui sont produites ordinairement par l'abus des minéraux ; par M. T. P. Caels, membre du College des Médecins de Bruxelles. On y a joint une Dissertation sur l'usage du fer & du mercure dans la guérison des obstructions. A Rome, chez P. Subeundi ; à Strasbourg, chez A. Konig, 1783. Petit in-8°. de 131 pages.

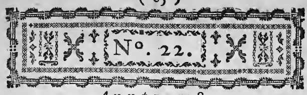
Nous dîmes un mot de cet écrit, dans cette Gazette, année 1781, page 124, lorsqu'il parut pour la premiere fois, comme il vient d'être réimprimé avec l'addition d'une Dissertation que nous croyons être peu connue en France, nous demandons à nos lecteurs qu'il nous soit permis d'y revenir un instant.

M. Caels examine sommairement la nature de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain, du mercure, de l'antimoine, de l'arsenic, des acides minéraux, des sels alkalis-fixes, minéraux, des pierres & terres calcaires, des pierres & terres gipseuses, du soufre commun & du zinc ; il détaille exactement les maladies qui peuvent provenir de leur usage, & indique les médicamens convenables. Le cuivre reconnu de tout temps pour très-dangereux a mérité à juste titre son attention particuliere. Il voudroit, pour obvier aux maux qui résultent de son usage, que dans toutes les villes considérables & autres, on nommât des Inspecteurs pour aller visiter souvent & à l'improviste les aubergistes, les traiteurs, les marchands de vin, & autres artisans, qui se servent de vaisseaux de cuivre étamés, afin de voir si ces ustensiles sont en bon état, & par-là prévenir tous les accidens. Cet ouvrage est terminé par d'excellens préceptes sur les précautions que doivent prendre les mineurs, & en général ceux qui travaillent les métaux & les minéraux.

Un Médecin Italien venoit de faire paroître un discours de Botanique, dans lequel il décrioit les fossiles, pour mieux préconiser les plantes ; entr'autres déclamations, la suivante, frappa spécialement Luc Doralcentius. Combien de fois, dit » le Botanophile, en voulant guérir les « obstructions par le fer, ne les avons « nous pas vu se changer en squirre, ou « en cancer incurable ? Combien de fois « n'avons-nous pas détesté le mercure, « & ses diverses préparations, en voyant « les tempêtes qu'il excitoit si violemment, que nous ne savions quel parti » prendre » ? M. Doralcentius, pour prouver que le fer, loin d'augmenter les obstructions, les guérit au contraire par l'usage de ses préparations, s'étaye du sentiment d'un grand nombre de Médecins célebres. Il présente l'action même directe du mercure dans la même affection, & se contente d'opposer à son antagoniste, l'autorité du grand Haller qui dit : Toutes les obstructions, en tant qu'elles ne sont qu'obstructions, se guérissent par le moyen du mercure.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche premier Juin.

De l'électricité des végétaux; ouvrage dans lequel on traite de l'électricité de l'atmosphere sur les plantes, &c. avec figures en taille douce; par M. l'Abbé Bertholon de St. Lazare, *&c.* Brochure *in-8°.* de 468 pages. A Paris, chez Didot, jeune, quai des Augustins, 1783.

Cet ouvrage est distribué en trois parties. La premiere constate l'influence de l'électricité de l'atmosphere sur les végétaux. Les preuves de cette influence sont tirées de l'analogie des plantes avec les animaux; des effets dépendans de la fluidité de la matiere électrique qui environne la terre; de la nature même de ce fluide actif, pénétrant, analogue au feu; des effets reconnus des météores, produits par le fluide électrique; de l'immense quantité d'eau répandue dans l'atmosphere & qui sert de conducteur à l'électricité, ainsi que le fluide aqueux, propre aux végétaux, &c. Il n'est point de plante qui ne participe plus ou moins aux effets de cette influence; mais M. Bertholon fait remarquer celles qui présentent les phénomenes électriques de la maniere la plus frappante.

Parmi celles-ci, on distingue principalement les plantes grasses, telles que le cierge du Perou, la discipline, les opunzia, le figuier d'Inde, la glaciale, les joubarbes, les aloës, la bourache, la laitue, la poirée, la belladona, le phytolaca, &c. les grands arbres, sont en général des conducteurs plus foibles que les arbrisseaux & les herbes; les fruits mols, charnus & pulpeux, sont aussi fort susceptibles de communiquer l'électricité. Toutes ces expériences & observations prouvent que la présence de l'eau est nécessaire pour transmettre le fluide électrique, & toute substance végétale dans l'état sec, n'y est pas propre.

La seconde partie est destinée à démontrer les effets de cette influence; la germination, l'accroissement, la pousse des tiges, des rameaux & des feuilles, la multiplication des fleurs & des fruits sont autant d'effets de l'électricité, suivant cet Auteur, effets prouvés par les expériences des plus célebres Physiciens, & par l'observation. La végétation est plus vigoureuse dans les lieux où l'électricité est plus abondante, comme dans les pays uniquement fécondés par la lave & les cendres des volcans. Cette seconde partie offre des détails intéressans, des expériences relatives aux effets de l'électricité de l'atmosphere sur la transpiration des plantes, sur leur respiration, sur la circulation de la seve, la nutrition, les sécrétions, la réproduction des végétaux, &c.

L'Auteur n'a pas manqué de soumettre aux expériences de l'électricité la sensitive qu'on sait être affectée & modifiée par le chaud, par le froid, par une légere impulsion, par la simple approche du doigt; cette plante, à force d'être électrisée, perd de sa sensibilité. On rapporte à l'électricité les phénomenes d'irritabilité que présentent l'épinevinette, l'hélianthême, &c. dès qu'on touche leurs étamines. C'est à ce même fluide électrique qu'il faut attribuer, selon l'Auteur,

la propriété de certaines plantes d'être lumineuses, telles que la fraxinelle, la capucine, le lycopodium, &c. dont les parties de la fructification sont chargées de parties sulphureuses & d'huile essentielle.

M. Bertholon n'a pas oublié de considérer l'électricité négative, par rapport aux végétaux; des nuages électrisés négativement, pompent & absorbent l'électricité de la terre, & conséquemment celle des plantes, d'où il arrive que celles-ci, par une transpiration excessive, perdent leur seve & s'affoiblissent.

Dans la 3e. partie de cet ouvrage, M. Bertholon propose des moyens de remédier au défaut & à l'excès de l'électricité naturelle dans les végétaux, dont la vigueur & la santé dépendent d'un juste tempérament entre l'eau & le fluide électrique. L'Auteur observant qu'il y a plus de matiere électrique sur les montagnes que dans les plaines, & que les plantes croissent mieux autour des paratonnerres, a imaginé, pour corriger la surabondance d'humidité dans les plantes, d'élever dans le terrein qu'on veut féconder, un appareil électro-vegetometre de son invention dont il donne la figure, & propre à soutirer de l'atmosphere le fluide électrique.

L'excès de ce fluide dans les plantes les flétrit, les accable & les fait mourir. L'Auteur conseille dans ce cas, de les mouiller largement, afin que l'eau qui en est un excellent conducteur puisse l'entraîner dans le sein de la terre. Il ajoute un autre moyen, qui est de dresser autour des plantes des pointes métalliques.

Les secousses électriques sont aussi un moyen que l'Auteur indique pour tuer les insectes dévorans logés dans l'intérieur des arbres où ils font souvent les plus fâcheux ravages.

Le dernier chapitre est consacré aux moyens de remédier aux maladies des végétaux; leurs affections sont principalement la pléthore & l'inanition. Dans le 1er. cas, on conseille de faire des scarifications & des dérivations de leur seve; & si ce moyen ne suffit pas d'employer un traitement électrique pour évacuer par la transpiration le fluide surabondant. Dans le 2e., il ne faut pas électriser immédiatement les végétaux, parce que cette opération en augmentant la transpiration, pourroit rendre l'épuisement plus considérable; mais dans les cas de ce genre, lorsque les simples arrosemens & les engrais ne suffisent pas, il faut placer les végétaux près des corps électrisés, ou mettre devant eux des conducteurs aqueux, isolés & électrisés.

Décret de la Faculté de Médecine, sur les nouveaux Bains établis à Paris sur le Quai de la Grenouillere. Rapport des Commissaires nommés par la Faculté de Médecine pour examiner les nouveaux Bains de M. Albert.

MESSIEURS,

Vous nous avez chargés d'examiner l'établissement que le sieur Albert vient de faire pour l'administration de bains simples & composés, & de vapeurs, des douches & des fumigations seches & humides. Il avoit formé le projet de cet établissement dès 1769. Il se présenta pour lors devant vous; vous nommâtes Commissaires MM. Dionis, Bellet, Missa & Darcet. & sur leur rapport, par un décret du 21 Janvier de la même année, vous avez jugé que l'on devoit applaudir aux vues de l'établissement qu'il proposoit, & qu'il falloit l'encourager dans son entreprise. Mais en louant le desir du sieur Albert de se rendre utile au Public, vous vous étes réservé, après l'exécution de son plan, de lui accorder une nouvelle approbation; le décret en forme est signé de M. le Thieullier, lors Doyen.

Sans doute que différens obstacles ont retardé l'exécution du projet. Aujourd'hui, le sieur Albert se rend de nouveau à votre tribunal, d'après l'exécution des vues qu'il vous avoit présentées, il souhaite obtenir votre approbation; en conséquence de la mission que vous nous avez donnée, nous nous sommes transportés dans la maison que le sieur Albert vient de faire construire *sur le quai d'Orsay, au coin de la rue de Belle-Chasse, en face de la riviere & du jardin des Tuileries.*

Le bâtiment dont nous vous remettons le plan de la façade & celui de distribution, est composé de quatre corps de logis, au milieu desquels est une cour vaste; la distribution des différens étages, rez-de-chaussée, premier & second, comprend à-peu-près quatre-vingt pieces; la moitié est destinée à l'usage des hommes, & l'autre à celui des femmes; de ces quatre-vingt pieces, cinquante sont garnies d'une baignoire & d'un lit; elles ser-

viront à l'usage des bains ordinaires : deux autres contiennent chacune deux baignoires ; elles sont destinées pour ceux qui voudront faire usage des bains ordinaires & des bains composés : dix-sept autres pieces doivent servir à ceux qui prendront des bains de vapeurs & des douches. Le zele du sieur Albert pour le bien public, malgré la dépense considérable que cet établissement doit avoir occasionnée, lui a fait consacrer pour les pauvres deux pieces particulieres garnies chacune d'une baignoire, & munies des choses qui peuvent être nécessaires.

Les bains de vapeurs s'administrent de deux manieres : la piece destinée à donner le bain, à la maniere Russe, est partagée en deux sections égales ; l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes, sans aucune communication de l'une à l'autre, quoique la chaleur soit poussée par un seul & même foyer. Ces deux parties sont entourées de gradins, sur lesquels on pourra s'asseoir & choisir le différent degré de chaleur ; la partie réservée pour les dames doit être divisée en six cases fermées par des chassis de cannevas, afin que chaque femme puisse être isolée.

Les étuves sont de deux especes ; les unes ne sont autre chose qu'une boîte, dans laquelle étant enfermé jusqu'au col, on peut recevoir, à l'aide de tuyaux placés à la partie inférieure, les vapeurs quelconques simples ou composées de parties médicamenteuses, suivant l'indication du Médecin ; & dont on peut modérer la chaleur par une ouverture latérale qui y est pratiquée.

Les autres étuves sont seches & ressemblent aux fours usités en Allemagne : ce sont des chambres presque sphériques qui sont chauffées par-dessous leur plancher, dans lesquelles on peut porter la chaleur au plus haut degré.

Les douches sont ascendantes ou descendantes, ou latérales, & dirigées à volonté, suivant la partie affectée & l'intention du Médecin ; la douche descendante à douze lignes d'épaisseur & tombe de neuf pieds de hauteur & poussée verticalement par six pieds de chasse : on peut diminuer le volume de cette lame en donnant moins d'ouverture aux robinets qui gouvernent la chûte.

La douche ascendante est une colonne d'eau cilindrique de neuf lignes de diamette, allant de bas en haut jusqu'au plancher avec une très-grande force : de cette seconde douche, avec un tuyau courbe & dirigé à volonté, on obtient les différentes douches latérales & locales.

Les douches peuvent être chaudes ou froides à volonté. Dans toute la distribution du bâtiment, il y a des canaux d'eau chaude, & d'autres froides. Les douches sont placées dans une piece que l'on peut échauffer à un très-haut degré par les serpentins qui tampent sous le marbre dont elle est pavée : cette piece est précédée de deux autres moins chaudes, dans lesquelles on peut s'essuyer & reprendre la température de l'air de l'atmosphere.

L'eau qui fournit aux différens usages de ces bains, est élevée par une pompe double aspirante & foulante, établie dans la cave de ce bâtiment, & par le moyen d'un aqueduc pratiqué, tant sous le bâtiment que sous le quai, & qui communique par un tuyau qui aspire à vingt-cinq pieds dans la riviere : cette eau est amenée dans un réservoir fort considérable partagé en deux parties, l'une plus petite, remplie de sable, au travers duquel l'eau filtre avant que de passer dans l'autre qui est beaucoup plus grande ; l'eau ainsi épurée est de-là conduite par une multitude de tuyaux qui serpentent dans les corridors dans les différens lieux où l'on en a besoin.

En connoissant les bains, tant simples que composés, les bains de vapeurs & les douches, tant comme prophilactiques que comme des moyens très-efficaces dans différens maux qui affligent l'humanité, nous estimons très-utile de multiplier les secours de cette espece.

Le sieur Albert ayant rempli les vues qu'il s'étoit proposées, & dont l'apperçu avoit mérité votre suffrage, nous croyons que l'on doit encourager & favoriser son établissement.

Oui le rapport de MM. les Commissaires ; *signés*, Pajon des Moncets, Guillottin, Desbois de Rochefort, De la Planche.

La Faculté a adopté leurs conclusions, a jugé l'établissement fait par le sieur Albert très-utile, & j'ai conclu ; *signé* Pourfour du Petit, Doyen de la Faculté de Médecine.

P. S. L'Auteur des bains dont est question, croit devoir ajouter ici que cet établissement, unique dans son genre,

eſt le plus hardi qu'on ait encore eſſayé de former en France; les Grands, les Savans & les Gens de l'Art en ſont convaincus au premier coup-d'œil. Son amour patriotique eût été complet en ſacrifiant deux ſalles particulieres pour les bains des pauvres indigens des deux ſexes, de procurer à la nation une reſſource qui manquoit à la Capitale & à la Médecine, à un prix modique; mais la dépenſe énorme dans laquelle il s'eſt laiſſé entraîner pour ne rien laiſſer à deſirer, quoiqu'encore ſes idées ne fuſſent pas complettement remplies, ne lui permet pas, quant à préſent, d'établir les prix au-deſſous d'un cinquieme de ceux connus, c'eſt-à-dire, que les bains ſimples ſont fixés à 2 liv. 8 ſols; les bains Ruſſes, de vapeurs & fumigations ſimples ou compoſées, d'après l'ordonnance du Médecin, à 7 liv. 4 ſols; les douches ſimples, y compris le bain préparatoire, à 9 liv.; les douches compoſées, à 12 l. les douches aſcendantes, à 3 liv., & les bains dépilatoires & de propreté, à 12 l.

L'Auteur fait des vœux pour baiſſer ces prix auſſi-tôt que la poſſibilité lui permettra.

On fait combien l'adminiſtration des bains médicinaux eſt infaillible, lorſqu'elle eſt ſuivie alternativement de la douche deſcendante, dans les douleurs de rhumatiſmes, la paralyſie, les entorſes, foulures, enflures, douleurs de reins, goutte ſciatique & lait répandu, & particuliérement dans les douleurs hémorrhoïdales, & toutes les maladies de cette partie, par l'effet ſalutaire de la douche aſcendante. Le linge, ſecond inſtrument de propreté, y eſt en abondance; celui deſtiné pour les bains médicinaux n'eſt point confondu avec celui des bains ſimples; l'ordre, la propreté, la vigilance, l'exactitude, tout regne dans la maiſon avec la plus grande décence.

Les perſonnes qui voudront faire uſage des bains médicinaux auront attention d'avertir deux heures avant leur arrivée à la maiſon.

LIVRES ÉTRANGERS.

Specimen medicum ſyllogen obſervationum varii argumenti ſiſtens, &c. Eſſais de Médecine, contenant un recueil d'obſervations ſur divers ſujets, par M. C. G. Seix, Doct. en Médecine. A Copenhague, chez Thiel, & à Straſbourg, chez Konig, 1782. in-8°. de 60 pages.

Cet Opuſcule renferme des obſervations ſur l'hémorragie, appellée par Wherloff, *Morbus maculoſus hæmorrhagicus*, l'iſchurie, la petite-vérole, la pleuréſie bilieuſe, la jauniſſe périodique & le ténia. A la fin ſe trouve la relation de plusieurs ouvertures remarquables de cadavres, auxquelles M. Seix a joint l'hiſtoire ſommaire de la maladie qui avoit précédé. On voit que dans l'ictere périodique, la décoction de chiendent lui a réuſſi, ainſi que les pillules de ſalon d'Alicant, la gomme ammoniac & la rhubarbe; lorſqu'il y avoit tenſion, douleur & inflammation, l'uſage d'une potion préparée avec l'eau de menthe & le laudanum liquide de Sydenham, quelques doſes de teinture de rhubarbe aqueuſe à des temps déterminés & la mixture ſaline, étoient employées avec ſuccès après la ceſſation de ces ſymptômes.

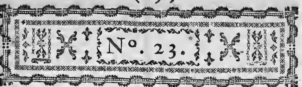
AVERTISSEMENT.

Des circonſtances contraires, des devoirs d'état à remplir, & des occupations auxquelles on n'a pu ſe refuſer, ont mis obſtacle à l'exactitude de la confection & de l'envoi de cette Feuille. Ces circonſtances ſont changées par l'aſſociation d'un nouveau Rédacteur, Médecin de la Faculté de Paris, plein de zèle & de talent à portée de faire des obſervations dans les Hôpitaux, & joignant à des lumieres & à des connoiſſances très-étendues ſur toutes les parties de l'art de guérir, toute l'activité néceſſaire pour s'acquitter de cette fonction d'une maniere ſatisfaiſante.

On n'oublie point qu'on eſt en retard de pluſieurs numéros, & qu'on a contracté des engagemens ſacrés avec le Public. Pour les remplir, & afin qu'il n'y ait aucune interruption dans l'envoi de ces Feuilles, on a pris le parti de faire marcher les numéros anciens avec les nouveaux, en commençant au mois de Janvier 1784, de maniere qu'à l'envoi de chaque ſemaine, on recevra réguliérement la Feuille courante, & une ou deux des anciennes, juſqu'à ce qu'on ſoit au courant.

On prie ceux qui auront quelque obſervation de Médecine ou quelque choſe de relatif à la ſanté, à faire inſérer dans cette Gazette, d'adreſſer leurs lettres & paquets, francs de port, au ſieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement eſt de 9 liv. 12 ſols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 7 Juin.

Recueil *de mémoires & observations sur les maladies des yeux, &c. par M G.* Pellier de Quengsy *fils, Doct. Méd. & Chirurg. Oculiste de Toulouse & de Montpellier, breveté du Roi.* A Montpellier, chez Martel, 1783. *in-8°*, de 550 pag.

Cet ouvrage est en effet un recueil de mémoires, d'observations, de lettres, de problêmes, &c. qui forment autant de chapitres ou d'articles particuliers que l'Auteur a distribués en deux parties. Les observations seules de l'Auteur sont au nombre de 210. On trouve au commencement une description anatomique de l'œil & de ses dépendances; mais le principal objet de l'Auteur dans cet écrit, a été de décréditer la méthode ancienne d'opérer la cataracte par abaissement, & de faire connoître les avantages du procédé qu'il employe, ainsi que ceux de l'instrument qu'il a imaginé pour pratiquer cette opération par extraction.

Après avoir donné un historique de la méthode de feu M. Daviel, M. Pellier fait des réflexions sur la multiplicité d'instrumens qu'elle exige, & expose celle qu'il pratique. Elle consiste à faire cette opération par une seule incision, en un seul temps, & avec un seul instrument, dont l'Auteur donne la figure. C'est un bistouri ou lame de deux pouces de longueur sur une ligne deux tiers de largeur, dont le tranchant a un pouce deux ou trois lignes de long, assujettie à un manche, & que l'Auteur nomme ophtalmotôme. Cette dissertation lue à la Société Royale des Sciences de Montpellier, a donné lieu à des réflexions très-judicieuses de la part des Commissaires nommés pour faire leur rapport sur le procédé de l'Auteur, qu'ils paroissent désaprouver. Leurs raisons sont fondées sur ce que 1°. l'on court risque de blesser l'uvée; 2°. sur ce que l'on n'ouvre pas la membrane du cryst allin de la maniere la plus avantageuse; 3°. sur ce que l'opérateur est obligé d'employer une autre méthode pour remédier à l'accident de l'effusion de l'humeur aqueuse & de l'affaissement subit de l'uvée contre la cornée, ce qui peut arriver avant que la pointe de l'instrument soit parvenue à l'autre bord de la cornée. D'après ces raisons & autres, il paroît au moins douteux aux Commissaires que cette méthode soit préférable aux autres, c'est-à-dire s'il faut ouvrir la cristalloïde dans le même temps qu'on fait la section à la cornée.

M. Pellier n'a pas manqué de répondre à ces objections & d'une maniere détaillée, qui annonce un Opérateur instruit & exercé; enfin il leur oppose ses succès, des cures heureuses & multipliées qui lui donnent en quelque sorte gain de cause. Ce qu'il dit sur-tout de la préférence que mérite l'opération de la cataracte par extraction sur la même opération par abaissement, nous a paru solidement établi.

Outre les nombreuses observations relatives à cette affection du crystallin, appellée cataracte, cet ouvrage offre un grand nombre de faits de pratique sur presque toutes les maladies de l'œil, dont

les principales sont la goutte sereine, la fistule lacrymale, le staphilôme, l'hypopion, le strabisme, l'ophtalmie, l'hydropisie de l'œil, les taies ou leucoma; la cécité; & en général cet ouvrage nous a paru intéressant & digne d'être recherché par toutes les personnes de l'Art.

Remarques sur les accidens ou changemens qui peuvent résulter d'un degré de froid excessif de l'air, dans les maladies, (observation communiquée).

Un sujet, âgé de 53 ans, d'un tempérament sanguin, fut attaqué en automne d'une fievre qui fut caractérisée de fievre putride. Ce malade, obligé par état de se livrer à des devoirs pénibles, fit ses efforts pour les remplir, & il eut recours en même temps à l'usage des boissons qu'il croyoit capables de lui donner des forces, c'est-à-dire aux boissons spiritueuses; il fut très-peu purgé dans sa maladie, & se rétablit imparfaitement. Il fut attaqué, peu de temps après, d'une hydropisie du bas-ventre & de poitrine, accompagnée d'œdeme aux extrémités supérieures & inférieures, d'excrétion fréquente de mucosités formées dans les bronches. La fluctuation étoit manifeste au bas-ventre; les cuisses & les jambes très-enflées; les urines étoient jaunâtres ou briquetées & toujours troubles, coulant en petite quantité; il y avoit une soif continuelle. Un homme de l'Art, appellé à son secours, lui fit faire usage de boissons apéritives, diurétiques, dans lesquelles on faisoit entrer les préparations de scylle, telles que l'oximel scillitique, &c. Le visage étoit toujours rouge & très animé; la parole prompte & un peu précipitée; il y avoit de la chaleur à l'intérieur du corps, & le malade rendoit souvent des vents; le pouls étoit plein, mais sans apparence de fievre. On fut obligé de renoncer aux préparations d'oignon de scylle, à cause de la chaleur d'entrailles qui en résultoit, ce qui arrive très-souvent dans ce cas. Le malade fut mis à l'usage des diurétiques ordinaires, de la terre foliée, du vin blanc de Chably, avec les cloportes & le nitre; on lui fit appliquer les sangsues à l'anus, dans l'intention de remédier aux embarras du foie, & pour donner plus de jeu à la circulation du sang dans les visceres du bas-ventre. Ce remede le soulagea. Lorsque le ventre n'étoit pas libre, on avoit recours aux pilules de Bontius; mais il étoit rare qu'on fût obligé d'en venir à ce secours; le malade ayant le plus souvent le dévoiement; c'étoit en hiver; la liqueur du thermometre étant descendue tout-à coup au 12e. degré au-dessous de la glace, le malade, qui d'ailleurs n'étoit point mal, fut atteint subitement d'une paralysie de la moitié du corps, ou hémiplegie complette. On eut recours aux potions cordiales, animées avec le tartre stybié qui ranimerent un peu la circulation, & rendirent au malade la connoissance; mais il ne survécut à cet état que trois ou quatre jours.

Il résulte de cette observation, 1°. que dans l'hydropisie il existe quelquefois un état de chaleur interne & de tension qui contreindique manifestement l'usage des remedes qu'on pourroit prescrire dans la vue de donner plus de ton aux parties; 2°. qu'en général les changemens considérables & subits dans la température de l'air, sont très à craindre & ont une influence très-marquée sur l'économie animale; 3°. qu'une paralysie qui survient dans l'hydropisie, est ordinairement funeste. Les effets de cette influence s'observent non seulement dans l'hydropisie; mais dans toutes les maladies, sur-tout dans les affections chroniques. Ainsi, dans les grandes variations de la liqueur du thermometre ou du barometre, qui surviennent subitement, on doit s'attendre à de grands changemens, toujours à craindre dans les maladies; & c'est alors sur-tout qu'on doit redoubler d'attention pour prévenir les révolutions qu'une pareille cause peut produire dans l'économie animale. Il seroit à souhaiter que les Médecins & les Physiciens dirigeassent leurs vues vers cette partie de l'Art, & qu'on recherchât avec soin s'il y a des moyens de prévenir ou de changer ou de modérer les effets de cette influence, qui sont aujourd'hui démontrés.

De illâ hæmoptysi quam phthisis sequi solet &c. c'est-à dire, de l'hémoptysie qui est ordinairement suivie de la phthisie; thèse de Médecine soutenue à Duisbourg, pour le Doctorat; par M. J. Adam Glum.

L'Auteur distingue avec raison la véritable hémoptisie, c'est-à-dire le crachement de sang accompagné d'expectoration, de l'excrétion ou expulsion sanguinolente, fournie par les gencives, les arriere-narines, le larynx, &c. Mais il ne marque pas assez les circonstances qui

différencient le vomissement de sang de l'une ou l'autre de ces évacuations. L'expulsion sanguine a, selon l'Auteur, souvent pour cause une cachexie scorbutique, & alors le sang vient des gencives. Ce sang est pur, & quelquefois altéré & comme dissous. Lorsque les arriere-narines, le pharynx ou quelqu'autre partie de la gorge le fournissent, il est ordinairement mêlé de mucosité. Cette évacuation ne se fait pas sans de certains efforts & même une sorte de toux, ou plutôt une excrétion; mais ce dernier symptôme n'a lieu qu'au commencement de la maladie, disparoît promptement, & ne gêne point la respiration. Dans cet état, les poulmons ne sont point affectés; il y a tuméfaction aux parties où siege la maladie, les amygdales sont gonflées, la déglutition est difficile.

Si le vice scorbutique ou un autre est porté à un degré d'intensité tel, qu'il corrode même les tuniques de quelque artere considérable, l'hémorrhagie devient alors dangereuse, non-seulement en ce que le sang s'échappe en grande quantité, mais parce qu'il en peut tomber une portion dans la trachée-artere, ce qui est capable d'étouffer le malade. Si d'ailleurs cette évacuation dure long-temps, il est à craindre que les poulmons ne s'en trouvent affectés par communication.

L'Auteur distingue l'hémoptysie qui a son siege dans la trachée-artere, de celle qui affecte les poulmons. On reconnoît, selon lui, que les vaisseaux bronchiques fournissent le sang, lorsqu'il y a douleur tensive à la partie supérieure de la poitrine, & cette sorte d'hémoptysie est ordinairement funeste. La toux, d'abord violente, se calme, cesse peu à peu, & après un certain intervalle se renouvelle. L'Auteur attribue la fievre & l'oppression qu'on observe quelquefois dans ce cas, aux angoisses que le malade éprouve. Le sang qu'il rend est souvent mêlé de mucosités. M. Glumm assure que lorsque la maladie ne dépend point d'un vice scorbutique, ou de quelqu'autre disposition analogue, ce sang a une saveur douceâtre. Il annonce encore, ce qui est vrai, que si l'hémoptysie revient souvent, la phthisie pulmonaire en est la suite, comme Hippocrate l'avoit très-bien observé; & que lorsqu'elle attaque les jeunes gens, elle tient pour l'ordinaire à des dispositions qui datent de l'enfance, même, ou de quelque vice acquis, tels que le vice écrouelleux, le vice vénérien, le psorique, ou une humeur quelconque repercutée.

Les signes qui annoncent la disposition à la phthisie, sont une peau fine & d'un coloris éclatant, la couleur bleuâtre de l'iris, une poitrine trop étroite, la facilité de se fatiguer après de légers mouvemens, sur-tout en montant ou en courant, la respiration précipitée, les saignemens de nez fréquens. Depuis 20 jusqu'à 35 ans, cet état est à craindre, l'Auteur le borne à l'âge de 30 ans. Si l'on ajoute à ce qu'on vient d'exposer, de fréquens accès de fievre intermittente, un appétit déreglé sans cause, la tristesse de l'ame, la peau terreuse, & de fréquentes attaques d'hémoptysie, le prognostic en est d'autant plus fâcheux. L'Auteur dit que le crachement de sang s'annonce par des angoisses, des palpitations de cœur, des vertiges, un pouls tremblotant & intermittent, une petite toux, accompagnée de tension vers les hypochondres & de hoquet; que le sang a un goût salé, nauséabond; mais quoiqu'en dise M. Glumm, tous ces symptômes ne s'observent pas constamment.

Nous pensons avec lui, qu'on doit attribuer le danger de la phthisie à l'action d'un principe délétere, cause matérielle de l'hémoptysie, c'est-à-dire à la matiere d'un ulcere qui corrompt, à la maniere des fermens, tous les autres liquides, sur-tout la masse du sang; lequel principe rend le traitement de cette maladie très-difficile, & presque toujours sans succès.

LIVRES NOUVEAUX.

Cours *complet d'agriculture théorique, pratique, économique, & de médecine rurale & vétérinaire, suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes; ou Dictionnaire universel d'agriculture, par une Société d'Agriculteurs, & rédigé par M. l'Abbé* Rozier, *Prieur Commandataire de Nanteuil-le-Haudouin, Seigneur de Chevreville, membre de plusieurs Académies, &c.* Tome IV. A Paris, rue & Hôtel Serpente, *in*-4°. de 692 pag.

Ce 4e. tome commence au mot Dictame de Crête, & finit au mot *fontaine*. Il nous a paru aussi soigné à tous égards que les précédens. Nous avons lu avec satisfaction les articles qui peuvent le plus intéresser, tels que le mot *eau*, où ce fluide est considéré comme élément,

comme eau minérale, & comme principe constituant des plantes; ce qui a rapport à la vigne, au raisin, au vin, à l'eau-de-vie; l'article de l'électricité, tant par rapport à la physique, que relativement à la physiologie animale & végétale, & à la médecine : le mot épizootie &c. faisant partie de ce tome, sont ceux où il y a le plus de choses utiles & sur lesquelles sont rassemblées des connoissances très-étendues. Les principales plantes dont les noms se rangent sous les lettres de ce volume s'y trouvent gravées; & cet ouvrage est en général bien exécuté.

LIVRES ÉTRANGERS.

ENCEPHALATOMIA *nuova universale*, &c. c'est-à-dire Encephalatomie nouvelle universelle; par M. V. MALACARNE, membre du College de Chirurgie, Directeur des eaux thermales d'Acqui, & Professeur de Chirurgie dans la même ville; petit *in*-8°. de 207 pag. outre des lettres de M. BONNET, qui forment 32 pages. A Turin, chez Briolo.

M. Malacarne s'est proposé de recueillir dans cet écrit les singularités qu'on observe dans le cerveau.

Dans la premiere partie, où l'Auteur recherche à déterminer quelle est la meilleure méthode d'ouvrir le crâne, il y a plusieurs differtations, dans l'une desquelles M. Malacarne rapporte qu'il a vu un crâne d'Hermite qui manquoit de cette substance intermédiaire, appellée *diploé*. Les pariétaux avoient, près de la suture coronale, 8 lignes d'épaisseur. L'os occipital avoit à ses tubérosités onze lignes, & la petite aîle du sphénoïde en avoit cinq. Les sutures sagittale & lambdoïde étoient effacées, & la substance du cervelet étoit endurcie.

On lit une autre dissertation qui traite de la dure mere; on y décrit la structure, les attaches & les plis de cette membrane. L'Auteur lui reconnoît une extrême élasticité, & il est tenté de regarder ce caractere comme dépendant de l'irritabilité, d'autant plus qu'il a eu occasion d'observer que la membrane qui enveloppe la moëlle épiniere s'est retirée de 3 lignes dans les chiens, les chats & les chevres, & jusqu'à cinq lignes dans les agneaux, lorsqu'on en détachoit les os avec attention. La face intérieure de la dure-mere est sujette à varier; M. Mal. l'a trouvée muqueuse dans un viellard, veloutée dans un sujet mort des suites de la manie, & coriace chez un autre mort de pleurésie. Il décrit ensuite le cerveau des embrions. Il le compare à une poche transparente où l'on apperçoit des taches plus claires ou plus opaques, selon qu'elles sont aux bords ou au milieu. Cette poche est dans l'intérieur divisée en cellules de la même maniere que le corps vitré.

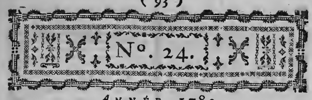
L'Auteur s'occupe encore des glandes & des vaisseaux de la dure-mere; les singularités qu'on y remarque sont quelques exemples d'excavations d'os, causées par les anévrismes.

La seconde partie traite spécialement du cerveau & de ses parties. Il y a un exemple d'une glande pinéale, remplie de sable, dans un jeune homme de 16 ans, qui avoit joui de tout son bon sens jusqu'au dernier moment de sa vie. Cette glande chez un autre sujet bien sain d'esprit, s'est trouvée d'une grandeur extraordinaire & d'un tissu très-compacte. L'Auteur remarque en passant, que la glande pituitaire est toujours considérable dans les serpens, les viperes, les grenouilles & les crapauds.

M. Malacarne a publié, à la fin de ce travail, plusieurs lettres écrites tant par M. Bonnet que par M. de Hallet, d'après lesquelles il regarde comme une chose constante que le corps calleux n'a rien de particulier; que la mémoire doit avoir un siege matériel, & que le travail d'esprit peut augmenter le nombre des lames du cervelet.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 14 Juin.

Système physique & moral de la femme &c. par M. ROUSSEL, *Doct. Méd. de l'Université de Montpellier.* A Paris, chez Onfroy, rue du Hurepoix; & chez Méguignon l'aîné, rue des Cordeliers, *in*-8°. de 372 pages, 1784. Prix 3 liv.

LE titre de cet ouvrage que nous avons déja annoncé, donne un préjugé en sa faveur, par cette seule réflexion qu'il fait naître, qu'il manquoit sur ce beau sujet un développement de vues générales & la réunion des connoissances physiologiques & morales. En effet, comme le remarque M. Roussel dans sa préface, les livres de Médecine ne font ordinairement mention de la femme que lorsqu'il s'agit des organes & des fonctions qui lui sont propres, &c.; comme si ces fonctions suffisoient pour établir toutes les différences qui existent entre les deux sexes; comme si ces deux êtres analogues n'avoient pas chacun une constitution qui lui fût propre, un moral, une sensibilité, des forces, des affections qui les caractérisent. Le principe intérieur qui régit les êtres animés, & qui chez la femme est susceptible des plus vives impressions & des plus rapides mouvemens, est un sujet de la Médecine spéculative, comme Descartes, Montesquieu, & quelques Médecins de nos jours l'ont pensé. C'est dans cette vue principalement que M. Roussel a composé son ouvrage, écrit avec goût & d'une maniere agréable. On ne peut cependant le considérer que comme un essai, relativement à l'étendue de la matiere.

Il le divise en deux parties; dans la premiere on voit les différences générales qui distinguent les deux sexes; dans la seconde, les différences particulieres: ainsi la premiere présente d'abord une idée générale de l'homme & de la femme, c'est-à-dire de deux individus tenant à la même espece par les traits les plus généraux de leur organisation, & différens par le sexe, & destinés à coopérer ensemble à leur reproduction. « Une taille » haute, dit l'Auteur, une démarche » fiere, des mouvemens assurés, des » formes prononcées, une voix grave, » des goûts & des idées qui déclarent la » force & la vigueur, sont l'apanage du » sexe qui doit protéger l'autre; des » formes plus arrondies, une constitution plus délicate, une peau d'un tissu » plus fin, des mœurs plus douces, une » sensibilité plus grande, &c. forment le » caractere de l'autre ».

L'Auteur fait consister la différence des formes qui se font remarquer chez les deux sexes, sur-tout à l'âge de puberté, dans les différentes modifications du tissu cellulaire, qu'il croit plus abondant chez la femme que chez l'homme. Le tableau qu'il donne de ce développement est fait d'une maniere à plaire. M. Roussel attribue la délicatesse & la sensibilité physique & morale de la femme à la ténuité, à la finesse & à la mollesse de ses fibres, & cette mollesse lui paroît nécessaire pour supporter les distensions & les compressions considérables qu'elle est dans le cas d'éprouver dans certaines circonstances. L'Auteur admet peu de différence dans les

tempétamens des femmes, & le fanguin eft le plus ordinaire chez elles. Il veut, avec raifon, que le foin de plaire foit l'apanage & la principale occupation des femmes; il fait voir l'abus des paffions, de l'ufage des cofmétiques, des corps de baleine, &c.

La 2e. partie roule fur les différences particulieres qui diftinguent les deux fexes. L'Auteur commence par réfuter l'opinion de ceux qui ont penfé que les parties génitales de l'un & de l'autre fexe étoient d'une ftructure uniforme, & ne différoient qu'en ce que chez les hommes elles font développées en dehors, & chez les femmes elles le font en fens contraire. On trouve à ce fujet une defcription anatomique de la matrice & de fes dépendances. L'Auteur parle de la théorie du beau, de la pudeur, de la coquetterie, &c.

Le flux périodique, auquel le fexe eft affujetti, occupe enfuite M. Rouffel. Il dit qu'il n'eft point prouvé que les phafes de la lune ne puiffent chez certaines femmes en être la caufe occafionnelle. Il attribue cette hémorrhagie à la préfence du fang dans un tiffu muqueux intermédiaire entre les veines & les arteres. Il penfe que ce flux n'eft point effentiel, ni néceffaire à la femme; il le confidere feulement comme une efpece de maladie héréditaire, comme une crife dont la nature s'eft fait une habitude, & comme le fruit des excès & fur-tout de l'intempérance, auxquels les grandes fociétés fe font abandonnées. Cela nous paroît contraire à l'obfervation. L'Auteur examine les différentes hypothefes fur la génération, & trouve celle d'Hippocrate la mieux fondée. Les effets de l'imagination de la mere fur l'enfant, auxquels il croit, les rapports dans lefquels l'enfant fe trouve avec la mere pendant la groffeffe, dont le figne certain, felon lui, eft le mouvement manifefte de l'enfant; l'état de l'enfant dans la matrice, la defcription du placenta, des enveloppes & du cordon ombilical, la maniere dont l'enfant fe nourrit dans la matrice, le régime qui convient aux femmes groffes, font autant de fujets de cette partie.

M. Rouffel admet les naiffances tardives, & fait dépendre l'accouchement de l'action feule de la matrice. Il blâme avec raifon les manœuvres formidables dont on a compliqué l'art fi fimple des accouchemens; il dit qu'il feroit à fouhaiter que les femmes le pratiquaffent exclufivement aux hommes. On pourroit cependant ajouter, pourvu qu'elles fuffent inftruites par d'habiles Maîtres. Enfin l'allaitement eft la matiere du dernier chapitre. Le terme de cette fonction eft marqué par l'entiere & parfaite éruption des dents. Les confidérations morales relatives à ce devoir, ainfi que les confeils que l'Auteur donne au fujet du régime de la nourrice, nous ont paru fort fages.

NOUVEAUX *Mémoires de l'Académie de Dijon, pour la partie des Sciences & Arts.* Second cahier, 1782. A Dijon, chez Cauffe, Imprimeur, rue S. Etienne; & à Paris, chez Didot, le jeune, quai des Auguftins.

Ce cahier renferme une douzaine de mémoires fur différens objets particuliers de chymie, d'hiftoire naturelle & de médecine.

Le premier mém. qui eft de M. de Morveau, préfente un procédé économique pour traiter les eaux-meres du nitre, c'eft-à-dire des moyens de faturer ces eaux-meres fans perte de l'alkali, & pour éviter le mélange du fel de Sylvius avec le falpêtre; on fait voir l'avantage qu'il y auroit à faturer de potaffe l'acide nitreux engagé dans des bafes terreufes; on indique une méthode pour eftimer la quantité d'acide nitreux contenu dans les eaux-meres.

Le fecond article de chymie eft l'analife par les réactifs & par l'évaporation des eaux minérales de Premeaux, dont il réfulte en général que ces eaux font légeres, d'une température de 16 degrés, gazeufes & tiennent en diffolution des fels muriatiques, magnéfiens & calcaires, du fel fixe de foude, de l'alumine & du quarz. Et d'après cette analyfe on peut croire que ces eaux font propres à abforber les acides, & qu'elles conviendroient pour corriger certains vices de digeftion.

A l'égard de l'hiftoire naturelle, on trouve dans ce volume l'effai fait par MM. de Morveau & Champy, d'une mine de plomb trouvée à Saint-Prix-fous Sauvray, dont le réfultat eft que cette mine donne 55 à 60 livres de plomb par quintal.

Nous citerons auffi le mémoire de M. Guenaud de Montbeillard fur le ver-luifant, infecte terreftre qui n'a point d'ailes;

& qui, selon l'Auteur, est la femelle d'une espece de lampire qui a des ailes, qui habite l'air, & qui est beaucoup moins brillant que la femelle. L'Auteur attribue en partie l'éclat phosphorique de celle-ci aux œufs qu'elle contient, ayant remarqué qu'elle n'est jamais plus brillante que vers le temps de la ponte, & que ses œufs sont lumineux par eux-mêmes. On observe que les œufs même qui n'ont pas été fécondés, luisent comme ceux qui l'ont été. L'Auteur est porté à adopter l'opinion que le phénomene du phosphorisme des mers est dû à l'immmense quantité d'insectes & d'animalcules luisans qu'elles contiennent, & sur-tout à leurs œufs & à leur liqueur séminale.

Quant aux objets de médecine, on en trouve deux dans ce cahier, qui sont 1o. la suite du mémoire de M. Durande sur les pierres biliaires; 2o. une observation de M. Maret dans le même genre, c'est-à-dire la guérison d'une colique occasionnée par des pierres biliaires; à quoi l'on peut ajouter l'histoire noso-météorologique de l'année 1782 par le même Auteur. L'engorgement du foie & la présence des pierres biliaires étoient annoncés dans toutes ces observations par des coliques hépatiques violentes, par une jaunisse accompagnée de demangeaison dans toute l'habitude du corps, par un sentiment de froid entre les épaules, ou vers le milieu du dos, quelquefois par la constipation ou par des excrétions blanchâtres & chyleuses, enfin par l'inutilité des remedes apéritifs ordinaires. Ces accidens furent dissipés par l'usage d'un dissolvant des pierres biliaires, découvert par M. Durande, & qui consiste en un mélange à parties égales d'éther & d'esprit de thérébentine qu'on fait prendre à la dose d'un gros, par-dessus laquelle on boit du petit-lait, ou quelque autre liquide adoucissant & rafraîchissant. M. Durande met en outre les malades à l'usage d'une tisane faite avec la racine de bouillon-blanc, la crême de tartre & la régliffe. Il leur fait prendre aussi des lavemens d'eau froide, dont l'effet, à ce qu'il assure, est de calmer les douleurs. MM. Maret & Durande ont encore observé que l'usage des jaunes d'œufs dissous soit dans l'eau ou dans du bouillon, quoique moins efficace que le dissolvant dont nous venons de parler, réussit souvent à suspendre les douleurs de colique hépatique.

Dans le tableau des observations météoro-nosologiques, faites en Bourgngne par M. Maret, on voit quels ont été l'état du ciel & la constitution de l'atmosphere dans les mois & saisons de l'année, l'histoire de la végétation, les travaux & la fertilité des campagnes, les maladies qui ont regné, le nombre des naissances & des morts. L'Auteur en comparant la mortalité de 1779 avec celle de 1782, remarque que s'il est mort en 1779 un très-grand nombre de personnes, c'est que la petite-vérole a regné dans les neuf premiers mois de cette même année, au lieu qu'en 1782, on n'a point observé cette maladie.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des maladies vénériennes, par M. Fabre, *Professeur des Ecoles royales de Chirurgie, ancien Prévôt de sa compagnie, Commissaire pour les extraits de l'Académie, &c. 4e. édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.* A Paris, chez Barrois le jeune, rue du Hurepoix, près le Pont S. Michel, 1782. in-8°. de 518 pages.

Cet ouvrage est connu depuis long-temps, & a mérité les éloges du célebre Astruc. On sait que les principaux articles qui le composent, sont 1°. le traité des accidens vénériens les plus ordinaires & les moins équivoques; 2o. un certain nombre de regles pour établir les signes diagnostics des maux vénériens, fondées sur-tout sur les consultations de feu M. Petit; 3o. douze propositions contenant la doctrine de l'Auteur, sur la maniere dont le mercure opere la guérison de ces maux, doctrine qui consiste à admettre que pour la cure de la maladie vénérienne, il est nécessaire que le mercure détermine par les glandes salivaires une évacuation critique; 4o. plusieurs remarques & faits de pratique sur ces mêmes maladies.

Cette nouvelle édition est augmentée d'une suite d'observations sur plusieurs circonstances particulieres que présentent les maladies vénériennes.

L'Auteur a supprimé les discussions où il étoit entré, touchant le sublimé-corrosif, attendu, dit-il, qu'il y a maintenant très-peu de Praticiens qui ne le proscrivent comme un remede aussi dangereux qu'infidele; & il y a substitué des réflexions déja imprimées séparément sur l'éthiologie de la salivation, de M. Mitié.

Regarder la salivation comme une crise nécessaire pour la guérison du mal vénérien, & administrer les frictions mercurielles jusqu'au point de la déterminer; c'est admettre, selon nous, une théorie & une pratique déjà abandonnées de presque tous les gens de l'Art, & que M. Fabre essaye de remettre en faveur.

Nous croyons néanmoins que la chose n'est plus problématique, & qu'il est possible d'obtenir la guérison parfaite de ces maux sans salivation.

Oryctographie de Bruxelles, ou description des fossiles, tant naturels qu'accidentels, découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville; par F. X. Burtin, Médecin-Conseiller de feu S. A. R. le Duc Charles de Lorraine, membre de plusieurs Académies & Sociétés Littéraires. Volume in-folio, relié en carton, avec 32 planches gravées en taille douce, & enluminées d'après nature. Prix de la souscription 48 livres de France.

Les Flores particulieres de chaque contrée, nous font connoître leurs végétaux. Les Oryctographies nous font faire connoissance avec les fossiles; de ce concours naîtra un jour la théorie générale de la terre, & l'histoire universelle des plantes. L'ouvrage que nous annonçons de M. Burtin, est le fruit de dix-huit années de recherches, de méditations & de voyages minéralogiques dans tous les Pays-Bas Autrichiens, fort riches en minéraux. Cette Oryctographie fait beaucoup d'honneur au mérite distingué de M. Burtin, dont le zele pour le progrès des sciences, ne l'empêche pas de remplir les fonctions pénibles & multipliées de l'art de guérir. Il ne faut pas s'imaginer que ce recueil n'est propre qu'au peuple Belgique; il satisfera également les Naturalistes de tous les pays. La clarté qu'offre la description de chaque fossile, démontre l'immensité de connoissance que possede l'Auteur, dans la science difficile des minéraux. D'un autre côté, il n'a rien épargné pour donner à son entreprise toute la perfection possible, ayant pris le plus grand soin pour la vérité & l'exactitude des dessins, pour la beauté de la gravure, pour l'arrangement méthodique des planches, pour l'enluminure, pour la partie typographique, enfin pour la blancheur du papier. L'ouvrage paroîtra complet dans le courant d'Avril 1784, à moins qu'il ne soit retardé par quelque obstacle imprévu; la souscription qui est de 48 liv. de France, ne restera ouverte que jusqu'au dernier Mars de l'année susdite. Ceux qui n'auront pas souscrit paieront 60 livres par exemplaire. Les souscripteurs sont priés d'ajouter leurs titres & qualifications à leurs noms, pour les ajouter à l'ouvrage, M. Burtin désire que ceux d'entr'eux qui possedent des cabinets d'histoire naturelle, en instruisent le Public par cette voie, afin de suppléer par-là en quelque façon à l'inexactitude des listes des cabinets d'Europe qui ont été publiées jusqu'ici. On pourra souscrire à Paris, chez Méquignon & Cuchet, Lib.; à Nanci, chez Mathieu. Il faut donner 6 liv. en souscrivant.

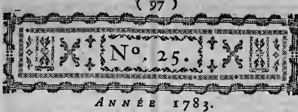
AVIS.

Le sieur Nivert donne avis au Public qu'il vient de perfectionner la construction des Tables de nuit, au point d'en avoir multiplié les commodités & supprimé les désagrémens. Le principal avantage qu'on y trouve, est une chaleur centrale entretenue au moyen d'une mêche ou lumignon nourri avec de l'huile, qui échauffe, d'une chaleur égale à celle du bain-marie, les liquides qu'on y met, & dont les malades peuvent avoir besoin, tels que du bouillon ou d'autres boissons à prendre dans la nuit. On y trouve encore un compartiment destiné à chauffer le linge, un autre éloigné de la chaleur, destiné à contenir les vaisseaux qui peuvent servir aux besoins des malades. Ces sortes de tables ne sont pas plus grandes que les tables de nuit ordinaires, ayant environ un pied de largeur sur deux de longueur, & sur trois de hauteur.

Le sieur Nivert demeure à Paris, rue & vis-à-vis le Cherche-Midi.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 21 Juin.

Précis théorique & pratique sur le Pian, la maladie d'amboine & le terminthe, augmenté, revu & publié par M. Bernard Peytilhe, *Professeur & Démonstrateur royal de chymie & de botanique, Commissaire pour les extraits de l'Acad. Roy. de Chirurgie, des Académies des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse & de Montpellier, Doct. en Médec. Censeur Royal.* A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1783. *in-12.* 68 pag. Prix 18 s. br.

Ces deux différens noms de *pian*, & de *maladie d'amboine*, désignent une maladie éruptive & contagieuse, endemique en Afrique, & particuliérement en Guinée. Elle afflige les negres, sur-tout dans l'enfance, & les poursuit en Amérique.

Elle s'annonce par des frissons, une fievre lente, la lassitude, l'inappétence, des douleurs à la tête, aux lombes, douleurs qui augmentent dans la nuit; la tête s'enfle, & ce nouveau symptôme est bientôt suivi de l'éruption des pustules. Elle n'observe pas toujours cette marche réguliere, & le virus retenu produit des ulceres.

L'éruption des pustules se fait avec lenteur; elles paroissent d'abord aux aines, autour de l'anus, sous les aisselles, & sur-tout au visage & au col, bientôt l'épiderme s'en détache, & met à découvert une escarre blanche, sous laquelle est cachée une excroissance fongueuse. Les poils implantés dans les parties qu'occupent les pustules, perdent leur couleur, & de noirs qu'ils étoient, deviennent blancs.

On remarque que la vigueur du sujet, & la violence de la fievre, accélerent l'éruption & procurent dans cette maladie une heureuse issue. Le pian n'est point sujet à la récidive; l'éruption s'acheve communément en trois mois, & la maladie s'éteint dans l'espace d'une année; mais lorsque le traitement a été mal entendu, il reste après l'exsiccation une pustule qui se soutient quelquefois plusieurs années & qu'on appelle *mama-pian* ou *mere des pians*. On divise cette maladie en trois especes, selon la grosseur, la forme & la couleur des pustules, & on la désigne sous les noms de *gros pians* ou *pians-blancs*, *petits-pians*, & *pians-rouges*. Ce même mal est encore accompagné ou suivi d'autres accidens qui se déclarent aux pieds ou aux mains, & qu'on nomme *crabes*, *guines*, *dartres*.

Le pian paroît différer de lui-même à raison des climats. Pour reconnoître, dit l'Auteur, de grandes différences entre le pian d'Asie & celui d'Amérique, il suffit de rapprocher la courte description que Bontius a faite du *pian des Moluques*, ou maladie d'amboine. Le pian des isles Moluques ressemble à quelques égards au mal vénérien, mais il en differe en ce qu'il se manifeste même chez des sujets qui n'ont eu aucun commerce avec les femmes. Il se déclare par l'éruption d'une multitude de tumeurs d'une dureté presque squirrheuse, répandues sur le visage, les bras & les cuisses. Bientôt ces tubercules s'ouvrent & laissent échapper une

matiere grossiere, visqueuse & si âcre, qu'en peu de temps elle creuse des ulceres profonds, dont les bords renversés & calleux caractérisent assez la malignité; ils sont moins douloureux que les ulceres vénériens, & ils carient plus rarement les os.

L'Auteur de cet essai conjecture que le *terminthe*, maladie tuberculeuse connue d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, d'Oribase, d'Aëtius, de Paul d'Egine, &c. est la même chose que le *pian*. Galien définit les terminthes, certaines pustules noires qui attaquent principalement les jambes. D'après Dioscoride, c'est une excroissance de la peau, ronde, verte, tirant sur le noir, semblable au fruit du térébinthe. Vallès observe que cette maladie attaque les pauvres, ceux qui se nourrissent des mauvais alimens.

Le pian, très-commun parmi les negres transportés dans l'Amérique méridionale, n'attaque que rarement ceux qu'on transporte dans la nouvelle Angleterre.

Quoique le pian se communique principalement par la copulation, il n'est point, selon l'Auteur, un symptôme du mal vénérien, ni une complication de ce mal avec le scorbut. En effet, ajoute-t-on, une différence essentielle entre cette maladie & les autres, c'est que l'on peut guérir le mal vénérien & le scorbut dès ses premiers temps de ses ravages, au lieu qu'on entreprendroit en vain de guérir le pian avant son entier développement, avant qu'il ait parcouru les périodes de l'éruption & de la maturation; d'où il paroît que le pian est une de ces maladies où la nature tend à l'expulsion de la matiere morbifique, par l'émonctoire de la peau. L'Auteur condamne l'usage du mercure dans cette maladie.

On a obtenu de bons effets de la décoction légere des bois sudorifiques, des sels neutres, des sels sulfureux volatils, des essences, ou d'un mélange de dix grains de fleurs de soufre & de vingt grains de thériaque. Mais ces moyens ne sont utiles qu'autant que les humeurs ont été préalablement délayées par les sucs végétaux résolutifs; les farineux sont les alimens qu'on doit préférer durant le traitement.

L'acrimonie des humeurs convertit souvent les pustules en ulceres phagédéniques appellés *mamapians*. Pour s'en guérir, les negres emploient très-fréquemment avec succès un liniment de leur composition fait avec des scories de fer réduites en poudre, & détrempées dans du suc de limon. Lorsque le mamapian est accompagné de douleurs ostéocopes, le mercure doux donné à deux ou trois grains par jour dans la thériaque, aidé de quelques verres de tisane des bois sudorifiques, est efficace.

On attribue la plus grande partie de cet écrit à un Médecin de la Faculté, M. Mathey.

Bibliothequè *physico-économique recueillie en 1783; seconde année, avec des planches en taille douce*. A Paris, rue & Hôtel Serpente, 1784. *in-12*. de 428 pag. Prix 3 l. rel. & 2 l. 12 f. br.

La premiere partie de cette collection, extraite des Journaux & papiers publics, renferme plusieurs objets relatifs à l'agriculture & à l'économie rurale & domestique. Le premier article est un traité complet de la culture du chataignier, & de l'usage de son fruit. Nous avons distingué dans cette premiere partie, plusieurs mémoires dont les objets nous ont paru d'une utilité réelle, tels que ceux qui concernent l'huile de faine dont il est certain qu'on pourroit faire une plus grande consommation, l'huile d'onopordon qui pourroit convenir à l'usage de la lampe.

La seconde partie offre des descriptions d'instrumens & de machines nouvellement inventées pour la perfection des arts. Telle est nommément la boîte fumigatoire & le procédé de M. Piapour secourir les noyés.

Ce qui foisonne le plus dans ce livre, ce sont des recettes proposées pour le soulagement des hommes & des animaux, & qui composent la 3e. partie; recettes déja plus multipliées que nos maux, & dont la stérile abondance nuit à l'art de guérir. Cependant, on trouve ici des choses qu'il étoit bon de mettre sous les yeux du Public. Les observations, par exemple, sur le danger de conserver le tabac dans le plomb, de doubler les tabatieres de feuilles de plomb, sont intéressantes. Le tabac, par ses parties salines, huileuses & essentielles, attaque le plomb, se combine avec le phlogistique de ce métal qui peut nuire. Nous avons également remarqué le résultat des expériences faites par M. l'Abbé Fontana, sur le poison de la vipere, lesquelles por-

tent à croire que ce qu'il y a de mieux à faire pour se guérir des morsures de ce reptile, est de brûler les environs de la plaie avec la pierre à cautere. On y trouve le conseil de donner les sels alkalis comme le sel de tartre, le sel d'absinthe, &c. contre les poisons minéraux, tels que la ceruse, la litharge, le verd-de-gris, le sublimé-corrosif, &c. qui doivent être décomposés par les alkalis, & restitués à l'état de métal. Nous conviendrons que cet effet pourroit avoir lieu dans un bocal, mais dans l'estomac c'est un peu différent, & les terres absorbantes sont en général préférables.

Les principaux objets qui se trouvent dans la 4e. & derniere partie de ce livre, sont 1°. une méthode pour apprendre à nager; 2°. un moyen de sceller le fer dans la pierre, & qui consiste à employer le soufre fondu au lieu du plomb; 3°. un procédé pour dissoudre la gomme élastique dans l'esprit de thérebentine, à laquelle on ajoute l'huile de noix, ou de lin ou de pavot, tendue desiccative par le moyen de la litharge; 4°. l'usage indiqué de l'amadou jaune, comme propre à faire des mêches pour les lampes; 5°. le moyen de faire perdre au fruit du maronnier d'Inde son amertume, en transplantant cet arbre, & le greffant de son propre bois deux ou trois fois; 6°. enfin un procédé pour conserver fraîche la viande qu'on veut embarquer, & qui consiste à faire évaporer l'humidité de la viande par le moyen d'une étuve; à la suite de ce procédé on en trouve un autre sur le même objet, & qui est de donner à la viande un quart de cuisson dans du beurre fondu; de la mettre ensuite étant bien réfroidie, dans des jarres de terre, & de verser le beurre dessus, un peu avant qu'il soit figé.

Ce recueil devient intéressant par sa variété & sur-tout par le grand nombre d'objets d'utilité qu'il renferme.

On y trouve une idée de M. Magellan, sur la nature du tartre des dents qui paroîtra singuliere. Cet Auteur regarde le tartre comme une espece de polypier travaillé par des insectes. Cette idée se rapproche un peu de celle de feu M. Herissant, Médecin de la Faculté de Paris, qui regardoit le tartre comme un corps organisé.

Nouvelle *découverte pour l'humanité, ou Essai sur la maladie de cythère, &c. par M.* Laugier, *D. M., membre & Professeur du College de Marseille.* A Paris, chez Onfroy, Lib. quai des Augustins, 1783. in-8. de 119 pages. Prix, 30 l.

L'écrit que nous annonçons, revêtu d'approbations & de privileges académiques, est imprimé depuis plusieurs années, & ne paroît être qu'une édition rajeunie: une dédicace, une préface, un chapitre d'éclaircissemens, en forment l'introduction.

L'Auteur a remarqué que toutes les manieres dont on administre le mercure, sont dangereuses, non seulement à cause de ses parties héterogenes, dont il prétend que sa révivification du cinabre ne le purge pas; mais parce que son union avec les corps gras ne le divisant point assez, ne le rend point capable de pénétrer la peau; & parce que dans les préparations salines même, dont les meilleurs sont la panacée & le sublimé, le mercure n'est jamais suffisamment purifié au gré de M. Laugier. C'est pourquoi cet Auteur a inventé deux préparations mercurielles, l'une pour l'usage interne, l'autre pour l'usage externe, & dans lesquelles le mercure se trouve, selon lui, convenablement modifié. La premiere est un syrop mercuriel; l'autre est une liqueur crystalline, sans odeur, composée de 25 à 30 ingrédiens pris dans les trois regnes de la nature, & qui contenant beaucoup de principes salins, est propre, dit-on, à pénétrer facilement la peau; avantage auquel est joint celui de ne point boucher les pores, de ne point intercepter la transpiration, de s'évaporer facilement, & de ne point tacher le linge. L'usage de ces remedes n'a rien que de flatteur; il n'assujettit point à garder la maison, n'excite point la sueur, ne fait point maigrir, ne produit aucun accident: Bien plus, ces préparations merveilleuses, dont l'une est appellée *eau d'Hypocrêne*, & l'autre, *nectar de Cypris*, sont des spécifiques infaillibles contre les vers, les écrouelles, la gale, les dartres & la rage. Enfin on doit avouer que de pareils remedes sont plus précieux que la santé même.

Telles sont les belles découvertes qu'on trouve dans cet ouvrage. M. Laugier a imprimé dans son livre les articles 26, 27, 28 & 29 de l'Edit de 1707, & l'Arrêt d'une Cour souveraine, qui tendent à maintenir le privilege des vrais & légitimes Médecins, & à prévenir les entreprises des Charlatans; & nous croyons que la précaution que l'Au-

teur a prise de dire positivement qu'il étoit Médecin, n'étoit pas inutile.

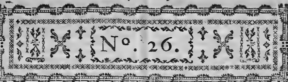
Ouvrage proposé par souscription.

PROSPECTUS du *Dictionnaire des Jardiniers, contenant les meilleures méthodes & les plus modernes pour cultiver & améliorer les jardins potagers, à fruits, à fleurs & pépinieres, ainsi que pour réformer les anciennes pratiques d'agriculture, avec des moyens nouveaux de faire & conserver le vin, suivant les procédés actuellement en usage parmi les vignerons les plus instruits, de plusieurs pays de l'Europe, & dans lequel on donne des préceptes pour multiplier & améliorer tous les objets soumis à l'agriculture, & la maniere d'employer toutes sortes de bois de charpente.* Huitieme édition, revue & corrigée suivant les meilleurs systêmes de Botanique, & ornée de plusieurs planches qui n'étoient point dans les éditions précédentes; publiée par P. MILLER, Jardinier de la compagnie des Apothicaires à Chelsea, & membre de l'Académie Botanique de Florence. Ouvrage traduit de l'Anglois, auquel on a ajouté un grand nombre de plantes inconnues à Miller, ainsi que des notes relatives à la physique & à la matiere médicale, & dans lequel on a retranché toutes les dénominations Angloises, pour y substituer les noms françois; par une Société de Gens de Lettres. Proposé par souscription. A Metz, chez Antoine; à Nanci, chez Mathieu & Bonthoux; à Paris, chez Didot le jeune, & Guillot, 1783. *in-4°.*

En 1731, parut à Londres la premiere édition de ce Dictionnaire qui a été réimprimé huit fois depuis, avec d'importantes additions à chaque nouvelle publication. Il a été traduit en Allemand & en Hollandois. Depuis long-temp les François désiroient l'usage de cet ouvrage, qui formera avec le cours complet d'agriculture de M. l'Abbé Rozier, une encyclopédie complette agricole. Le Dictionnaire de Miller traite spécialement des différentes cultures, il enseigne précisément les méthodes les plus certaines pour la naturalisation des végétaux exotiques, la maniere de conserver ceux qui nous arrivent des contrées chaudes & orientales, sans négliger la façon d'élever les indigènes; aussi est-il le fruit de quarante ans d'expérience. Il est en si grande vénération à Londres & dans toute l'Angleterre, que plusieurs communes en ont fait l'acquisition, & l'ont attaché avec une chaîne sur une table, au milieu de la salle d'assemblée, enfin que chaque villageois pût à toutes les heures du jour aller y consulter les articles dont il a besoin. La traduction françoise que nous annonçons rend soigneusement le texte original; l'on y trouve cette simplicité, qui fait que la lecture est à la portée de tout le monde, & particuliérement des Jardiniers. S'il étoit nécessaire pour sa réputation, d'annoncer qu'un illustre Magistrat de Metz, doué d'amples connoissances physiques & littéraires, a présidé la société de savans, qui a entrepris ce travail, c'est ajouter encore à sa célébrité. Il sera imprimé sous le format *in-quarto*, caractere cicero neuf, en cinq volumes de 6 à 700 pages chacun. Le premier volume sera orné de plusieurs planches, où seront gravées les différentes parties des plantes dont on fait usage, pour établir les classes de la Botanique. Le prix de chaque volume, pour les souscripteurs, sera de 12 livres, & pour ceux qui n'auront pas souscrit, de 15 liv. On paiera 12 liv. en souscrivant; la même somme sera délivrée à chaque livraison des quatre premiers volumes, par cet arrangement le dernier tome se trouvera payé d'avance, ce qui fera qu'on le recevra gratuitement. La souscription est ouverte & sera fermée en Février prochain. Le premier tome paroîtra dans le courant de Juin de l'année 1784, & les autres se succéderont de quatre en quatre mois. La correction, ni la beauté typographique ne seront pas négligées. On imprimera la liste des souscripteurs, suivant la date de leur engagement.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 28 Juin.

Description des épidémies qui ont regné depuis quelques années dans la Généralité de Paris, avec la topographie des paroisses qui en ont été affligées; précédée d'une instruction sur la maniere de prévenir & traiter ces maladies dans les campagnes; publiée par ordre de M. l'Intendant de Paris. De l'Imprimerie Royale, 1783, in-8. de 190 p.

Ce recueil est précédé d'un discours préliminaire, ou mémoire instructif sur les épidémies rurales, où le Rédacteur trace plusieurs préceptes relatifs à l'art de guérir, sous le titre de principes, au nombre de 18, ainsi que de quelques avis qui font connoître les devoirs & les fonctions de ceux qui sont préposés pour porter du secours aux hommes en cas de maladies générales ou épidémiques. Cet ouvrage contient la description de plusieurs qu'on a observées dans la Généralité de Paris, & qu'on peut réduire à cinq ou six sortes, dont voici un extrait suivant l'ordre des dates, quoiqu'il n'ait pas été suivi dans ce recueil.

En 1777, il regna dans le canton des deux Jouy, Conflans & Glarigny, une fievre contagieuse dont les symptômes & les funestes effets rapportés par M. Will, manifestoient la malignité. Elle s'annonçoit par la prostration des forces, l'apathie, les vomissemens de matieres porracées, un sentiment vif de chaleur à la gorge, un mal de tête violent, le délire, une langue épaisse, chargée de mucosité, couverte de pustules, la fétidité de toutes les excrétions, un pouls fréquent, irrégulier, petit, une peau seche & brûlante, des taches pourprées sur l'habitude du corps. Cette maladie, qui dura tout le printemps, fit périr 200 personnes dans ces trois paroisses. Mais M. Will dit en avoir sauvé 200 autres qui sont celles dont il fut chargé. Les lavemens d'eau, l'ipecacuanha, les boissons d'orge nitrées & acidulées, la décoction de tamarins & de quinquina aiguisées avec le tartre stibié, les bols de camphre & de nitre, un gargarisme antiseptique, ont fait la base du traitement.

En Février 1780, M. Oslyn fut appellé à Orgeval pour visiter 39 malades, tous attaqués d'une esquinancie, dont cent habitans avoient déja été la victime. Ce Médecin commença par debarrasser les premieres voies, administra des minoratifs doux, des boissons tempérantes, acidulées: ces moyens furent secondés par l'usage d'un gargarisme déterfif, & par l'application d'un topique fait avec les vers de terre. Les accidens, & sur-tout le mal de gorge, ne tarderent pas à se dissiper, & ce Ministre de santé eut le bonheur de rétablir les 39 malades confiés à ses soins.

En Novembre 1781, une pleuropéripneumonie exerce des ravages à Groslay. M. Davan y est appellé, commence le traitement. Dès le lendemain de l'invasion, il fait pratiquer la saignée sur quelques sujets, fait donner aux malades un bouillon de veau pour nourriture, & pour boisson l'eau d'orge mielée & nitrée, aiguisée avec le tartre stibié. Sur environ 39 malades, il en sauve 30. L'Auteur qui a ajouté des réflexions à la suite

de chaque mémoire, dit, au sujet de celui-ci, qu'il est surpris qu'une maladie aussi grave ait cédé à des moyens aussi simples.

Une fievre inflammatoire continue & tendante à la putridité, désola pendant six mois la paroisse d'Eragny jusqu'en Mai 1782. M. Brechoz, chargé de donner ses soins à cette paroisse, sur 60 malades qu'il eut à traiter, en guérit 55.

En Février & Mars 1781, une fievre continue humorale se déclara avec tant d'intensité à Vinpel, que sur 16 malades, 12 en étoient morts en six semaines de temps, lorsque M. Maget y arriva. Elle s'annonçoit par la douleur de tête, l'accablement, une toux seche ou avec crachats écumeux & mêlés de sang, une langue chargée de matiere gluante, une soif considérable, un visage enflammé, avec une teinte bilieuse, une peau seche. Le ventre se tendoit vers le 3e. jour; les déjections étoient souvent bilieuses, les urines bourbeuses & rouges; le pouls plein mou, inégal & un peu élevé. Quelques malades avoient des soubresauts dans les tendons, plusieurs eurent des éruptions miliaires ou pourpreuses; la crise la plus commune se fit par les sueurs, du 7 au 9, terme ordinaire de la maladie. M. Maget prescrivit pour boisson la tisane d'orge avec le miel & la racine de scorsonere, ou l'eau de veau avec le cerfeuil. Les malades prenoient par intervalles une eau de tamarins acidulée avec l'esprit de vitriol. Le second jour, ils étoient évacués avec un cathartico-émétique qui leur faisoit rendre par haut & par bas une bile jaune porracée, épaisse & peu fétide &c. Tels furent les principaux secours qu'administra ce Médecin, qui de douze malades qu'il eut à suivre, en guérit onze.

Le 22 Février 1782, M. Davan se transporta à Saint-Leu, où regnoit une fievre catharrale putride, maligne & contagieuse; mais la plupart des malades ne suivirent pas le traitement prescrit par ce Médecin, & sur 145 habitans qui ont été attaqués de la maladie, 40 en ont été victimes

Enfin, aux mois d'Août, Septembre & Octobre 1781, il regna à Briennon & Avrolles, élection de Joigny, une fievre qui fut traitée par M. Bourdois de Lamotte, Médecin de Joigny. Son mémoire est le plus étendu & nous a paru en général le plus soigné. Il est précédé d'une topographie très-détaillée de Joigny, de Briennon & d'Avrolles. Les principaux symptômes de la maladie qu'il a décrite, étoient le frisson, les naufées, la gêne dans la respiration, l'assoupissement, les sueurs; des urines rares & briquetées, des déjections de vers & de bile porracée & de matieres fétides, un pouls petit, fréquent & embarrassé. M. Bourdois de Lamotte n'a perdu aucun de ceux qui l'ont appellé à temps, & qui ont suivi ses ordonnances. Ses moyens furent la diete, les bouillons aux herbes, les boissons délayantes, aigrelettes, le petit-lait émétisé foiblement, les lavemens émolliens, les vomitifs, les purgatifs, quelquefois les véficatoires, enfin les fébrifuges unis aux anthelmintiques & aux apéritifs.

EXTRAIT *d'une lettre de M.* HERBINIAUX, *Chirurgien - Accoucheur, à M.* ALPH. LE ROY, *Doct. Régent de la Faculté de Méd. de Paris, au sujet du compte rendu (Journal de Méd. Décembre 1782) du traité des accouchemens de cet Auteur* (1).

M. Herbiniaux se plaint dans cette lettre, dont on ne peut donner qu'un extrait, de ce qu'on lui a fait plusieurs reproches qui n'étoient pas fondés. Un de ces reproches tombe sur ce qu'il a dit que MM. Camper & lui avoient appliqué le levier de Roonhuisen sur le menton de l'enfant, tandis qu'il falloit l'appliquer sur l'occiput; il répond à cela, qu'on n'applique ce levier ni sur l'une ni sur l'autre de ces parties.

On a encore reproché à M. Herbiniaux d'avoir fait une seringue du levier de Roonhuisen; il y répond en disant qu'il y a ajouté un ruban de fil pour en faire un levier du 3e. genre, qu'il l'a perfectionné & qu'il ne peut pas en avoir fait une seringue, puisqu'il n'y a point de manche.

M. Herbiniaux se plaint encore de ce qu'on a présenté ses observations d'une maniere qui les défigure; qu'on lui a fait dire dans la 2e. observation, que l'occiput de l'enfant étoit tourné du côté droit, tandis que c'étoit la face; qu'on a mis de l'infidélité dans le compte qu'on a rendu de la 3e., ainsi que dans ce qu'on lui a fait dire au sujet du coccix; enfin il se plaint de ce qu'on a travesti plusieurs de ses propositions.

(1) Cet ouvrage a pour titre, Traité sur divers accouchemens laborieux & sur les polypes de la matrice, 2 vol. in-8°. avec fig. A Bruxelles, chez de Boubers, rue d'Assaut.

Nous ſuſpendrons notre jugement ſur ces plaintes & ces reproches; nous obſerverons ſeulement qu'il nous ſemble qu'on devroit ſe preſſer un peu moins de corriger ou de perfectionner des inſtrumens dont la néceſſité n'eſt pas généralement avouée ou reconnue. Il paroît que ſur l'article des accouchemens on poſe ſouvent en fait ce qu'il faudroit mettre en queſtion. Nous ſommes perſuadés qu'avec ce penchant qu'on a de ſe ſervir d'inſtrumens, on ne donne pas ſouvent à la nature le temps de terminer un accouchement, dont elle ſeroit venue peut-être à bout ſans ce ſecours; & quelque ménagement qu'on obſerve dans l'emploi d'un levier quelconque, quelque précaution qu'on apporte en appliquant des branches de fer ſur la tête d'un enfant, il en peut réſulter des inconvéniens toujours pires que ceux qui ſont la ſuite des efforts que la nature fait pour accoucher; & on ne ſauroit trop louer & admiret la pratique des meilleurs Accoucheurs de Paris qui ſe contentent aujourd'hui d'être tranquilles ſpectateurs, la plupart du temps de cette fonction, qu'on abandonne avec raiſon à la nature; & c'eſt beaucoup de ne pas la contrarier. Nous ne voyons pas que parmi les Accoucheurs qui propoſent des inſtrumens, il y en ait aucun qui ait encore pris la peine de déterminer bien poſitivement le cas où la nature eſt en défaut, & l'emploi de l'inſtrument abſolument néceſſaire. Nous croyons plus; c'eſt qu'à moins d'être très-verſé & très-habile dans l'art d'appliquer des leviers de fer, il eſt preſque impoſſible de ne pas bleſſer les parties de la mere. Nous voudrions qu'on propoſât pour ſujet d'un prix ou d'une thèſe, cette queſtion: *La nature ſeule ou aidée de la main ou d'autre ſecours, n'a-t-elle pas des reſſources dans toutes les poſitions de l'enfant où l'on croit l'emploi des inſtrumens de fer néceſſaire?* Nous ſommes perſuadés qu'il y auroit aſſez de faits pour pouvoir conclure pour l'affirmative.

Il y a près de huit ans qu'on ne ceſſe de s'élever dans cet écrit contre l'uſage des inſtrumens, ſur-tout de fer, dans les accouchemens. On croit être fondé à les rejetter 1°. parce qu'il eſt poſſible de prouver que dans tous les cas on peut s'en paſſer, & qu'ils ne ſont preſque jamais employés ſans inconvéniens; 2°. parce que leur vue ſeule peut cauſer une impreſſion funeſte à la mere; 3°. parce qu'on peut remédier à tous les cas par le ſecours de la main, qui eſt le lévier ou l'inſtrument le plus doux, le plus fléxible, le moins dangereux & le plus parfait qu'on puiſſe employer; le ſeul qu'Hippocrate ait mis en uſage dans les cas les plus difficiles & avertiſſant même d'agir toujours ſans violence, de peur d'exciter une inflammation, *id verò ſenſim non vi faciendum ne parti inflamationem excitent. Hipp. liber. de ſuperfœtatione.*

Dissertation ſur la rage, qui a remporté le prix de la Société Royale de Médecine de Paris, le 11 Mars 1783, par M. Le Roux, *Chirurgien-major de l'Hôpital général de Dijon, &c.* A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur du Roi & de la Société R. 1783. *in-4°.* de 88 pages.

La Société R. de Méd. avoit propoſé en 1778, pour ſujet d'un de ſes prix dû à la bienfaiſance de M. le Noir, *de déterminer quel peut être le meilleur traitement de la rage*. On avertiſſoit qu'on ne vouloit point de théorie ſur les cauſes de la rage, & on exigeoit des Auteurs qui indiqueroient les moyens de prévenir cette maladie, de prouver que l'animal qui l'auroit communiquée étoit réellement enragé, & que le ſujet préſervé en auroit éprouvé quelques ſymptômes avant coureurs: on demandoit encore des exemples de rage ſpontanée s'il y en a réellement, & ſi l'on peut guérir cette maladie quand elle eſt confirmée. L'Auteur du mémoire que nous annonçons a obtenu le premier prix qui a été partagé entre trois concurrens, comme on l'a vu dans un des numéros précédens.

La diſſertation de M. le Roux eſt en trois parties; dans la premiere on y recherche quelles ſont les cauſes de la rage, ſon ſiege, ſes progrès, ſes ſymptômes, &c. & l'on y trouve une ample énumération de cauſes, telles que les paſſions vives, les maladies, l'inſolation, &c. Il admet pour la rage ſpontanée, une cauſe particuliere, l'altération des ſucs digeſtifs, ainſi qu'un ſiege particulier différent de celui de la rage communiquée; dans l'une c'eſt l'œſophage, dans l'autre c'eſt la partie mordue, & il diſtingue trois temps dans la maladie.

Dans la 2e. partie, il s'attache à prouver que le traitement local ou de la plaie, tel qu'il étoit adminiſtré par les anciens, c'eſt-à-dire au moyen du cautere actuel, eſt le ſeul qui promette du ſuccès, at-

tendu qu'il n'y a aucun exemple de guérison, soit par le mercure, soit par d'autres moyens, lorsque cette maladie est confirmée.

La 3e. partie a pour objet le traitement local à la maniere de l'Auteur, & qui consiste à dilater d'abord la plaie avec le bistouri, à la laisser saigner, à la laver avec une eau de savon, à la tamponer avec de la charpie, & le lendemain à la levée du premier appareil, à étendre sur la plaie & autour du beurre d'antimoine tombé en deliquescence; à y appliquer ensuite un emplâtre vésicatoire, & lorsque l'escarre est tombée, à mettre dans l'ulcere un pois pour entretenir la suppuration, pendant six semaines.

M. le Roux seconde l'effet de ce traitement local par quelques gouttes d'alkali-volatil-fluor qu'il fait prendre à l'intérieur dans une tisane de fleurs de sureau. L'Auteur rapporte plusieurs observations qui semblent confirmer l'efficacité de sa méthode.

Il y a une réflexion qui se présente naturellement à faire sur cet écrit; c'est que l'Auteur ne paroît pas avoir rempli les conditions du programme, qui exclut d'abord toute théorie sur les causes de cette maladie, & qui exige pour qu'un traitement local puisse être censé préservatif de la rage, que les sujets aient eu au moins quelques symptômes avant-coureurs de cette maladie.

Parmi les sujets dont l'Auteur rapporte l'histoire & qu'il donne pour préservés, à peine en trouve-t-on un sur lequel on ait observé des symptômes ressemblant aux signes avant-coureurs de la rage; d'où il suit que dans l'incertitude où l'on se trouve sur l'évenement qui peut suivre la morsure d'un animal enragé, on ne peut avoir que des probabilités sur l'efficacité des méthodes préservatives, sur lesquelles celle de M. le Roux paroit mériter la préférence; mais il n'en est pas moins vrai 1o. que cette méthode ne peut pas mériter le nom de *traitement de la rage*, maladie pour laquelle on n'en connoît point encore; en 2e. lieu, que cette méthode préservative n'est applicable qu'aux cas de rage communiquée par une morsure évidente; ce qui laisse encore beaucoup de choses à désirer sur cette matiere, sur-tout sur le traitement de la maladie, & que c'est un sujet de prix à proposer de nouveau.

LIVRES NOUVEAUX.

ESSAI *d'une description topographique d'Olivet. in-8°. de 93 pages.*

Olivet est un assez gros bourg de l'Orléanois. Son territoire a sept lieues de circonférence. M. Beauvais de Préau, Docteur en Médecine, Censeur Royal, Aggrégé au College Royal de Médecine de Nancy, à la Société Roy. de Médecine de Paris, & Secrétaire perpétuel de la Société de physique d'Orléans, vient d'en donner la topographie particuliere. Indépendamment des fossiles, des animaux & des végétaux qui s'y trouvent abondamment; la description des bâtimens considérables, les manufactures, les objets de commerce & les mœurs des habitans y sont très-bien détaillés. L'histoire naturelle nous offre dans ce petit district plus de 600 especes de plantes; 19 quadrupedes indigenes sauvages; 98 oiseaux; 14 amphibies, reptiles & serpens; 19 amphibies nageans & poissons; 75 insectes; 37 coquilles terrestres & fluviatiles. Cette topographie sort des presses de M. Couret de Villeneuve, à Orléans.

OBSERVATIONS *sur quelques points de la structure de l'œil, relativement à l'extraction d'une cataracte membraneuse, pour servir de réplique & d'éclaircissement à la section 8e des mémoires & observations sur les maladies de l'œil, publiés par M* PELLIER DE QUENGSY, *fils, Oculiste; par M.* THOMASSIN, *Maître en Chirurgie de la ville de Dole, Chirurgien-major du premier régiment de Chasseurs à cheval. &c.* A Francfort, 1784. in-8. de 20 p.

M. Thomassin, piqué du ton que M. Pellier met dans ses discussions, y répond ici. Il donne d'ailleurs des éclaircissemens qui tendent toujours au progrès de l'art de guérir.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 6 Juillet.

Suite de la Phytonomatotechnie universelle ; par M. Bergerat, 5e. & 6e. cahiers.

Les plantes contenues dans le 5e. cahier font celles que l'Auteur nomme *hidne finué*, *bolet vernissé*, *agaric androfacé & gercé*, *clavaire cornue*, *politric des arbres*, *bry à balais*, *morelle à fruit noir*, & *douce-amere*, *mouron des champs*, *ceraiste vulgaire*, *lamium pourpré*, dénominations qui ne font, pour la plupart, qu'une traduction très-littérale des noms génériques & fpécifiques de Linné, ou de ceux que l'Auteur a imaginés(1), mais qui dans un langage plus familier, ou plus à portée du commun des lecteurs, font le champignon barbu ou chevrotine des bois; l'agaric à tige, dit *truelle à ramoneur* ; le champignon androfacé ; celui qu'on appelle vulgairement *coquemelle* ; la truffe des arbres ; la mouffe politrich ; la mouffe à balais ; la morelle ; la douce-amere ; le mouron rouge ; l'oreille de fouris, & l'ortie rouge.

Le 6e. cahier renferme 12 plantes, qui font, fuivant l'Auteur, *l'helvelle mitrée*, *la morille fétide*, *le lichen cilié*, *pyxide* ; *le bry couffinet*, *le grand plantain*, *le plant. lancéolé & corne de cerf*, *la patte d'oie des murs*, *le fceau de Salomon*, *la valériane rouge*, & *le ferpalet* (2).

Prefque toutes ces plantes nous ont paru, en général, fort bien rendues, avec leurs couleurs naturelles, fur-tout les lichens, les mouffes & les plantes communes, telles que les plantains, la morelle, la douce-amere, le fceau de Salomon, &c. On n'en peut pas dire autant des champignons qui s'y trouvent repréfentés, fur-tout de ceux que l'Auteur appelle *agaric gercé*, *helvelle mitrée*, & *morille fétide*. Les figures qu'en a donné Schæffer dans fon *Icones fungorum*, font infiniment fupérieures, & beaucoup plus exactes. D'ailleurs, l'Auteur paroît s'être trompé fur ce qu'il appelle hydne finué, d'après le nom de Linné (*hydnum repandum*). Le champignon que M. Bergeret a fait repréfenter fous ce nom, & que Van-Sterbeck avoit fait connoître le premier, eft un champignon rare & d'un ufage dangereux, comme l'Auteur Flamand l'avoit fait remarquer; tandis que celui que Linné a voulu défigner, eft un champignon bon à manger, couleur de ventre de biche, compris parmi ceux que les écrivains d'Allemagne ont nommés *capreolini*, & que nous appellons *chevrotine*, champignon dont le parc de Meudon eft quelquefois couvert en automne, & que les connoiffeurs dans cette partie recueillent avec grand foin. On diftingue ces deux efpeces, en ce que dans l'une (c'eft la mauvaife) la partie inférieure du cha-

(1) *Hydnum repandum*, *boletus verniginofus*, *agaricus androfaceus*, *rimofus*, *clavaria hypoxilon*, *politrichum arboreum* ; *brium fcoparium*, *folanum nigrum*, *dulca-amara*, *anagallis arvenfis*, *ceraftium vulgatum*, *lamium purpureum*.

(2) *Helvella mitra*, *phallus fœtidus*, *lichen ciliaris*, *pyxidatus* ; *bryum pulvinatum*, *plantago major*, *lanceolata*, *coronopi folia*, *chenopodium murale*, *convallaria poligonatum*, *valeriana rubra*, *thymus ferpillum*.

piteau se détache facilement de la supérieure, comme dans les *cepes* proprement dits ; & que dans l'autre tout le corps du chapiteau n'est composé que d'une seule substance qui ne se sépare point. Celle-ci est bonne à manger.

L'Auteur paroît s'être encore trompé sur l'espece, au sujet de la plante qu'il appelle *helvelle mitrée* (*helvela mitra L.*) Celle qu'il a fait représenter sous ce nom, & qui est en géneral mal rendue & mal coloriée, est un champignon qu'on trouve aux bois de Pontchartrain & de Vincennes, que feu M. de Jussien a fait représenter dans un des mémoires de l'Académie des Sciences, année 1728, & auquel il a donné le nom de *boleto-lichen*. Ray l'avoit déja observé en Angleterre. Ce champignon a un goût de morille, & est très-bon à manger ; son chapiteau ressemble en quelque sorte à des feuilles de chêne différemment contournées, & sa tige qui est forte, creuse, à une colonne irreguliere & cannelée. Ce champignon a son chapiteau d'une légere couleur de buis ou de noisette, & sa tige blanche. Celui dont Linné a voulu parler, d'après Mentzel & Rupp, est une morille qu'on trouve aux environs d'Yene & dans la Marche de Brandebourg, qui a constamment la forme d'une mitre, c'est-à-dire un chapiteau pointu & partagé en deux portions. On en trouve des figures exactes dans Mentzel (*Pugill. rar. plant.*) & dans Schæffer (*Icon. fung.*).

Quant à celui que M. Bergeret appelle *agaric gercé*, & dont l'usage, selon lui, est inconnu ; il nous semble qu'il ne pouvoit pas ignorer que ce champignon, dont tous les Auteurs, à l'exception de Linné, ont parlé, depuis Pline jusqu'à M. Barbeu du Bourg, ne fût très-bon à manger, & qu'il n'incommode personne, de l'aveu de tous les connoisseurs. C'est ce grand champignon d'un gris blanc, à tige tigrée & comme bulbeuse à sa base, qu'on trouve dans les bois, dont le chapiteau est comme écailleux, les feuillets blancs, la tige fortement colletée, & qu'on appelle dans les campagnes *parasol, nez de chat, coquemelle, coulemelle, &c.* C'est celui dont Pline comparoit le chapiteau au chapeau que portoient autrefois à Rome les Prêtres flamines : *Mox candidi velut apice flaminis insignibus pediculis.* Pline, Fabius Columna, Césalpin, l'Ecluse, G. & J. Bauhin, Ray, Tournefort, Dillen, Micheli, &c. l'ont donné pour bon à manger, & l'expérience a prouvé que son usage n'expose à aucun inconvénient.

Pessaire de gomme élastique, avec quelques observations sur la forme qu'il doit avoir & sur ses effets.

La gomme élastique présente un grand nombre d'avantages à différens arts, surtout à l'art herniaire. L'emploi d'une substance douce, flexible, élastique & en même temps résistante, dont les morceaux reprennent lorsqu'on la casse, qui ne se laisse point attaquer par les humeurs du corps, peut devenir extrêmement utile dans une infinité de circonstances.

On sait qu'après bien des tentatives faites en Europe, on est parvenu à fondre cette gomme, qu'on apporte de la Chine, & à la rendre fluide, propre à en faire des enduits, des vernis, &c. Mais les substances dont on se sert pour la dissoudre, ou qui font corps avec elle, telles que l'acide nitreux, l'huile essentielle de thérébentine, &c. (1) peuvent être nuisibles. M. Juville, Chirurgien herniaire, très-connu par ses talens, a cherché à employer cette gomme telle qu'elle est, & voici le résultat de ses essais.

» Dans le nombre des femmes, dit-il, attaquées de descentes de matrice qui ont eu recours à moi, il y en a une chez laquelle je fus mandé pour lui faire l'extraction d'un pessaire qu'elle portoit depuis plusieurs années, & dont elle ne pouvoit plus supporter la présence. Quelques jours après, je lui appliquai celui de mon invention qui est en ivoire à tige creuse, & qui réunit beaucoup d'avantages, mais dont le poids occasionne un léger frottement à la vulve lorsque la malade marche. Je cherchai le moyen de satisfaire cette Dame sans qu'elle en éprouvât le moindre inconvénient, & je crus l'avoir trouvé dans la gomme élastique que j'em-

(1) Le procédé pour dissoudre la gomme élastique, publié par M. Faujas de S. Fond, consiste à prendre parties égales d'esprit de thérébentine, d'huile de noix, de lin ou de pavot, rendue dessicative par la litharge, comme on l'emploie ordinairement, & de gomme élastique coupée par très-petits morceaux. On met l'esprit de thérébentine dans un matras à long col sur un bain de sable, en observant de jetter la gomme élastique sur cet esprit par pincées & à mesure qu'elle se dissout. Lorsqu'elle est fondue, on verse dans le matras l'huile dessicative, on laisse bouillir le tout pendant un quart-d'heure, & l'opération est faite.

ployois auparavant avec succès pour différens bandages ».

» En effet, un vase de cette substance que je choisis d'épaisseur & de forme convenables, & que j'appropriai relativement aux indications, réussit à ma grande satisfaction & à une plus grande encore pour la malade, qui avoit employé inutilement différens moyens que l'art indique ».

» Peu de femmes sont aussi délicates, & peut-être aucune n'a le genre nerveux aussi sensible. Il l'est au point que la plus légère douleur lui occasionne des crispations & des convulsions comme si elle étoit attaquée d'épilepsie. C'est à cette Dame que j'appliquai l'année derniere le premier pessaire de gomme élastique qui remplit, on ne peut pas plus exactement, ses vues & les indications. Depuis cette époque, je n'en applique plus d'autres, & ils ont le succès le plus complet.

» Le vase de cette substance le plus convenable pour servir de point d'appui à la matrice, doit avoir la forme d'une figure plus ou moins grosse, vuidée & percée à une de ses deux extrémités d'un trou rond de 3 lignes de diametre, ce qui est suffisant pour permettre le libre écoulement de l'humeur provenant de cet organe.

» On borde l'orifice inférieur de ce pessaire d'un ruban, & l'on en attache deux de la longueur du doigt à ses parties latérales. Un de ses grands avantages, est que la malade peut facilement, elle-même & sans aucun secours étranger, introduire ce pessaire en le prenant par sa base & le repliant : sitôt qu'il est introduit, le pli s'efface, la partie supérieure s'affaisse un peu par le poids de la matrice, & ce corps prend la forme d'un entonnoir dans lequel cet organe pose comme un œuf dans un coquetier.

» Les deux bouts du ruban cousus à l'orifice inférieur, restent au dehors & servent à l'extraire à volonté. On a l'attention de ne donner jamais à l'orifice inférieur plus de 3 ou 4 lignes de diametre ; car s'il en avoit davantage, il exposeroit aux mêmes dangers qu'a couru cette Dame, pour avoir cherché à lui donner plus d'étendue.

En effet, le museau de tanche (partie antérieure de la matrice) s'y est engagé & étranglé, d'où il est résulté les accidens les plus fâcheux, qui ont augmenté jusqu'à ce qu'on ait incisé le pessaire avec un instrument tranchant, qui étoit le seul moyen de débarrasser la matrice & de sauver la malade.

» Après l'extraction de ce corps qui fut faite en 4 secondes, la malade fut soulagée & tous les accidens cesserent.

» Le col de la matrice étoit circulairement livide & menacé de gangrene. La malade souffroit depuis quatre jours ; elle s'est fort bien portée depuis & continue toujours avec autant de succès que de satisfaction l'usage du pessaire de gomme élastique, tel qu'il vient d'être décrit.

Ce pessaire, que nous avons vu, nous paroît en effet de la forme la plus convenable & la propre à remplir les vues qu'on se propose. Il est bien supérieur au pessaire de liege recouvert de cire, tel que l'a conseillé Levret, d'après Blegny, ou à ceux d'ivoire en forme de gimbelette qu'on emploie encore quelquefois. Ces derniers sur-tout exposent le col de la matrice à s'étrangler & à former adhérence.

OBSERVATION *sur les effets de la cigue & de la Belladonne, appliquées extérieurement.* (Observation communiquée.)

Une Dame, âgée de 45 ans, sujette aux douleurs de poitrine, aux pertes de sang & aux furoncles, en eut un sur l'épaule qui fit craindre, même dès sa naissance, qu'il ne devînt carcinomateux. Le centre étoit très - protubérant, inégal, dur, plein d'aspérités, & les environs prodigieusement enflammés & tendus. La saillie de cette tumeur, très-douloureuse, étoit d'environ trois pouces & demi, & la fievre l'accompagnoit, les cataplasmes anodins y apportoient peu de soulagement. Cependant, le centre s'ouvrit dans quelques points, pour laisser échapper un pus gluant ; mais les éminences subsistoient toujours, & les environs de la tumeur étoient d'un rouge presque livide. Cet état se soutint près de trois semaines, sans un mieux ou un changement sensible, toute la tumeur étoit dure, sensible, rénitente ; la malade y éprouvoit des douleurs lancinantes ; dans cet état, son Médecin conseilla l'application d'un cataplasme fait avec les feuilles de cigue & de belladone qui, sans appaiser les douleurs, changea en moins de dix heures la nature de la tumeur, la tamollit sensiblement, & facilita son traitement, de maniere que, dès

ce moment, elle prit le caractère d'une plaie simple; le centre se brisa; un bourbillon volumineux se détacha, enfin une suppuration de bonne qualité s'y établit, & cette plaie traitée méthodiquement fut guérie en peu de temps.

LIVRES NOUVEAUX.

Petri - Remigii - Francisci de Paula Willemet, Doctoris medici dissertatio de frigoris usu medico, c'est-à-dire, Dissertation sur l'usage médical du froid, par M. Willemet. *in*-8°. de 20. pages.

L'Auteur de cet opuscule, très avantageusement connu parmi les Savans de l'Europe, s'est proposé de considérer le froid comme un secours appartenant à la thérapeutique. Il commence par le définir, comme le font les Physiciens, une diminution de chaleur, ou plutôt une simple qualité relative. Sa propriété générale est de condenser & de coërcer. Il agit comme tonique sur la fibre, qu'il resserre & durcit; & comme refrigerant & sédatif sur le sang & les humeurs. Il est, selon les circonstances, fortifiant, astringent, répercussif, antiseptique, stimulant & même évacuant.

Il est aplicable dans les maladies par le moyen de l'air, de l'eau, de la neige, de la glace & des médicamens froids. Son administration exige des précautions, & il est souvent contre-indiqué. Il y a par exemple des sujets dont les nerfs se trouvent mal affectés. Il a quelquefois réussi à prévenir l'inflammation & même la gangrene; mais, comme les autres astringens antiseptiques, il augmente l'inflammation déja établie.

Les boissons froides & l'air froid lui-même, comme l'a fait observer Hippocrate, sont utiles dans certaines fievres continues ardentes, putrides, bilieuses, lorsque les malades éprouvent beaucoup de chaleur & une grande soif. On fait qu'en Russie les frictions glaciales ont été dernierement mises en usage contre la peste.

M. Willemer cite le témoignage de Th. Barrholin, d'Haucok, Sarcone, Bressani, qui ont employé quelquefois avec succès l'eau froide, la neige, la glace dans l'hépatitis, la phténésie, l'ophtalmie, l'érésypele.

L'Auteur ne manque pas non plus d'autorités pour prouver la vertu sédative du froid dans certaines douleurs, comme celles de la tête & des dents; l'eau froide a, suivant les mêmes témoignages, dissipé les douleurs des atticularions, & calmé les convulsions, les spasmes, les symptômes d'hystéricie & d'hypocondriacisme.

C'est à la vertu stimulante du froid que M. Willemet attribue sa prompte efficacité lorsque l'on jette par aspersion de l'eau froide au visage des personnes qui tombent en syncope.

Entr'autres observations qui tendent à prouver l'effet évacuant du froid dans certains cas, M. Willemet se fonde sur l'exemple de Méad qui prescrivoit de plonger les pieds dans l'eau froide pour rappeller le flux menstruel, & sur l'usage pratiqué en Sicile, d'appliquer de la neige sur la région lombaire pour rétablir les lochies.

La Chirurgie a su employer aussi avantageusement le froid; souvent par ce moyen on arrête les hémorrhagies, & l'on parvient même à réduire les hernies où il s'est fait un ettanglement. Enfin, l'expérience nous apprend que l'on remédie par le froid aux dangers de ses propres effets, & que les frictions avec la neige rappellent la chaleur & la vie dans les membres gelés.

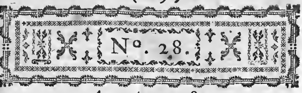
Telles sont les observations que M. Wilmet a cru qu'il feroit bon de tapprocher, & qu'il a présentées au Public, d'une maniere digne d'éloges.

AVIS.

M. Alphonse le Roy, qui a vu les plaintes & les reproches que lui adresse M. Herbiniaux dans sa réponse à l'analyse que ce Médecin avoit fait de son traité sur les accouchemens, nous charge d'annoncer qu'il n'a d'autre réponse à faire à cette lettre, que de renvoyer à cette même analyse. (Voy. Journal de Médecine, Décembre 1782.)

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne.* Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

Del'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 13 Juillet.

OBSERVATIONS *météorologiques faites à Padoue au mois de Juin 1783, avec une dissertation sur le brouillard extraordinaire qui a regné durant ce temps-là; traduit de l'Italien de* M. TOALDO. *& accompagnées de nouvelles vues sur l'origine de ce brouillard, lu à l'Académie de Turin; par* M. *le Chevalier* DE LAMANON.

Ce mémoire nous paroît un des écrits les plus satisfaisans qu'on ait fait sur les phénomenes de l'été 1783. On voit d'abord quelles ont été la pesanteur de l'air, la chaleur, la sécheresse; d'où il résulte que la plus grande élevation du barometre a été de 28 pouces 4 lignes, le 24 & 25 du mois de Juin, & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lig. 4 points le 16, & qu'en général ce mois a été frais, la chaleur moyenne du thermometre n'ayant été que de 16 dég. & demi. Les pluies, le brouill. & les tonnerres sont les phénomenes qui se sont fait le plus constamment remarquer durant ce mois. M. Toaldo pense que ce brouillard est venu de la Sicile & de la Calabre, où l'air a paru nébuleux après les tremblemens de terre que ces pays ont éprouvés. D'après cette idée, le Professeur de Padoue s'accorde avec les Physiciens de Paris pour caractériser ce brouillard de brouillard sec, contenant des matieres minérales ignées, de l'air inflammable & du feu électrique. L'Auteur a joint une liste des époques auxquelles on a vu des phenomenes analogues; ce sont les années 291, 542, 552, 554 & 710 de Rome; 264, 396, 790, 937, 1020, 1104, 1154, 1206, 1227, 1263, 1383 & 1549 de Jesus-Christ.

Ce brouillard a commencé le même jour à des distances très-éloignées; il n'a pas été par-tout également sec. A Sallon, il ne faisoit point entrer les sels en déliquescence, ne faisoit point monter l'hygromètre, n'empêchoit pas l'évaporation d'être abondante, & ne ternissoit pas même les glaces que l'on y exposoit. Les salines d'Hyères en Provence ont crystallisé, par l'effet du brouillard, quinze jours plutôt qu'à l'ordinaire. Le soleil, qu'on ne voyoit plus qu'à travers le brouillard, paroissoit fort pâle dans la journée, d'un rouge de sang à son lever, & encore plus à son coucher. A Sallon, le brouillard a répandu quelquefois une odeur désagréable. Il fatiguoit les yeux & même la poitrine des personnes délicates. Dans la Basse-Provence, dans le Languedoc, il a mûri les bleds & favorisé les moissons. A Turin, il a rouillé plusieurs champs de bled, & a verdi des boutons de cuivre; ailleurs il a desséché des plantes. Les mois de Juin & Juillet ont été par-tout moins chauds qu'à l'ordinaire. Il n'y a point eu d'été cette année derniere sur les hautes montagnes de la Provence & du Dauphiné. Tant qu'a duré le brouillard, la machine électrique que M. Toaldo avoit à Sallon, n'a donné que peu ou point d'étincelles; & près d'Avignon, l'électromerre a toujours indiqué beaucoup d'électricité dans l'atmosphere. A Grenoble, le 4 Juillet, on mêla 4 mesures de brouillard avec 2 mesures d'air nitreux; l'absorption fut d'un quart, &

il ne resta plus qu'un gas dans lequel la lumiere s'éteignit plusieurs fois. L'air des brouillards mêle avec le gas inflammable, ne l'a point empêché de détonner par le contact de la flamme, preuve, ajoute-t-on, qu'il n'avoit rien de délétere. Ce brouillard surmontoit les plus hautes montagnes du Dauphiné. La partie la plus basse en émit la plus epaisse & la plus seche; il paroît avoir couvert presque toute l'Europe.

Après ces observations, l'on expose les vues de l'Académie de Turin sur la nature & l'origine de ce brouillard. On sait qu'il a été presque dans tous les pays précédé d'un orage. On rappelle, à cette occasion, ce que disent les anciens des singuliers effets du tonnerre. Pline, Plutarque, Seneque, & d'après eux Porta, ont cru que l'olivier, le figuier, le laurier ni la vigne blanche, ne sont jamais frappés de la foudre. Selon M. Toaldo, il est vraisemblable que les arbres qui contiennent de la résine peuvent être à l'abri de cet accident. Mais malgré ces témoignages, il y a quelques observations contraires, ou au moins des exceptions, car il est possible que ces sortes d'arbres résineux soient moins souvent frappés que ceux qui contiennent beaucoup de sucs aqueux.

Pour en venir à la cause de ce brouillard sec, l'Académie de Turin ne le regarde point comme un effet du tremblement de terre de la Sicile. Mais elle pense que ces deux phénomenes ont une cause commune, savoir un mouvement de fermentation dans l'intérieur de la terre, une chaleur & une secheresse de plusieurs années, & une explosion déterminée par les grandes pluies survenues au mois de Juin.

M. de Marcorelle a publié aussi une description de ce brouillard extraordinaire de Juin & Juillet 1783. Il rappelle le désastre de l'Isle Formose, occasionné en 1782 par de grands météores, des torrens d'eau, des tempêtes, des ouragans. Il fait mention en même temps d'une isle nouvelle qui s'est élevée dernierement dans le voisinage de l'Islande, & passe ensuite à la description des circonstances qui ont accompagné ce brouillard d'été. Quoique ce météore fût naturellement sec, on remarque qu'il devint humide par le vent d'est les 26, 27 & 27 Juin, & qu'il déposa pendant la nuit sur les végétaux une liqueur gluante, fétide & caustique, qui brûla les fleurs de la vigne & des oliviers, & gâta les plantes légumineuses, les pois, les courges, les melons, &c. M. Marcorelle conjecture, ainsi que d'autres l'ont fait, que cette exhalaison a été le produit d'une fermentation dans les premieres couches de la terre.

Aux Auteurs de la Gaz. de Santé.

Vous avez annoncé, MM., plusieurs fois des remedes contre les vers. On a vu dans vôtre feuille, la description & la figure de la coralline de Corse, *elminthocorton*, & les vertus qu'on lui attribue. Ce remede réussit, en général, pour les vers strongles chez les enfans, ou qui se trouvent compliqués dans quelques maladies. On y a vu de même la composition du remede de Made. Nouffer, pour le ver solitaire, & les éloges prodigués par différens Auteurs à l'huile de *palma Christi*. Tous ces moyens, sans doute, peuvent être appliqués avantageusement dans bien des circonstances; mais il reste encore à trouver des remedes efficaces & dont l'effet soit sûr, lorsque l'on a à traiter l'espece de ver solitaire, nommé cucurbitain & les ascarides.

Je viens d'éprouver la difficulté qu'il y a de détruire l'une & l'autre espece. Je crois que cette difficulté dépend principalement de la faculté qu'ont ces vers d'être d'une chair très-ferme, très-serrée & très-vivace. Chaque anneau qui se détache du ver cucurbitain a une vie particuliere, ce qui rend ces mouvemens très-vifs. On conçoit combien il doit être difficile de détruire un ver composé quelquefois de plus de 30 mille anneaux, ou vers jouissant tous d'une vie particuliere. Ajoutez que ce ver logé presque toujours dans les intestins grêles, forme souvent des adhérences aux parois de ces mêmes intestins, lesquelles le fixent à demeure & s'opposent à son déplacement. Lorsque, par les mouvemens ces adhérences cessent d'exister, les malades éprouvent des tiraillemens, des coliques, ils rendent des matieres sanguinolentes, indépendamment de l'obstacle perpétuel qui s'oppose au passage des alimens ou des matieres & qui portent toujours un trouble quelconque & un embarras dans les premieres voies.

Ayant eu à combattre un ver de cette nature, j'ai pris le parti d'essayer de l'é-

tourdir d'abord avec des corps gras ou huileux, qui sont contraires aux vers ; j'ai fait mettre le malade à l'usage des végétaux ; parmi ceux-ci on remarque que la salade (sans doute à raison de l'assaisonnement) les haricots, les plantes piquantes ou fortement assaisonnées, sont contraires à cette espece de ver & en font rendre plusieurs portions. Peu de jours après ce régime, le malade a pris, le même jour, une once d'huile de ricin, un gros de coralline de Corse, & un bol fait avec le camphre, la poudre de fougere mâle & le mercure doux ; le lendemain il a été purgé ; on n'a pas obtenu plus de deux pieds de long de ce ver & plus d'une trentaine d'anneaux particuliers. Enfin, j'ai hasardé un grain de sublimé dans une décoction mucilagineuse, qui n'a rien fait tendre à la malade, mais qui lui a calmé (phénomene extraordinaire) ses coliques, a fait cesser les excrétions sanguinolentes, & a produit un calme à son état, inconnu depuis longtemps.

Voilà où j'en suis, MM., pour les secours contre ce cruel ennemi de l'homme. Je prie ceux qui pourroient avoir quelque conseil à donner, de le communiquer par la voie de votre Gazette. Le bien de l'humanite exige que chacun se prête à la publication des moyens qui peuvent la secourir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un de vos Abonnés.

NOUVEAUX *Mémoires de l'Académie de Dijon, pour la partie des Sciences & Arts. Premier semestre*, 1783. in-8°. de 230 pages. A Dijon, 1784.

Ce cahier renferme quinze articles ou mémoires, dont le premier, par M. Tartelin, a pour objet les phénomenes que présentent quelques dissolutions&précipitations de résine dans l'esprit de vin. Le second, des expériences sur des combinaisons du mercure & de l'acide muriatique par affinité simple, par M. Maret. Le 3e., l'origine des gouttes d'eau renfermées dans les crystaux de roche, par M. le Camus. Le 4e., la blende artificielle ou combinaison du zinc & du soufre, par M. de Morveaux. Le 5e., des observations d'histoire naturelle, par M. de Bazumot. Le 6e., des observations sur différentes tumeurs polypeuses, par M. Enaux. Le 7e., des observations sur un charbon fossile incombustible, par M. de Morveau. Le 8e., l'examen des plantes astringentes indigenes, par M. Durande. Le 9e., la situation la plus ordinaire de l'enfant dans la matrice pendant la grossesse, par M. Houin. Le 10e, la description d'un météore observé à la Chartreuse de Dijon, par M. Maret. Le 11e., la description & l'usage des choses nécessaires à un laboratoire de Chymie pour faire des expériences, par M. de Morveau. Le 12e. un essai sur la durée & les probabilités de la vie, calculées pour la ville de Dijon, par M. Maret. Le 13e. des observations sur l'*acete* de bismuth, &c. Le 14e., des calculs algébriques, par M. l'Abbé Bertrand; & le 15e. l'histoire météorologique de l'année 1783, par M. Maret.

Les Chymistes, les Naturalistes & les Médecins trouveront dans ce cahier, de quoi satisfaire leur curiosité sur les différens objets qu'on vient d'exposer.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

J'ai été très-étonné, MM., lorsqu'en lisant le n°. 25 de votre Gazette, où vous rendez compte d'un ouvrage qui a pour titre, *Précis théorique & pratique sur le pian, la maladie d'amboine & le therminthe, augmenté, revu & corrigé par M. B. Peyrilhe, &c.* j'y ai vu cette phrase qui termine ce que vous en dites : *on attribue la plus grande partie de cet écrit à un Médecin de la Faculté de Paris, M. Mathey.* On ne vous a pas bien instruit, MM., & si vous vous fussiez donné la peine de vous adresser à moi, comme j'avois lieu de m'y attendre, je vous aurois détrompé sans doute, en vous assurant, comme je le fais ici, que je n'ai aucune prétention à cet ouvrage, que je ne connois encore que par l'annonce qui en a été faite dans différens papiers publics. Je ne dissimulerai pas néanmoins, qu'en 1775 ou 1776, M. Peyrilhe, très occupé d'ailleurs, me pria, pour lui faciliter un travail dont il s'étoit chargé à l'Académie de Chirurgie, de lui faire un précis sur le pian d'après les Auteurs qui avoient le mieux écrit sur cette maladie. Je le fis & surtout d'après *William. Schilling*, qui en a donné un excellent traité ; je le lui remis, & je l'avois presque absolument perdu de vue, lorsque l'ouvrage publié par M. Peyrilhe fut annoncé ; mais assurément je suis bien éloigné de croire que ce soit

le précis dont je suis l'auteur, qu'il a publié, très-persuadé que M. Peyrilhe connoît trop les procédés de l'honnêteté pour l'avoir fait sans mon consentement ou au moins sans m'en prevenir.

Il est vrai, cependant, que quelque temps auparavant, ayant témoigné à M. Peyrilhe qui m'en faisoir la demande, le desir que mon nom ne parût pas à la tête de la traduction que j'avois faite de sa dissertation sur le cancer, uniquement pour l'obliger, il ne l'y mit pas moins en tête d'une lettre qu'il étoir supposé m'avoir écrite & que je n'ai jamais connue que par la voie de l'impression. Il m'a présenté dans cette lettre, comme *imbu de sa doctrine & de ses préceptes*; j'en fus singulierement étonné, j'ose même dire mortifié; mais quoique alors je fusse Médecin de la Faculté de Montpellier, j'étois isolé, & j'avois d'ailleurs quelques obligations à M. Peyrilhe, chez qui j'avois demeuré environ trois ans en qualité de pensionnaire. Il se crut apparemment assez autorisé par-là, à faire un sacrifice à son amour propre de l'humiliation du mien. Je ne crus pas alors devoir rompre le silence; mais comme je ne suis pas disposé à me laisser dépouiller de ce qui m'appartient, je ne veux rien non plus de ce qui est aux autres, & je vous prie en conséquence d'insérer cette lettre dans une de vos prochaines feuilles.

J'ai l'honneur d'être, &c. Mathey.

Observation *sur l'ictere survenant dans les fievres aigues*. (Observation communiquée).

Tous les Médecins savent que parmi les aphorismes d'Hippocrate, il s'en trouve un qui est le 62e. de la 4e. section, qui porte que *lorsque l'ictere survient dans les fievres aigues avant le septieme jour, c'est un mauvais signe*. On trouve dans quelques Commentateurs ou dans quelques éditions d'Hippocrate, que cet aphorisme est terminé par une autre proposition qui rend la premiere sentence conditionnelle, puisqu'on y lit après: *à moins qu'il ne survienne un flux de ventre*. Je crois devoir faire observer que quelquefois l'ictere, sans que cette derniere circonstance ait lieu, paroissant le 2e. ou 3e. jour dans une fluxion de poitrine, ne doit point effrayer, l'observation ayant prouvé que les choses n'en vont pas plus mal; que l'ictere se dissipe peu-à-peu soit par l'effet des saignées, soit par celui des béchiques mucilagineux joints aux diaphorétiques & à quelques apéritifs savoneux. C'est ce qu'on vient d'observer sur un malade attaqué d'une fluxion de poitrine, chez lequel l'ictere s'est manifesté dès le 2e. jour; ce qui n'a point empêché d'avoir recours aux saignées, & aux autres secours dont on vient de parler. La maladie s'est jugée dès le 7e. jour par des sueurs abondantes, & ce même jour le malade s'est trouvé sans fievre.

Cette observation semble prouver que quoiqu'en général l'apparition de l'ictere avant le 7e. jour, soit une circonstance désavantageuse dans les maladies aigues, elle n'est pas suffisante pour déterminer à porter un prognostic fâcheux, quand même le ventre ne feroit pas très-libre, ce qui est arrivé au malade dont il vient d'être question.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouvelle *méthode de traiter les maladies qui attaquent l'articulation du coude & du genou; par* H. Park, *Chirurgien de l'Hôpital de Liverpol: ouvrage traduit de l'Anglois*. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Lib. rue des Cordeliers, 1784. *in-12*. de 59 pag.

L'objet de l'Auteur est de faire sentir la nécessité d'extirper les os dans le cas de luxations qu'on ne peut reduire & dans lesquelles l'os a été exposé à l'air, ainsi que dans les caries de ces mêmes os articulés; regardant ce parti comme préférable à l'amputation d'un membre entier.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 20 Juillet.

OBSERVATIONES chemicæ, &c. Observations chymiques *sur les antimoines sulphureux, par M. F. WILH MANNERORANTZ. Thèse soutenue sous la présidence de M. T. Bergmann.*

ON examine dans cet écrit la nature & les propriétés de quelques préparations antimoniales. Après avoir dans une premiere section, fixé ce que l'on fait des effets du feu & de quelques acides sur l'antimoine crud, on passe à l'examen du verre d'antimoine, & l'on rapporte plusieurs expériences faites sur l'antimoine diaphorétique. L'on remarque principalement l'effet de l'acide marin sur cette chaux dont il se dégage dans la combinaison un gas hépatique, ce qui montre, selon l'Auteur, que le soufre y est comme diffous & combiné. Au reste, l'antimoine diaphorétique bien lavé ne contient plus de soufre; & préparé ainsi, il est d'un usage plus sûr en Médecine que le verre d'antimoine, qui peut-être plus ou moins chargé de soufre, selon les différens degrés de calcinarion.

L'Auteur considere le foie d'antimoine comme une préparatinn plus composée, c'est-à-dire, comme un hépar mêlé de régule, qui contient de l'alkali du nitre, chargé d'acide vitriolique phlogistiqué & d'acide nitreux déphlogistiqué. Le foie d'antimoine, lavé dans l'eau, dépose tous ces sels.

Le soufre doré d'antimoine, qui est un précipité des scories du régule, possede la vertu émétique dans un trop fort degré. La meilleure préparation de ce genre est le sédiment de la troisieme précipitation.

Le kermès minéral est examiné par un grand nombre d'expériences, & on y fait connoître les différentes méthodes de l'obtenir soit par la voie seche, soit par la voie humide.

Il résulte, en général, de ces observations & expériences, que le régule mêlé avec le soufre donne l'antimoine crud; que le verre d'antimoine est une chaux qui retient un peu de soufre; que le soufre doré & le kermès sont composés de chaux sulphureuse d'antimoine, mais qu'ils différent entr'eux par la quantité de phlogistique & de soufre.

Il y a lieu de croire, suivant l'Auteur, que l'efficacité des antimoniaux dépend du plus ou moins de phlogistique qu'ils contiennent. Le régule pur, dépouillé de tout foie de soufre, a très-peu d'effet. L'antimoine crud n'est que diurétique & diaphorétique; le kermès agit plus doucement que le soufre doré, le safran de métaux & le verre d'antimoine; l'antimoine diaphorétique déphlogistiqué est sans force; le régule ne produit que très-peu d'effet tant qu'il conserve tout son phlogistique; mais une légere déphlogistication le rend efficace, une plus considérable le rend très-actif & fortement émétique, mais dépouillé de tout son phlogistique il perd toute sa force. Il suit encore de toutes ces expériences, que l'union de l'antimoine avec le soufre est une véritable dissolution, puisqu'il en résulte un odeur hépatique.

L'antimoine diaphorétique lavé, &

le soufre, fondus ensemble, donnent le verre d'antimoine, & cette préparation plus facile & plus sûre qu'une longue calfination, mérite, selon l'Auteur, d'être préférée pour l'usage de la Médecine.

Remarques sur la fievre puerpérale, *par M. Doublet*, 1783. petit *in*-8°. de 70 pag. Prix 18 sols. Extraites du Journal de Médecine, Décembre 1783.

Quoique nous ne soyons pas dans l'usage d'annoncer ce qui a déja paru dans les autres Journaux, nous croyons devoir faire une exception en faveur de ces remarques sur les recherches de M. de la Roche sur la fievre puerpérale, par M. Doublet. Cet Auteur commence par rapprocher la description des symptômes de cette maladie, telle qu'on croit la voir dans Hippocrate, de celle donnée par quelques Médecins modernes, François, Anglois, &c. M. Doublet reconnoît de part & d'autre l'identité des caracteres principaux de cette fievre, en admettant des especes différentes. On sait qu'elle ne se présente gueres à l'observation, si ce n'est dans les grands hôpitaux, & spécialement à l'Hôtel-Dieu de Paris. On connoît la méthode que feu M. Doulcet a trouvé l'année derniere 1782, contre cette maladie, & qui consiste essentiellement à faire vomir par le moyen de l'ipécacuanha. L'Auteur remarque que les malades qui en guérissent, ont une longue convalescence, qu'il leur reste un engourdissement dans les membres, ou qu'il survient des abcès critiques dans les parties musculeuses. Les aphtes, ajoute-t-il, qui paroissent quelquefois sur le déclin de la maladie, sont les avant-coureurs de la mort.

Au sujet des causes de la fievre puerpérale, M. Doublet discute les assertions des différens Auteurs, dont les uns l'attribuent au mauvais air, les autres à l'inflammation de la matrice ou des intestins, d'autres à la suppression des lochies; & il conclut que la cause prochaine & vraie de cette fievre est la métastase ou l'épanchement du lait dans l'abdomen, ce qui donne lieu aux autres accidens d'inflammation ou de putridité que les ouvertures de cadavres ont fait observer.

Lettre à MM. les Membres de la Société Roy. de Médecine de Paris, & à MM. les Médecins des différentes Facultés de l'Europe, sur les propriétés médicinales de la racine de bryone, ou de l'ipécacuanha Européen, par M. Harmand de Montgarny, Doct. en Médecine de l'Université de Montpellier, &c. A Verdun, de l'Imprim. de Christophe. *in*-8°. de 16 pag.

Nous avons ci-devant fait connoître le premier écrit de M. Harmand de Montgarny, sur l'efficacité de la racine de bryone, contre les maladies dyssentériques; celui-ci vient encore à l'appui du premier, & présente dans dix-huit sections ce remede comme une panacée universelle propre à combattre les maladies chroniques & aigues, sans en excepter les affections internes & externes. La fin de cet écrit épistolaire offre des observations pratiques qui constatent les effets de la racine de bryone, contre le vice dartreux dégénéré, le vice psorique dégénéré; les congestions scrophuleuses, les embarras des visceres & la métastase laiteuse.

Avis au Public sur un petit écrit intitulé : Nouveau traitement des maladies dyssentériques, à l'usage du peuple indigent; *par M. Clouet, Ecuyer, Doct. en Méd. de la Faculté de Montpellier, Méd. du Roi, de l'Hôpital milit. & des Hôpitaux de Charité de Verdun, &c.* A Verdun, chez le même, *in*-4°. de 40 pag.

Cet avis a pour but d'anéantir les deux opuscules de M. de Montgarny, sur l'usage & les effets de la racine de bryone, contre les affections dyssentériques.

LIVRES ÉTRANGERS.

De methodis suffusionem oculorum curandi, &c. c'est-à-dire, de la méthode de guérir la cataracte, &c. par C. G. Feller, Maître en Chirurgie. A Leipsick, chez Crusius; à Strasbourg, chez König. 1783. *in*-8°. de 29 pages, avec deux planches.

Au mois de Mai 1779, arriva dans cette ville Casaamata, oculiste Italien, & Docteur de Padoue. Comme il souhaitoit donner des preuves éclatantes de son habileté à extraire la cataracte, il avoit pris la précaution d'emmener avec lui un Calabrois aveugle, qu'il annonça devoir opérer trois jours après son arrivée. Il invita tous les Médecins & les Chirurgiens à se trouver à l'opération. En effet, en présence d'un grand nombre de spectateurs, il rendit glorieusement la vue à cet homme. Après ce succès, une infinité

de malades vinrent s'adresser à lui, & il pratiqua très-souvent & très-heureusement la même opération. M. Feller, qui eut occasion de le voir plusieurs fois opérer, donne ici sa méthode avec les éclaircissemens convenables.

Quelque temps auparavant l'apparition de Casaamata à Leipsick, un autre Opérateur appellé Simon, avoit voulu s'y faire connoître comme très-habile à extraire la cataracte. Ainsi que Casaamata, il s'étoit fait suivre par un aveugle, triste victime du charlatanisme. Simon voulut faire en oculiste exercé, l'opération devant les gens les plus éclairés en Médecine & en Chirurgie. Mais la crainte de ne pas réussir le saisit, les mains lui tremblerent, il se tira fort mal d'affaire, au point qu'il partit secretement de Leipsick dès le lendemain de l'opération. M. Feller qui s'y étoit trouvé, observa en maître attentif sa méthode, & quoiqu'elle n'ait pas réussi, il conclud malgré cela, qu'un savant Chirurgien pourroit néanmoins en tirer parti dans l'occasion Il en donne conséquemment la description exacte, en y ajoutant la figure des instrumens dont le timide & malheureux Simon fit usage.

Wenseslai T. de Krzowitz, &c. historia febris hecticæ, &c c. à. d. Histoire de la fievre hectique contenant ce que les Médecins de tous les temps ont observé à son sujet; par M. V. T. de Krzowitz, Chevalier de Sa Majesté Impériale, Doct. en Médecine & Professeur public de Pathologie en l'Université royale de Bude. A Vienne, chez Grœffer; à Strasbourg, chez Konig. 1783, *in*-8°. de 415 pag.

C'est peut-être l'écrit le plus complet qu'on ait sur la fievre hectique. On y trouve rassemblé ce que les anciens & modernes ont dit d'essentiel sur cette maladie. On voit d'abord le plan détaillé de ce traité; M. Trnka rapporte ensuite dans des sections particulieres tout ce qui est relatif à ce genre d'affection, & qu'il a trouvé épars dans une multitude de volumes. L'ouvrage est divisé en deux parties. La premiere contient les causes & les symptômes de la fievre hectique; l'Auteur suit la même marche pour indiquer le diagnostic & en déduire les moyens de tirer un pronostic certain sur la maladie. La seconde partie est entiérement consacrée à la thérapeutique; M. T. [illegible] l'énumération de tous les remedes convenables dans cette espece de fievre, soit pharmaceutiques, soit chirurgicaux, soit diététiques; le tout est terminé par sept histoires extraites de divers Auteurs; ce sont des exemples de fievres hectiques heureusement guéries. M. Trnka n'écrit pas une ligne qui ne soit étayée des autorités & des observations des Médecins de tous les temps.

Voici la formule de la teinture antiphthisique, extraordinairement vantée par quelques Méd. d'Allemagne, contre la fievre hectique ou la phthisie.

Prenez du sel de saturne une once & demie; du vitriol de Mars, une once, de la terre foliée de tartre, un gros; du vinaigre distillé & de l'esprit de vin, de chacun demi-livre. Mêlez le tout exactement, & tenez-le en macération dans un endroit froid pendant plusieurs jours, pour en extraire la teinture; après quoi filtrez cette liqueur. La dose est depuis quinze jusqu'à vingt gouttes dans de l'eau ou dans un autre véhicule convenable. Il n'y a pas de Médecin qui ne voie combien un pareil remede peut être pernicieux, & nous ne l'avons mis ici que pour en faire appercevoir le danger.

Traité sur la mycitologie, ou discours historique sur les champignons en général, dans lequel on démontre leur véritable origine & leur génération; d'où dépendent les effets pernicieux & funestes de ceux que l'on mange, avec les moyens de les éviter; opuscule avec figures; par M. Nanalis J. de Necker, *Botaniste de S. A. S. l'Electeur Palatin, Duc de Baviere, Historiographe du Palatinat, du Rhin & des Duchés de Berg & Juliers, membre ordinaire de l'Académie Electorale des Sciences de Manheim, &c.* A Manheim, chez M. Fontaine, Lib. de l'Electeur. *in*-8°. de 133 pages.

Ce Botaniste Palatin essaye de persuader que la naissance spontanée des champignons ne provient aucunement de semences; & que conséquemment c'est à tort qu'on les a rangés jusqu'à présent dans le regne végétal. Comme, suivant lui, ils n'appartiennent à aucune des trois grandes divisions des êtres de la nature; M. de Necker veut absolument créer en leur faveur, un quatrieme regne, qu'il nomme *mésymale*, moyen ou intermédiaire. Laissons-le errer sur cet article, & présentons d'après lui son secret, qui nous apprend à distinguer les champi-

gnons nuisibles & pernicieux, pour ne pas les confondre avec les esculens. La truffe, la morille, la girolle & le champignon ordinaire, sont ordinairement ceux qui se trouvent dans nos cuisines. Lorsqu'on aura des mets à faire préparer, dans lesquelles entrent ces especes de champignons, il faudra prendre la moitié d'un oignon ordinaire, dépouillé de sa pellicule extérieure. Cette portion sera mise en entier dans le vase, pour être cuite avec les champignons; si la couleur de l'oignon devient bleuâtre ou d'un brun tirant sur le noir, c'est une marque certaine qu'il s'en trouve parmi eux quelques-uns contenant un principe malfaisant & délétere. Il faut alors se garder d'en manger. Si au contraire, après la cuisson convenable l'oignon conserve sa couleur blanche, telle qu'il l'avoit dans son état naturel, on pourra alors en manger avec securité & en toute sûreté.

On est étonné de voir quelquefois des hommes éclairés d'ailleurs, débiter sérieusement de pareilles recettes, qui décelent qu'on n'a ni principes, ni expériences sur la chose dont on parle. Ce moyen imité des Chinois & proposé par un Botaniste comme M. de Necker, est bien propre à faire sentir la nécessité d'un traité raisonnable sur les champignons, & nous annonçons au public que ce traité auquel on a travaillé très-long-temps pour ne rien laisser à désirer s'il est possible sur cette matiere, est fait, & qu'on mettra incessamment le Public à portée d'en jouir. Quant au moyen indiqué par M. de Necker; il est si propre à induire en erreur, qu'un oignon ordinaire ainsi dépouillé & cuit avec une espece de champignon très-dangereuse qui est celle qu'on appelle *oreille d'olivier*, en Italien *olivi*, ne change pas même de couleur; ce qui prouve l'infidélité & le danger d'une pareille recette.

PHYTOGRAPHIE *universelle, ou nouveau systême de Botanique fondé sur une méthode descriptive de toutes les parties de la fleur, avec une nouvelle langue anthophyllographique; par M.* DE LAS. A Stockholm, & se trouve à Lyon, chez les Freres Périsse; à Nancy, chez Mathieu, Lib. 1783. *in*-8. de 182 pag.

Comme la Botanique est la partie de l'Histoire naturelle la plus curieuse, la plus variée, la plus belle, M. de Las s'y est spécialement appliqué. L'opuscule qu'il publie aujourd'hui est déja le fruit de ses études dans ce genre. On y trouve une notice de l'état actuel de la Botanique systématique. Et malgré la guerre qu'il fait aux Méthodistes, il ne laisse pas que de préconiser une méthode descriptive de sa façon, qu'il fonde sur toutes les parties de la fleur.

FLORA Japonica. Flore du Japon, par M. C. P. THUNBERG, Professeur de Botanique à Upsal, &c. A Leipsick, chez Muller, 1784.

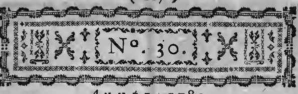
Ce livre précieux pour la Botanique ne paroîtra qu'à Pâques. Il contient exactement les végétaux du Japon, rangés selon le systême sexuel, & réduits à vingt classes, auxquelles se trouvent les ordres, les genres, les especes, les variétés, les synonimes choisis. Ajoutons à cela d'excellentes descriptions & les figures les plus soignées. Lorsque nous serons possesseurs de cette Flore, nous la ferons connoître plus particulierement. Son Auteur, M. Thunberg, éleve & successeur du célebre Chevalier de Linné, a voyagé dans le Japon; c'est donc le fruit de ses recherches & observations.

HORTUS Aurelianensis. Jardin d'Orléans, 1784. *in*-8. de 22 pag.

A peine une société de savans Physiciens est établie à Orléans, que le Public se ressent déja des recherches de ses membres. Le Jardin botanique offre plus de deux mille plantes. M. Beauvais de Préaux, Doct. en Médecine, Censeur R. &c. Directeur de ce Jardin, nous en présente le dénombrement par ordre alphabétique, & la plupart des noms sont ceux du Chevalier de Linné.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 27 Juillet.

TRAITÉ *d'Ostéologie, par M.* BERTIN, *& suivi de trois mémoires de M.* Hérissant, *sur différens points d'ostéologie. 4 vol. in-12. du fonds de P. F. Didot le jeune.* A Paris, chez Méquignon, l'aîné, Lib. rue des Cordeliers, 1783. Prix des 4 volumes reliés, 10 liv.

CE traité des os, qui a paru il y a une trentaine d'années, & que nous annonçons, parce qu'il est passé du fonds d'un Libraire chez un autre, est des plus estimés; il est divisé en quatre parties. La premiere expose l'anatomie en général, c'est-à-dire la division du squelette, celle des os, leurs apophyses, leurs cavités, les articulations, les ligamens, les cartilages, la moëlle & les vaisseaux des os, &c. Dans la seconde partie, l'Auteur décrit les os de la tête en particulier; dans la troisieme il traite des os de l'épine, de la poitrine, du bassin & des extrémités supérieures; la quatrieme traite des os des extrémités inférieures.

On doit louer M. Bertin non-seulement d'avoir noté les différences anatomiques du squelette selon l'âge & le sexe du sujet, mais d'avoir, en traitant du squelette naturel & de l'ostéologie fraîche, marqué les impressions & insertions des muscles & des ligamens sur les os.

M. Bertin, après avoir réfuté une opinion erronée sur l'ossification, en propose une qui a eu beaucoup de vogue, & que M. Duhamel a fait valoir, savoir que l'os se forme par l'induration du périoste, & compare cette fonction dans les animaux à celle par laquelle on prétend que les couches internes de l'aubier dans les arbres deviennent successivement des couches ligneuses. Mais ce sentiment est en butte à une objection, c'est que le cal & les fibres charnues qui s'ossifient quelquefois, se forment sans périoste & n'en ont point. Quant au périoste interne, c'est un membrane dont M. Bertin nie absolument l'existence.

On doit aussi faire honneur à M. Bertin d'avoir fait remarquer que les vaisseaux sanguins qui pénetrent dans la cavité des os longs s'y introduisent obliquement & en faisceaux, & ne s'y ramifient point. Pour ce qui est de l'ostéogénésie, ou de la matiere élémentaire qui forme les rudimens de l'os, M. Bertin prétend que les os longs ne sont dans leur principe qu'un mucilage qui se desséchant par la suite ou se condensant, & passant à l'état de cartilage, se convertit en une matiere osseuse. Mais il faut avouer que la premiere formation des os longs est bien moins connue que celle des os plats qu'on fait être primitivement des membranes dont l'ossification se fait du centre à la circonférence.

Des trois mémoires qui suivent ce traité, & dont M. Hérissant est auteur, deux se trouvent insérés parmi ceux de l'Académie R des Sciences, année 1754 & 1758. Le premier de ces mémoires renferme des expériences qui tendent à prouver que les os sont formés de deux substances principales, savoir d'un parenchyme cartilagineux, & d'une substance terreuse ou crétacée. M. Hérissant a fait macérer des parties d'os coupés par lames dans

un esprit de nitre affoibli avec de l'eau ; les lames y devinrent molles & transparentes, les plus minces paroissoient des membranes, & les plus épaisses des cartilages frais. L'Auteur, continuant ses expériences, s'est assuré que l'action de ce menstrue acide avoit décomposé chymiquement l'os, en lui enlevant la matiere crétacée qui en faisoit la solidité. En effet, ayant mis à évaporer la liqueur dont il s'étoit servi, il obtint un sel crystallisé qui étoit un nitre, ayant pour base une terre absorbante. Ces expériences conduisoient l'Auteur à découvrir que certaines productions maritimes telles que les madrepores, les coraux, les polypiers, &c. ne sont pas des concrétions pierreuses, mais des incrustations formées comme les os d'une matiere animale & d'une matiere crétacée. L'Auteur ayant soumis aux mêmes expériences l'émail des dents, fut obligé de reconnoître que cette nouvelle substance étoit différente de la matiere solide des os, puisqu'étant précipitée de la liqueur acide par l'alkali fixe, elle se montroit sous la forme d'une poudre impalpable très-blanche. Au reste, nous remarquerons que cette matiere crétacée que l'on dit servir de base à la substance osseuse, est une terre particuliere, animale & spécifique, & qu'elle n'est point propre à faire de la chaux comme les terres absorbantes ordinaires.

Le second mémoire offre une théorie sur les maladies des os, relative aux expériences faites sur les principes constituans de ces organes. M. Hérissant fait consister leur altération dans une décomposition opérée par des sucs dépravés ou virulens qui les rongent, les dissolvent & les détruisent peu-à-peu.

Le troisieme mémoire contient de nouvelles recherches sur la formation de l'émail des dents, & sur celle des gencives. M. Hérissant a examiné ces parties dans les premiers temps de leur formation; la matiere osseuse de la dent est d'abord renfermée dans un sac ou follicule membraneux; & cette espece de bourse qui s'épaissit à mesure que l'ossification de la couronne de la dent avance, est destinée à fournir à la dent ce qu'on appelle l'émail. En effet, si l'on détache doucement cette membrane de dessus la couronne, & qu'on en examine la surface intérieure avec une loupe de 3 à 4 lignes de foyer, on voit un nombre infini de petites vésicules transparentes qui contiennent une liqueur claire & limpide, laquelle dans un temps plus avancé devient laiteuse & s'épaissit.

RECHERCHES *sur différens points de physiologie, de pathologie & de thérapeutique pour servir de base à un cours de pathologie ; par M.* FABRE, *Professeur Roy. de Chirurgie.* A Paris, chez Barrois le jeune, 1783, *in-8°.* de 361 pag. Prix 3 liv. 12 f. br.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La premiere renferme des recherches physiologiques sur les parties sensibles & irritables du corps humain. A l'égard de la sensibilité, on a apprécié le systême de M. de Haller, qui regardoit comme non susceptibles de sensibilité les parties où la dissection anatomique ne découvre point de nerfs apparens, telles que la dure-mere, le périoste, le tissu cellulaire, les cartilages, les os, & l'on remarque que ces parties sont le siege de très-vives douleurs, lorsqu'une cause irritante y a excité une forte inflammation, & qu'elle peuvent être pourvues de nerfs, quoiqu'on ne les y découvre pas sous la forme ordinaire de cordons ou de filets. A l'égard de l'irritabilité, on sait que M. de Haller a prétendu que cette propriété étoit tout-à-fait distincte & séparée de la sensibilité ; qu'elle appartenoit exclusivement à la fibre musculaire, & que le principe en résidoit dans un gluten qui lie les élémens de la fibre. M. Fabre croit au contraire que l'irritabilité dépend d'un suc médullaire ou nerveux existant dans le tissu des parties ; que ce suc ne tient point sa propriété d'une communication libre avec le cerveau, mais de la nature de ses principes constituans ; que si un nerf irrité ne se contracte point, c'est qu'il n'est point construit de maniere à pouvoir le faire, comme est le muscle auquel il répond ; & qu'enfin toutes les parties solides dans l'animal vivant ont un mouvement propre & relatif à leur structure.

M. Fabre regarde l'irritabilité comme le principe du sentiment & des sensations dans l'homme & dans les animaux, & il n'accorde à ceux-ci aucune sorte de conception, d'intelligence ou de moralité. Le même Auteur, en traitant des fluides du corps humain selon leurs rapports avec l'irritabilité, extrait des ouvrages de M. de Buffon & de M. Bordeu, les passages où ces Auteurs affranchissant l'éco-

nomie animale des bornes étroites où les Chymistes & les Méchaniciens ont voulu la réduire, considerent chacun de nos viscères comme pénétré d'une force intérieure, par laquelle ils impriment leur caractere à l'humeur qu'ils préparent.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, M. Fabre essaie d'appliquer la doctrine de l'irritabilité aux maladies chirurgicales. Les objets qui font la matiere de cette aitiologie, sont l'inflammation, la suppuration, les tumeurs lymphatiques ou qui ont un caractere froid, les hémorrhoïdes, les tumeurs formées par la partie aqueuse de nos fluides. On trouve ensuite des réflexions sur quelques maladies des os; des réflexions sur la pratique d'Hippocrate dans les maladies aigues, considérée dans ses rapports avec l'irritabilité; le rapport d'un mémoire sur l'inoculation du virus vénérien.

Cet ouvrage de M. Fabre nous paroît non seulement confirmer, mais accroître la réputation que cet Auteur s'est déja acquise par ses autres écrits.

Manuel sur les propriétés de l'eau, particuliérement dans l'art de guérir ; par M. Macquart. A Paris, chez Nyon, l'aîné, 1783 *in* 8°. de 473 pag.

Cet ouvrage est un recueil des principales expériences & observations qui ont été faites par les Physiciens, les Chymistes & les Médecins sur la nature & les propriétés de l'eau. On commence par considérer cet élément d'une maniere générale, par en donner l'histoire naturelle, & d'écrire les loix de sa finidité, & celle de sa congelation. On n'a rien omis sur ses usages relativement à la santé ; nous désirerions même qu'on se fût dispensé de dire que les lavemens à la glace peuvent être employés très avantageusement dans les grandes douleurs d'entrailles & sur la fin des dyssenteries ; parce que le danger de ce remede est plus certain que son utilité.

En traitant de la vertu dissolvante de l'eau, on donne un tableau de la différente solubilité des sels neutres ; on rapporte les expériences les plus curieuses sur l'union de l'eau avec les substances aëriformes ou gas.

Les usages économiques de l'eau, le choix qu'elle exige, les moyens de la purifier, l'examen chymique de l'eau de la Seine & des environs de Paris, sont des objets que l'on a traités dans cet écrit.

Après avoir parlé des météores aqueux & des différens états de l'eau, formant la pluie, la neige, la grêle, le givre, la rosée ; ainsi que des eaux de puits, des fontaines, des rivieres, des lacs & des étangs (1) ; on traite des phénomenes des eaux de la mer, des matieres salines qui y sont contenues, des moyens de les en séparer ; & l'on passe aux eaux minérales, qui sont divisées en quatre classes ; 1°. en gaseuses ou acidules, dans lesquelles l'acide crayeux est surabondant ; 2°. en salines ; 3°. en sulphureuses ; 4°. en ferrugineuses. On indique l'utilité de ces eaux en général, leurs dangers, les précautions à prendre quand on en fait usage, & leurs propriétés. On fait connoître leurs principes d'après l'analyse par les réactifs.

A l'égard des bains, M. Macquatt rapporte ce que les anciens & notamment Hippocrate, Galien, Celse & Pline ont laissé sur ces moyens de salubrité. Il entre aussi dans des détails sur les bains des modernes, tels que les bains des Russes, des Turcs, des Indiens. Il y joint un précis sur l'art de nager, & sur les moyens de ranimer les submergés. L'Auteur ne quitta point ce sujet sans exposer les vues de physiologie qu'il comporte, relativement à l'action de l'eau, soit froide, soit chaude, soit tiede sur les organes ; mais les résultats qu'il tire des expériences qu'il a faites avec la peau de l'homme, ne nous paroissent pas de nature à pouvoir nous apprendre, par analogie, comme l'Auteur se l'étoit proposé, ce qu'on peut perdre ou gagner dans le bain, eu égard aux différens degrés de chaleur de l'eau ; & nous croyons qu'entre deux états aussi opposés que la vie & la mort, il ne faut chercher aucune analogie.

Les derniers chapitres de cet ouvrage ont pour objet de démontrer l'utilité des bains tant simples que composés ; celle

(1) *Nota*. On lit au sujet des eaux dont l'usage est nuisible, à raison des mines & des terreins calcaires où elles se rencontrent, la recette employée à Sainte-Marie aux mines contre le goetre.

Prenez huit onces de féves noires, quatre onces de sucre candi, six onces d'éponge. Faites torréfier le tout dans un pot ; ou vernissé & bouché ; réduisez en poudre. On en prend le soir & le matin environ un demi-gros. Ce remede, ajoute-t-on, est efficace lorsque le mal n'est pas invétéré.

des douches, & celle de l'usage intérieur de l'eau.

LIVRES ÉTRANGERS.

B. *Eustachii*, *Medici ac Philosophi libellus de plegitudine, sive de plethora. Edit. tertia.* De la plénitude ou de la pléthore, par B. Eustachi, Médecin & philosophe. Troisieme édit. A Strasbourg, chez A. Konig, 1783. *in*-8. de 138 pag.

Eustachi, si célebre Anatomiste, est l'Auteur de ce petit livre sur la pléthore, qui est composé de trente-quatre chapitres, où il est d'abord fait mention de différentes dénominations, des acceptions & de la définition de ce vice. Il en recherche ensuite les causes, examine les substances solides, humides ou aëriennes qui peuvent lui servir de matiere, s'étend sur plusieurs choses qui ont quelque rapport à la pléthore, telles que les différences provenant de la quantité des humeurs, le degré d'augmentation du sang ou des fluides, leurs diverses proportions, la cacochymie, &c. Cet ancien Ecrivain finit par indiquer les signes qui font reconnoître la plénitude, mêlant de temps en temps des digressions à la mode de son siecle, mais cela n'empêche pas qu'il ne montre par-tout une vaste érudition, un génie inventeur, qui ne s'en laissoit pas imposer par de grands noms & de grandes connoissances physiologiques. On lira avec plaisir les détails qu'il donne sur les organes des sensations.

J. *Weisz Leutschovia Hungari*, *Méd. Doct. Phys. inclytæ comit. Zemplimensis*, *Pyretologiæ practicæ tentamen.* Essai de Pyrétologie pratique, par J. Weisz de Leutschovie en Hongrie, D. M. &c. Seconde édit. A Vienne, chez Grœffer, & à Strasbourg, chez Konig, 1783. *in*-8, de 94 pag.

La diversité d'opinions, quelquefois même la confusion qu'on remarque dans les traités sur les fievres, la difficulté de les guérir, sont les motifs qui ont engagé M. Weisz à entreprendre cet essai, qui parut il y a deux ans pour la premiere fois.

Il y est fait mention d'abord de la fievre en général. L'Auteur prétend qu'on ne peut en donner une définition parfaite, selon les regles de la logique, vu qu'il n'est aucun symptôme qui soit toujours & dans tous les cas, essentiel à cette maladie, & qui puisse fournir un véritable signe pathognomonique. Après ces préliminaires, M. Weisz donne les divisions ordinaires des fievres d'après le symptôme principal, le période, la durée, le temps de l'année, &c. Il avoue que le grand nombre d'especes, leur diversité, & leur complication apportent beaucoup de difficultés dans la guérison, ainsi que dans la classification de ces maladies. Malgré cela, il en fait une grande énumération; après avoir donné quelques détails sur chacune de ces fiev. il traite en particulier de la petite-vérole, de la rougeole & des fievres intermittentes.

J. *Weisz Leutschovia Hungari*, *M D. continuatio prima tentaminis Pyretologiæ practicæ, sistens febres cardinales primas inflammatorias.* Premiere continuation de l'Essai, &c. contenant les fiev. inflammatoires; par le même, & se trouve aux mêmes endroit, *in*-8°. de 125 pag.

Cet essai est une suite du précédent. Dans le premier, M. Weisz n'avoit traité des fievres inflammatoires que succinctement; dans celui-ci il les expose bien plus en détail. Les fievres inflammatoires sont partagées par M. le Doct. Weisz en cinq classes principales Savoir 1°. les inflammations provenant de la pléthore ou abondance d'humeurs; celles qui sont produites par quelque acrimonie; 3°. celles qui viennent de quelque stimulant mécanique; 4°. les inflammations cachées; 5°. les périodiques, les chroniques & les épidémiques. Notre Auteur donne ici beaucoup plus à la pratique, qu'il n'avoit fait dans le volume précedent. Ces essais sont recherchés dans le Nord.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 3 Août.

Observation sur un pölype au cœur, suivi de la mort.

M. le Marquis de L*** âgé de 50 ans, d'une taille de cinq pieds dix pouces; fort & d'une constitution athlétique, fit une chûte sur le côté, qui fut suivie peu de temps après d'un dépôt purulent à la cuisse, lequel fut ouvert & guéri. Il n'avoit été saigné qu'une fois après sa chûte. Depuis l'ouverture du dépôt, cette personne étoit sujette à une douleur poignante au cœur, avec une difficulté de respirer, & sur-tout d'avaler les liquides; à des sueurs comme d'expression, principalement aux parties supérieures. Ce sujet, ennemi des remedes, en fit peu pour remédier à cet état. Il eut recours au magnétisme animal (1) qui lui fut administré par un disciple connu & régulier de M. Mesmer. Après différentes questions sur les effets actuels du magnétisme, & auxquelles le patient répondit toujours négativement, on lui dit de partir & qu'il étoit guéri, conséquence tirée de ses réponses. Dans cette confiance, M. le Marquis de L... part de Paris & s'embarque. Mais son état l'oblige de revenir. A peine a-t-il mis pied à terre, qu'il meurt. Il est ouvert, on lui trouve un polype au cœur.

On peut conclure de cette observation, que les palpitations, les irrégularités du pouls, & autres signes qui annoncent ordinairement l'existence d'un polype au cœur, ne sont pas toujours les signes patognomoniques de cette maladie, puisqu'ils n'ont point été observés sur ce sujet, & que ceux dont on a fait mention, méritent d'être notés avec soin.

Quant au magnétisme ou à la magie; cette observation prouve que quoique toujours impuissante, elle peut être quelquefois dangereuse, par la sécurité qu'elle peut donner aux malades, lorsque celui qui emploie un pareil moyen, n'a pas assez de lumieres en Médecine.

(1) Nous demandons pardon à nos lecteurs, d'employer ce mot, que nous regardons comme synonime de celui de magie noire ou blanche.

Mémoire sur les acides natifs du verjus, de l'orange & du citron; par M. DUBUISSON, *ancien Maître Distillateur.* A Paris, chez Lambert & Baudin, rue de la Harpe, 1783. *in*-8°. de 30 pag.

Ce mémoire est en quelque sorte un supplément à l'Art du Distillateur que M. Dubuisson a donné au Public. Cet Artiste éclairé a soumis son travail à l'examen de la Faculté & de la Société R. de Médecine, dont les rapports lui sont très-favorables. Ces deux Compagnies à qui l'Auteur a présenté un échantillon de ses liqueurs acides concentrées, purifiées & conservées depuis deux ans, y ont reconnu l'odeur & la saveur naturelles des fruits dont elles sont tirées. Elles ont en conséquence approuvé le procédé qu'emploie M. Dubuisson, pour concentrer & déféquer ces trois acides végétaux; ce procédé consiste dans une évaporation conduite & ménagée avec soin. L'Auteur

dans l'énumération des principes étrangers, dont il a dépuré les sucs acides du verjus, de l'orange, & du citron, fait mention d'une matiere glutineuse qu'il dit avoir trouvé dans tous les fruits dont il a exprimé les sucs, telle qu'elle éxiste dans la farine des semences graminées.

Il résulte du travail de M. Dubuisson, qu'en perfectionnant la méthode de préparer les sucs acides des végétaux, il ajoute à leur concentration un degré de pureté qui les rend moins susceptibles de fermentation & moins altérables par la chaleur & le temps. La Faculté a jugé que des liqueurs acides étendues dans l'eau, édulcorées par le sucre, peuvent former des boissons très-salubres & très-agréables Elle a également loué l'addition tentée par l'Auteur de l'eau aromatique de fleurs d'orange & de fleurs de sureau aux acides végétaux, sur-tout au suc de verjus. En adoptant la formule de M. Dubuisson, pour préparer les boissons acidules, & qui consiste à verser de l'acide pur dans de l'eau, & y ajouter du sucre, on profitera de la remarque que la limonade ordinaire composée avec le fruit, contracte une saveur désagréable au bout de 24 heures. On ne peut qu'applaudir aux travaux heureux de cet Artiste.

LIVRES NOUVEAUX.

Réplique à l'Avis au Public de M. Clouet; *par M. H. de Montgarny. Doct. en Médecine de l'Université de Montpellier.* A Verdun, de l'Imprimerie de F. Louis Christophe, 1784. *in*-4°. de 60 pag.

Comme nous avons rendu compte dans nos feuilles précédentes des écrits qui ont occasionné cette querelle, il est juste d'en faire connoître la suite à nos lecteurs. Voici une réplique à la véhemente diatribe de M. Clouet, Médecin à Verdun, lancée contre l'ipécacuanha d'Europe, ou la racine de bryone, mise en usage dans le traitement des maladies épidémiques & dyssentériques, qui ont regné en dernier lieu dans le Verdunois & le Clermontois. M. de Montgarny, piqué au vif des procédés de son confrere, y répond à chaque imputation, & divise cet effet son écrit polémique en plusieurs sections. Dans la premiere, il fait voir que la racine de bryone n'est point un poison, que si elle possede quelques qualités déléteres, ce n'est exclusivement que dans son état de fraîcheur lorsqu'elle est récente & prise à trop forte dose. Les propriétés médicinales de cette racine sont exposées dans la seconde section, & cela d'après le sentiment des Médecins anciens & modernes; l'Auteur y démontre aussi que les citations de M. Clouet sont tronquées & infideles. La troisieme annonce que M. de Montgarny est le premier Médecin qui a employé la bryone dans la dyssenterie; il y explique de nouveau la maniere d'agir de ce remede, & son effet dans cette cruelle maladie. La quatrieme offre des observations sommaires sur ce que la rhubarbe ne convient pas dans les premiers temps de la dyssenterie. Dans la cinquieme & derniere section, il s'agit des effets généraux de l'opium sur le corps humain & sur les animaux.

Eleve des Facultés de Médec. de Paris & de Montpellier, M. de Montg. rapporte l'opinion des plus célebres Médecins modernes, qui regardent ce narcotique comme étant le poison le plus meurtrier, capable de causer les accidens les plus funestes, qu'on ne doit jamais l'administrer qu'avec la plus exacte circonspection, sous les yeux d'un Médecin sage & éclairé. Il réprouve en conséquence la méthode opiatique proposée pour combattre les dyssenteries épidémiques, par M. Clouet, comme étant la plus meurtriere de toutes. Ce mémoire critique est terminé par des réflexions sur quelques points de pathologie & de thérapeutique, qui se trouvent dans l'Avis au Public de son adversaire; il en discute vivement la doctrine. Il seroit, sans contredit, à désirer pour les progrès de l'art de guérir, que MM. Clouet & Harmand de Montgarny, tournassent leurs talens à éclaircir quelques sujets de Médecine; car l'on voit avec regret des hommes de mérite, qui, pour alimenter leur aversion, se prêtent trop facilement aux injures & aux sarcasmes.

LIVRES ÉTRANGERS.

D. C. Christoph. Schmidelii Sereniss. Margg. &c. Dissertationes Botanicæ, &c. c'est-à-dire, Dissertations de Botanique; par C. Christophe Schmidel, Conseiller-aulique & premier Médecin du Sérénissime Margrave de Brandebourg Culmbach, membre de l'Académie Impériale des curieux de la nature, de la Société Botanique de Florence, & de celle des

Sciences de Harlem. A Erlang, chez Walther ; se trouve à Strasbourg, chez Konig, 1783, *in*-4°. de 130 pages, avec 4 planches en taille douce.

Ces differtations, au nombre de cinq, furent publiées chacune séparément, il y a plus de vingt ans. Elles furent dès-lors fort accueillies des Botanistes. Cette nouvelle édition étoit désirée dans le nord depuis long-temps. La premiere de ces differtations traite du persil de montagne, c'est *l'athamanta oreoselinum* du Chevalier de Linné. L'on y trouve l'histoire naturelle, la description, la synonimie & l'analyse chymique de cette plante médicinale. M. Schmidel assure avoir éprouvé la vertu tonique de l'essence du persil de montagne, pour arrêter le vomissement produit par l'ivresse & pour fortifier l'estomac; cette essence est encore spécifique pour éloigner les accès trop fréquens de la fievre intermittente tierce, & pour guérir les gonorrhées bénignes. Sa préparation se trouve ici détaillée. La seconde differtation offre fur la Buxbaume tout ce qu'il est possible de savoir fur cette espece de mousse qui fut trouvée pour la premiere fois fur les rives du Volga, près d'Astracan, & cela par Buxbaum, Botaniste & Médecin Allemand, qui voyageoit dans cette contrée pour enrichir nos connoissances fur l'histoire naturelle, aux frais du gouvernement de Russie. M. Schmidel qui a trouvé cette plante cryptogame dans ses herborisations, l'étudia avec soin, & c'est le résultat de ses savantes recherches qu'il expose ici fous divers aspects. La troisieme differtation est confacrée à la *Blasia*, espece d'Algue, unique de son genre, découverte par Micheli. Ce fingulier végétal n'a pas échappé à la perspicacité, ni aux yeux observateurs de notre habile Phytographe. Il décrit avec le plus grand soin tous les organes de sa fructification & tâche d'en déterminer leurs vrais emplois. La quatrieme differtation roule fur le caractere de la Jungermanne. Ce genre végétal forme le chaînon qui lie la famille des mousses à celle des Algues. M. Scmhidel, à l'aide d'un microscope, éclaircit ses importantes recherches, & s'arrête spécialement aux organes sexuels. D'après son opinion, les antheres, qui varient selon l'espece de Jungermanne, paroissent sous différentes formes de substance farineuse, de globules, d'excroissances vésiculaires, &c. qu'il faut chercher parmi les expansions foliacées. L'article cinquieme & dernier de ce volume, est une lettre adressée à N. L. Burmann, Doct. & Professeur en Médecine à Amsterdam. Il y explique comment la moelle qui se trouve dans le centre de la racine de certaines plantes, parvient à la fleur. M. Schmidel présente là - dessus des vues physiologiques fur cette végétation que l'iconologie complette.

DISSERTATIO *medica sistens usum vis electricæ, &c.* c. à. d. Dissertation de Médecine fur l'usage de l'électricité dans l'asphyxie ; par M. C. G. HUFELAND de Saxe Weimar, Docteur en Medecine & en Chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich ; à Strasbourg, chez le même, *in*-4°. de 59 pages.

Monsieur Hufeland indique d'abord les différens phénomenes que l'électricité excite fur le corps animal vivant, soit dans l'état fain, soit dans l'état malade. Après quoi, l'Auteur passe aux effets qu'elle produit fur le mort, en faisant remarquer deux états après le décès, savoir celui pendant lequel il reste encore quelques vestiges d'irritabilité, & celui qui est bien plus long, où cette faculté est entierement détruite. Dans le premier cas, un muscle entierement dans l'atonie, qu'aucun stimulant ne peut plus irriter, exposé à l'étincelle électrique, donne encore les plus grandes marques d'irritabilité ; car tout le monde fait que dans l'asphyxie, si l'on peut remettre en jeu l'irritabilité, on tirera à coup sûr le malade des portes du trépas. Tous les remedes qu'on employe alors font plus ou moins doués de la vertu stimulante. Ceux qui la possedent dans un plus haut dégré font les plus efficaces, & il est facile de voir dès le premier apperçu, que l'électricité doit occuper parmi eux le premier rang. M. Hufeland rassemble dans sa differtation, tout ce qu'il a lu ou pu apprendre fur cet important sujet. Il donne un extrait intéressant des observations faites par la Société humaine de Londres, dont le but est d'employer tous les moyens possibles de rappeller à la vie ceux qui en font privés en apparence. L'Auteur termine son ouvrage par l'énumération des expériences qu'il a faites fur des animaux. Il a noyé des chiens, des pigeons & des lapins, a ensuite essayé de les rappeller à la vie à l'aide de l'électricité. Ses tentatives ont été inutiles. Il décrit avec pré-

cision les symptômes qui annoncent leur mort, les effets de l'électricité & ce qu'il a observé à l'ouverture des cadavres.

De C. Friedr. Reuss, Medicinæ Professoris, &c. Primæ Lineæ Encyclopediæ & methodologiæ universæ scientiæ medicæ, &c. c'est-à-dire, premiers élémens de l'Encyclopédie & de la Méthodologie de toute la Médecine, ainsi que de toutes les sciences qui en dépendent, avec l'histoire littéraire de chacune d'elles; par M. C. Frédéric Reuss, Professeur public de Médecine dans l'Université de Tubinge, & membre de plusieurs Académies. A Tubinge, chez Cotta; à Strasbourg, chez Konig, 1783. *in*-8°. de 570 pag

Cette Encyclopédie médicinale élémentaire offre trois grandes classes; la premiere est consacrée aux sciences préparatoires, qui sont la Physique, la Philosophie, la Philologie, les Mathématiques, la Chymie, l'Anatomie, la Physiologie, l'Histoire Naturelle, l'Histoire Médicale & quelques parties des Beaux-Arts. Il est question dans la seconde, des connoissances principales ou fondamentales propres à l'art de guérir. Cette classe est partagée en deux parties, l'une théorique, l'autre pratique. La premiere section a pour objet de considérer le corps humain dans l'état sain ou malade; il faut pour cela étudier la Physiologie anthropologique, la semeiotique physiologique, la diététique, la pathologie générale & particuliere, la thérapeutique générale sous laquelle est comprise la matiere médicale & chirurgicale. La seconde division traite des connoissances pratiques; il y s'agit de la theurapeutique particuliere qui guérit les maladies internes, de la Chirurgie qui s'occupe de la cure des maux externes, & de l'art des accouchemens. M. R. y joint la Médecine légale & la police médicinale. La troisieme classe présente les sciences accessoires; elles se réduisent, suivant lui, à l'Art vétérinaire, à la Chymie economique, à l'étude économique des regnes de la nature, & à l'économie rurale & civile. Il y a pour chaque science l'énumération des livres propres à étendre nos connoissances & qu'on trouve aux articles indiqués. Ce livre précieux est nécessaire aux jeunes Médecins.

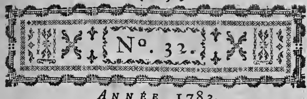
Avis sur les Sondes du sieur Bernard, Orfevre-Mécanicien.

S'il y a jamais eu de découverte couronnée des plus beaux suffrages, c'est celle des sondes creuses flexibles construites avec la gomme élastique, de l'invention du sieur Bernard. Ces sondes creuses, joignant la flexibilité & presque l'incorruptibilité au poli le plus doux de la surface, & se trouvent aujourd'hui préférées & mises en usage par les meilleurs Maîtres de l'Art. C'est ce qu'on voit par les certificats des Chirurgiens les plus célebres de la capitale, & par l'extrait des regîtres de l'Acad. R. de Chirurgie. Il résulte de ces certificats, donnés par MM. Louis, Ferrand, Basilhac, Brun, Sue, Desault & Sabatier, dont les noms seuls sont faits pour inspirer la confiance, que ces sondes sont employées tous les jours avec le plus grand succès dans le cas de rétention d'urine, & qu'on regarde cette découverte comme une invention des plus heureuses pour l'humanité. Nous nous hâtons d'en donner avis au public, afin que ceux qui sont dans le cas d'employer des sondes, aient recours à celles de cet Artiste ingénieux & célebre.

Pour en faciliter l'acquisition, on a établi des dépôts dans les principales villes du Royaume. Pour s'en procurer, on s'adresse à Paris, chez *l'Auteur, rue des Noyers*, n°. 34; & chez *MM. Cadet & Derosne, associés, Maîtres en Pharmacie, rue S. Honoré*; à Nantes, chez *M. Cantin, Chir. maj. de l'Hôtel-Dieu*; à la Rochelle, chez *M. Gabaude, Chir. maj. des Hôpitaux*; au Quesnoy, chez *M Vosdey*; à Strasbourg, chez *M. Lobstain*; à Marseille, chez *M. Sue, Négociant*; à Rouen, chez *M. Thillaye, Epicier-Droguiste*; à Londres, chez *M. Magellan, Physicien*; à Bordeaux, chez *M. Dubourg*, & à Roterdam, chez *M. Vigouroux, Chirurgien.*

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 10 Août.

Observations sur la vertu fébrifuge attribuée au Maronier d'Inde, lues à l'Académie des Sciences de Padoue; par M. Zulatti, *D. M.*

On fait que Zannichelli, le Docteur Turra, & plusieurs autres, ont célébré l'écorce du maronnier d'Inde, & ont prétendu qu'on pouvoit la substituer avantageusement au quinquina contre les fievres intermittentes, & spécialement contre la fievre tierce, car on l'a de tout temps reconnue impuissante à l'égard de la fievre quarte; bien des Médecins même qui l'ont prescrite, comme fébrifuge, l'ont jugée peu efficace en comparaison de la gentiane, de la petite centaurée, de l'écorce de frêne, de celle du noyer, &c. De fausses hypothèses sur la nature de la fievre en général, ont précipitamment fait admettre comme fébrifuge le sel obtenu de l'écorce du maronnier d'Inde. Ce sel, a-t-on dit, doit guérir la fievre, car il est antiputride, conséquence tirée de la supposition gratuite que la cause prochaine des fievres en général est la corruption des fluides. D'ailleurs, comme l'ajoute M. Zulatti, si l'on pouvoit conclure de la vertu antiseptique à la vertu fébrifuge, on devroit mettre beaucoup au-dessus du quinquina lui-même, le camphre, la myrrhe, la serpentaire de Virginie, la camomille, l'absynthe, &c. qui sont bien plus antiputrides.

Au reste, M. Zulatti rapporte le détail de douze observations faites à l'hôpital de Padoue en présence de plusieurs personnes de l'Art, sur l'usage de l'écorce du maronier d'Inde dans les fievres intermittentes, Des douze malades à qui il administra ce remede, tantôt en décoction, tantôt en poudre, ou mêlé avec de la rhubarbe, tantôt sous la forme de sel essentiel, six avoient la fievre tierce simple, deux la fievre double tierce, deux la fievre quotidienne, & deux la fievre quarte.

L'effet de ce remede fut très-malheureux; il produisit chez les uns des nausées, des maux de tête & de reins, des douleurs dans le bas-ventre; chez les autres un poids incommode & une chaleur brûlante à l'estomac, l'enflure des jambes, un froid violent, le tremblement dans tous les membres, un délire continuel. Ils éprouverent tous une constipation extraordinaire; en général la fievre augmenta, l'accès fut avancé, prolongé, & la tierce se changea en double tierce.

M. Zulatti guérit pourtant tous ces malades, mais ce fut avec le quinquina auquel il fut toujours obligé de recourir, après s'être assuré par ces expériences, des mauvais effets de l'écorce du maronier d'Inde.

Ce Médecin fait encore mention de sept autres observations sur le même remede, dont l'usage fut également pernicieux. Il rappelle sur le même sujet treize observations faites par un Médecin à Bologne, quelques-unes faites à Venise, d'autres faites à Parme, à Verone, à Milan, à Pavie.

L'Auteur ne prétend cependant pas

qu'on doive abſolument proſcrire ce remede, dont il convient avoit vu l'efficacité dans deux cas de fievres tierces ſimples & dépuratoires; mais il réſulte de ſes nombreuſes obſervations, que l'écotce de maronier d'Inde n'eſt rien moins que ſpécifique dans les fievres intermittentes; c'eſt une ſubſtance éminemment ſtiptique, aſtringente; & ſous ce titre elle eſt bien plus dangereuſe que le quinquina à qui l'on a fait le même reproche, malgré les témoignages de Motton, de Torti, de Verlo, d'Albertini, de Gorler, qui aſſurent que le quinquina produit aſſez ſouvent un effet apéritif, qu'il eſt quelquefois purgatif, qu'il rend le ventre libre à ceux qui l'avoient reſſerré, & qu'il procure, ſelon les circonſtances, quelque évacuation critique.

Avis ſur les moyens de diminuer l'inſalubrité des habitations qui ont été expoſées aux inondations; par M. Cadet de Vaux, *& imprimé & publié par ordre du Gouvernement.* A Paris, chez Pierres, rue S. Jacques. *in*-12. de 16 pag.

Veillet aux objets de ſalubrité publique, écarter les cauſes des maladies, ſont des ſoins de la plus grande utilité. On ne doit donc pas craindre de trop inſiſter ſur les précautions à prendre à cet égard. On ne doit pas ſe contenter de ſavoir que les habitations qui ont été inondées ſont mal ſaines, à raiſon de l'humidité dont tous leurs matériaux ſont pénétrés & qui en corrompt les parties. Il faut encore employer les moyens propres à prévenir les accidens qui en peuvent réſulter. Ces moyens ſe trouvent indiqués dans l'Avis que nous annonçons. Ils conſiſtent quant aux habitations, à laver les murs & les planchers après la retraite des eaux, pour enlever le limon qu'elles y ont dépoſé, ou les ſels qu'elles y ont mis dans l'état de déliqueſcence. Dans les pays où la chaux eſt commune, il ſera bon de paſſer un lait de chaux vive ſur les murs. Il faut faire du feu dans les cheminées. On obſerve de ne point allumer de feu au milieu des habitations, de peut que la fumée ſe condenſant ſur les murs, ne contribue à y entretenir l'humidité. On cherchera à y introduire le grand jour; on multipliera les courans d'air.

Quant aux perſonnes; les précautions à prendre dans une habitation qui a été ſubmergée, ſont de ſe couvrir la tête plus ſoigneuſement qu'à l'ordinaire; d'avoir les pieds ſecs & chauds; de ſe bien vêtir; de s'entretenir proprement; de ſe procurer de l'exercice pour favoriſer la tranſpiration. On tiendra les meubles & ſur-tout le lit, garni de rideaux & à quelque diſtance des murs. On placera pour la nuit des nattes contre les murs, & on les expoſera pendant le jour à l'air. On éloignera des lieux humides les alimens, on évitera d'y enfermer ſur-tout le pain chaud. On étendra l'application d'une partie de ces ſoins au gîte des animaux.

Telles ſont les principales précautions indiquées d'une maniere très-préciſe dans cet Avis.

LIVRES ÉTRANGERS.

Dissertatio de comparatione plantarum & animalium, &c. c'eſt à dire, Diſſertation ſur la comparaiſon des plantes & des animaux; par le Doct. Feldmann, augmentée d'additions & d'un article ſur l'analogie de l'enfantement & de la mort de l'homme, tirés de ſes manuſcrits & rédigée par les ſoins de J. A. Merck, de Hesse Darmstalt. A Berlin, chez Birnſtiel; & ſe trouve à Straſbourg, chez Kœnig, 1780, *in*-8°. de 111 p. Prix 24 ſ.

Le Doct. Feldmann, également verſé dans la Botanique & la Phyſiologie, établit dans ſa diſſertation compoſée de quarante-cinq patagraphes, les rapports les plus frappans entre les végétaux & les animaux. Il démontre ſur-tout que le fétus a une infinité de choſes communes avec les plantes, que les fibres végétales ont auſſi beaucoup d'affinité avec les nerfs des animaux. La comparaiſon des feuilles des plantes avec les poulmons des animaux, celle des fleurs avec les parties de la génération, ſont fort juſtes. La principale addition qu'on trouve dans cette nouvelle édition, eſt un morceau conſidérable ſur l'analogie de l'accouchement & de la mort de l'homme. Ce traité fut publié pour la premiere fois, par le Doct. Feldmann, en 1732, dans l'univerſité de Leide. L'édition de M. Merck, de Berlin, qui fait l'objet de cette annonce, eſt dédiée au ſavant Profeſſeut Gleditſch, Botaniſte de l'Académie R. de Pruſſe.

Dissertatio Medica ſiſtens ſymptomatologiam, &c. c. à. d. Diſſertation de Médecine, contenant la ſymptomatologie

& l'étiologie de la fievre lente nerveuse; par J. C. Carelson de Gamron, en Perse, Doct. en Méd. A Gottingue, chez Dieterich; à Strasbourg, chez le même, 1782. *in*-4°. de 27 pag.

Les écrits sur les fievres lentes nerveuses ne sont pas rares; d'après cela on croiroit qu'il y a bien peu de choses à dire relativement à elles. Néanmoins en ce qui concerne leur nature, leur cours & leurs causes, il y a certainement encore beaucoup d'éclaircissemens à présenter. C'est pourquoi M. Catelson a jugé qu'une dissertation qui embrasseroit ces objets ne seroit pas hors de propos. Il suit à cet effet dans quinze paragraphes cette maladie dans tout son cours, en examine les différens périodes, d'après la distinction que les Auteurs de Médecine en ont faite. Il en est de même de l'histoire exacte de tous les symptômes, puisque ce Médecin Persan a recueilli tous ceux qui étoient épars dans les livres, & les a rassemblés sous un même point de vue. En préférant cette espece de classification sympromatologique, il croit donner une idée nette de la fievre nerveuse, c'est un travail qui n'avoit pas encore été entrepris, & qui mérite l'accueil favorable des Médecins.

Dissertatio *medica in contagium phthisicum*, &c. c. à. d. Dissertation de Médecine sur la contagion phthisique; par M. A. F. Christophe Evers, de Swetin, dans le Duché de Meckelbourg, Doct. en Méd. A Gottingue, chez Burmeier; à Strasb. chez Kœnig, 1783. *in*-4°. de 32 pag.

M. Evers assure dans sa dissertation, que la phthisie devient plus commune de jour en jour; voilà pourquoi les Médecins multiplient leurs écrits sur cette opiniâtre maladie. Sa contagion & sa maniere de se propager n'a pas encore fait le sujet spécial d'aucun mémoire. Nous connoissons bien un traité sur la contagion phthisique, par un Italien, publié il y a six ans, mais ce travail est tout à-fait différent de celui de M. Evers. Notre jeune Docteur Germanique prélude par quelques remarques générales sur les maladies contagieuses. Il s'étend ensuite particuliérement sur la contagion phthisique, & décrit les différentes manieres dont ce terrible mal peut se propager, elles sont au nombre de trois; la premiere est la voie héréditaire par laquelle le germe passe des peres aux enfans; la seconde est de demeurer trop long-temps dans l'atmosphere des phthiques, de coucher avec eux, &c; la troisieme est de faire usage de leurs vêtemens, de leurs linges, de leurs draps, ou d'autres choses semblables qui leurs ont servi. Après avoir examiné la disposition que les divers sujets ont à contracter la phthisie, & avoir démontré que la phthisie pulmonaire avec ulcere, n'est pas la seule qui soit contagieuse, M. Evers donne des conseils salutaires pour éviter la contagion. Cet opuscule est dédié au Duc de Meckelbourg.

H. A. Wrisbergii, &c. Expériences & observations anatomiques sur la matrice, les trompes, les ovaires, & le corpuscule jaune de quelques animaux comparés avec ceux de l'homme, dans l'état de grossesse; par M. H. A. Wrisberg, Professeur. A Gottingue, chez Dietriche; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. *in*-4°. de 40 pag.

Un savant Ecrivain de ce siecle a souvent dit que pour expliquer les points les plus importans de la physiologie, il ne suffit pas d'examiner le corps humain, mais qu'il faut encore avoir recours à l'anatomie des animaux ou zootomie. Persuadé de cette vérité, M. Wrisberg, occupé depuis long-temps à observer tout ce qui a rapport au mystere de la génération, n'a pas négligé de consulter les organes de beaucoup d'animaux, afin de tâcher d'en tirer de nouvelles lumieres. Il donne ici avec exactitude les expériences & les observations qu'il a faites en dernier lieu. Frappé de la singuliere conformation des ovaires de la truye, qui different absolument de ceux de tous les autres animaux observés jusqu'à ce jour, & qui semblent faire un chaînon qui joint les vivipares aux ovipares, l'Auteur décrit dans le plus grand détail ce phénomene dont les célebres MM. de Buffon & d'Aubenton avoient seuls fait mention jusqu'à ce jour. Tous ceux qui s'occupent des plus intéressans secrets de la nature, liront avec plaisir ces nouvelles observations qui sont toujours de la derniere exactitude; car, pour les rendre avec toute la précision dont elles sont susceptibles, notre savant Professeur a presque toujours observé les animaux dont il se servoit, dans quatre états différens de la vie.

Reliquiæ Houstounianæ, &c. c. à. d. Restes de Houstoun, ou figures des plantes

recueillies dans l'Amérique méridionale; par G. Houstoun, Doct. en Médecine, membre de la Société Royale de Londres. On y a joint les descriptions trouvées dans ses papiers, qui sont conservés dans la bibliotheque de J. Banck, Baronet, Président de la Société Royale. A Londres, 1781. *in-4.* avec 26 planches en taille douce.

Il y a un demi-siecle que G. Houstoun, Médecin Ecossois, partit pour l'autre hémisphere; il recueillit pendant son voyage plusieurs plantes rares, qu'il décrivit suivant la méthode de Tournefort. Il mourut avant de pouvoir faire connoître sa collection, qui a passé depuis entre plusieurs mains. Le célebre M. Banck en ayant fait l'acquisition, c'est par ses soins & son zele pour les sciences, que ce recueil précieux pour la Botanique, vient de voir le jour. Cet illustre Editeur a eu soin de joindre aux noms de Houstoun, les principaux synonimes des modernes. Les plantes décrites & figurées sont au nombre de vingt-six.

Icones plantarum & analyses partium, &c. c. à. d. Figures des plantes & analyses de leurs parties, gravées en taille douce & enluminées d'après nature; avec les tables nécessaires, l'explication des figures & de courtes remarques; par C. C. Schmiodel. Seconde édition, publiée par les soins de Valentin Bischoff. Partie premiere. A Nuremberg, chez Felfecker, 1782. *in-folio*, avec 25 planches.

Malgré l'animadversion des anti-Iconologistes, il est certain que les figures exactes facilitent singuliérement la connoissance des plantes. La collection de Schmidel est assurément très-intéressante; elle offre en grande partie les organes les plus délicats, les plus fugitifs des plantes cryptogames. Ce premier recueil représente une espece de plante très-peu connue, la *marchantia polymorpha*; la clavaire cylindrique fistuleuse, une espece de *chara*, l'yve annuelle, une joubarbe, la *nolana prostrata* du Chevalier de Linné, l'*Anthoceros lævis*, une utriculaire, la Jongermanne fluette, la croisette à feuilles larges, un très-petit champignon, & la clavaire *ophioglossoïda*: la fidélité de chaque plante avec la représentation des organes sexuels & de plusieurs parties qui les caractérisent, est ici de la plus grande précision.

Des maladies des femmes, par M Chambon de Montaux, *Médecin de la Faculté de Paris, &c.* 2 vol. *in-12.* A Paris, rue & Hôtel Serpente.

Avis sur l'usage des Asperges.

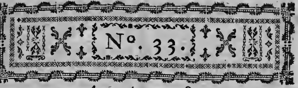
Tout le monde fait que les asperges, indépendamment du trouble qu'elles causent quelquefois à la digestion, donnent aux urines une odeur très-forte & très-désagréable. On croit être fondé à croire que le beurre, qui est le principal ingrédient de la sausse blanche dans laquelle on les mange ordinairement, augmente ou du moins favorise le développement de cette odeur. Quoiqu'il en soit, on vient de découvrir une maniere de les corriger qui joint à l'avantage d'être plus saine & plus légere que la sausse blanche, toujours un peu indigeste à cause de la farine qu'on y met, celui d'être encore plus agréable.

Cette maniere est fort simple; elle consiste à mettre les asperges suffisamment cuites dans l'eau, dans une sausse faite avec l'huile, le vinaigre, le sel & le poivre, dans laquelle on délaye des jaunes d'œufs pour lui donner de la consistence. On en a fait l'expérience plusieurs fois, & on a toujours observé que les asperges mangées de cette maniere en étoient non-seulement plus légeres sur l'estomac, mais qu'elles ne donnoient point aux urines cette odeur forte dont tout le monde se plaint.

Nota. On doit observer de ne point mettre cette sausse sur le feu, on en sent la raison; l'action du feu sur les jaunes d'œufs les durciroit. Il y a déja un grand nombre de maisons à Paris, où on ne mange pas les asperges autrement, & on s'en trouve bien.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 17 Août.

MÉMOIRE *sur la Peste, qui, en 1771, ravagea l'Empire de Russie, sur-tout Moscou, la Capitale; & où sont indiqués les remedes pour la guérir, & les moyens de s'en préserver, par* M. D. SAMOÏOLOWITZ, D. M. &c Paris 1783, *in-8°.* 286 pag. prix 3 livres 12 sols.

CET Ouvrage est divisé en trois parties; la premiere est principalement consacrée à établir un principe déja reconnu & proposé par quelques Auteurs; savoir, que la peste n'est jamais dans l'air, qu'elle ne se propage point par des miasmes pestilentiels répandus dans l'atmosphere, & qu'elle ne se communique parmi les hommes que par le contact. En effet, le seul moyen de s'en garantir, c'est de ne point toucher les pestiférés, ni rien de ce qui est à leur usage, ou de ce qu'ils ont porté. C'est par ce seul moyen qu'on se préserve de la contagion dans une ville pestiférée; c'est en interceptant toute communication entre les personnes saines & les pestiférés; en faisant observer les loix des quarantaines, qu'on est venu à bout, à Moscou, comme par-tout ailleurs, d'abattre ce fléau.

M. Samoïolowitz, remarque, d'après d'autres Auteurs, que la peste n'est pas la même pour toutes les especes d'animaux; que celle qui tue l'homme est particuliere à l'espece humaine; que celle qui tue les animaux ne se communique point à l'homme; & que lorsqu'on a vu les hommes, les bestiaux, & les bêtes féroces périr de la même maladie, l'Auteur assure que ce n'étoit point la peste, mais quelque maladie d'un genre putride. (On peut consulter sur ces sortes de maladies les *Recherches historiques & physiques sur les maladies épisootiques, publiées par ordre du Roi.*)

Il fait encore une distinction relative aux hommes & aux animaux; c'est que ceux-ci ne reçoivent point comme ceux-là la contagion de la peste par le contact extérieur, mais seulement par la boisson & la nourriture. Cette vérité a encore été démnntrée dans les mêmes *Recherches historiques & physiques.*

Nous croyons qu'il feroit très-imprudent d'affronter le danger de la peste, dans la confiance aux observations de M. Samoïolowitz, qui prétend qu'une peste tant qu'elle regne, tant qu'elle est la même, n'attaque jamais deux fois la même personne. Il y a plusieurs exemples du contraire. L'Auteur affirme que ceux même qui ont été bien guéris d'une peste, ne sont pas à la vérité à l'abri d'une infection pestilentielle qui se déclarera de nouveau un an après son extinction; mais qu'ils n'ont plus rien à craindre de la même peste qui continue ses ravages. M. Samoïolowitz est si amoureux de sa découverte, qu'il la soutient contre sa propre expérience. Il avoue qu'il a été infecté trois fois de la même peste, dans la même année: mais pour réfuter l'objection, il répond qu'il ne s'étoit pas donné la peine de se guérir radicalement la premiere, ni la seconde fois; que c'est ce qui l'a mis dans le cas de la rechûte. Avoir eu trois fois la peste, & n'être pas mort, c'est un bonheur dont

quelque ange tutélaire a voulu apparemment récompenser le zele déja connu de notre Auteur pour l'inoculation de cette maladie.

Dans la seconde Partie, M. Samoïol. s'est attaché à décrire la peste, dont la cause, selon lui, demeurera inconnue jusqu'à ce qu'on ait été la reconnoître en Ethiopie, où il en place la source. Il la considere dans ses trois temps ou degrés. Dans son commencement, elle est moins dangereuse & n'infecte point avec autant de promptitude & de facilité. C'est dans son second temps ou degré moyen, qu'elle est à son comble; elle se communique alors promptement & se déclare par les symptômes les plus graves, tels que des douleurs de tête & des vomissemens continuels, des pétéchies noires & confluentes qui se transforment en charbon, les bubons ne paroissant presque jamais dans ce temps moyen. Le troisieme degré qui est le déclin, ressemble au premier par la bénignité de ses symptômes.

En général, suivant M. Samoïnlowitz, les principaux symptômes de la peste dans ses différens degrés, sont la tristesse de l'ame, l'abattement, un frisson par tout le corps, des vertiges, pésanteur & douleur de tête, une fiévre qui brûle l'intérieur; la séchereffe de la langue, pâleur du visage, les syncopes; enfin un trouble extrême de l'ame, la terreur & le désespoir, qui hâtent ordinairement la mort des malades. On observe aussi, tant que durent ces symptômes, des affections comateuses, le délire, l'incontinence d'urine & la diarrhée, les hémorrhagies, les pertes, les fausses couches. La purridité & la dissolution des humeurs sont telles que les cadavres des pestiférés sont d'une flexibilité & d'une flaccidité étonnantes.

A l'égard des signes extérieurs, qui caractérisent la peste, l'Auteur n'en admet que trois, les bubons, les charbons & les pétéchies. Les bubons se placent ordinairement dans les aines, rarement aux aisselles, & plus rarement encore aux parotides. Les charbons pestilentiels occupent toute la superficie du corps, sur-tout les parties charnues. Les pétéchies se manifestent sur tout le corps, principalement sur la poitrine, le ventre, les cuisses, le cou, les bras & les jambes.

Le caractère du pouls dans les pestiférés est d'être inégal.

L'Auteur avance encore une chose qu'on ne peut lui contester; savoir, que la peste ne tue jamais subitement, comme feroit, par exemple, un gas méphitique, & qu'elle peut séjourner jusqu'à quinze jours, sans produire des symptômes graves, & sans manifester l'infection.

L'ouverture des cadavres n'apprend autre chose, sinon, que le sang est dissous, aqueux, extravasé, çà & là, dans des chairs mollasses, & qui n'ont presque point de cohérence.

Le traitement indiqué par l'Auteur, consiste à combattre la chaleur, la sécheresse & la putridité. Dans le frisson & les maux de tête, il applique le vinaigre aux tempes, au poignet, à la plante des pieds. A l'égard de la saignée, ce sont les forces, & le pouls du malade, qui en reglent l'usage. Il applique sur les bubons des cataplasmes maturatifs jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent, & ne consolide la plaie que lorsqu'elle a bien suppuré. Il fait de même tomber les charbons par la suppuration & les sépare des chairs vives.

Dans la diete qu'il prescrit aux malades, il remplit les indications, & insiste sur les acides.

A l'égard des pestiférés dont l'extrême foiblesse ne permet pas l'usage des diaphorétiques, il a recours aux frictions glaciales, sur l'efficacité desquelles il rapporte trois observations.

Dans la derniere Section, l'Auteur conseille, dans un temps de peste, à ceux qui n'en sont pas atteints, d'aller à la rencontre, & de se faire inoculer avec le pus d'un bubon ou d'un charbon, afin de s'infecter d'une peste moins maligne. L'Auteur cite le Mémoire qu'il a fait à ce sujet, imprimé à Strasbourg en 1781. Mais un projet, par lui-même aussi révoltant, devnit-il être imaginé par un homme qui reconnoît, qui publie, qui se tue de dire dans 100 pages d'impression, que la peste ne se communique que par le contact, qu'elle ne se propage point par le moyen de l'air, & qu'en s'abstenant de toucher des pestiférés, on est à l'abri de la contagion?

La troisieme & derniere Parties de cet écrit, qui est, selon nous, la plus utile, est destinée à indiquer les précautions & les soins que les Princes, les Magistrats, les Prêtres, les Médecins, &c. doivent prendre pour arrêter les progrès du fléau regnant. On y trouve les mesures que le Gouvernement russe a pris à Moscou.

BIBLIOTHECA *Medicinæ practicæ, &c. Auctore Alberto* VON HALLER, c'est-à-dire Bibliotheque de Médecine pratique dans laquelle on fait mention des écrits sur la partie pratique de l'art de guérir depuis, son origine jusqu'à l'année 1775, tome 1, 2, 3, *in-4°*. A Basle, & à Berne 1776, 1777, 1778.

On sait que le célèbre M. de Haller, est Auteur de plusieurs ouvrages bibliographiques auxquels il a donné le titre de Bibliotheques. On connoît sa bibliotheque de Botanique, ouvrage très-estimé & très-recherché; sa bibliotheque de Chirurgie, celle d'Anatomie : il ne manquoit, pour ainsi dire, que celle de Médecine pratique. Ces sortes d'ouvrages sont devenus nécessaires, depuis que les écrits sur les différentes branches de la Médecine, se sont extraordinairement multipliés; & ceux de M. de Haller ont un avantage, c'est que s'ils ne sont pas tous exempts de fautes, presque inévitables quand on réunit tant d'objets, ils ont du moins celui d'en contenir plus que tous ceux qu'on connoît du même genre. On trouve de plus, presque toujours une notice sur les Auteurs, qui fait connoître les principaux faits qui les concernent, leurs écrits & les diverses éditions, leur doctrine, les places qu'ils ont occupés, le temps où ils ont vécu, &c. On sait que dans la partie analytique, sur-tout, M. de Haller s'est toujours distingué par un jugement sain & impartial, & par une maniere d'écrire succincte. D'ailleurs, l'ordre, la clarté, souvent les connoissances les plus profondes caractérisent en général les productions de cet Auteur, & on convient qu'il étoit excellent juge & qu'il a été supérieur dans plus d'un genre. L'imagination est encore effrayée de son érudition; & on ne peut pas s'accoutumer à penser qu'un seul homme ait pu suffire à de si longs & si pénibles travaux. Cependant, on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il a presque toujours travaillé seul, & que toutes les fois que quelqu'un l'a aidé dans ses recherches, lui a fourni des notices ou des matériaux, il a toujours eu soin de le noter. On voit, ici, dans la préface du premier volume, les noms des Savans qui lui ont fourni des éclaircissemens ou des notes. Ces personnes sont MM. Rast, Tissot, Gesner & Reyne. Enfin, si l'on considére la quantité d'écrits qui sont sortis de la plume de cet Écrivain célebre, l'étendue de la plûpart, & sur-tout la maniere dont ils sont faits, on conviendra avec nous, que M. de Haller a été un homme unique dans son genre, a eu l'érudition la plus étendue, & a joint à ce mérite un autre bien rare, celui d'être juste, & de bonne foi, de savoir ce qu'il faisoit, & de ne point se repéter.

L'ouvrage que nous annonçons n'est point encore fini, quoiqu'on assure que l'Auteur en ait laissé tous les matériaux avant de mourir. Le quatrieme volume qui doit le terminer & qui sera le plus utile pour les recherches, par la table qu'il doit contenir, est attendu avec impatience, & on fait espérer qu'il ne tardera pas à paroître.

Le troisieme volume s'étend jusqu'à l'année 1685.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs de leur donner un extrait de cette Bibliotheque, la plus intéressante qu'il y ait pour les gens de l'art, & qui offre un tableau chronologique des Médecins, des écoles, des sectes ou doctrines, & des découvertes qu'il y a eues sur la Médecine, depuis son origine jusqu'à nos jours. Nous invitons nos successeurs à completer ce tableau, lorsqu'ils tendront compte du quatrieme volume.

M. de Haller ne dissimule ni les difficultés, ni les défauts qu'il peut y avoir dans son ouvrage. Mais cet aveu est celui du grand homme qui connoît son sujet. Il ajoute que la postérité achevera ce qu'il a commencé.

En effet, c'étoit l'entreprise peut-être la plus difficile & la plus laborieuse qu'il y eut, lorsqu'on réfléchit à la quantité d'écrits qu'il y a sur la Médecine, & à la tâche que l'Auteur s'est imposée, de parler de tout, des dissertations, des theses Académiques, &c.

La distribution de cet Ouvrage est telle, qu'on voit successivement (& cela est annoncé par le titre courant,) les différentes écoles ou sectes dominantes qu'il y a eu en Médecine; ainsi que le nom regnant du principal Médecin de cette école. Par conséquent, on trouve, par ordre chronologique, quelles ont été les sectes en Médecine, les opinions dominantes, leurs Auteurs & leurs écrits.

M. de Haller commence par les Grecs, ou plutôt remonte au premier berceau de la Médecine, & fait voir comment elle fut d'abord cultivée chez les plus anciens peuples de la terre, chez les Assyriens, les Egyptiens, dans les différentes contrées du monde. On y voit plusieurs Médecins mis au rang des Dieux, à raison de leurs découvertes & de l'utilité dont elles furent pour le genre humain; comment Appollon, Esculape, & la plûpart des Dieux de l'Egypte, tels que Hermes, Osyris & autres, ne durent leur apothéose qu'aux services qu'ils avoient rendus aux hommes en les guérissant, ou les préservant de leurs maladies; & en effet, s'il y a une science capable de rapprocher l'homme de la Divinité, c'est celle de la Médecine. La nature ayant voulu qu'il fut exposé à des infirmités; celui qui trouve les moyens de l'en délivrer, ne sauroit le servir plus utilement.

Telle a été l'opinion de toute l'antiquité à cet égard; & quoiqu'on se soit enfin accoutumé aux bienfaits de la Médecine, comme on s'accoutume à ceux du soleil, & qu'on ait fini par les oublier, par outrager même leurs Auteurs, il n'est pas moins vrai que l'homme, donnant des secours à ses semblables, sans les tromper, les arrachant aux bras de la mort, dans plusieurs circonstances, ce qui peut être démontré, acquiert des droits sacrés à leur estime, à leurs hommages, & mérite tous les honneurs qu'on décerne aux véritables bienfaiteurs de l'humanité. Or, tels ont été, chez les Egypriens, *Serapis*, *Hermes*, *Apis*, & les Prêtres d'Egypte; *Horus*, chez les Assyriens, *Hoang-ti*, chez les Chinois; *Appollon*, *Minerve*, *Hercule*, *Esculape*, *Chiron*, *Orphée*, *Polemocrate*, *Podalire*, *Phocus*, & enfin *Hippocrate* chez les Grecs; *Salomon*, *Amasis*, *Necepsus*, *Athothis*, *Epimenides*, &c. parmi les peuples voisins de l'Egypte.

Les principales découvertes de ces hommes divinisés sur la terre, les personnages qu'ils ont guéris, le temps où ils ont vécu, les autorités qui le prouvent, tout se trouve rapporté avec soin & de la maniere la plus concise & la plus claire, dans l'ouvrage de M. de Haller, qui met à part les Dieux, les Héros, les Prêtres, les Médecins, ainsi que leur nation. Ce préliminaire plein d'érudition conduit insensiblement aux premieres écoles de Médecine, qui furent celles de Cos, de Gnide, & de Rhodes, dans la Grece, & auxquelles succéderent celles de Crotone, de Cyrene, de Smirne, d'Alexandrie & d'Italie. Elles s'enrichirent des dépouilles des Temples c'est-à-dire des inscriprions qu'on avoit coutume de mettre sur leurs murs & qui annonçoient les découvertes en Médecine.

MÉDECINS GRECS.

Parmi les plus anciens Médecins Grecs qui ont existés avant Hippocrate, on trouve *Policlete*, Méd. du Tyran Phalaris, & dont les écrits ont paru en grec, & en latin, à Oxfort, en *1656*; *Democede*, de Crotone, *Calliphonte*, Prêtre d'Esculape; *Acron* d'Agrigente, *Toxaris*, *Philistion*, *Spittalus*, Médecins d'Athènes; *Diogene*, apolloniate, *Antigenes*; *Apollonides*, de Cos; *Ægimius*; *Euriphon*, de Gnide, Auteur des Sentences gnidienes, & qui vivoit un peu avant Hippocrate; *Eudeme*, *Aristophile*, *Iccus*, *Prodicus*, Disciple de Démocrite; *Acesias*, *Antisthenes*, M. de Haller distingue les philosophes grecs, des Médecins, quoiqu'on sache que chez les Grecs la Philosophie & la Médecine étoient soeurs, & se trouvoient presque toujours réunies. Dans cette classe des Philosophes-Médecins, on trouve *Pherecide*, *Pythagore*, de Samos; *Empedocles* d'Agrigente, son Disciple *Pausanias*, *Epicharme*, *Héraclite*, *Anaxagore*, *Diagore*.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs, de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 24 Août.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

QUANT à Démocrite, considéré comme Médecin; M. de Haller répand sur ses livres, ses travaux, ses découvertes, à peu-près les mêmes doutes qu'avoit donnés Bayle dans son dictionnaire; & tout ce qu'on lui attribue lui paroît suspect, ses lettres même à Hippocrate. Il rapporte le sentiment de Columelle, qui pense que les écrits sur la Médecine attribués à Démocrite, étoient l'ouvrage de Bolus, Médecin Pythagoricien.

On arrive enfin à HIPPOCRATE, issu d'une illustre origine, fils d'Héraclite, & descendant par son pere, d'Esculape & de Podalire, & d'Hercule, du côté maternel. M. de Haller donne peu de choses sur sa vie: Il est porté à croire que c'est sans fondement qu'on lui attribue l'honneur d'avoir arrêté la peste d'Attique, en faisant allumer des feux. Ce sentiment est d'autant plus probable qu'on n'arrête pas la contagion de la peste par ce moyen, & que c'en seroit plutôt un de la propager en mettant plus de chaleur & d'humidité dans l'air & sur les surfaces des corps. Hippocrate fit la Médecine dans plusieurs Isles de Grèce, à Thaso, à Larice, à Abdere, & dans la Thessalie; mais sa demeure étoit à Cos. Il eut pour maîtres, Prodicus & Héraclite dont il admet les deux principes élémentaires, l'eau & le feu. Il sépara le premier, la Philosophie de la Médecine.

Parmi les livres de Médecine pratique, qui sont de lui, (*genuina opera*,) M. de Haller reconnoît:

1. Le premier & le troisième livre des Épidemies. 2. Son livre des Pronostics. 3. Ses Aphorismes.

Parmi ceux qu'on lui attribue généralement:

1. Son Traité, *de aere, locis & aquis.* 2. Celui de la nature de l'homme. 3. Celui de *locis in homine.* 4. Celui de *humoribus.* 5. Celui de *alimentis.* 6. Celui de *ratione victus in acutis.*

Parmi les livres douteux ou faussement attribués à Hippocrate, on trouve:

1. Le serment d'Hippocrate, *jusjurandum.* 2. De *vetere medicina.* 3. De *arte.* 4. De *officio medici.* 5. *Præcepta.* 6. De *natura humana.* 7. De *morbo sacro.* 8. De *mania.* 9. De *his quæ ad virgines spectant seu de virginum morbis.* 10. De *mulierum morbis.* 11. De *natura muliebri.* 12. De *his quæ uterum non gerunt.* 13. De *Hæmorrhoidibus.* 14. De *morbis.* 15. De *internis affectionibus.* 16. *Coacæ prænotiones.* 17. De *Præsagiis.* 18. De *Crisibus.* 19. De *Diebus criticis.* 20. De *Insomniis.* 21. De *Diæta sanorum.* 22. De *Liquidorum usu.* 23. De *Purgantibus.* 24 De *Elleboro.* 25. De *Dentitione.* 26. De *Morborum origine.* 27. De *Glandulis.* 28. De *Natura pueri.* 29. De *Superfœtatione.* 30. *Epistolæ.* 31. De *Empyemate.* (Celui ci n'est pas connu.)

Tels sont les livres de Médecine pratique, vrais ou supposés, d'Hippocrate, dont M. de Haller fait mention. Il y ajoute celle de toutes les traductions ou commentaires connus de ces livres, &

presque toujours son sentiment, sur-tout lorsqu'il s'agit de ceux des commentateurs d'un certain ordre, tels que Mercurialis, Foës, Vander Linden, Calvus ou Calvi, Chartier, Mack, Zwinger, Clifton, Dacier, Marinelli, Martianus, & lui-même; ayant suivi l'édition de Marinelli, & ayant tiré de celle de Vander Linden ce qui étoit nécessaire quand il a fallu y suppléer. Il donne, après, page 100 & suivantes, un extrait succint de la doctrine d'Hippocrate, puisée dans les vrais écrits de cet Auteur, & qui mérite d'être rapportée.

Hippocrate admettoit dans l'homme, un principe moteur qui se suffit à lui-même, qui fait ce qu'il doit faire, sans l'avoir appris de personne. Il reconnoissoit que le corps est gouverné par ce principe, c'est-à-dire, par la nature ou ce moteur que les maladies se trouvoient vaincues, que les humeurs en mouvement qui devoient être expulsées, l'étoient; que cette même nature appaise les mouvemens trop tumultueux, défend les organes qui sont menacés, & procure les évacuations nécessaires.

Une vraie crise, suivant Hippocrate, est un changement subit de la maladie en bien ou en mal, qui se manifeste & peut être prévue par les signes propres; elle se fait par quelque évacuation abondante; il y a des jours marqués pour les crises & ce sont les impairs.

La principale science qui a rendu Hippocrate si recommandable & immortel, est celle du pronostic, c'est-à-dire des événemens heureux ou malheureux, & des crises dans les maladies. Il réduisit ces pronostics en axiomes. Il tiroit ces présages de l'habitude du corps, de la respiration, de l'inspection des matieres excrémentitielles, &, même du pouls, quoiqu'il paroisse en avoir fait très-peu d'usage.

Il fait mention d'un grand nombre de maladies, quoique Cœlius remarque que plusieurs aient été omises & même des plus fréquentes. On ne doit pas lui attribuer, cependant, la description de certaines affections très-douteuses qu'on trouve dans les livres *de morbis*, *de affectionibus & de muliebribus*; & c'est pour cette raison que Galien les a mis parmi les Apocryphes.

Il perfectionna la partie diététique négligée par les anciens, & fit consister le principal moyen de guérison dans le choix des alimens appropriés, liquides ou solides, dans les bains & la gymnastique. Il avoit beaucoup de confiance aux boissons. & aux alimens farineux dans le traitement des maladies aigues. Lorsqu'il attendoit des crises, il ne donnoit presque point de remedes. Lorsqu'il purgeoit, c'étoit presque toujours avec des drastiques, des médicamens forts qui excitoient en même temps le vomissement. Cependant, il employoit quelquefois les laxatifs doux. Il saignoit dans les maladies où il y a inflammation locale & douleur, & saignoit copieusement, & jusqu'à défaillance. Dans les fièvres simples, où il n'y a aucune partie du corps qui soit particulierement affectée il paroit qu'il ne pratiquoit pas la saignée. Il employoit aussi les ventouses & le cautere actuel. Son moyen pour exciter la sueur consistoit dans les secours externes.

Les remedes dont il se servoit, d'après ses propres écrits, étoient simples & peu nombreux, qu'il préparoit lui même. Ainsi lorsque Alston a dit qu'il s'étoit servi de 300 plantes, de 150 remedes tirés du regne animal, & de 36 tirés du regne minéral, il a voulu parler de tous ceux qu'on trouve dans les livres qu'on lui attribue. Mais c'étoient principalement les plantes dont il faisoit usage.

C'est dans le traitement des maladies aigues qu'il acquit le plus de gloire. Dans la pleurésie, il employoit les fomentations; il facilitoit l'expectoration avec l'oximel, quelquefois aiguisé avec l'ellebore, mais il employoit les délayans en grande quantité. Dans la pleurésie dont le siège est au bas de la poitrine, il ne saignoit point & tenoit le ventre libre. Dans l'hydropisie, il employoit le régime sec, & les alimens âcres & diurétiques.

Il fut exempt de superstition, de fraude & de charlatanerie. Il averrit, avant Sydenham, que dans une maladie qu'on ne connoit pas, il ne faut pas de remedes violens.

Telle est, en substance, l'idée que nous donne M. de Haller, de la Médecine pratique d'Hippocrate, & des principaux principes de sa doctrine. Mais on sent combien ce tableau, quoique fidele, est incomplet & insuffisant pour nous faire connoitre les vues, la marche & le génie de ce grand homme en Médecine.

Hippocrate eut pour rival un de ses contemporains, de l'école de Guide, CTESIAS.

qui exerça la Médecine en Perse, & qui le reprit sur quelques points de Chirurgie.

Il laissa à Cos, THESSALE & DRACON ses deux fils, & POLYBE, son gendre qui y faisoient la Médecine, tandis qu'il portoit des secours dans les autres isles de Grèce. Ses fils ne furent héritiers ni de son nom ni de sa gloire. Parmi les écrits attribués à Hippocrate, on trouve quelques morceaux de Polybe.

Parmi les Médecins, disciples ou contemporains d'Hippocrate, on connoît ARISTION, PHILETA, PHITOCLES, ACUMENUS, l'ami de Socrate; ARCHIDAMUS, ERYXIMACHUS, METON, PRODICUS, DENIPPE, de Cos, célèbre pour la guérison éclatante de Mausole & de Pyxodore, fils du Roi de Carie; guéri on qui préserva l'isle de Cos de la guerre que les Cariens avoient envie d'y porter; APOLLONIUS, qu'Erasistrate a tourné en ridicule, parce qu'il défendoit aux malades de boire; NICOMACHUS, pere d'Aristote, & qui a laissé des écrits sur la Médecine; MENECRATES, de Syracuse, CRITOBULE, qui guérit Philippe, Roi de Macédoine de la blessure qu'il reçut d'Arter; PERIANDRE, EUDOXE, disciple de Philistion; STRATON, NICOSTRATE, & PHAON, auquel on a attribue le livre d'Hippocrate, *de ratione victûs salubris*.

M. de Haller met encore au rang des Médecins - Philosophes, contemporains d'Hippocrate, PLATON, disciple de Socrate, & ARISTOTE. C'est sur-tout dans son Timée, que Platon donne ses idées sur la Médecine.

Il pensoit qu'il y a des maladies produites par les quatre élémens, d'autres qui tirent leur origine des quatre humeurs principales, de la bile, de la pituite acide, ou muriatique, de la bile, de l'atrabile, lorsque le sang est vicié, muriatique, sec, réfineux, âpre, que celles des os sont plus graves, & celles de la moelle les plus graves de toutes; qu'on en observe qui dépendent du vice des poulmons & de l'air qu'on respire; que les fievres mettent fin aux douleurs des nerfs & des tendons; que le pus mêlé au sang produit les maladies les plus dangereuses; que l'excès de feu ou de chaleur produit les fièvres continues, l'excès d'air les quotidiennes, l'excès d'humidité les fièvres tierces, & l'excès de parties terreuses les fièvres quartes; que les défaillances viennent des vapeurs d'une pituite âcre, ou d'une bile amère. Dans les maladies, il conseille de n'en venir aux médicamens que dans les cas graves & d'espérer beaucoup de l'exercice.

ARISTOTE, fils de Nicomachus & petit-fils de Machaon, fut obligé, après avoir dissipé son bien dans sa jeunesse, d'ouvrir d'abord une boutique de pharmacie & d'exercer la Medecine: sur laquelle il a laissé un ouvrage en deux livres, que Cœlius Aurelianus met sous le titre *de adjutoriis*. Devenu ensuite Précepteur d'Alexandre, Président du Lycée d'Athènes il négligea cet art, & mourut, malheureux sans doute, puisqu'il prit de l'aconit.

La premiere section de ses problèmes est toute médicale & prise en grande partie du traité d'Hippocrate, *de aere, locis & aquis*. Il fit plusieurs observations sur les moles. Parmi celles qu'il fit sur les maladies des animaux, il a fait remarquer que le cerf est fort sujet aux vers sur-tout à la tête. Il conseille de faire suer les malades, dans la fièvre quarte après l'exercice. Il a remarqué que le poivre étoit diurétique; que les tempéramments chauds sont plus sujets que les tempéramments froids aux maladies chroniques. M. de Haller ne parle pas de plusieurs observations faites par Aristote sur les maladies des animaux.

Parmi les Médecins contemporains d'Aristote, on trouve CALLISTHENES, qui a écrit sur les plantes & sur les yeux; le fameux PHILIPPE, d'Acarna, Médecin d'Alexandre-le-Grand, accusé si injustement d'avoir voulu l'empoisonner; GLAUCUS, sacrifié par Alexandre aux mânes d'Héphestion; ALEXIPPE, PAUSANIAS, HIPPOCRATE IV, neveu du grand Hippocrate; ANOROCYDE, CRITODEME, de la famille des Asclepiades; THRASIAS, grand Pharmacien; ALEXIAS, son disciple; PETRON; le célèbre THEOPHRASTE, de l'isle de Rhodes, qui a écrit sur le vertige, sur les sueurs, sur la paralyse, la syncope, le hoquet; & enfin POLYDORE, Médecin d'Antipater.

On trouve, après ces Auteurs, DIOCLES, de Caristhie, de l'école des Asclepiades, un des plus grands Médecins de l'antiquité, qui a écrit divers traités cités avec éloge par Plutarque, Cœlius Aurelius, Pline, Galien, &c. M. de Haller

donne un précis de sa doctrine, qu'on trouveroit difficilement ailleurs.

Dioclès a enseigné qu'on ne peut juger des facultés des médicamens par la saveur, la chaleur, ou autres qualités sensibles, que la seule expérience pouvoit faire connoître ces qualités. On trouve dans Oribaze, le traité de Dioclès sur la préparation culinaire des alimens. Cet Auteur a donné une maniere de corriger l'eau en la faisant bouillir avec l'alun & l'argile; a écrit sur le régime des gens de mer & des voyageurs; il prescrivoit pour l'hiver & l'été un régime différent.

Ses idées sur la Pathologie étoient: que presque toutes les maladies dépendent du mélange inégal des alimens; que la fièvre les accompagne presque toutes; que la sueur n'appartient pas à l'état sain; que les veines pulmonaires sont affectées dans la fluxion de poitrine; il avoit vu des cataleptiques dont le mal revenoit par accès. Il avoit observé que lorsque la jaunisse se déclare avant la fièvre, c'est un mauvais signe & un bon, après. Il appelle la colique de *miserere*, *cordapsus*, lorsqu'elle a son siège dans les intestins grès, & passion iliaque, lorsqu'elle occupe les intestins gros. En général, il observoit, à l'exemple d'Hippocrate, les jours critiques, & sur-tout le vingt-unieme, qui après le vingt, étoit très-remarquable. La courbure, la paralysie de la partie génitale de l'homme & la disproportion entre celles de la femme étoient pour lui comme autant de causes d'impuissance ou de stérilité.

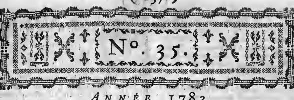
Il admettoit deux sortes d'hidropisie, l'une hépatique, l'autre splenique, & employoit les médicamens les plus héroïques pour ces affections. Il provoquoit le vomissement, l'urine & la sueur par des remedes chauds. Il faisoit des saignées très-copieuses; il ouvroit aussi les veines ranines. Il. saignoit dans la pleurésie & purgeoit dans la fluxion de poitrine; il prescrivoit des lavemens faits avec des farineux, Il ordonnoit la saignée dans la phrenesie, & les bains; dans la léthargie, les sternutatoires les plus forts; dans la squinancie, les topiques âcres à l'extérieur; dans la passion iliaque, la saignée, les lavemens âcres, & faisoit avaler des balles de plomb pour vaincre l'obstacle. Dans le choléra, il excitoit le vomissement avec l'eau froide, le vin noir mêlé avec les boissons; il ordonnoit dans la consomption, le bain froid, le bain de vapeurs, l'ail, le vin &c. les sudorifiques; dans l'hydropisie, les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques; dans les gonflemens de rate, la saignée, & dans les embarras du foie l'ellebore; dans la sciatique, les diurétiques; dans l'épilepsie qui avoit pour origine l'usage des boissons spiritueuses & des viandes, la saignée & les vomitifs, les sternutatoires, les écailles de chevaux (1); dans la dysenterie le lait, le miel, les diurétiques, la noix de galle, l'opium; dans la manie, les bains froids; dans les hémorrhagies, des topiques avec le sang de taureau & l'amidon. On assure que Dioclès fut heureux dans le traitement de l'épilepsie.

Après Dioclès, M. de Haller fait mention de Praxagore, de la famille des Asclepiades, & dont les écrits nombreux sont cités par Cœlius aurelianus, & Galien. Presque toute sa Médecine consistoit dans l'usage des plantes. Quant à sa doctrine; il ne distinguoit point l'apoplexie de la paralysie; il plaçoit le siège de la fièvre dans la veine cave. Il distinguoit les fièvres aigues en léthargiques & phrénetiques & en utérines; il regardoit comme plus dangereuses celles qui arrivent avant la puberté & qui sont accompagnées d'assoupissement. Il admettoit une pituite vitrée & des sucs de différente saveur. Il employoit le mot pouls dans le même sens de Galien, mais différent de celui d'Hippocrate: il écrivit sur la diététique.

La suite à l'ordinaire prochain.

(1) Les anciens étoient dans l'usage d'employer contre cette maladie les petites écailles qui se détachent des jambes des chevaux.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 31 Août.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

ON sait que Praxagore regardoit le suc des pommes comme abstersif. Il saignoit à presque toutes les veines. Il prescrivoit l'hydromel dans le cholera. Passé le cinquieme jour, il ne saignoit plus dans la pleurésie; il purgeoit alors les malades; il en faisoit de même dans les fluxions de poitrine. C'est lui qui a proposé le premier d'ouvrir le bas-ventre dans les coliques de *miserere*, pour dénouer les intestins & les remettre en place. Dans l'épilepsie, il employoit les vomitifs, les sternutatoires, le cautere actuel, les scarifications & les purgatifs.

Parmi ses disciples, on distingue PLISTONICUS & PHILOTIMUS, dont le premier fut aussi laborieux que son maître pour la recherche des différentes humeurs, dans lesquelles il croyoit que résidoit la cause de presque toutes les maladies. Il se servir de suppositoires d'ellebore, dans la vue d'exciter le vomissement. Philotimus a donné son nom à un antidote, & a laissé des écrits sur la diététique.

Praxagore eut encore d'autres disciples qui se rendirent célèbres dans l'art de guérir, sur-tout CHRYSIPPE de Gnide, qui n'est pas le même que Chrysippe le Philosophe. Ce Médecin fut grand partisan des plantes potagères, sur-tout du chou, dont il fit l'éloge. Il se proposoit d'opérer une grande révolution dans l'art de guérir, en proscrivant la saignée à laquelle il substituoit les ligatures aux bras; il condamnoit de même les purgatifs. Il proposa les bains de vapeurs dans l'hydropisie. Ses écrits étoient très-rares du temps de Galien & n'existent plus aujourd'hui.

Il y eut encore, parmi les disciples de Praxagore, MNESITHES, célèbre Médecin d'Athènes, qui ne le céda à aucun ni pour la théorie, ni pour la pratique. Mnesithes s'appliqua sur-tout à la perfection de l'hygiène & à la recherche des facultés des plantes, auxquelles il reconnoissoit des qualités différentes, à raison de leurs parties. Il distingua avec soin la différence des maladies, qu'il divisa & sous-divisa en plusieurs especes & chercha à établir des principes. Il observa, par exemple, que les corps sucrés & salés rendent le ventre libre, que les amers provoquent l'urine, & les acerbes l'arrêtent; que l'usage de l'oignon qu'un malade avoit désiré de manger au commencement d'une fluxion de poitrine, ne lui avoit point été nuisible.

DIEUCHÈS, sorti de la même école, s'attacha encore à l'hygiène, à la diététique & à la préparation des alimens. Il eut pour disciple NUMENIUS, qui écrivit sur les eaux thermales.

On distingua encore parmi les Médecins Grecs, MEDIUS, PASITHEMIS, HÉRACLIDE, XENOCRATE, STRATON, successeur de Theophraste; ARISTOGENE, qui ne pratiquoit point la saignée; APOLLODORE, METRODORE, PHANIAS, qui indiqua le premier à ceux qui se faisoient mordre

par des serpens, sur-tout par des aspics, le moyen de se préserver de leur venin, en faisant usage du suc de citron. Un de ses ecrits a été trouvé, en dernier lieu, sous les ruines d'Herculanum. Magon, le Carthaginois, qui écrivit sur la médecine vétérinaire, paroît être le dernier sorti de l'école de Praxagore.

Erasistrate, petit-fils d'Aristote, fut celui qui eut le plus de considération de tous les Médecins Grecs, après Hippocrate. Il devint célèbre sur-tout dans la Cour de Syrie, par sa réputation de Médecin, & par la secte à laquelle il donna lieu, laquelle subsistoit encore du temps de Galien. Il eut pour maîtres, Chrysipe, Médecin de Gnide, Théophraste & Platon. Il ne visitoit point les malades; on alloit le consulter chez lui. Il soutint, avec beaucoup d'honneur, la dignité de sa profession, & s'acquit beaucoup de gloire, par la découverte de la cause de la maladie d'Antiochus, fils de Séleucus, qui périssoit d'amour pour Stratonice, sa belle-mere. C'étoit un homme doué d'un génie hardi, qui décrivoit avec beaucoup de soin les maladies & la préparation des remedes; homme grave & de bonne foi; qui faisoit la guerre aux Charlatans, à l'erreur & aux mauvais Auteurs, & qui aimoit mieux avouer ingénument qu'il ignoroit une chose que de passer pour la savoir. Il s'adonna presque entiérement à la théorie de son art. C'est en réfutant les écrits d'Apollonius & de Dexippe, disciples d'Hippocrate, qu'il s'écarta peu à peu de la doctrine de leur maître. Il écrivit sur presque toutes les parties de la Médecine, & n'aimant point le joug dans les sciences, il ne jura jamais sur la foi d'autrui. Il fit un traité contre les Médecins de Cos. Il ne nous reste aucun de ses écrits, qui sont souvent cités par Cœlius & par Galien, & combattus sur-tout par celui ci.

Il ne reconnoissoit de partie vraiment malade que celle où il y a tumeur & ulcere. Les arteres, selon lui, contenoient les esprits, & les veines, le sang. Sa théorie de l'inflammation étoit, que les orifices des vaisseaux sanguins naturellement convergens, ou resserrés, deviennent plus grands par une cause violente, le sang passe dans les artères & l'homme est malade; ce sang passe encore des artères dans les veines par la saignée & successivement par l'effet de l'horreur du vuide, lorsque les esprits coulent. Il trouvoit la cause de la paralysie dans la présence d'un humeur nuisible & lente, portée sur les vaisseaux pulmonaires, ce qui empêche les humeurs de circuler librement. I. n'admettroit aucune fièvre locale sans inflammation. Dans la fluxion de poitrine, ce sont les artères du poulmon qui sont affectées; le siège de la pleurésie est dans la plevre. Il admettoit deux sortes de paralysies, l'une provenant de spasme ou extrême tension, l'autre du relâchement. L'hydropisie a pour cause, selon lui, le squire du foie. Il reconnut le premier la vomique du cœur. Il reconnut encore que l'incontinence d'urine dépend de la paralysie de la vessie. Il prétendoit qu'on ne doit pas juger de la qualité des eaux par leur poids, qui peut être le même pour des eaux de qualité diverse. Oribaze a conservé les conseils qu'il donne aux voyageurs, eu égard au changement d'eaux & à leur maniere de vivre. Il attribuoit plus aux solides qu'aux fluides relativement aux causes des maladies. Galien lui reproche d'avoir donné de fausses notions de la fievre. Il regardoit comme principes des maladies, des particules tenues de nature chaude. Il préféroit à tous les remedes ceux qu'on tire du regne végétal, & parmi eux-ci les plantes chicoracées & cucurbitacées. Il n'employoit, comme remede, aucun corps métallique. Ennemi de l'empirisme, il soutenoit qu'on ne peut guérir aucune maladie sans en connoître la cause. Il a dit, avec raison, que le même remede ne produit pas toujours le même effet sur tous les tempéramens. Il préféroit les remedes simples aux composés. Les alimens choisis étoient les principaux secours qu'il employoit dans la dysenterie. En général, il rejettoit la saignée, & rémédioit à la plénitude, à la plethore, par la diete, l'exercice, & un régime aqueux & herbacé. Dans les hémorrhagies, il préféroit les ligatures à la saignée; ce qui l'expose à un reproche fondé que lui fait Galien; d'avoir laissé périr des malades faute de ce secours. Cependant il saignoit quelquefois. Il n'ajoutoit pas foi aux évacuans capables de dériver certaines humeurs plutôt que d'autres. Ayant blâmé l'usage de l'opium dans sa jeunesse, il l'employa après. Il prétendoit que c'étoit une erreur de croire

que le corps d'un fébricitant a besoin de grandes boissons, quoiqu'il ait soif. Voilà pourquoi il en étoit si avare, que dans le cholera, il comptoit les gouttes d'eau qu'il ordonnoit. Il laissoit manger les malades lorsque la nature demandoit des alimens. Il faisoit des fomentations aqueuses sur la tête avec une éponge, dans la chaleur de la fievre. Il se guérit lui-même d'une maladie avec le suc de mûres de ronces ou de framboises. Il admettoit la paralysie du péritoine dans certaines incontinences d'urine, & une autre paralysie particuliere dans laquelle le sujet en marchant est obligé de s'arrêter. Il faisoit beaucoup d'usage des topiques. Il conseilloit hardiment les incisions & les ouvertures du bas-ventre, dans les maladies du foie & de la rate pour y porter des topiques, & dans les épanchemens de pus. Dans le crachement de sang, il avoit recours aux ligatures des extrémités. On convient qu'Erasistrate, quoique doué de beaucoup de génie, ne fut pas heureux dans le traitement de plusieurs maladies, surtout du cholera dans lequel il faisoit vomir; dans la colique de *miserere*, pour laquelle il conseille les purgatifs au commencement; dans l'angine contre laquelle il employoit le vin & le castoreum, & dans la dyssenterie pour laquelle il prescrivoit les astringens. D'ailleurs, il jouit d'une grande célébrité.

Hérophile, Médecin d'Alexandrie, disciple de Praxagore, & contemporain d'Erasistrate, quoiqu'inférieur à celui-ci par le génie & la réputation, le surpassa de beaucoup par ses connnissances anatomiques. On lui érigea même des statues. Mais il fut un demi-empirique suivant Galien. Quoiqu'il s'attacha à la recherche des causes des maladies, & qu'il fut grand polypharmaque, il se servit fréquemment de simples. Il donna une doctrine très-subtile sur le pouls, dont il nota les différens rithmes, la quantité & les tons comme des notes de musique. Il commenta les aphorismes d'Hippocrate, & on assure que ce commentaire existe dans la bibliotheque de Saint-Ambroise, à Milan. D'ailleurs, sa doctrine differe peu de celle d'Erasistrate. Il regarde la paralysie du cœur comme une des causes ordinaires de mort subite; il plaçoit le siége & la cause des tremblemens dans le systême nerveux. Il employoit les ligatures & les saignées, & se servoit de l'ellebore blanc. Il a écrit sur la maladie de ceux qui ne voyent point pendant le jour c'est-à-dire sur la nyctalopie.

De l'Ecole d'Erasistrate, dont Smitne & Memphis furent les siéges principaux, sortirent un grand nombre d'éleves, dont les plus célèbres sont, Straton, & Apollonius, Xenophon, un Chrysippe, disciple d'Erasistrate; Apemantus, Apollophane, célèbre Médecin, qui soutint que ceux qui ont la cardialgie, ont la fievre. Il y eut en son honneur plusieurs médailles frappées; Serapion, Hicesius, Menodore, & son frere Pasicrate; Hermogenes, un Heraclide; un Ptolemée; Artemidore, de Seyde; Jatrodore, Jason, Athenagore & Metrodore.

De l'École d'Hérophile sortirent Callianax, Callimaque, Mantias, Hygienenus & Hipparque; Zenon; Antigenes; Zeuxis; Bacchius; deux ou trois Demetrius, dont un a distingué la tympanite de l'hydropisie & a donné une description exacte de la léthargie; Andræas, qui écrivit le premier, à ce qu'il paroît, sur l'hydrophobie, Pseusippe, Callinicus; Philinus, regardé comme le principal Auteur de la Médecine empirique; Serapion, de la même secte.

Dans le même temps, vivoient Aristarque, Médecin de Berenice; Xanthus, Archibius; Nicias; Archistrate, qui fit un traité de sur *Gastronomie*, c'est-à-dire des loix auxquelles sont soumises les forces de l'estomac; Hippocrate V, & VI. Glaucon; Cratippe, qui indiqua des remedes contre la morsure des chiens enragés; Aethlius, Simon, Pamphile; Salimachus; Diphyle, & quelques autres dont on ignore le temps où ils ont vécu.

Des Écoles de Grece & de l'orient, M. de Haller passe à celle de Rome, qui fut d'abord ouverte à la Chirurgie, l'an 535 avant J. C, par Archagatus, & qui fut en bute, ainsi que la Philosophie à la haine de Porcius Caton, parce que l'un & l'autre venoient des Grecs que Caton n'aimoit point.

On trouve après, une énumération des Méd. iatraleptiques & gymnastiques, *aliptæ* & *jatraliptæ*, parmi lesquels les plus renommés sont, un Pythagore, Prodicus, & un Demetrius; qui étoient occupés à

perfectionner le régime des athletes, & à guérir leurs blessures.

Viennent ensuite les Médecins empiriques, parmi lesquels deux **Apollonius**, **Glaucias** & sur-tout **Héraclide**, de Tarente, qui a beaucoup écrit & qu'on a regardé comme le chef de cette secte, ont tenu le premier rang. Cet Héraclide, se servoit de l'opium, de la jusquiame, du vin, dans les maladies, à la maniere des empiriques, & fut regardé même par les Médecins dogmatiques, comme un homme d'un certain mérite, & qui avoit beaucoup de connoissances dans l'art de préparer les médicamens Dans la fievre quarte, il purgeoit, le premier jour, & mettoit le malade à une diete austère jusqu'au septième jour. Il plaçoit les phrénitiques dans l'obscurité, faisoit des fomentations, donnoit des calmans, la diete. Il n'admettoit la saignée que pour les cas où le mal a son siége à la tête. Il prescrivoit dans la léthargie, des remedes âcres; dans l'angine, de cause froide (ce qui prouve qu'il distinguoit les causes,) il ne saignoit point; dans le *miserere*, il ordonnoit le diagrede; dans la cardialgie, la saignée & faisoit boire chaud; dans l'angine ordinaire, la saignée, même aux veines ranines, & le vomissement. Il s'adonna presque entiérement à l'étude des plantes & de leurs propriétés. Plusieurs de ses préparations ont passé à la postérité. Il prépara un antidote avec la cigue, la myrrhe & l'opium...

Aux Médecins empiriques succéderent d'autres Grecs orientaux, qui se distinguerent en Médecine, sur-tout à la Cour de Pergame, & dont les principales écoles furent celles de Smyrne & d'Alexandrie, & les principaux protecteurs les Rois de Pergame, Atale, Nicomede, & les Ptolemée.

Un des plus célèbres Médec. de ce temps, fut **Nicandre**, Auteur de plusieurs traités, mais dont il ne nous reste que deux poëmes en grec qui ont été traduits en latin, sous le titre de *Theriaca* & d'*Alexipharmaca*. Les autres Médec. de cet ordre furent **Diphile**, de Laodicée, **Cléophante**, **Antigenes**, **Calligene**; **Zopyre**, qui composa pour le Roi Mithridate un antidote sous le nom d'ambroisie; **Apollonius**, son disciple; **Nicomede**, Roi de Bithynie, homme de génie, qui cultiva aussi la Médecine, & qui composa un antidote. Mais le plus fameux de ces antidotes fut celui du grand Mithridate, qui porte encore son nom, & dont un manuscrit se conserve dans la bibliotheque de Médicis, à Florence; celui que Pompée trouva écrit de sa main, dans ses tablettes, n'étoit composé que de noix, de rhue, de sel & de figues.

Les Médecins de l'École d'Alexandrie furent **Domninus**, & **Cratevas**. Mais le plus célebre de ce temps fut **Asclepiade**, natif de Pruse en Bithynie, homme de génie & éloquent, qui de Rhéteur se fit Médecin, & forma une secte. Il parvint à la plus grande vieillesse, à Rome, où il eut pour ami Crassus. Apulée le regarde, après Hippocrate, comme le Prince de la Médecine. Il fut recherché de Pompée & de Mithridate auquel il adressa des écrits. Il écrivit sur plusieurs parties de la Médecine, contre Erasistrate, & commenta les passages les plus obscurs & les plus difficiles d'Hippocrate. Il ne nous reste qu'un fragment de ses écrits, mais il est cité, presque à chaque page, par Galien & Cœlius Aurelianus.

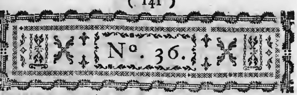
Pour expliquer les fonctions du corps humain, il suivoit la doctrine d'Epicure, & la secte de ceux qu'on appelle de nos jours, Méchaniciens, qui rapportent tous les phénomenes du corps humain à des causes purement instrumentales, ou mécaniques. Sa Pathologie étoit établie, à peu-près, sur les mêmes principes, & en général, il paroît se rapprocher plus d'Erasistrate, quoiqu'il l'ait critiqué, que d'Hérophile. Il tira beaucoup de choses de Cléophante pour le régime de vie.

Il enseignoit que les humeurs du corps humain sont composées de particules tenues & d'autres grossieres, d'un sang très-épais & d'un esprit très-subtil; que la santé consiste dans le mouvement libre & régulier de ces humeurs, & les maladies dans son dérangement.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 7 Septembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

ASCLÉPIADE disoit que la stagnation des humeurs dépend de l'irrégularité de leurs mouvemens; de-là, engorgemens, douleurs, fièvres ardentes, & intermitentes; que parmi ces dernieres, les quotidiennes dépendent de l'engorgement des corpuscules les plus épais, les tierces des plus tenus, & les quartes des corpuscules les plus subtils. Selon lui, l'ophtalmie existe, lorsque le sang s'extravase de ses vaisseaux naturels, la phrénésie par l'engorgement des meninges, & les maladies chroniques par le relâchement des vaisseaux.

Dans la pratique, il imita la maniere d'Erasistrate, qui n'étoit point violente, & s'abstint des purgatifs; mais il employoit la saignée dans les douleurs vives, & en général il conforma l'art de guérir au luxe & à la maniere de vivre des Romains. Il conseilloit l'abstinence des viandes, les frictions seches & faites avec des sels, l'exercice à cheval & en litiere, les bains chauds & froids; mais il défendoit ces sortes d'exercices aux enfans & à ceux qui étoient en santé. Il conseilloit l'usage du vin dans les maladies. Il imagina les hamachs ou lits suspendus, ainsi que les bains mouvans. En général, il faisoit peu de cas des préceptes des anciens. Il prétendoit contre Hippocrate, que la nature abandonnée à elle même est souvent nuisible. Il rejetta les jours critiques, ainsi que la distinction des humeurs & la plethore, admise par les anciens, qu'il blâme, appellant leur médecine une méditation sur la mort. Il a laissé la composition d'un grand nombre de médicamens, dont plusieurs ont passé à la postérité. Il admet, à l'exemple des empiriques, la diete ternaire, *diatriton*, pour les deux premiers jours seulement, méthode ensuite admise par les méthodistes, & tournée en ridicule par Galien. Il empêchoit encore, dans les commencemens, les malades de boire & de dormir; mais il se relâcha après, au point de leur permettre le vin & les alimens qu'ils désiroient. Il ordonnoit beaucoup de lavemens, lorsqu'il y avoit indication pour purger; du vin jusqu'à ennivrer, & un vin mariné purgatif, c'est-à-dire, mêlé avec l'eau de mer, sorte de mixtures assez usitées chez les anciens, & dont la principale étoit celle qu'ils appelloient, *thalassomelum* (mélange d'eau de pluie, de miel & d'eau de mer). Il faisoit porter les malades en litiere au grand air & au soleil. Dans la léthargie, il ordonnoit les stimulans; dans l'épilepsie, la saignée, les lavemens, l'usage de Vénus, & des remedes superstitieux. Dans la squinancie, il saignoit, mais rarement, au front & sous la langue, opéroit avec le fer sur les amygdales. Il approuvoit l'opération de la laryngotomie (ouverture du larynx). Il distingua la vraie cardialgie, du mal d'estomac, sur-tout par le pouls qui est très-foible dans les arteres, & violent dans le cœur, tandis que le contraire arrive dans le mal d'estomac. Pour la cardialgie, il blâmoit l'usage du vin froid, employoit les lavemens & un cataplasme astringent. Il dis-

tingua les especes de tetanos. Il prescrivoit la saignée dans la pleurésie, dont il reconnoissoit le siege à la plevre. Mais il faisoit observer qu'à Rome & à Athènes; la saignée ne réussissoit pas toujours, tandis qu'elle étoit utile à Paros & dans l'Hellespont. Il ordonnoit des boissons âcres, la rhue, l'hysope, mais il prescrivoit à regret le bouillon-blanc. Il ne saignoit point dans la péripneumonie, dont il plaçoit le siège aux bronches, & employoit des lavemens âcres. Il a laissé une composition pour la fievre-quarte dans laquelle il falloit entrer le celeri, la sauge & le castoreum. En général, dans les fievres à retours-périodiques, il préféroit les vomitifs aux lavemens. La quotidienne à Rome, d'après ses observations, étoit dangereuse & se terminoit par l'hydropisie. Il avoit observé de même, avant les modernes, que les fievres intermittentes accompagnées de l'éthargie ou comateuses, deviennent funestes. Il prescrivoit le vin avec le gruau dans le cholera. Il rejetta les ligatures pour les hémorrhagies; prescrivit les boissons froides dans le dévoiement, dans la jaunisse, l'eau salée; dans l'hydropisie, les frictions, la ponction & le lieu d'élection, l'abstinence rigoureuse. Dans la manie & la phrénésie, la musique, dont on dit qu'il se servit avec succès dans une occasion; dans la paralysie les rubéfians, les escarrotiques; dans quelques affections d'estomac, l'opium & la jusquiame; dans la phthisie gutturale, le vinaigre le plus fort. Il considéroit l'hydropisie comme une étisie, avec suppuration, sans fievre, & dépendante d'une collection de sérosités dans la poitrine. Il assure que l'hemoptysie est difficile à guérir dans les sujets sanguins.

Tel est le précis de la doctrine & de la pratique d'Asclépiade. Ce Médecin parvint à la plus grande célébrité, & à la plus longue vieillesse. Il fut recherché par les plus puissans personnages de son temps. Il joignoit beaucoup de génie à la science, & à l'éloquence la plus persuasive, & il ajoutoit à ces avantages celui d'avoir fait la Médecine à Athènes, & dans presque toute la Grece. Il fit oublier un moment Hippocrate, & partagea sa gloire en Médecine. Il tira du cercueil un homme qu'on croyoit mort. Celse, Arhenée & autres, ont fait l'éloge de ce Médecin. Son buste a été trouvé sous les ruines de Rome; & Antoine Cocchi, nous a donné, en 1758, un livre entier sur Asclépiade. On le regarde comme celui qui a jetté les premiers fondemens de la Médecine méthodique.

Il eut beaucoup de disciples, & sa secte se soutint jusqu'au temps où Soranus écrivit. Parmi ses sectateurs, on compte ALEXANDRE de Laodicée, CLODIUS, TITUS, NICON, PHILONIDE, un MOSCHION.

Mais un de ses principaux disciples, qui s'écarta un peu de sa doctrine, & qui devint le fondateur de la secte méthodique, fut THEMISON de Laodicée, qui suivant Juvenal, fut praticien heureux, & se rétablit de l'hydrophobie, si le rapport de Cœlius Aurelianus est vrai, après avoir été mordu d'un chien enragé. Il fit le premier un traité complet sur les maladies chroniques. Ses principes étoient, que la connoissance des causes est une science vaine & superflue; que toutes les maladies dépendent du resserrement ou du relâchement des parties, (*strictum & laxum*) ou de l'un & de l'autre. Il rejettoit presque entierement les distinctions des maladies, données par les dogmatiques.

Quant à sa pratique; elle différoit peu de celle d'Asclepiade; mais il fut plus hardi dans le traitement de l'épilepsie, par exemple, contre laquelle, indépendamment de la saignée & de l'ellebore qu'il prescrivoit, il brûloit le crâne & le perçoit à l'endroit de la fontanelle. Il appliquoit les sangsues au front dans le mal de tête. Il fit connoître la cachexie des humeurs, ignorée jusqu'à lui. Il saignoit dans la paralysie & employoit les remedes âcres; dans la sciatique, les sinapismes & autres irritans. Il décrivit le premier l'elephantiasis, qui parut du temps d'Asclepiade, & observa les effets funestes d'un satyriasis, dans l'isle de Crete. Dans la dysenterie chronique, il tiroit du sang de presque toutes les parties, des oreilles, & des angles de l'œil. Il observa que le pouls est inégal & manque presque, chez ceux qui ont des vers. Les écrits de Themison, beaucoup cités par Galien, par Cœlius Aurelianus, & autres, ne nous sont point parvenus. Sa secte subsistoit encore du temps de Soranus. Il eut pour disciples EUDEME, qui nia la possibilité de la guérison de l'hydrophobie, (horreur de l'eau), après la morsure d'un chien enragé; VECTIUS VALENS, & PROCULUS.

Mais Asclépiade eut d'autres Sectateurs qui ne s'écartèrent point de sa doctrine, tels que *Artorius* & *Musa*, Médecins d'Auguste, dont le dernier, grand partisan du régime rafraichissant & des douches froides, rétablit par ce moyen cet Empereur, que *Camellius* traitoit mal avec des médicamens chauds. Il obtint d'Octave des honneurs distingués. Il avoit écrit plusieurs livres qui ne nous sont point parvenus. Il paroît qu'il a fait servir le premier les viperes à la cure des ulcères. *Artorius* pensoit que dans l'hydrophobie, c'est l'estomac qui est principalement affecté. On voit, après, *Nicerate*, *Julius Bassus*, *Petrone*, *Sextius*, *Niger*, qui conseilloit l'usage de la salamandre comme aphtodisiaque; *Cassius Felix*, Auteur d'une matiere médicale souvent citée; *Lecanius Areus* de Tarse, auquel Dioscoride dédia son ouvrage; un *Chrysippe*, un autre *Metrodore*, trois *Ælius*; parmi lesquels, celui qui étoit surnommée *Gallus*, paroît avoir été célèbre.

Parmi les partisans d'Hérophile, on trouve *Alexandre Philalethe*, qui écrivit sur le pouls; un *Demosthene*; *Cléon*, qui s'adonna aux maladies des yeux & fut surnommé *l'ophtalmique*; *Aristodeme*; un autre *Apollonius*, qui écrivit, beaucoup; un autre *Heraclide*; un *Dioscoride phacas*, surnommé le *Therebinthe*, à cause des boutons qu'il avoit au visage & qui n'est pas le fameux Dioscoride.

Les autres Médecins connus, depuis Asclepiade jusqu'à Celse, & dont la plupart ont été indiqués par Cicéron, sont *Crater*, *Nymphodorus*, *Artemidore*, de Pergame, *Alexion*, un autre *Cléophante cléarque*, qui pansa la plaie de Caron d'Utique; *Glycon*, qui visita celles de Pansa, & justifia Brutus du soupçon de poison; *Antistius*, qui examina celles de César, après que ce grand homme eut été égorgé en plein sénat; *Nigidius figulus*, Senateur romain; M. *Terentius Varron*, le plus savant des Romains; plusieurs *Philon*, dont celui de Tarse donna son nom au *philonium*, (antidote connu,) & plusieurs autres moins célebres dont M. de Haller fait l'énumération.

Il examine ensuite ceux du long siècle d'Auguste, lesquels, à ce qu'il paroît, ne tenoient à aucune secte. A leur tête, se trouve la Reine Cléopatre qui s'adonna à la Médecine, comme les Rois de Pergame, & à laquelle on attribue un livre sur les cosmétiques & un autre sur les maladies des femmes; *Olympe*, son Médecin, qui décrivit sa mort; *Philotas*, Médecin de Marc-Antoine; *Glaucus*, Médecin d'Alexandrie; *Flore*; *Valgius*, qui le premier des Romains écrivit sur les plantes usuelles; *Euphorbe*, Médecin de Juba & frere de Musa, Médecin d'Auguste, & dont le nom s'est conservé dans une plante célebre; *Apuleius Celse*, Précepteur de Scribonius. M. de Haller place ici le fameux Architecte *Vitruve*, à raison de ses écrits sur les eaux thermales, & médicamenteuses dont il parle; *Æmilius Macer*, & il arrive à *Corn. Celse*, qu'il place sur la fin du regne d'Auguste, après Thémison & avant Columelle, en remarquant que depuis Hippocrate jusqu'à lui, tous les écrits sur l'art de guérir ayant été perdus, le sien tout médical, nous dédommage un peu de cette perte. On doute encore si Celse a été Médecin.

Le premier livre de cet Auteur est précédé d'une préface dans laquelle on trouve une histoire abrégée de la Médecine, où l'on voit les principaux argumens des Médecins empiriques, contre les dogmatiques, & dans ce conflit d'opinions, Celse prend un milieu qui est d'établir la nécessité de la recherche des causes évidentes & prochaines. Il traite ensuite de l'hygiène & de ses différentes parties. Le deuxieme livre est destiné à des observations sur l'influence des saisons, à la description des maladies principales, tirées sur-tout des écrits d'Hippocrate & d'Asclepiade, dont il admet ou reforme les préceptes principaux. Il éleve des doutes sur la fidélité des jours critiques, & sur les indications qu'on peut tirer du pouls. Il admet la théorie de Thémison. Il conseille de faire voyager par mer les malades attaqués de consomption & les envoie à Alexandrie; il loue beaucoup les frictions recommandées par Asclepiade. Il conseille l'usage fréquent des ventouses; défend les ligatures des extrémités; recommande le lait d'anesse dans la goute, & l'abstinence du vin. Ses autres livres ont pour objet la Chirurgie. Cet Auteur avoit encore écrit sur l'art vétérinaire; mais son ouvrage est perdu.

Depuis Celse jusqu'à Scribonius, on trouve *Menecrates*, Médecin de Claude & de Tibere; *Chariclès*, *Antheros*,

qui mit fin, dit-on, à un accès de goute par l'application d'une torpille vivante ; Columelle, qui, dans son ouvrage sur l'agriculture, traite abondamment des maladies des bestiaux ; Castor ; Apion ; Saint Luc, l'Evangeliste, Patron des Médecins, Médecin lui-même, comme Clausewitz l'a prouvé dans sa dissertation, (*De Luca Evangelista Medico* Halles, en 1740;) Damocrate qui guérit, sous Auguste, la fille du Consul Servilius, avec du lait d'une chèvre nourrie de feuilles de lentisque ; Marcianus ; Xenophon, de l'isle de Cos, Médecin de l'Empereur Claude ; Pamphile, qui s'enrichit à la cure du *mentagra*, qui affligea Rome pendant quelques temps.

A ces Médecins, succéda Scribonius Largus, dont les écrits nous restent, & qui vécut du temps de Claude & de Messaline. Il fut grand partisan d'Asclepiade, mais empirique & tout entier aux médicamens dont il a fait un grand recueil.

Depuis Scribonius jusqu'à Andromaque on trouve l'énumération de plus de soixante Médecins, qui se sont distingués soit par leurs places, soit par leurs écrits, mais dont les plus renommés ou ceux dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, sont, Criton, Xenocrate, dont les écrits se trouvent dans la bibliotheque du Vatican, à Rome, & qui conseilla le premier la mauve en lavement dans la dyssenterie ; Rufus, d'Ephese, qui a beaucoup écrit, mais dont il ne reste que quelques fragmens, & dont les principaux sont ceux qu'il avoit faits sur l'hygiene, la diététique, sur les aphrodisiaques, sur l'usage du lait ; c'est lui qui recommande l'usage du mouron contre la morsure des animaux enragés ; il a laissé quelques compositions connues telles que l'*hiera ex colocynthide*, l'*hiera simplex*, &c ; *Dioscoride*, Médecin d'Anazarbe, célèbre par sa matiere médicale ; *Crinas* & *Charmis*, Médecins de Marseille, dont l'un voulut allier l'astrologie avec la médecine, & l'autre ordonnoit les bains froids ; *Erotianus*, dont il nous reste un glossaire ; *Statius Annæus*, l'ami de Séneque, à la priere duquel il lui rendit le service d'abréger ses jours par un poison, Seneque ne pouvant mourir par l'ouverture de ses veines ; *Seneque*, lui-même qui a écrit sur la Médecine, comme Kirstenius a pris la peine de le faire voir, dans son *Seneca medicus* ; enfin *Thessale*, de Tralles, homme vain & présomptueux, Médecin méthodiste, qui dédia ses écrits à Neron, & qui vouloit renverser tout ce qu'avoient fait les anciens.

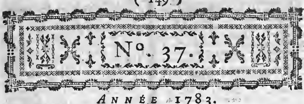
On trouve immédiatement après, Andromaque, pere & fils, natifs de l'isle de Crete, & Médecins de Neron, dont le pere sur-tout a été célèbre par l'antidote qui porte encore son nom & qu'on connoît sous celui de *thériaque d'Andromaque*, qu'il décrivit en vers grecs, adressés à Neron, & qui ne fut composé d'abord que contre la morsure de la vipere, mais que Galien employa après, dans les fièvres intermittentes & qui est enfin devenu d'un usage familier dans plusieurs affections. Andromaque fut revêtu le premier du titre d'Archiatre, c'est-à-dire de Médecin du Prince, auprès des Empereurs ; titre qu'eurent après lui, Théon, Oribaze, &c.

Parmi les Médecins qu'on trouve depuis Andromaque jusqu'à Pline, à peine y en a-t-il un qui mérite d'être cité. On y voit, par exemple, un Apollodore, qui écrivit sur les bêtes venimeuses & qu'on croit être le même que l'ancien ; Diagore qui blâme l'usage du pavot ; un *Moschion*, qui écrivit sur le raifort ; *Fabianus*, qui laissa par écrit, que le vin cuit nuit à ceux qui sortent du bain ; *Diotimus* le Thebain, qui fit observer que les vêtemens s'infectent de la bave du chien enragé. Cette énumération conduit à *Pline* second ou le naturaliste.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne.* **Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.**

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 14 Septembre.

DE PARIS.

Remarques sur l'usage de l'écorce de racine d'orme.

LES anciens ont reconnu que cette écorce contient un mucilage propre à favoriser la réunion des bords d'une plaie, lequel est en outre légérement astringent; voilà pourquoi ils en ont recommandé l'usage intérieurement & extérieurement dans les cas d'hémorrhagies, de plaies & de brûlure. C'est dans cette vue que Pline, Galien & Marhiole l'ont recommandée. Mais ils n'ont pas beaucoup insisté sur son usage, parce qu'en effet c'est un remede indifférent. Depuis une quarantaine d'années, on s'est apperçu que l'usage de cette racine avoit quelque avantage dans certaines maladies de peau, sur-tout dans ce que le peuple appelle la *couperose*, ou les boutons de feu qu'on observe au visage, genre de maladie analogue aux dartres, & très-difficile à combattre. Les Médecins de Paris sur-tout, ont employé cette écorce dans ce cas avec quelque succès, en la joignant à d'autres remedes capables de remplir la même vue. On a encore proposé dans ces feuilles l'usage de l'écorce d'orme dans les fleurs-blanches & dans d'autres maladies où il s'agissoit de donner du ton aux parties. La décoction de cette racine est rougeâtre, d'un goût fade, & sensiblement mucilagineuse. M. Duhamel l'a recommandée pour la brûlure, comme un remede souverain. Ce Physicien Botaniste a distingué plusieurs especes d'arbres, parmi lesquelles se trouve l'orme droit ou pyramidal. On reconnoît encore l'orme de montagne & l'orme champêtre, le petit orme, l'orme panaché, &c. Mais toutes ces différences ne sont tirées que de la forme & couleur, ou grandeur des feuilles, ou du lieu de leur naissance, ce qui ne sauroit constituer des especes distinctes; & les vrais Botanistes n'en connoissent qu'une en Europe.

Tel étoit l'état des choses au sujet de l'orme & de ses qualités médicinales, lorsque des hommes intéressés firent une spéculation de finance sur cette écorce. On faisoit alors un abbatti d'ormes (pyramidal, de montagne, petit, gros, maigre, &c.) à Charenton & au Luxembourg: on en remplit un engarre, & l'on fit une société. Tout étant prêt pour l'entreprise, la piece qu'on devoit produire lue, revue, corrigée, on fit la tentative; elle réussit au-delà de toute espérance. Cette piece est extrêmement curieuse, & mérite de figurer dans les archives de la charlatanerie. Elle commence ainsi:

» *Il y a long temps que j'aurois pu faire connoître l'heureuse application que j'ai faite de l'eau de l'écorce d'orme pyramidal, à la guérison radicale des dartres isolées, des dartres universelles, des vieux ulceres, & de toutes les maladies de la peau* ».

& elle finit, comme de raison, par le nom & la demeure du faiseur & du distributeur de la marchandise. On conçoit bien que le projet auroit avorté si l'on se fût borné à indiquer les propriétés de cette écorce. Il en falloit faire une panacée universelle, & annoncer qu'elle étoit mer-

veilleuſe pour la guériſon de preſque toutes les maladies chroniques ; auſſi auroit-on de la peine à en trouver quelqu'une qui ne ſoit ſuſceptible d'être combattue par cette écorce. Ainſi, vices de peau de toute eſpece, maladies pſoriques, rhumatiſmales, vénériennes, ſcrophuleuſes, ſcorbutiques, gangrene, éréſypele, rougeole, petite-vérole, fleurs-blanches, pleuréſies, goutte, panaris, douleurs de l'enfantement, hydropiſies, & juſqu'aux crampes, tout eſt du reſſort de cette divine écorce.

Cette affiche n'eut pas plutôt paru, qu'en effet tous les ſcorbutiques, tous les vénériens, tous les dartreux, tous les hydropiques, &c. eurent recours à la panacée univerſelle. On profita fort heureuſement de l'empreſſement du public à ſe la procurer; elle fut miſe d'abord à 15 francs la livre, enſuite à 12 liv., à 6 liv., à 4 liv. 16 ſols, à 3 liv. & l'on voit même dans différentes boutiques, écrit en gros caracteres: *Dépôt d'écorce d'orme pyramidal*. On en fait des tablettes, des décoctions; on la donne en poudre, en infuſion, on s'en lave même la barbe pour éteindre le feu du raſoir & tenir le teint frais, tant on eſt ingénieux à étendre une brillante découverte.

Depuis qu'on a écorché la plupart des ormes pyramidaux & autres, (car il n'y en a, comme on a dit, qu'une eſpece) dans différens parcs des environs de Paris, ce qui a donné lieu à des plaintes très-férieuſes, on a fait des tentatives pour avoir occaſion d'occuper encore le public de cette écorce, qui n'ont pas réuſſi. On a été réduit à multiplier le nombre des exemplaires de l'affiche, & ceux qui ont des dépôts de l'écorce, ſe ſont contentés de coller un morceau de papier ſur cette affiche où l'on voit leur nom, leur adreſſe, & le prix de la drogue.

Telles ſont aujourd'hui les brillantes découvertes que quelques gens de l'Art font dans la Médecine; en attendant le temps paſſe, la drogue ſe vend, le charlatan s'enrichit, les intéreſſés ſe brouillent, & les hommes meurent dupes ou victimes de ces billevefées, ſans qu'une expérience longue & journaliere puiſſe jamais les détromper.

Mais comme le bien ſe trouve toujours à côté du mal, il a réſulté de l'uſage fréquent de cette écorce, une connoiſſance qu'on n'avoit point encore acquiſe; c'eſt que l'emploi de cette plante, ſans être décidément pernicieux, ne ſauroit convenir aux dartreux, à tous les tempéramens, & incommode quelquefois certaines perſonnes. L'expérience, par ex., a appris qu'elle ne guériſſoit aucune des maladies pour leſquelles on l'a pronée, pas même la crampe; que dans le cas de ſuppreſſion de reglés, elle étoit ſouverainement propre à l'entretenir ; qu'elle portoit quelquefois une impreſſion fâcheuſe ſur la poitrine, en diſpoſant les malades aux affections catarrhales; qu'à la longue ſon uſage réfroidiſſoit l'eſtomac au point qu'on ne pouvoit plus digerer; que bien loin de remédier aux crampes, elle en donnoit; que dans les rhumatiſmes, la goutte, les maladies vénériennes, les dartres, & autres vices de peau, elle ne fait ni bien ni mal; que dans le vice ſcrophuleux, elle diſpoſoit les humeurs plutôt à l'engorgement qu'à la réſolution des glandes; & que le ſeul cas où l'on pouvoit en eſpérer quelque bien, étoit celui où une humeur âcre ſe trouve jointe à beaucoup d'ardeur, c'eſt-à-dire celui où l'uſage des mucilagineux tempérans convient; & alors les praticiens préferent celui des plantes émollientes & mucilagineuſes, telles que la guimauve, la mauve, la conſoude, ou le riz, &c. lorſqu'il y a en même-temps une évacuation conſidérable d'humeurs à modérer.

Ainſi, par un malheur toujours attaché à l'ignorance & à l'avidité réunies, il ſe trouve que cette ſuperbe découverte eſt réduite à zéro.

LIVRES ÉTRANGERS.

Fundamenta Chemiæ Theoretico-practicæ. Fondemens de la Chymie théoretico-pratique, établis par J. G. Baumer, Conſeiller du Landgrave de Heſſe, Profeſſeur ordinaire d'hiſtoire naturelle & de chymie dans l'univerſité de Gieſſen. A Gieſſen, chez Krieger, 1783, petit in-8°. de 528 pages, & ſe trouve à Straſbourg, chez A. Konig, Libraire.

M. Baumer a cru qu'il étoit de ſon devoir de Profeſſeur, non-ſeulement d'enſeigner & de faire ſous ſes yeux opérer à ſes diſciples tous les procédés chymiques dans ſon riche laboratoire; mais il a encore jugé à propos de leur donner un guide certain qui pût les conduire ſans l'aide du maître. C'eſt avec ce deſſein qu'il a mis au jour cet excellent abrégé

élémentaire de Chymie, qui est dispofé, fuivant la méthode que M. Baumé a adoptée pour fes leçons. Il eft fpécialement confacré aux étudians. Ils y trouveront beaucoup de méthode, de précifion & de clarté. Ces inftituts font d'abord partagés en deux parties. La premiere eft divifée en trois lections, dont chacune présente plufieurs chapitres & paragraphes : elle traite de la Chymie théorique. M. Baumer y explique fuccintement l'étimologie, la fynonimie & les dénominations relatives à cette fcience, puis il parle de la métallurgie, de la docimafie, de l'alchymie, de la chymie phyfique, économique, méchanique & pharmaceutique, des objets élémentaires, tels font les eaux, les terres, les pierres, les fels, les métaux & autres foffiles, les végétaux & leurs produits, les animaux & leurs diveses parties; des fignes, caractères, inftrumens, agens chymiques, des principes des corps, de leur incinération, combuftion, diffolution, vitrification, coction, révification, coagulation, cryftallifation, précipitation, digeftion, fermentation, diftillation, congellation, fublimation, &c. La feconde partie eft confacrée à la chymie pratique, elle eft divifée en onze fections, fou-divifées en quantité de chapitres & de paragraphes. Ces fections offrent par l'explication des différens procédés & produits chymiques, comme des eaux diftillées, infufions, décoctions, émulfions, folutions aqueufes. Il eft queftion enfuite des fels acides minéraux, végétaux & animaux, des vitriols & fels métalliques, de l'acide terreux, des fels alkalis volatils & fixes, des fels moyens, du fucre, du fuc des plantes, tiré par expreffion, des roobs, des fyrops, des extraits, des teintures aqueufes, des huiles effentielles éthérées & par expreffion, des huiles empyreumatiques, des réfines, des baumes artificiels, du vin, des efprits inflammables, des teintures, effences, mixtures fpiritueufes & elixirs; des efprits acides dulcifiés & naphtes, des favons, des diverfes préparations fulphureufes, du pyrophore, du phofphore, des conferves, confections, paftilles, trochifques, electuaires, onguents, emplâtres, pillules, poudres, efpeces; des mercuriaux, des arfénicaux, de la cadmie, de la manganerfe, du bifmuth, du zinc & autres fubftances métalliques. Le tout eft terminé par les procédés néceffaires avec lefquels on fabrique la porcelaine. Nous allons donner d'après cet intéreffant traité, la formule de trochifques contre les vers & des purgatifs, qui nous paroiffent mériter la confiance des Médecins.

Prenez du mercure doux exactement préparé, de la réfine de jalap triturée avec des pignons doux, de l'antimoine diaphorétique, de chaque une once, du fucre blanc diffout dans l'eau de roses, enfuite cuit jufqu'à confiftence de tablettes, trois onces, de la gomme adragant, quantité fuffifante, préparez fuivant l'art des trochifques du poids de cinq grains chacun.

PHILIPPI CONRADI FABRICII, *&c. &c. animadverfiones varii argumenti medicæ, &c.* c'eft-à-dire, Remarques fur divers fujets de Médecine, tirées des opufcules de PHILIPPE CONRADE FABRICIUS, Confeiller aulique du Duc de Brunfvick & Lunebourg, Docteur en Médecine, Profeffeur public dans l'univerfité d'Helmftadt, doyen de la Faculté de Médecine & Préfident de la Société médicale de la même ville, membre de l'Acad. Impériale des curieux de la nature d'Allemagne; avec des notes, par G. R. LITHENSTEIN. Fafcicule premier. A Helmftadt, chez Kuhnlin, & à Strafbourg, chez Konig, 1783, *in*-4°. de 140 pag.

Les Savans du nord ne laiffent échapper aucune occafion de former des collections; les opufcules de tous les genres font entaffés & raffemblés en volumes. Monfieur Grunner, célebre Profeffeur de Médecine en l'univerfité de Jena, donne actuellement en allemand un recueil périodique compofé de notices raifonnées & critiques, des differtations, mémoires, difcours, thèfes, programmes, qui ont paru dans les différentes Univerfités & Académies de Médecins de l'Europe, notamment dans celles d'Allemagne & cela depuis 1780. Le premier volume en eft déja publié; celui qui fait l'objet de cet article eft extrait des fonds du favant P. Conrade Fabricius. Ce fameux Profeffeur d'Helmftadt, qui a fait paroître divers ouvrages vraiment eftimés, mais trop peu répandus à caufe de la petiteffe de leur volume, a profeffé fucceffivement l'anatomie, la phyfiologie, la pharmacie, la médecine pratique & la botanique, toujours avec fuccès, ce qui lui a donné lieu de faire imprimer une infinité de differtations de

programmes académiques, & d'autres petits écrits où brillent ses vastes connoissances. Mais ce sont pour la plupart des feuilles volantes éparses, faciles à se perdre. M. Lithtenstein a donc cru rendre service au public, en choisissant parmi tant d'opuscules, ce qui regardoit la saine médecine, & demandoit particuliérement d'être recueilli. Il a retranché tout ce qui ne méritoit pas grande attention, ou que des découvertes nouvelles ont rendu de peu de conséquence, n'oubliant rien de tout ce qui annonce de nouvelles vérités, ou en confirme d'anciennes. Cet éditeur y a joint les dissertations que les éleves de Fabricius ont fait paroître sous sa présidence, & auxquelles il avoit toujours plus ou moins de part.

Ce recueil sera divisé en plusieurs parties. La premiere que nous annonçons est entierement consacrée à l'anatomie: elle est composée de sept articles qui débatent par des observations, où se trouvent trente-deux descriptions d'ouvertures de cadavres de personnes mortes de maladies; il est ensuite question de l'usage important de la connoissance des anostomoses des vaisseaux, & principalement des arteres, dans l'exercice de la médecine & de la chirurgie, tant clinique que légale; de l'examen des blessures mortelles de l'estomac, selon les principes de l'anatomie & de la médecine; des principales précautions à observer dans les dissections & les examens des cadavres humains, ordonnés par des officiers de justice. La considération anatomique & médicale de la maladie & de la guérison d'un jeune homme attaqué d'une très grande inflammation des muscles du bas-ventre, & d'un épanchement dangereux de pus dans sa cavité, parfaitement rétabli par le moyen de la paracenthèse, termine cet écrit.

L'Editeur a joint par-tout où il étoit nécessaire, des notes propres à éclaircir ou développer le texte de Fabricius.

LIVRES NOUVEAUX.

PROSPECTUS de l'histoire des plantes du Dauphiné & d'une nouvelle méthode de Botanique, suivi d'un catalogue des plantes qui y ont été nouvellement découvertes & de celles qui sont les plus rares ou qui sont particulieres à cette province, avec leurs caracteres spécifiques & l'établissement d'un nouveau genre appellé BERARDIA; *par* M. VILLAR, *Docteur en Médecine.* A Grenoble, de l'Imprimerie royale, 1779. *in*-8, de 46 pages, avec figures; se trouve à Paris, chez Didot, le jeune, Libraire, quai des Augustins. Prix 1 liv. broché.

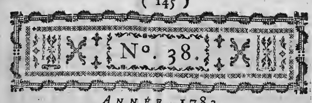
Nous rendrons compte de cet ouvrage très-intéressant pour les Botanistes dans la feuille prochaine, il nous suffit de dire que M. Villar est un sujet distingué dans la Botanique, qu'il en fait sa principale étude, & qu'il mérite des éloges.

AVIS.

M. Jean-Clement Tode, Professeur de Médecine en l'université de Copenhague, membre du College royal des Médecins de la même ville & de la société médicale Danoise, auteur de divers écrits intéressans pour l'art de guérir, rédigé depuis quelques années en langue nationale, une *Gazette de Santé*, qui a souffert des interruptions, mais elle se continue maintenant avec succès. Ce Professeur vient de conférer le bonnet de Docteur à un Juif, fils du célebre M. Salomon-Théophile de Meza, Médecin-Praticien, exerçant depuis vingt-cinq ans à Copenhague, d'origine Portugaise, avantageusement connu par ses ouvrages; ce jeune disciple d'Esculape a pour cette cérémonie soutenu, avec beaucoup de sagacité & de discernement, la thèse suivante dont il est l'auteur: *Dissertatio inauguralis practica varii argumenti ad artem medendi & obstetricandi pertinentis.* C'est le premier Juif reçu dans l'université de Copenhague, & immédiatement après son doctorat il a embrassé le christianisme.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur DUPLAIN, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 21 Septembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

M. de Haller donne un extrait peu étendu des ouvrages de Pline ; il fait remarquer, en peu de mots, qu'il a assigné aux plantes une quantité prodigieuse de propriétés ; qu'il a marqué les grandes révolutions qu'avoit essuyées la Médecine, le tort qu'avoient les Médecins de faire des médicamens trop composés, tels que la thériaque ; qu'il avoit indiqué des remedes simples ; avoit décrit le scorbut, le charbon, fait mention des hommes revenus à la vie étant sur le bûcher, & de ceux qui y avoient péri, n'ayant pu en être tirés à temps ; du genre de mort d'Apuleius, qui mourut pour avoir avalé du plâtre. M. de Haller lui rend hommage de ce qu'il a conservé tant de monumens de l'antiquité & cherché à excuser sa crédulité, qui étoit celle du temps.

On sent combien cet extrait est succinct & insuffisant pour faire connoître Pline, homme plein de philosophie, de goût, de connoissances, & qui a su répandre sur toutes les matieres qu'il a traitées, le charme du style joint à la philosophie la plus profonde. C'est une description perpétuelle de la nature ou des ouvrages de l'homme, & toujours parée de fleurs. L'ouvrage de Pline est le plus beau livre qu'on connoisse.

M. de Haller fait ensuite l'énumération de soixante Médecins libres ou qui s'illustrerent, soit par leurs dignités, soit par leurs talens, soit par leurs richesses, ou en l'honneur desquels on a gravé des inscriptions. On trouve *CALPURNIUS*, de la secte d'Asclépiade, qui obtint pour lui ou les siens le gouvernement de sept villes, & qui siégea à Rome parmi les Sénateurs.

M. de Haller examine ensuite la secte des *Pneumatistes* dont les traces se trouvent dans Hippocrate & Chrysippe, & dont Athenée de Cilicie passe pour être l'Auteur. Il ajoutoit aux quatre élémens connus un cinquieme sous le nom de *pneuma*, qui conserve tous les corps dans leur état naturel, & de la lésion duquel dépendent les maladies ; il attribuoit le pouls à la dilatation de cet esprit principe. Il eut pour disciple un *HÉRODOTE*, qui fit la Médecine à Rome, & dont les écrits sont beaucoup cités par Galien. Il écrivit sur les bains de mer, sur les bains huileux, sur la maniere de sécher le corps dans l'asthme humide & l'hydropisie, au moyen du sable ; sur les bains pris un jour entier & sur ses effets ; sur différens jeux & exercices du corps ; sur les tumeurs qui surviennent aux fièvres malignes & qui affectent sur-tout la moëlle épiniere ; sur les vers, sur l'hydropisie, &c. Il conseille de battre les tumeurs avec des vessies pleines de quelque fluide. *ARISTIPPE* fut encore de cette secte.

Après les Pneumatistes, on trouve *ARETÉE*, de Cappadoce, qui vécut à Rome, après Andromaque & avant la mort de Titus. M. de Haller indique les différentes éditions de ses œuvres écrites en grec & traduites en latin. Il écrivit sur les maladies aigues & sur les chroniques. Ses livres sont fort estimés & respirent par-tout la saine doctrine, celle d'Hippocrate, qu'il a suivi en bien des points. Il tenta le premier, l'artériotomie aux tempes & aux oreilles, dans

es maladies de la tête. Dans l'épilepsie, il trépana avec succès un sujet dont la dure mere se trouva noire. Il étoit très-partisan de la saignée; il employa les sang-sues & les véficatoires avec les cantharides, en corrigeant, avec le lait, leur action sur les voies urinaires. Il observa la peste à bubons, les hydatides, dans l'hydropisie; la suppression d'urine dans le tetanos; une mort causée par une trop ample saignée; un abscès aux intestins ouvert avec succès; employa les cigales dans les maladies de la vessie; la saignée du nez faite avec une plume, dans le mal de tête. Il a donné une histoire exacte des maladies & en a fait connoître deux de la veine-cave, la rupture de ce vaisseau, & son inflammation.

On a douté pendant long-temps si les commentaires de Petit sur Aretée existoient. Ces commentaires faits en 1662, parurent enfin, en 1726, à Londres, par les soins de Mettaire, & on les trouve ajoutés à l'édition de Boerrhaave.

Vient après, la secte *episynthetique*, ou *composée*, ou mixte, dont l'Auteur est *Agathinus*, le Lacédémonien, bien que Galien le mette au nombre des Pneumatistes, & Cœlius, parmi les méthodistes. Du reste, on ignore quels sont les principes de cette secte. Agathinus observa & distingua la fièvre demi-tierce, dont les accès marquent à chaque ternaire, mais à des heures inégales. Il eut pour disciple le fameux *Archigene* dont Galien & Juvenal ont parlé, comme d'un grand Médecin, dans la théorie & dans la pratique, & qui s'adonna beaucoup à la connoissance du pouls. Il guerit son maître Agathinus, atteint d'un délire causé par des veilles, avec des onctions d'huile chaude sur la tête; il ordonnoit ces onctions dans le tetanos. Il observa avec soin la catalepsie & distingua celle où le malade a les yeux ouverts, des autres. Dans la pleurésie, il employoit les synapismes appliqués à l'endroit de la douleur. Il reconnut que la paralysie dépend du vice des nerfs destinés aux mouvemens volontaires; observa le pissement de sang périodique, pour lequel il saignoit; appliqua les ventouses, prescrivit la diete. Il avoit écrit sur les abscès du foie, qu'il ouvroit, sur le diabetes, dans lequel il saignoit. Il donne le nom de sciatique aux douleurs qui occupent les vertebres. Il employoit dans ce cas, les ventouses, les lavemens âcres; il observa que les Eunuques & les femmes ne sont point sujets à l'éléphantiasis.

Une autre Sectateur d'Agathinus, fut *Leonide*, d'Alexandrie, qui distingua le premier l'hydrocephale interne & externe, pour lequel il conseille les scarifications; il indiqua la maniere d'ouvrir les amygdales abscédées.

Après ces Auteurs, on trouve *Philippe*, disciple d'Archigene, & qui vécut à Césarée. Il a écrit sur le sommeil maladif, dans lequel le pouls est lent & petit. Il a laissé un exemple de guérison d'un astme guéri avec de fortes frictions sur la poitrine.

Vient ensuite la secte des *Méthodistes*, à la tête desquels M. de Haller place *Soranus*, d'Ephese, qui en est regardé comme le chef, quoiqu'il n'en ait pas été l'instituteur. Ce Médecin, qui pratiquoit la médecine, à Rome, à-peu-près du temps de Trajan, avec distinction & avec succès, sur-tout pour le traitement de la maladie connue sous le nom de *mentagra*, corrigea ou changea en plusieurs points, la doctrine des Méthodistes. Ainsi, contre le sentiment de Thessale, par exemple, il place le catharre au nombre des maladies compliquées. Il corrigea la diete trinaire (*diatriton*) de ses prédécesseurs. Il admettoit trois causes d'hémorrhagie, l'orgasme des humeurs ou l'éruption, les ruptures & la putridité; il prétendoit que la fièvre a lieu par dissolution & raréfaction d'humeurs. Il observa des catharrhes qu'il attribuoit à un trop grand usage des pêches. Il nioit l'existence du dragoneau d'Asie qu'il prenoit pour un nerf; il écrivit le premier sur la fureur utérine. Il vit un enfant à la mammelle hydropbobe. Il écrivit, en grec, sur les descentes de matrice, & sur le squirre de cette partie, susceptible de résolution, sur le satyriasis; mais aucun de ses écrits ne nous est parvenu. On ne doit pas le confondre avec un autre *Soranus*, qui a écrit, en latin barbare, & dont on a les écrits, sous le titre de *Isagoge* ou *Medicus*, qu'on trouve avec les œuvres de Galien; ni avec le *Soranus junior*, qui a écrit sur les maladies des femmes; ni enfin avec le *Soranus* qui nous a laissé la vie d'Hippocrate.

On trouve, immédiatement après, *Cœlius Aurelianus*, qu'on croit natif de Sicca, en Afrique, & qu'on feroit tenté de placer vers le cinquieme siècle de l'Ere Chrétienne, à cause de son latin, de très-mauvais goût & barbare. Cependant, Cassiodore le cite. Ce Cœlius écrivit beaucoup, mais il ne nous reste de-

lui que deux ouvrages, l'un fur les maladies aigues, l'autre fur les maladies chroniques.

Les livres de cet Auteur, peu instruit dans la langue grecque, deviennent néanmoins précieux par une infinité de choses perdues & qu'on ne retrouve que chez lui; d'ailleurs, il a le mérite d'avoir bien décrit les maladies & d'avoir recueilli les préceptes de Médecine pratique laissés par l'antiquité grecque. Il y a même certaines affections chroniques qu'on ne trouve que dans ses écrits, parmi ceux des anciens, telles que le satyriasis, l'incube & la maladie pédiculaire. Quoique compilateur, il a distingué quelques cas particuliers, comme les vomiques des reins, de l'uterus, du foie, des intestins qui se feroient, selon lui, une route par les voies urinaires. Il observa l'hydrophobie spontanée, où qu'on croit telle; que le vinaigre rendoit le sang plus fluide; les hydatides dans l'hydropisie, & dans les maladies de vescie; l'apoplexie formée par une humeur de goute remontée, après l'usage abusif des remedes âcres & amers; il ordonnoit, les huileux en lavement, pour les vers.

Comme c'est par les écrits de Cœlius Aurelianus qu'on connoît principalement la doctrine des Méthodistes, dont Soranus passe pour le chef; M. de Haller place ici, page 209, l'exposé de cette doctrine, dont on a vu un précis, à l'article de Thémison & de Thessale.

Rapportant toutes les maladies à deux états, au resserrement & au relâchement, les Méthodistes avoient lieu d'espérer de concevoir la cause des maladies, de les classer & de les guérir avec facilité. Ainsi, pour le traitement, il suffisoit d'examiner lequel des deux états étoit le dominant, dans les maladies, & il y avoit abondamment des secours pour l'un & pour l'autre. Ils rapportoient toutes les plaies, toutes les fièvres, en général, à l'état de crispation. On voit que le sentiment des modernes sur l'état d'irration & de relâchement est à peu-près le même, & qu'on n'a fait que changer les noms, en croyant changer de doctrine. M. de Haller se contente d'en laisser faire la remarque à son lecteur.

Cependant, cette doctrine avoit ses difficultés. Par exemple, dans la phrénesie, où il y a fièvre, on trouve quelquefois, en même-temps, un état qui semble annoncer le relâchement, comme lorsqu'il y a dévoiement, sueurs abondantes, & d'autres cas où les deux états se rencontrent; alors, ils admettoient une complication des deux, (*complexum genus*, *strictura*, & *solutio*.) Ils reconnoissoient de même, l'un & l'autre état, dans les maladies chroniques, & le premier (le *strictum*) dans la cephalée & le vertige; le deuxieme, dans toutes les maladies fluxionnaires ou plutôt avec flux d'humeurs; & la complication des deux, dans l'hydropisie, l'asthme, la mélancolie, la phthisie, la dysenterie même. Il y a des maladies, cependant, dans lesquelles on ne peut assigner ni l'un ni l'autre état, comme dans le cas de vers, d'hydrophobie. Ils s'inquiétoient peu de connoître le siège de la maladie, puisque la classe des remedes convenables à l'état de spasme ou de crispation, convient à tous les cas semblables, & *vice versâ*. Galien leur a reproché cette négligence dans la recherche des causes. Ils savoient que le chaud relâche, le froid resserre; voilà pourquoi, ils mettoient, suivant les cas, le corps du malade dans un air froid ou chaud, & ils étoient très-soigneux à le procuret tel qu'il devoit être. Ils préféroient, en général, les remedes simples aux composés, les remedes doux aux âcres; ils évitoient, encore, les purgatifs, les irritans, les lavemens âcres, les narcotiques, saignoient peu, surtout dans les maladies putrides. Ils se flattoient d'obtenir le même effet des cataplasmes & des lotions. Ils donnoient souvent des vomitifs, très-usités chez les Romains, depuis Asclepiade, même en santé. L'exercice, les frictions, les bains de vapeurs, les voyages en litiere, la navigation, les onctions, &c. étoient leurs grands moyens. Dans les commencemens d'une maladie, ils étoient deux ou trois jours en observation & sans rien donner aux malades; le troisieme jour, ils agissoient; ils ne saignoient point aux endroits difficiles comme à la langue; ils appliquoient le plus souvent, des ventouses, & réprimoient les trop fortes sueurs, avec des poudres dessicatives. Au commencement des inflammations, ils appliquoient l'eau froide, ce dont Galien les reprend, avec raison. Dans les maladies chroniques, ils se flattoient de changer l'état du corps, (ce qu'ils appelloient recorporation ou refection, (*metasyncrisis*,) par un usage long & habituel

de certains remedes. Cœlius donne un exemple de ce *cycle*, dans la cephalée.

On commençoit par regler le régime: le premier jour, abstinence rigoureuse de tout aliment; le deuxieme, aliment leger, légumes herbacés avec exercice modéré; on y joignoit peu à peu, l'usage de la volaille, des quadrupèdes, l'exercice de chasse, une portion de vin; on arrivoit à l'usage de la chair de porc, (ce cycle étoit le restaurant, *cyclus resumptivus*;) suivoit le cycle réficient, corporifiant, (*cyclus metasyncriticus*,) dont le 1er. jour étoit consacré à l'abstinence, le second au régime léger, & les suivans à l'usage des alimens un peu stimulans, tels que les plantes âcres, les capres, les vins piquans, les alimens salés; ensuite en augmentant la dose des alimens plus nourrissans, on passoit de l'usage de la volaille à celui des quadrupèdes, à celui des rubefians appliqués sur la peau, à l'exposition au soleil: alors, on passoit aux vomitifs, tels que le raifort, la scille, pris avec de l'eau tiede, qu'on répétoit quelques jours après, & on se remettoit à l'usage des alimens âcres.

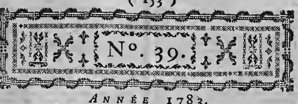
On doit convenir que ces méthodes de remedier aux maux, prises dans la nature, peut être trop négligées, ne paroissent guères susceptibles de perfection qu'autant qu'on aura plus de principes, plus de vues, plus de lumieres sur la nature des humeurs, & sur celles des maladies. De pareilles méthodes, qui paroissent être des essais d'un empirisme raisonné, ne peuvent devenir utiles, qu'avec une nouvelle somme de connoissances, avec quelques principes de plus, avec un encouragement donné à la Médecine, avec les facilités que permettent l'aisance, que permettent les occupations & que facilite sur-tout l'esprit d'observation. Mais, si d'un côté, l'intrigue, la cabale, l'ambition, la rapacité d'un autre, la charlatenerie encore plus avide, le mensonge, ainsi que l'indifférence, l'indolence ou l'insouciance des régisseurs de l'humanité, prévalent; sur-tout, si le mérite est obligé de se cacher pour éviter les ruines qu'on creuse sous ses pas, & auxquelles il n'auroit jamais cru, s'il ne les eût vues; il est bien à craindre que jamais on n'aille plus loin que les anciens, & que la Médecine restera *in statu quo*; tout en disant qu'elle fait des progrès, qu'elle avance, qu'elle se perfectionne; langage que tiennent journellement, parmi nous, les frélons de la Médecine.

Cœlius Aurelianus paroît avoir été, en général, dans les meilleurs principes sur la Médecine, & ses écrits ont l'avantage de contenir des descriptions exactes de maladies, qu'on ne trouve point ailleurs. Telle est la catalepsie parfaitement bien décrite; telle est encore la cardialgie. On voit qu'il se dirigea d'aprés les principes d'Hippocrate, pour le traitement de l'angine principalement. Il regarde l'asphyxie, dans ce cas, comme un accident mortel. Il met la laryngotomie au rang des fables. Dans le tetanos, on voit qu'il s'écarte des routes battues, & qu'il recommande la saignée & les émolliens, sur-tout externes; dans la passion iliaque, les huileux en lavement, la saignée, les fomentations émollientes. Pour l'epilepsie & la manie, il a un traitement particulier qui peur être avantageux. Il indique une méthode ingénieuse pour faire revenir la parole dans la paralysie. Mais il n'est pas si heureux dans les maux d'oreille pour lesquels il conseille l'usage des astringens, sur quoi il est repris encore par Galien, qui dit qu'un malade s'en trouva plus mal. Pour la phthisie, on est étonné qu'il conseille l'aristoloche, & l'arum, quoique, depuis cet Auteur, on ait observé, à la vérité, que l'arum à petite dose, a été avantageux dans cette maladie. Pour l'hydropisie, il défend la ponction; il conseille les bains de vapeurs le bain de sable, (*arenatio*) l'usage de l'ellebore, de l'euphorbe & de la scille.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne.* Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 28 Septembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

ON pourroit reprocher à Cœlius Aurelianus d'avoir conseillé indistinctement l'usage de l'orpiment en lavement. Dans la sciatique, il saignoit, scarifioit, rubefioit, brûloit la partie douloureuse. Les maladies de vessie sont encore décrites & traitées avec soin par cet Auteur. Les sangsues, les ventouses, les synapismes, les rubefians étoient ses principaux moyens de guérison.

M. de Haller observe que les Méthodistes furent très-peu hardis pour les opérations de chirurgie & qu'à l'exception de la paracentese que quelques uns permettoient, ils n'en faisoient pas. Il remarque encore que, dans ce siècle, on tiroit du sang du bras droit pour les affections du foie, & du bras gauche pour celles de la rate.

Parmi les Méthodistes postérieurs, on trouve un ATTALE, disciple de Soranus, PROCLUS, un autre ANTIPATER, contemporain de Galien, MENEMACHUS, APOLLONIDE, JULIEN, qui enseigna la Médecine à Alexandrie, du temps de Galien, disciple d'Apolonide & qui écrivit 48 livres contre Hippocrate, prétendant sur-tout que les médicamens n'évacuent pas plutôt une humeur qu'une autre; SEXTUS, surnommé l'Empirique, ou plutôt septique, comme on le voit par ses écrits. Il a écrit en grec & ses œuvres nous sont parvenues. Ce Sextus a dit que Soterichus, Chirurgien eut un cholera par l'effet de la vapeur du solanum qu'on brûloit, ce qui n'est pas invraisemblable. MOSCHION le méthodiste, qui a écrit en grec sur les maladies des femmes & dont les œuvres nous sont parvenues. On y trouve un médicament envoyé à Julie Agrippine, note que M. de Haller croit avoir été ajoutée au texte. Il ordonnoit l'hellébore dans l'hystéricie, qui ne cédoit pas aux secours ordinaires. Gasp. Wolf a donné une édition latine de son traité des maladies des femmes.

On trouve ensuite une énumération de plusieurs Médecins de ce temps, qui n'offrent rien d'intéressant, & qui conduisent à ASCLEPIADE PHARMACION on le Pharmacien, qui fit la Médecine à Rome, & une compilation de médicamens tirés des écrits de ses prédécesseurs M. de Haller fait remarquer, à son sujet, que la plupart des Médecins de ce temps prenoient le nom d'Asclépiade.

Viennent après, plusieurs Médecins qui ont précédé Galien, & qui ont vécu entre les regnes de Tite & d'Antonin; tels sont HARPOCRAS & DIOSCORIDE troisieme, qui donna une édition particuliere ou plutôt le texte de Dioscoride 1er., corrigé à sa maniere, ce dont Galien la blâmé; ARTEMIDORE CAPITO, qui corrompit encore le texte d'Hippocrate; SABINUS, très-versé dans la doctrine du Prince de la Médecine; STRATONICUS, son disciple, & un des maîtres de Galien; MENIPPE; PELOPS, qui a écrit sur l'épilepsie, dont le foyer se trouve ailleurs qu'au cerveau, ou du moins qu'on croit dépendre d'une vapeur ou flatuosité qui y monte; SATYRUS,

encore un des précepteurs de Galien, ainsi, que Pelops; ANTIOCHUS, qui mourut martyr par ordre d'Adrien; HERMOGENE, Médecin d'Adrien; TROPHILE, qui a dit qu'un Médecin accompli dans son art est celui qui sait discerner les choses possibles des impossibles; AGATHE; MAGNUS, Médecin des Antonins; MARTIANUS, rival de Galien; après quoi, suivent environ quarante autres, parmi lesquels se trouve APOLLONIUS, de Pergame, qui, en place de la saignée, faisoit des scarifications aux jambes en tirant la même quantité de sang.

On trouve, après, PLUTARQUE l'historien, qui a écrit sur quelques parties de la Médecine, c'est-à-dire qui a donné quelques préceptes sur la santé & a agité quelques questions sur l'hygiène, comme celle, par exemple, de savoir si l'homme doit se nourrir de viandes? Il rapporte l'histoire du Rhéteur Niger, qui mourut pour avoir avalé une arrête ou une épine, après l'opération, (de la laryngotomie sans doute.)

Vient après ARISTIDE (Ælius) qui a fait l'histoire d'Esculape & des Asclepiades. Il a laissé six discours en grec qui nous sont parvenus, que Canter a traduits & que Paul Etienne a publiés en 1604. C'étoit un Enthousiaste d'Esculape, qui étoit son Dieu. On trouve dans ses discours, l'histoire d'une cardialgie dont il fut attaqué & guéri par une espece d'inspiration de ce Dieu qui lui conseilla l'application de l'eau froide.

On trouve ensuite quelques personnages qui n'étoient pas Médecins, mais qui dans leurs écrits, ont traité quelques sujets qui avoient rapport à la Médecine, tels qu'APULÉE, Philosophe, de Numidie; LUCIEN, cet ingénieux & charmant critique de l'antiquité, à la sagacité duquel rien n'échappoit & qui tournoit en ridicule jusqu'aux Dieux du Paganisme; AULUGELLE, qui, dans ses nuits attiques, rapporte plusieurs faits curieux, relatifs à la Médecine; l'Empereur HADRIEN lui-même, instruit dans cet art, & dont Marcellus a rapporté l'antidote de sa composition; ATHENÉE, l'Egyptien, homme de lettres, sous Marc Aurele, surnommé le Varron des Grecs, qui nous a conservé une infinité de choses sur les alimens & des préceptes des Médecins de l'antiquité, qu'on ne trouve que dans ses écrits, en quinze livres, connus sous le titre de *Dypnosophistes*, ou Sophistes à table, qu'il fait converser sur toutes sortes d'objets; ÆLIEN, postérieur à Athenée, autre Sophiste ou Philosophe subtil, qui a laissé des choses sur la Médecine, dans ses différentes histoires, sur-tout dans celle des animaux; MARCELLUS, du temps d'Adrien, dont il reste un fragment de poëme sur les vertus médicales des poissons. Il fit encore un poëme sur la médecine. On ne sait si c'est l'Auteur d'un traité sur le pouls, dont le manuscrit est dans la Bibliotheque de Vienne en Autriche. Cette énumération est terminée par l'article d'ALEXANDRE, l'Aphrodisien, presque contemporain de Galien, & qu'on distingue d'Alexandre de Tralles. Cet Alexandre a laissé en grec, quelques écrits sur la Médecine, qui sont parvenus jusqu'à nous; il y a un traité sur les fièvres adressé à Apollonius, un autre sur la nature des animaux, qu'on trouve ajouté à quelques éditions du livre d'Aristote sur les animaux. Il avoit observé que la fièvre est une maladie presque toujours mortelle pour les Ethiopiens, ce que l'observation des modernes confirme. Il fait mention de cette maladie des enfans, que les Grecs nommoient *siriasis*, & dont Sennert a fait mention depuis, laquelle est ordinairement mortelle & dont le siège est sous la fontanelle. Il observa que la respiration est profonde & rare dans la phrénesie; que la phthisie est contagieuse. George Valla a traduit & publié en latin son traité des fièvres.

Après sept ou huit Médecins, dont M. de Haller donne les noms sans notice, on arrive enfin à GALIEN, Médecin, qui, après Hippocrate, a été regardé, pendant quatorze cents ans au moins, comme le Prince de la Médecine. Il naquit à Pergame, d'un Architecte, sous l'Empereur Adrien. Après avoir voyagé à Smyrne, à Corinthe, à Alexandrie, il s'exerça d'abord à la pratique de la Chirurgie sur les athletes, à Pergame, d'où il passa à Rome, où il s'acquit la plus grande réputation & fut Médecin de plusieurs Empereurs, de Marc-Antonin, de Commode, de Severe, sous lequel il mourut.

Il embrassa toutes les parties de l'art de guérir; mais la partie pharmaceutique est celle à laquelle, à ce qu'il paroît, il s'attacha le plus, & dans laquelle il excella, en composant les médicamens sans principes de Chymie, science alors ignorée & dont il sentit la nécessité. Cette pharmacie consistoit à faire des mixtures, & cet Auteur a donné son nom à ces compositions qu'on appelle encore *galeniques*, pour les distinguer des compositions chymiques. Il avoit encore des connoissances en anatomie,

& l'ouverture des cadavres étant alors interdite, il y suppléa par celle des animaux.

M. de Haller lui reproche de n'avoir pas donné des descriptions complettes des maladies, & relles qu'on les trouve dans Hippocrate, Aretée, Soranus. Ce reproche peut-être fondé, à l'égard de quelques maladies, mais en revanche, il y en a d'autres sur lesquelles il a laissé plus de lumieres qu'eux, sur-tout sur le diagnostic des fièvres intermittentes, une des parties des plus difficiles de la Médecine, & celle dont la connoissance profonde lui fit le plus d'honneur à Rome, sur-tout par la guérison d'Eudeme, le Philosophe, attaqué d'une fièvre quarte compliquée dont il prédit l'évenement & la guérison. Ses connoissances encore sur le pouls & qu'il nous a laissées, étoient très-étendues. Il avoit, pour les acquérir, le tact le plus exquis, & plein de la lecture des écrits d'Hippocrate, il excella dans le diagnostic & le pronostic des maladies. Il y a un grand nombre d'observations, dans ses écrits, qui prouvent l'avantage qu'il avoit sur les autres Médecins, dans ces deux parties; & ses prédictions justes, ses succès dans la pratique de l'art n'ont jamais été contestés.

Il observa que le pouls intermittent est naturel à quelques sujets. Parmi les cures les plus éclatantes qu'il fit à Rome, on compte celle de l'Empereur Marc-Antonin, qu'il guérit de la fièvre; celle de l'Empereur Commode, qu'il guérit d'un hémorrhagie qu'il avoit prédite; celle de la femme du Consul Boethus, qu'il guérit d'une perte d'humeurs qui résistoit à tous les remedes, & enfin celle d'Eudeme, le Philosophe, qu'il guérit, après avoir prédit tous les évenemens, à la grande surprise de tout le monde, sur-tout de Martianus, & d'Antigenes, célébres Médecins de Rome & ses rivaux.

Galien eut encore l'avantage de faire connoître les erreurs de ses prédecesseurs, d'indiquer les vrais écrits d'Hippocrate; & quoique sa doctrine sur les quatre élémens, sur les quatre qualités des corps, & leurs différens degrés, sa foi aux songes, aux remedes spécifiques, n'aient pas été avantageuses à l'art, le très-petit mal qui en a résulté, est amplement compensé par le bien qu'on retire tous les jours de la lecture de ses écrits. Ainsi, nous pensons que lorsque Boerrhaave a dit que Galien avoit fait beaucoup de bien & beaucoup de mal à la Médecine, sentiment que M. de Haller semble adopter, Galien a été jugé avec trop de rigueur. Le grand défaut, selon nous, de Galien, c'est d'avoir été trop verbeux. Quant à sa doctrine; c'étoit, à peu de chose près, celle d'Hippocrate, la Médecine dogmatique ou rationelle, alliée aux systêmes de physique anciens, à celui de Platon, & autres. Il avoit des connoissances dans l'Astronomie, la Géométrie, l'Architecture, & exerçoit en même temps les trois parties de la Médecine.

M. de Haller, après avoir dit son sentiment sur Galien, fait l'énumération de ses livres, ou différens traités, que les anciens faisoient monter au nombre de mille. Il donne, en général, une notice sur ceux qu'on connoît & sur leurs versions. Après les avoir indiqués, jugés ou extraits, il en fait connoître les diverses éditions. Cette seule exposition des livres de Galien, en général & en particulier, occupe quarante-deux pages. C'étoit, en effet, la tâche la plus longue, la plus pénible & la plus difficile à remplir. Plus on lit, plus l'imagination est effrayée du courage & de l'érudition qu'il a fallu à M. de Haller. On finit par avoir une idée de chaque traité de Galien, & notre Auteur a soin de faire remarquer ceux qu'on lui attribue. Galien a dit, dans un de ses livres, que la pêche transplantée d'Asie en Europe, avoit perdu, par la culture, ses qualités malfaisantes. Cela est un peu difficile à croire. Du reste, on peut dire, en deux mots, que Galien étoit un vrai Médecin, dans toute la rigueur du terme, qui a étonné par l'étendue de ses connoissances & que celui qui exerce sa profession, ne peut pas se passer de ses écrits, pleins d'observations utiles, de remarques critiques, qui annoncent un homme judicieux & profond dans l'art de guérir. L'article de la thériaque est un des plus intéressans de ses ouvrages, soit par l'histoire de cet antidote, soit par les précautions à prendre pour le composer, (1) soit relativement à son usage en Médecine. Du temps de Galien, c'étoit le fébrifuge par excellence. Ses remarques sur la distinction, le choix & les effets de l'ellebore, méritent encore d'être lues.

En quittant Galien, on trouve les noms

(1) On sait que Galien étoit chargé de la composer, publiquement à Rome, pour les Empereurs, & que cet usage est parvenu jusqu'à nous, puisqu'on la prépare, encore d'une maniere autentique, à Paris, en présence des Magistrats & de la Faculté de Médecine.

de DIONIS, de CTESIUS, de POLETES, & D'ABLABIUS, Médecins du commencement du troisième siècle, & dont Ctesius est le seul qui mérite attention, par la remarque qu'il a faite sur l'usage de l'hellébore, au sujet duquel il fait observer que du temps de ses peres, on ne le donnoit déja plus aux malades, à cause de son action trop violente.

Q. SERENUS SAMMONICUS le suit. M. de Haller en distingue deux, le pere & le fils, dont un a laissé un poëme sur la Médecine, qui reçut, un des premiers, les honneurs de l'impression, lors de l'invention de cet art. On y a ajouté un autre poëme de Hamnius sur les poids & mesures, où l'on donne la description d'un instrument hydrostatique ou pese-liqueur, qui peut avoir son utilité en Médecine. Q. Serenus fut tué par Caracalla. Il avoit une bibliotheque de soixante-deux mille volumes.

SEXTUS PLACITUS, qui vient après, a écrit sur la Médecine des animaux, un ouvrage foible & qui respire par-tout l'empirisme.

M. de Haller parle ensuite des Auteurs de Médecine rurale, dont on connoît une collection sous le titre de *Geoponici*, ouvrage attribué à Constantin Porphyrogenete. Ces Auteurs sont SEXTUS JULIUS, l'Africain, DIDYME, ANATOLIUS, dont il reste un fragment sur les sympathies & antipathies, & sur les animaux qui se guérissent eux-mêmes avec certaines plantes.

On voit après, le fameux APICIUS, qui a écrit sur l'art de la cuisine, *de arte coquinaria* ou *culinari*, dont on indique diverses éditions; G. MARTIALIS LAMPRIDIUS, Auteur de Médecine vétérinaire; PORPHYRE, le Philosophe, né sous Severe, mort sous Dioclétien, qui a écrit sur l'abstinence de la chair des animaux, ouvrage très-curieux, traduit en François par M. de Burigny, & qui mérite d'être lu; CENSORINUS, Auteur du troisieme siècle, qui a écrit sur le jour de la naissance, & les années climactériques, divisant la vie humaine par semaines ou plutôt par le nombre septenaire, qui est celui d'Hippocrate, ou à la maniere de Solon & des Hétrusques. Il fait peu de cas du nombre 63, qui est l'année de l'âge la plus critique, suivant ceux qui y ajouteroit foi, & qui correspond également au nombre de sept ou de neuf qu'on multiplie.

On voit, après, JULIUS POLLUX, qui a écrit sur le polype, (du cœur sans doute) maladie incurable; sur le carus, &c. HEPHÆSTION, qui suivant Photius, a écrit sur la guérison d'Hercule, à Anticyre. M. de Haller ne fait qu'indiquer le CORPS DU DROIT CIVIL, où il y a, néanmoins, des choses relatives aux priviléges des Médecins; Saint CÔME & Saint DAMIEN, Martyrs sous Dioclétien, & Patrons des Médecins & des Chirurgiens, à Rome; le Thaumaturge THALELÆUS; ASTRAMPSYCUS, qui a écrit sur l'interprétation des songes & sur les maladies des ânes; Saint CÆSAIRE, JOMIUS, THEON, Médecins dans les Gaules; THEODOTE, de Laodicée, Evêque & Médecin; ANTYLLUS ou ANTYLISIUS, cité beaucoup par Oribaze & par les Arabes, qui a beaucoup écrit sur les divers exercices du corps, sur le sommeil, & Auteur d'un traité sur les remedes, dans lequel il parle de l'influence de la lune; d'un autre, sur les evacuans où il est beaucoup question de l'ellébore; enfin, sur les fievres, sur l'hydrocephale, mais dont les passages n'existent que dans quelques Auteurs. Il en est de même de ceux de PHILAGRE, Epirote, & frere de POSSIDONIUS, célèbre Médecin du temps des Valentiniens, dont l'un (Philagre) a commenté Hippocrate & fait soixante-dix livres sur la Médecine, & l'autre a beaucoup écrit aussi, mais dont on ne trouve des passages que dans Oribaze, Rhasez, & quelques autres Auteurs, sur-tout Arabes.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur DUPLAIN, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne.* **Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.**

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N°. 40.

ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 5 Octobre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

DANS le quatrieme siècle, on trouve quelques Médecins illustres, à la tête desquels on place ORIBAZE, de Sardes, ou de Pergame, Médecin de l'Empereur Julien, & Questeur de Bizance, qui exerça sa profession avec honneur & s'acquit beaucoup de gloire. Quoique ses œuvres ne soient, en général, qu'une compilation, elles ont un avantage, celui de conserver le texte des passages des anciens, souvent plus purs que dans leurs ouvrages mêmes. Il y a d'ailleurs, un détail sur la préparation des remedes, qu'on peut trouver ailleurs, mais dont la recherche n'est pas si commode que dans ses œuvres. Du reste, s'étant adonné presque entiérement à la préparation des remedes ou à la recherche de leurs vertus, il a négligé la description & la distinction des maladies. Cependant, on lui doit la premiere description de la lycantropie. On peut dire encore, quoique M. de Haller ne l'ait pas remarqué, qu'Oribaze n'ayant pas assez de lumieres, a conservé jusqu'aux erreurs des anciens. Ainsi, d'après Dioscoride, par exemple, il regarde l'agaric du meleze, comme une racine. Quant à ses commentaires sur les aphrismes d'Hippocrate, M. de Haller les regarde, peut-être à tort, comme un ouvrage apocryphe. Des 70 livres qu'il avoit composés, par ordre de l'Empereur Julien, il ne nous en reste que 17.

Après Oribaze, viennent les Auteurs du quatrième & du cinquième siècles, à la tête desquels est EUNAPIUS, de Sardes, ensuite GRÉGOIRE, de Nyssa, qui a écrit sur le pouls; MAGNUS, Médecin Littérateur, qui a écrit sur les urines, & dont le manuscrit grec existe; AUSONE, pere du célèbre poëte de même nom, Médecin de Valentinien, & préfet d'Illyrie, mais qui fut empirique; EUTROPE; EPIPHANIUS; AMBROISE, Médecin à Pouzolles, & Archiatre de Théodose, sans doute, qui ayant été mordu par une vipere, fut guéri avec la thériaque; EPICTETE, & cinq ou six autres qu'on voit nommés.

Après cette énumération, vient celle des Médecins vétérinaires, ou collection de leurs œuvres, dont la superbe édition latine est de la version du célèbre Ruelle, Botaniste & Médecin François. Ces Médecins vétérinaires sont: ABSYRTHE, HIÉROCLÈS, CUMALUS, PELAGONIUS, THEOMNESTUS, un HIPPOCRATE, ANATOLIUS, ÆMILIUS HISPANUS, TIBERE, LITORIUS de Benevent, & quatre ou cinq autres que M. de Haller ne nomme point, & qui sont, MAGON le Carthaginois, DIOPHANE, L'AFRICAIN, PAMPHILE, DIDIME & ARCHEDEMUS. Du reste, Haller joint une notice à chacun des écrits, dont il fait mention.

On trouve après l'illustre VEGECE, que quelques-uns font Comte de Constantinople, Auteur d'un livre estimé sur l'art militaire, & d'un autresur l'art vétérinaire que Bernard du Puy-Monclar a traduit en François. Vegece vivoit dans le quatrième siècle, sous l'Empereur Valentinien. Il prit beaucoup de choses de Columelle, & des Vétérinaires Grecs, qu'il cite, tels que Pelagonius & Absyrthe. On trouve un précis de sa doctrine & des maladies dont il traite, dans les

Recherches historiques & physiques sur les maladies épizootiques.

Après Vegece, vient VINDICIANUS, Médecin de Valentinien. On a de lui une lettre addressée à cet Empereur sur la guérison de la fièvre avec l'eau froide. On trouve ensuite SEVERE, Auteur d'un poëme sur la mortalité des bœufs dans l'Aquitaine; THÉODORE PRISCIEN, disciple de Vindicianus & Archiatre, Médecin méthodiste ou plutôt empirique, dont les écrits sur presque toutes les maladies, sont parvenus jusqu'à nous; & neuf autres Médecins qui ne sont que nommés, & qui précédent l'article de MARCELLUS ou Marcel l'empirique, Médecin de l'Empereur Théodose, qui n'a fait en latin barbare, qu'une compilation indigeste de remedes. Son ouvrage a été traduit en françois par de Moulin, (Lyon 1653.)

Viennent après, C. PLINE second, & le faux SORANUS. Ce Pline, qu'on doit bien distinguer du grand Pline, le Naturaliste, natif de Veronne, étoit un Méd. ignorant, & compilateur de remedes, sans choix. Son livre a pour titre, *de re medica*. On ne doit pas le confondre non plus avec C. Pline Valerien, Médecin dont Paul Jove a trouvé l'épitaphe en Italie. M. de Haller conjecture que c'est un écrivain obscur & ignorant qui se servit d'un nom célèbre pour se faire valoir. Il en est de même de ce Soranus, sous le nom duquel a été mis un livre sous le titre, de *Sorani Ephesii, vetustissimi Archiatri & peripatetici, artis medendi isagoge*, qui n'est point de l'illustre Soranus, le méthodiste.

Parmi les Auteurs du cinquième siècle, qui ont écrit sur la Médecine, on trouve ETIENNE de Bysance, qui a écrit en grec; An. THÉODOSE MACROBE, qui a touché quelques objets de Médecine; GESIUS; ADAMANTINUS, Sophiste & Médecin, qui vécut à Alexandrie, & que Baudin dit avoir été un Juif de Cilicie. Il a fait remarquer que le grand éclat des yeux peut donner la présomption de la folie; MELAMPE, sur les envies.

Parmi les Médecins du sixième siècle, on trouve JACQUES PSYCHRESTUS, ainsi nommé à cause du régime froid qu'il ordonnoit, & à cause de sa tristesse. Il vécut sous l'Empereur Léon, & s'acquit tant de gloire parmi ses contemporains, qu'on lui érigea une statue. On n'a que quelques fragmens de ses écrits qu'on trouve à Paris, à la bibliotheque du Roi, sous le n. 2210. Suivent trente-quatre Médecins, dont le nom n'est connu que par la mention qu'en ont fait d'autres, mais dont on doit distinguer DOMNUS, le Juif, Philosophe & Médecin, Sectateur d'Asclépiade, qui essaya de renouveller l'usage de l'ellébore, tombé dans l'oubli.

On trouve ensuite AECE d'Amide, (*Aetius amidenus*,) qui ne fut à la rigueur qu'un compilateur, & plagiaire sur-tout de Galien. Ses écrits, en 16 livres & en grec, nous sont parvenus & on doute si quelque chose lui appartient. Il professoit la Médecine à Alexandrie. Cornarius le traduisit le premier.

Depuis Aece jusqu'à Alexandre de Tralles, on voit les noms de neuf Médecins, dont un seul paroît mériter attention, qui est TRIEUNUS, excellent Praticien dans la Palestine, pour lequel l'Empereur Chosroès, qu'il avoit guéri, obtint de Justinien, qu'il demeurât auprès de lui pendant tout le temps de la trêve qu'ils firent entr'eux, & qui dura une année, au bout duquel temps, l'Empereur lui ayant demandé ce qu'il désiroit avant de partir, il ne demanda d'autre grace que la délivrance de quelques prisonniers Romains, ce qui lui fut accordé.

ALEXANDRE DE TRALLES, fils de Cosme Médecin, Médecin lui-même & Littérateur, vécut à Rome, dans la Toscane, & en Egypte, fit la Médecine auprès des Grands, adopta la théorie de Galien, la pratique d'Hippocrate, & s'écarta de la doctrine des Méthodistes, recherchant avec soin les causes des maladies, pour pouvoir les traiter relativement à leurs différences. Ainsi, il attribua leurs causes au froid, au chaud, aux humeurs. Il ne jura jamais sur la foi d'autrui, & reprit Galien, qu'il traite, malgré cela, de divin, sur des assertions qui lui paroissoient peu fondées, ou sur sa pratique. Il lui reproche, par exemple, d'avoir donné mal à propos le mithridate dans les affections de poitrine, de s'être abstenu des humectans & des rafraichissans dans l'émoptisie, d'avoir prodigué l'usage de l'absynthe dans la fièvre tierce, celui des extenuans dans la quotidienne, celui des antidotes & du régime sec & chaud dans la fièvre quarte. Ses remarques sur le traitement

de l'épilepsie, & du squitre de la rate; ce qu'il dit sur l'usage & l'abus des opiatiques dans la phrénesie; son traitement des maux de gorge inflammatoires; tout cela nous a paru très-fondé & conforme aux meilleurs principes de l'art, ainsi que les exemples de sa pratique rapportés par Freind. On croiroit que c'est un Médecin moderne, imbu de la meilleure doctrine. Il savoit remedier à une évacuation & la détourner par une autre; mais on est fâché de voir qu'il se ressent un peu de l'ignorance du temps & qu'il n'aie pu se préserver de croire à quelques remedes superstitieux. Il y a des observations sur le traitement du polype du nez, avec l'*æs ustum*, sur la syncope, sur la cardialgie, sur les concrétions bilieuses, &c. qui lui appartiennent, & on doit bien le distinguer d'Aece & d'Oribaze & des autres compilateurs.

M. de Haller remarque qu'il a eu connoissance de la trompe d'Eustache; qu'il a parlé le premier de la rhubarbe, comme l'a observé Freind; qu'il a excellé dans la science du diagnostic. Alexandre a vécu vers l'an 140, & a ecrit en grec. Il y a plusieurs éditions & traductions de ses œuvres; celle de Basle, de 1533, est imparfaite & la plus fautive. Haller en a donné une, en 2 vol. *in*-8°, à Lausanne, 1772.

Après Alexandre de Tralles, on trouve *Théophile*, qu'on connoît encore sous les noms de *Philothée* & de *Philarete*, qu'on croit avoir vécu sous l'Empereur Héraclius, au commencement du septième siècle: Cet Auteur a fait plusieurs écrits en grec sur la Médecine, qui nous sont parvenus. Il paroît que c'est le Médecin de ce tems qui a le plus écrit, par ex. sur l'urine & sur les connoissances qu'on pouvoit tirer de son inspection, soit pour découvrir le siège des maladies ou les parties malades, soit pour en tirer des prognostics. Ses différens traités ont été traduits en latin.

Après l'énumération de quelques écrivains du septième siècle, tels que *Theophilactus* qui a écrit, en grec, des fables sur la physique & sur la sympathie, on voit *Stobée* qui a fait des sentences & des églogues en grec, qui ont été traduites, & où l'on trouve des choses relatives à la grossesse, à la ressemblance des enfans avec leurs peres, à la Médecine; un *Theodore*, Médecin d'Antioche; *Mosopotamianus*, qui a fait connoître l'œnanthe; quatre ou cinq autres Médecins; *Procope* l'historien, qui a décrit les ravages de la peste à bubons & à charbons a Constantinople; *Isidore*, Evêque de Seville, qui a écrit sur la Médecine, mais sans érudition; enfin, J. *Philoponus*, auquel on attribue un livre sur le pouls.

Il y a lieu d'être étonné que M. de Haller, qui a fait mention de tant d'Auteurs étrangers à la Médecine, de Procope & autres, ait passé sous silence, *Sigonius*, *Agathias*, *Evagre*, *Sabellicus*, & sur-tout *Grégoire* de Tours, Auteurs du sixième siècle, & dans les écrits desquels on trouve un grand nombre de choses relatives à la peste, à la lèpre, à la petite vérole, à la dysenterie, &c. & souvent avec une description assez étendue de ces maladies ou de leurs ravages.

Parmi les Médecins du septième siècle, on trouve *Paul* d'Egine, écrivain grec, dont les œuvres nous sont parvenues & ont été traduites. Il a écrit sur la Médecine & sur la Chirurgie. C'étoit encore un grand compilateur de remedes, qui a mis à contribution, pour composer ses livres, ceux de Galien, d'Oribaze, & sur-tout d'Aece & d'Alexandre, & qui n'a rien dit qui mérite d'être noté, à l'exception de la description qu'il a fait le premier, d'une colique semblable à la colique de Poitou ou des Peintres, qui ravagea de son temps, l'Empire romain, & qui se terminoit par la paralysie, ou par l'épilepsie; & d'une observation sur l'hydrophobie qui survînt sept ans après la morsure d'un chien. M. de Haller fait connoître les diverses éditions de ses œuvres. On ne sait où il a fait la Médecine.

Palladius a fait un traité fort court, sur les fièvres, extrait principalement de Galien, sur cet objet. Il a encore ajouté des notes au sixième livre des épidémies d'Hippocrate; il a écrit en grec.

La Médecine grecque finit à ces Auteurs. Parmi les compilateurs ou auteurs du huitième & du neuvième siècles, on trouve les Patriarches *Nicephore*, & *Photius*, dont le premier a fait un poëme en grec, sur la cure des maladies, où il n'y a que du fabuleux; &

l'autre, l'homme le plus savant de son siècle, a laissé dans sa bibliotheque, qui est peut-être le monument le plus précieux de ces temps de ténèbres, beaucoup de remarques critiques, utiles sur les Auteurs de Médecine. Il a laissé encore un poëme sur le sang, qu'on trouve à la bibliotheque du Roi, sous le n. 2224. Il fut disciple de *Sardas*, le restaurateur des lettres.

SUIDAS, critique du dixième siècle, & Auteur grec, bien moins judicieux que Photius, a laissé sur les écrits & la vie de plusieurs Médecins, des choses très-curieuses. La meilleure édition de ses œuvres est celle qu'en a donné Kuster, grecque & latine, à Cambritge, en 1705. *NONUS* est encore un compilateur Grec, qui a vécu sous Constantin Porphyrogenete. Il a parlé, après Alexandre, Aece, Paul d'Egine, de presque toutes les maladies. Il assure qu'on n'a jamais guéri un hydrophobe. On a ajouté à ses écrits ceux de *PSELLUS*, qui a écrit sur-tout sur l'hygiene & sur la matiere médicale.

SIMEON SETH, Auteur grec du onzième siècle, a écrit sur l'hygiene, la matiere médicale & sur les urines. La meilleure édition de son traité sur les alimens, est celle de Bogdan.

Il est encore fait mention de *NICETAS*, Médecin de Bizance, qui a écrit sur la Chirurgie, & de *CALLICLES*, Médecin d'Alexis Comene.

Parmi ceux du douzième siècle, on ne trouve que *JEAN TZETZES*, Auteur grec, qui a écrit sur les urines & fait la célèbre rapsodie de ce temps, le *Chilliades*, qui contient des choses relatives à la vie des Médecins les plus célèbres de l'antiquité. Mais avant de parler des Méd. Arabes, dont plusieurs ont vécu avant cette époque, Haller a cru devoir les faire précéder de tous les écrivains ou Médecins compilateurs Grecs.

Un des plus illustres, parmi ces derniers, est *ACTUARIUS*, Médecin grec, qui a écrit sur la pathologie, la thérapeutique, & la matiere médicale, & sur les urines, & qu'on croit avoir fait la Médecine à Constantinople. Cet Auteur est du quatorzième siècle, comme cela se prouve par un abrégé de Médecine qu'il addressa à Apocauchus, Gouverneur de l'Empire. Il parle exactement du tœnia, des exanthemes pourprés, des sangsues, & de la maniere de les appliquer, des vers qui font sous la peau. Il avoue, dans le deuxième livre, qu'il n'a jamais guéri quelqu'un atteint de fièvre hectique. Dans l'ouvrage sur la composition des médicamens, il y fait mention de la casse, de la noix muscade, qu'il dit purgarive, du camphre, de la zedoaire, de quelques eaux distillées. Il conseille pour la morsure des chiens enragés, les ventouses & les scarifications. Son livre sur les urines & sur les présages qu'on en peut tirer, est un des plus étendus qu'il y ait sur cette matiere. Il a encore écrit sur les affections de l'ame.

Après Actuarius, on trouve *NICEPHORE* surnommé *BLEMMYDA*, dont il existe un poëme encore sur les urines, un autre sur ce qu'on peut déduire de la couleur & consistence du sang. Ensuite on nomme *CRITOPULE* & *MANUEL PHILE*.

Vient après *DEMETRIUS*, surnommé *PEPAGOMENUS*, Auteur Grec qui dédia un de ses livres à l'Empereur Michel Paléologue. Il y a de lui des traités sur la goute, sur le calcul, sur les maladies & l'éducation des animaux, sur-tout des oiseaux de proie. Son traité sur la fauconnerie est très-curieux, ainsi que celui de la chasse (*de re venatica*), qui est le seul morceau de ce genre, reçu de l'antiquité. Il écrivit, par ordre de cet Empereur, sur les différentes especes d'oiseaux de proie. Rigault & Pierre Gilles ont été ses Traducteurs. On conserve à la bibliotheque du Roi, deux manuscrits de cet Auteur, sur les mêmes matieres, sous le n. 2246.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur DUPLAIN, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N°. 41.

Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 12 Octobre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

APRÈS Demetrius, il y a deux *Nicolas*, l'un surnommé *Myrepsus*, d'Alexandrie, qu'Henry Etienne a placé parmi les *medici principes*, & dont le dispensaire a été traduit en latin par *Fuchs*; l'autre qui étoit Médecin de Salerne, auteur d'un antidotaire qu'on trouve dans des éditions de *Mesué*. M. de Haller conjecture néanmoins que c'est le même Nicolas que celui d'Alexandrie.

Viennent, après, plusieurs Auteurs de Médecine, dont on ignore le temps où ils ont vécu, & qui ont fait des abrégés de Médecine, dont la plupart portent pour titre, *medicinale*; tels sont *Nicomede*, le littérateur, auteur d'un Lexicon; *Olympius* d'Alexandrie, sur les jours critiques; *Paul* de Nicée; *Léon*; *Calliste*, sur les antidotes; *André Thaumasius*; *Niger* d'Atrique; *Xenon*, sur la matiere médicale; *Hiérophyle*, sur le régime, les médicamens; *Jean*, Evêque de Prisdene, sur les urines; *Juste*, auteur du *Passionarius*, qu'on trouve à la bibliotheque du Roi, n. 6882; *Christodule*, sur les urines; *Alexis*, sur la Pharmacie; *Athenée*, sur les urines; *Didorre*, sur la Chymie, (*de polychymia*); *Maxime Planude*, Moine, sur le pronostic de la vie & de la mort, &c; *Ælius promotus*, d'Alexandrie, sur les poisons, &c. *Athenagore*, sur le pouls & les urines; *Cyrus Asclepius*, ou C. d'Alexandrie, sur les temedes; *Cyrus mercurialis*, sur le pouls; *Paul*, le silentieux, (son poëme) sur les eaux thermales & autres; *Synesius*, sur l'insomnie; *Neophyte*, Moine, sa collection de Médecine; *Artemidore*, sur les urines; *Damascius* le philosophe, ses commentaires sur les aphor. d'Hippocrate, à la bibliotheque du Roi, n. 2150. *Jean*, surnommé *Archimedicus*, sur les maladies cutanées; *Romanus Cubalesius*, premier Inspecteur de l'Hôpital de Myrilan, sur les maladies aigues & sur les chroniques; *Hermes*, surnommé *pseudopigraphus*, sur les préfages qu'on peut tirer pour les maladies, des constellations, son systême sur les plantes qu'Haller traite d'absurde, &c. *Æscupape*, sur l'origine, la description & la cure des maladies, sur la matiere médicale, &c. *Kirannides*, sur les remedes des anciens Arabes, (mauvaise compilation); *Bernard Ramnus*, sur la Médecine; *Eupheme*, de Sicile, & *Philippe Xerus*, sur la composition des médicamens; *Chariton*, sur les pastilles, les pilules, &c; deux *Constantins*, l'un sur les antidotes, l'autre sur les urines & le pouls; *Jean*, le littérateur, sur les maladies & leur traitement; *Marcel*, sur le pouls; *Molanus*, sur les choses utiles dans les fievres; *Romain*, surnommé *Cubicularius*, sur les maladies aigues & sur les chroniques; *Gerontius*; *Gerodius*, sur la vétérinaire; deux *George*, l'un de Bizance, l'autre surnommé *Cloniates*, qui a traduit en grec des livres perses sur les antidotes; *Maritus*, qui a indiqué la maniere de préparer les syrops & les lavemens; le Moine *Barlaam*, sur

la douleur de tête; & cinq ou six autres cités par Garyopontus.

M. de Haller donne, après, une suite de titres de livres sur la Médecine, dont les Auteurs sont inconnus, ou dont les titres sont faux ou mal inscrits. Cette énumération, d'environ cinq pages, conduit au livre second, qui contient celle des Médecins Arabes.

ARABES, JUIFS, HEBREUX.

Les Juifs avoient quelques notions de Médecine. On trouve dans le Talmud, qui contient les traditions de leurs plus sçavans Rabins, leurs loix, leurs institutions, quelques préceptes sur la santé & quelques observations sur l'usage de certains remedes. On y voit, par exemple, que, quelquefois, les fievres sont avantageuses au corps pour le purifier; qu'on modere les évacuations trop abondantes des femmes avec de la gomme (arabique ou adragant) & de l'alun; que l'eau du lac asphalte est avantageuse pour la lepre; que les ventouses seches sont utiles contre les tranchées des enfans, appliquées sur la région épigastrique; que le lait leur est plus salubre lorsqu'il est sucé; que dans les nausées, on doit exciter le vomissement; qu'un changement subit de maniere de vivre, est nuisible, quand même la nouvelle seroit meilleure; qu'avant l'âge de 40 ans, il faut plus d'alimens solides au corps, & plus de boissons après; qu'une fille périt, pour s'être fait frotter tout le corps avec de l'huile d'olives qui n'étoient pas encores mûres.

Lorsque l'Orient & une partie de l'Occident furent sous la domination des Arabes ou Sarrasins; les Juifs ou Hébreux, s'adonnèrent, à leur exemple, à l'étude de l'art de guérir, traduisirent en leur langue les ouvrages des Grecs, & se livrèrent sur-tout à la Médecine clinique. Dans l'Occident, que les arts avoient tout-à-fait abandonné ou qui ne les avoit jamais connus, les Juifs furent presque les seuls Médecins, dans le moyen âge, depuis Charlemagne, jusques près du seizième siècle. François I, lui-même, pour avoir un Médecin Juif, en fit venir un de Constantinople, après avoir renvoyé le sien, qui avoit abjuré la religion Judaïque. M. de Haller remarque, d'après Clifton, que les Juifs exercent encore cet art en Asie, & qu'ils ont une Académie particuliere à *Sora*.

Parmi les Arabes, sur lesquels on trouve des notices dans la bibliotheque Hébraique de Wolf, on voit d'abord le Prophete MAHOMET, qui apprit & exerça la Médecine & la fouilla d'impostures. A peine avant lui est-il fait mention d'un autre. On ne voit que BARZUHIAH, qui fut chargé, par ordre d'un Empereur, de traduire les Fables de Pilpai. Jacques Reiske nous a conservé quelques faits, tirés de Warner, qui prouvent que Mahomet faisoit la Médecine; que dans une squinancie, il appliqua un fer rouge au col à un de ses amis, qui en mourut; qu'il faisoit prendre du miel dans la diarrhée; qu'il se servoit de paroles contre la morsure du scorpion. Tout cela prouve que, s'il a été un grand Prophete, c'étoit un bien mauvais Médecin. Cependant, il mérite qu'on le loue d'avoir recommandé l'usage de l'orge dans les maladies de poitrine; celui du senné, en place du tithymale, pour purger; ce qui n'a pas peu contribué à le rendre célebre. Il indique encore un dépilatoire fait avec la chaux vive & l'arsénic, qui est encore d'usage.

Haller observe que Jacques Reiske a fourni la notice, tirée d'un manuscrit espagnol, sur la petite vérole & la rougeole, qui porte que, l'an 572, la même année de la naissance de Mahomet, se fit la premiere irruption de ces maladies, d'Ethiopie en Arabie, par l'armée des Etiopiens, & que de l'Arabie, elles se répandirent & se communiquerent par les soldats croisés, d'abord en Europe, ensuite en Amérique, & dans l'Asie septentrionale; ce qui s'accorde avec les faits rapportés dans l'*Histoire de la petite vérole* & avec les conjectures sur son origine.

Après Mahomet, on trouve AARON, Prêtre chrétien, contemporain de ce Prophête, sorti de l'école d'Alexandrie, auteur des trente livres des *Pandectes*, sur toutes les parties de la Médecine, extraites des Grecs, & écrites en langue Syriaque. Cet ouvrage n'est pas estimé, quoique beaucoup cité par les Arabes; & on n'y voit rien qui mérite une attention particuliere.

Les Califes ne paroissoient pas beaucoup portés à l'encouragement des Sciences, puisque Omar fit mettre le feu à la

bibliotheque d'Alexandrie. Cependant, ce fut sous le Calife Abdelmalec, au commencement du septieme siecle, qu'on commença à traduire en Arabe les ouvrages des Grecs ; MASERJAWAIH, Médecin Juif de Syrie, & Rhasez commencerent. Abulphar traduisit aussi, dans la même langue, les Pandectes d'Aaron, où il est fait mention de la petite vérole, & de la grossesse venteuse, &c.

On voit, après, SAHER ou EBN-ABU-ZAHAR, cité par Rhasez, & qui vivoit vers l'an 125 de l'Hégire ; il est auteur d'un ouvrage de Médecine pratique, dans lequel il dit que les purgatifs nuisent aux commencemens de la paralysie ; il ordonne le petit-lait, le lait d'ânesse dans les ulceres de la vessie, l'eau de casse pour tenir le ventre libre, ainsi que le thymélea, à l'intérieur. ISAAC, Médecin Juif, a écrit sur la maniere de remédier aux poisons.

On sait que les Califes, de la famille des Abassides, furent sur-tout les protecteurs de la Médecine, en Asie. Les descendans de Fatime en firent de même en Egypte. Lorsque Saladin s'y établit, il y trouva une bibliotheque de deux cent mille volumes. Mais Bagdad fut la ville d'Asie, où la munificence des Califes éclata le plus. Il y avoit des Hôpitaux superbes, des Colléges de Médecine ; tous les ouvrages des Grecs, sur-tout de Galien, étoient traduits en arabe. Un nommé JOB avoit déja rendu en langue syriaque, ses commentaires sur Hippocrate. HONAIN l'Arabe les traduisit en sa langue ; son fils ETIENNE traduisit d'autres traités du même Auteur. ISA BEN-JAHIA fut Traducteur des principaux livres d'Hippocrate. Renaudot, & après lui Freind, font peu de cas de toutes ces versions.

Parmi les Médecins qui s'illustrerent le plus, chez les Arabes, M. de Haller fait mention de la famille de BATHISU ou BACTISESU, (serviteurs de J.-C.) descendans d'une famille Chrétienne & dont le premier fut GEORGE, connu encore sous les noms de GRÉGOIRE & de GORGIS ; qui fut comblé de bienfaits par Almanzor, Calife Abasside ; mais dont les écrits ne nous sont connus que par les fréquentes citations qu'en font Rhasez, & Serapion. C'est lui qui ne purgeoit les paralytiques que le septieme jour ; il a laissé plusieurs observations de Médecine pratique. George eut pour descendans, GABRIEL, BATISCHUA, MICHEL, ABDALLA, SHALATAH, qui se distinguèrent tous, ou par leur pratique, ou par leurs écrits.

Après cette famille, on trouve J. F. MESUE, ou l'ancien Mesué, le même que MOSEGUA, qui enseigna la Medecine à un grand nombre de disciples & se distingua sur-tout dans l'interprétation des livres grecs ; il en écrivit trente - quatre autres sur toutes les parties de la Médecine. Ces livres ne nous sont guères connus que par les citations des Auteurs postérieurs, tel que Rhasez. On ne doit pas le confondre avec un autre Médecin de même nom, bien postérieur à lui, & dont les écrits nous sont parvenus ; ni avec MISIH, qui prescrivoit le lait acidulé contre la phthisie, les suffumigations avec le réalgar pour la stérilité ; ni avec MASUI qui paroît avoir écrit sur toutes les parties de la Médecine, ni enfin avec BIMASUY, Auteur beaucoup cité par Rhasez.

Vient ensuite JAN ou Janus, de Damas, (*Janus damascenus*) dont l'ouvrage de thérapeutique, écrit en grec, a été donné par Albanus torinus ; mais qui a tant de conformité avec celui qu'on attribue à Serapion, que M. de Haller conjecture, avec fondement, que c'est le même ouvrage. On a encore de lui un autre écrit sous le titre d'Aphorismes, dont un manuscrit latin se trouve à la bibliotheque du Roi, sous le n. 6845.

JEAN, fils de Serapion, vient après. Celui-ci vivoit du temps des premiers Abassides, & suivant le témoignage d'Haly Abbas, il a laissé des ouvrages sur la thérapeutique. On lui reproche le défaut d'ordre. Ses livres sont beaucoup cités par Rhasez ; ils sont au nombre de six, traduits par Alpagus, sous le titre de *Practicæ*, mais le septieme, mis sous celui d'*antidotarium*, est d'un autre postérieur à cet écrivain, puisqu'il cite Rhasez. M. de Haller indique encore un ouvrage de cet Auteur, en douze livres, qui d'abord en syriaque, fut ensuite rendu en Arabe, par Musa, l'an née 814.

M. de Haller fait ensuite mention d'une famille Chrétienne, qu'il nomme la famille des *Obadites*, qui vivoit à Hira, petite ville d'Arabie, & de laquelle sont sortis plusieurs hommes de l'art, dont le premier,

Ebn Isaac, étoit Pharmacien ; il donna naissance, à Honain ou Abusaid, plus connu des modernes, sous le nom de Johannitius, disciple de J. Mesué, qui fut chargé par le Calife Almotawakkel de traduire plusieurs Auteurs grecs, & qui rendit en langue syriaque & en arabe, les principaux livres d'Hippocrate & de Galien, nommément les aphorismes & le livre des épidemies du premier. Il eut pour fils un autre Isaac. Il y a eu encore deux autres Isaac, l'un de Damas, & un autre du dixieme siècle, qui a écrit sur la diététique & qui a vécu dans la Syrie. Son ouvrage est parvenu jusqu'à nous, & c'est Porstius qui en a donné, en 1707, l'édition que Cloots préparoit. On le trouve, dans quelques bibliotheques, attribué à Constantin l'Africquain, qui a été un de ses Traducteurs.

Parmi les Écrivains du neuvieme siècle, on trouve un Médecin Indien Salmawaih ; Abulcasis, Persan, qui a commenté les Aphorismes d'Hippocrate, commentaire qu'on trouve à la bibliotheque du Roi ; Schanaki, qui écrit sur les venins ; Sabur que Mesué le jeune appelle le Roi des Médecins, mort, l'an 255 de l'Egire, & qu'Abulfarai & d'Herbelot, ont fait connoître ; Abu Joseph Jacob, de Bassora, Juif que Rhasez & Avicenne ont beaucoup cité, & dont un livre, de *rerum gradibus*, nous est parvenu. On le trouve joint aux éditions de 1531 & 1548, des œuvres de Mesué.

M. de Haller fait après, une assez longue énumération de Médecins grecs, perses, indiens, &c. qu'on trouve cités dans le livre attribué à Rhasez, qui a pour titre, *Continens*, & dont les noms de la plûpart sont estropiés. Le débrouillement de ce cahos a paru impossible à faire ; mais il n'y a, à ce qu'il paroît, rien de perdu, ni de bien intéressant.

Vient ensuite l'énumération des Arabes qui ont vécu avant Rhasez, & cités dans son *Continens*. Cette liste est d'environ six pages. Enfin, on arrive à Rhasez, regardé comme le Prince des Médecins Arabes, natif de Raia, d'où dérive son nom, fils de Zacharie. Il fit la Médecine avec distinction à Bagdad, fut Philosophe, Chymiste, Médecin, Musicien, homme infatigable dans la pratique, qu'il exerça dans les Hôpitaux principalement ; il mourut l'an 320 de l'hégire ou 932 de J. C.

Cet Auteur a laissé un nombre prodigieux de livres sur différentes matieres & dont les plus intéressans paroissent être ceux qu'il a faits, (d'après la liste qu'en a donné Casirius, sur un manuscrit espagnol) d'abord sur la Médecine mistique ou talismanique ; sur l'apologie de la Médecine, contre Nasir, (ce qui prouve que cet art utile a été souvent & inutilement attaqué) ; sur la probabilité & la possibilité de la Chymie, (ce qui indique l'époque & le berceau de cette science) ; sur les inconvéniens qui résultent d'un trop long usage des eaux thermales ; un traité apologétique sur l'usage de l'aloes contre Achmet ; un autre contre Gerair, Médecin, qui avoit prétendu qu'on ne doit pas manger les mûres après le melon ; sur les médicamens qu'on peut trouver par-tout ; sur différens livres d'Hippocrate & de Galien ; sur la paralysie hémiphegique, & sur celle de la bouche ; sur la goute & les douleurs d'articulation ; sur les yeux, les oreilles, avec la description anatomique de ces parties ; sur la figure du cœur ; sur le concombre sauvage & son suc ou elaterium ; sur les médicamens composés ; sur les tumeurs qui surviennent à la tête ; sur la nécessité où se trouve le Médecin d'être non-seulement prudent, mais de savoir accorder quelque chose aux désirs des malades ; sur les lions & sur leurs maladies ; sur le régime des hommes ; sur le sang-dragon ; sur la maniere de corriger les alimens, en les dépouillant de ce qu'ils ont de nuisible ; sur les principaux Aphorismes en Médecine ; sur les douleurs de colique ; sur les maladies du larynx & leur traitement ; sur la nécessité de faire vomir les fiévreux avant leur convalescence ; sur les médicamens naturels, & sur la meilleure maniere de manger les fruits.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 29 Octobre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

RHASEZ a fait obſerver les opinions erronées de certains Médecins; a donné la compoſition d'un remede particulier pour la dureté d'ouie ; a fait des remarques & obſervations ſur l'impoſſibilité qu'il y a qu'un membre une fois ſéparé du corps puiſſe reprendre ; ſur la cauſe de la ſoif qu'occaſionne l'uſage des poiſſons, & ſur les chaleurs exceſſives ; ſur la maniere de préparer l'eau à la glace & à la neige ; ſur leur emploi & leurs avantages, contre ceux qui imaginent que l'uſage de la neige excite la ſoif ; ſur la cauſe qui produit le reſſerrement de la prunelle, lors du contact du ſoleil, & ſa dilatation dans l'obſcurité ; ſur la maniere de préparer & d'adminiſtrer les alimens qui conviennent aux malades ; ſur cette queſtion : pourquoi plusieurs perſonnes redoutent la Médecine, quand elles ſont malades ? ſur les maladies dont le caractère eſt douteux ou obſcur ; ſur l'impoſſibilité où ſe trouve le Médecin le plus prudent & le plus éclairé de guérir toutes les maladies ; ſur les affections mortelles ; ſur la Médecine & ſes différentes branches ; ſur cette queſtion : pourquoi on trouve dans les villes tant de mauvais Médecins & tant de bonnes femmes qui ſe mêlent de Médecine ? ſur les devoirs du Médecin & ſur l'expérience en Médecine ; ſur l'emploi de l'aſtrologie, pour le jugement des maladies & leur traitement ; ſur l'uſage des pommes avant & après le repas ; ſur celui du vin, & ſur ſes différentes eſpeces ; ſur les ſemences, les aromates, les boiſſons, les trochiſques ; ſur la ſaignée & ſur les fièvres. Mais aucun de ces écrits, ſur des ſujets, comme on voit, très-intéreſſans, ne nous eſt parvenu en entier. D'Herbelot aſſure que celui de cet Auteur qui a pour titre, *Ek Thiarat*, ſe trouve à la bibliotheque du Roi, à Paris.

Mais le principal ouvrage, attribué à Rhaſez, & qui nous eſt parvenu, eſt celui qui a pour titre, *Elchavi* ou *Continens* que les uns diſent en ſoixante-dix livres, d'autres en trente-ſix, & d'autres en vingt-ſept, & que M. de Haller a eu le courage de lire en entier. Il s'eſt convaincu que cet ouvrage, tout formé de pieces de rapport, eſt d'un Auteur poſtérieur à Rhaſez, mais qu'il a tiré de celui-ci, la plupart des choſes qu'on y trouve.

Quelqu'en ſoit l'Auteur, ſon but a été de réunir tout ce qui avoit été dit de plus eſſentiel ſur les maladies ou ſur leur traitement, depuis Galien juſqu'à lui, ſans faire mention de ce qui a rapport à la phyſiologie.

Le premier livre traite des maladies du cerveau & des nerfs. On y voit un exemple de vertige guéri par l'uſage de l'acorus ; un autre de paralyſie d'un côté, avec la bouche tournée, & de tortuoſité, de l'autre ; un de ſpaſme qui intercepte la déglutition & dans lequel les ſudorifiques joints aux onctions huileuſes & aux bains réuſſiſſent, maladie de vingt à quarante jours, plus nuiſible aux vieillards qu'aux jeunes gens, & qui ſe termine quelquefois par l'apoplexie ; d'autres, de mouvemens convulſifs de la machoire inférieure, que les liens

même ne pouvoient arrêter, de lycantropie, de mal de tête guéri avec l'aloës. L'Auteur y confirme l'observation déja faite, que les apoplectiques qui écument, & les vrais hydrophobes ne guérissent jamais.

Le deuxième & troisième livres sont pour les maladies des yeux & des oreilles.

Le quatrième pour celles de la poitrine. On y voit un exemple de guérison d'ulcere à la poitrine, par l'usage du pain & du lait continué un an; un autre de mort survenue après l'usage des lentilles & du vinaigre, donnés dans la vue de faciliter l'expectoration, dans la pleurésie; un autre de spasme, mortel dans cette maladie, & plusieurs exemples de pleurésie causée, soit par l'usage de la neige, soit par d'autres causes.

Le cinquième est pour les maladies d'estomac, dont la foiblesse est souvent combattue par l'usage de l'eau à la glace & de la neige. On y trouve des exemples de douleurs d'estomac guéries par le vomissement de sucs acides & faisant effervescence avec les cendres; d'abscès du ventricule crevés & rendus par le vomissement; d'un tænia de douze coudées rendu par la bouche, qui excitoit une faim continuelle, enfin un autre de l'avantage des opiatiques dans les révolutions d'estomac.

Le livre 6e. traite des purgatifs, de la saignée dans la dysenterie. L'usage de l'hellebore y est proscrit, l'Auteur disant qu'il suffoque les malades pleins d'humeurs, & donne des convulsions à ceux qui n'en ont pas. On y voit que la fièvre survint après une superpurgation; que la coloquinte appliquée aux pieds peut purger; que le senné est un des meilleurs purgatifs; que le bol d'Armenie non lavé excite le vomissement & purge, lorsqu'il l'est; qu'après deux jours de diarrhée, un sujet eut le pouls fourmillant, ensuite nul & mourut; que la vigne blanche ou la brione excite le vomissement très-promptement & qu'il faut faire prendre du beurre après, pour qu'elle n'enflamme pas la gorge; que le *cyclamen* ou pain de pourceau fait vomir aussi facilement que l'hellebore.

Le livre sept est pour les maladies du cœur, du foie, de la rate, du bas-ventre. On y voit que, pour les palpitations, il est avantageux de voyager dans les pays froids; que les styptiques conviennent aux maladies du foie; que la jaunisse peut dépendre d'un squirre au foie, d'un ulcère & qu'alors il y a fièvre; qu'un flux de sang peut remedier à cette maladie; que dans l'hydropisie, le tithymale avec les acides vegetaux forme un purgatif utile; que cette maladie peut survenir tout-à-coup, en buvant de l'eau froide après avoir sué; qu'avec le tithymale il guérit cette maladie; qu'un vomissement de sang périodique fut avantageux dans une maladie de la rate.

Le livre huitième est pour les vices des intestins. On y voit un exemple de guérison d'ulcère au rectum, obtenue par l'usage du cautere actuel. Il y a encore d'autres observations utiles, comme sur une colique à la suite de l'usage des œufs mangés en trop grande quantité & devenue mortelle.

Le livre neuvième est encore pour les maux d'intestins & pour ceux de la matrice. On y trouve que les lavemens de pavot conviennent dans les ulcères d'intestins accompagnés de grandes douleurs; que les boissons dans lesquelles entre la cigue sont avantageuses dans l'hystéricie; que la fièvre dans la grossesse ameue l'avortement, &c.

Le dixième a pour objet les maux des reins & de la vescie: on y voit qu'une fistule aux reins est incurable; que le sang qui sort avec l'urine vient des reins & non de la vescie; que les suppurations au foie ou à la poitrine sont soulagées par des urines purulentes; que dans l'ulcere des reins ou de la vescie, l'eau de houx est utile & que les douleurs de ces parties exigent l'usage des mucilagineux & même de l'opium.

Le livre onzième est encore pour les maux des voies urinaires, pour ceux des bourses, de l'anus & des parties de la génération. On y trouve, que pour le diabete, l'habitation des lieux souterreins & humides est utile ainsi que le coucher sur les feuilles de saule arrosées d'eau; quels sont les signes de la défloration; que le cardamome est emmenagogue; quels sont les aphrodisiaques, &c.

Le douzième traite des douleurs des articulations. On voit que la sciatique doit être attaquée par les purgatifs, non par les remedes chauds, & que la douleur disparoissant, le ventre s'ouvre; que la saignée est encore très-avantageuse, sur l'endroit même, qu'il faut attaquer les douleurs de dos avec les onctions huileuses, & que du temps de Rhasez, on ouvroit la peau pour la veine de medine.

Les livres seizième & dix-septième contiennent le prognostic & le diagnostic tirés presqu'entiérement des Grecs; la description de plusieurs fièvres & quelques observations particulieres.

Le dix-huitième a encore pour objet les

fièvres sur-tout intermittentes, & contient des observations, comme celle d'une suppression d'urine dépendante d'une maladie des reins, guérie avec des onctions & des injections; la cure d'une petite vérole grave, dont le danger fut détourné par des purgatifs répetés; celle de deux épileptiques dont l'une fut guérie par des vomitifs & des purgatifs, l'autre suspendue pendant un an; celle d'une sciatique guérie avec des sinapismes appliqués sur l'endroit de la douleur & par des lavemens âcres. L'Auteur y dit que, dans la petite vérole, la vapeur du vinaigre empêche que le nez ne se bouche par la présence des pustules; que ceux dont la petite vérole rentre, périssent; qu'il y en a de doublées, celles dont les pustules grandes sont entremêlées de petites; que plusieurs se sauvent malgré les hémorrhagies; que le danger de cette maladie se mesure sur la difficulté de la respiration; enfin que le sphacèle aux jambes est funeste dans toutes les maladies.

Le dix-neuvième a pour objet les crises. L'Auteur remarque que Galien a pris pour signes de crises, les symptômes des maladies; qu'il y a eu des crises salutaires par gangrène.

Le vingtième traite des urines, d'après les Grecs. On y trouve que l'urine peut être noire quelquefois sans que les malades en meurent, mais que lorsque cette couleur se soutient, c'est signe de mort; que dans un cas où elle étoit surfureuse, les cantharides prises intérieurement la firent changer, à l'avantage du malade.

Le vingt-unième a pour objet les poisons.

. . . .

Le vingt-cinquième est sur le régime & sur ce qu'on appelle, les six choses non naturelles; sur les maladies héréditaires & qui se communiquent, & sur les signes auxquels on connoît un Médecin habile.

. . . .

Le cinquantième est pour la cosmetique & les maladies cutanées. On y trouve des exemples de guérison de l'impetigo & du morphea guéris, l'un, avec le suc de citron, l'autre avec le sel ammoniac & l'huile.

Les autres livres ont pour objet la Botanique ou la Chirurgie, &c. M. de Haller renvoie à ses bibliotheques qui en traitent. Le texte original arabe de cet ouvrage existe en entier dans la bibliotheque de l'Escurial, en Espagne, & il y en a une version latine dans la bibliotheque du Roi, n. 6912. M. de Haller en fait connoître les diverses éditions.

Rhasez a encore écrit sur la préparation des médicamens simples; dix livres à Almanzor; dont les trois premiers traitent des tempéramens & de leurs signes, d'après les Grecs; le quatrième de l'hygiene, & des maladies épidémiques, qu'il attaque par les acides, & de la conduite des sujets suivant leur âge. Le cinquième est pour les maladies. On y voit l'exemple d'une guérison de la lèpre à force de purgatifs; le sixième est sur le régime des voyageurs & tiré de Galien; le septième est chirurgical, le huitième est sur les poisons. On y trouve qu'on attaqué les effets de l'opium & des autres plantes veneneuses par les vomitifs; que le mercure coulant ne nuit pas, d'après une expérience faite sur un singe; que les effets du sublimé corrosif sont très-graves. Le neuvième est pour les maladies internes, graduellement, *à capite ad calcem*; le dixième est sur les fièvres & tiré presque en entier de Galien. Il préfere le camphre dans la synoque, les acides dans les fièvres pestilentielles. Le texte arabe se trouve dans la Bibliotheque du Vatican & ailleurs; & le manuscrit chez les freres mineurs de Cesené, en Italie, & dans la Bibliotheque de Medicis, à Florence.

Il y a encore parmi les livres qui nous sont parvenus de Rhasez, un sur les maladies des articulations, *de affectionibus juncturarum*, qui n'est pas imité des Grecs, & dans lequel on voit que, dans le rhumatisme chaud, il pratiquoit la saignée du pied; un autre sur les maladies des enfans; (Rhasez a décrit le *spina ventosa*) six livres d'aphorismes, dont le premier contient les signes qui annoncent un épidémie prochaine; le deuxième est sur l'expérience; le troisième, qui mérite d'être lu, apprend que ce Médecin ayant perdu le sommeil, le recouvra par un long usage de la laitue, & par l'huile de nymphæa reniflée, mais qu'il en eut la vue affoiblie & presque perdue; qu'il rétablit le Roi Al-Homer, affoibli par une perte de sang, avec de jeunes pigeons cuits dans du vin aromatique; qu'il préserva le Roi Errifidene, menacé de léthargie, en lui tirant trois livres de sang, pour un abscès près du cerveau; qu'il guérit le Roi Hamech, attaqué d'apoplexie, avec une ventouse appliquée à la nuque; qu'il guérissoit avec le bain froid des fièvres causées par l'ardeur du soleil, & les fièvres pestilentielles avec des robs de fruits laxatifs; qu'il fut à Jérusalem, &c. Ce livre a été publié séparément, à Venise, en 1497, & à Boulogne.

On a encore de cet Auteur un livre sur les antidotes, *Antidotarius minor*, qu'on trouve à la bibliotheque de Turin; un autre sur les moyens de se préserver de la pierre, parmi lesquels le vinaigre scillinque est le principal, & qui a paru à Venise en 1497, ainsi qu'un autre sur les facultés des parties animales; enfin, on a encore de lui son traité de la petite-vérole, qu'il a intitulé, *Pestilentia*, qui a eu plusieurs éditions & traductions & dont M. de Haller fait connoître les principales, c'est-à-dire les grecques & les latines.

Ce traité que tous les Médecins connoissent, n'a pas besoin d'extrait. En général, la théorie & le régime de l'Auteur sont à-peu-près les mêmes que ceux de Sydenham. On y trouve des exemples de sujets attaqués deux & trois fois de cette maladie; la distinction des petites-véroles verruqueuses, peu connues des modernes; celle des discretes & des confluentes. Considérant le mal comme une maladie inflammatoire, il ne cherche qu'à tempérer cet état, les quatre premiers jours, avec la saignée chez les adultes, les ventouses chez les enfans, le régime rafraîchissant, l'eau froide, les acides; si le cinquième, la petite vérole ne paroît pas, il a recours aux stimulans, & varie ses moyens, suivant les circonstances.

Ce traité, qui a toujours été estimé des Médecins, soit parce qu'il renferme des préceptes excellens pour le traitement, soit parce que c'est le premier qui ait été fait sur cette maladie, est devenu néanmoins insuffisant, depuis qu'on a observé les complications de la petite-vérole avec la fievre miliaire, avec le pourpre, avec la fievre putride, complications qui rendent cette maladie très-grave; car lorsqu'elle est seule, nous la croyons sans danger, quand elle est bien traitée. Il y a encore une observation importante à faire sur le traitement de cette maladie, qu'on doit à Rhasez, à la vérité, mais qu'on ne trouve pas dans ce traité, relativement aux purgatifs, sur lesquels il n'insiste pas assez ici, mais dont Freind, principalement, a fait sentir, avec raison, la nécessité. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer, ni le moment, ni les circonstances dans lesquelles ces purgatifs doivent être placés, mais on peut dire que tout le danger de la petite-vérole dépendant de la masse purulente, il n'y a que les moyens de soutirer le pus, qui triomphent de cette maladie, lorsqu'elle est assez grave pour mériter l'attention du Médecin.

On connoît encore, de Rhasez, son livre *de simplicibus*, qui a été ajouté à ceux du même genre, de Serapion, dans l'édition de Strasbourg, de 1531, *in-fol.*

M. de Haller donne son sentiment, immédiatement après, sur la Médecine des Arabes. Il fait remarquer, judicieusement, qu'ils ont été très-inférieurs aux Grecs, quant au mérite médical, & que, quoique leurs livres aient été mal traduits, suivant la remarque de Castrius, & qu'il soit difficile de les juger d'après les traductions, on en sait assez pour pouvoir établir que, malgré les avantages qu'ils ont eu du côté de l'encouragement donné par les Califes, du côté des Hôpitaux, ils ont beaucoup négligé l'histoire des maladies, ont introduit dans la Médecine beaucoup de remedes superstitieux, ont été fort crédules, en général, n'ont eu d'autre théorie que celle de Galien, ont ignoré ce qu'avoient fait les autres Auteurs, sur-tout les Latins, ne les ont même pas nommés; ont fait connoître, à la vérité, des maladies nouvelles & quelques remedes, sur-tout ceux de l'Inde, ont introduit l'usage des remedes moins violens & chymiques; mais que le génie propre à saisir les grands principes de l'art, les dogmes principaux, leur a entiérement manqué.

Parmi les Auteurs Arabes, du dixieme siècle, on trouve GARIBEI BENSAID, de Cordoue, qui vivoit l'an 353, de l'Hégire, qui écrit sur les maladies des enfans & des femmes en couche, & dont l'ouvrage est dans la bibliotheque de l'Escurial; JOSEPH, Juif, Auteur d'un traité sur des urines; ALI HASSAN, de Bagdad, qui a écrit sur la thérapeutique & dont l'ouvrage est à la Bibliotheque du Roi, n. 1020.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur DUPLAIN, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Ve. BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N°. 43.

Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 26 Octobre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. de Haller.

On trouve encore, dans M. de Haller, deux Achmet; Abugiafar Achmet; Abusabal; Abu Abdallah, maître d'Avicenne; Tamimi, célèbre Médecin d'Egypte, Abul Rihah Mohammed, Persan; Al Rahes, Moine; Emram, Espagnol, de Tolede; Nadhi; Esaharagki, Médecin de Cordoue; Abimeher; lesquels se sont tous distingués par quelques écrits, mais qui ne nous sont pas parvenus.

Il n'en est pas de même de ceux d'Haly Abbas, ou Abasside Mage, qui a écrit sur la théorie & la pratique de la Médecine & dont le texte se trouve dans plusieurs bibliotheques. Ses livres sur les *loci communes*, dont la connoissance est nécessaire au Médecin, ont été imprimés à Basle, en 1539, sous le nom de Constantin l'Afriquain. M. de Haller, qui rend compte succinctement de ses livres de théorie & de pratique, dit qu'ils n'offrent rien de particulier, quoique Freind préfere Hali Abbas aux autres Arabes.

On trouve, après, une énumération de quarante-quatre ou quarante-cinq Médecins Arabes, dont le temps est incertain, & dont un seul est connu par ses écrits, c'est Abengnefith, dont on a les œuvres traduites sous le titre, *de virtutibus Medicinarum & ciborum*, par Gerard, de Carmone, en Espagne. Cette énumération conduit à Avicenne.

Avicenne, ou Abu Ali Al Hossain, &c., montra tant d'éloquence & de talent, qu'il s'éleva bientôt au-dessus de tous les autres Arabes, & au point, qu'il est encore généralement regardé comme le Prince ou premier Médecin de cette nation, & ses œuvres comme un ouvrage classique ou canonique. Né à Bokhara, dès l'âge de 18 ans, il fut Médecin du Souverain de sa nation; il voyagea ensuite dans les principales villes de Perse, fit la Médecine à Ispaham, où il fut Archiatre du Prince, & mourut à Amadan, l'an 428, de l'Hégire, âgé de cinquante-huit ans.

On cite un grand nombre d'ouvrages de ce Médecin, qui n'existent plus; dix-huit livres sur les alimens & sur les remedes; trois sur les moyens de conserver la santé; quatorze sur la Médecine canonique; d'autres sur la colique, sur les cordiaux, sur le pouls, en langue persane; une dissertation sur la chicorée, une autre en forme de thèse proposée aux savans; d'autres sur les animaux, les végétaux.

On rapporte, dans sa vie, qu'étant atteint d'une colique, il se guérit avec des lavemens répétés huit fois; qu'il connut au pouls, comme Erasistrate, qu'un sujet étoit amoureux; qu'il se guérit d'un grand mal de tête avec de la neige qu'il y appliqua. M. de Haller trouve cet Auteur diffus & verbeux, au point qu'ayant pu lire en entier le *Continens* de Rhasez, il n'a pu achever la lecture du *Canon* d'Avicenne, qui est le titre sous lequel sont compris les livres qui nous restent de lui.

Cet ouvrage a été traduit en différentes langues; la plus ancienne édition latine est celle de Gerard de Carmone, publiée à

Padoue en 1473. M. de Haller les fait connoître toutes, ainsi que les commentaires & les abrégés qu'on en a donnés. Il a été mis en quatorze & en cinq livres ; c'est un vaste systême de Médecine, du temps, d'Anatomie, de Botanique, de Pathologie, de Médecine clinique & de Chirurgie.

Le premier livre traite principalement de l'Anatomie & de la Physiologie, & contient quelques généralités sur les maladies, leurs symptômes, leurs causes ; sur les médicamens classés à raison de leurs qualités au premier, deuxième, troisième degrés, &c. sur les signes des maladies, le pouls, les urines, le régime, les choses non naturelles, sur les évacuans, sur la Chirurgie.

Le deuxième est pour la matiere médicale.

Le troisième est pour les maladies, *a capite ad calcem*, & dont il donne le dénombrement suivant leurs causes.

Le quatrième est pour les fièvres, & leurs symptômes, le tout d'après les Grecs, à l'exception de la petite-vérole qui leur étoit inconnue. Il parle de la peste à bubons, pour laquelle il prescrit la saignée & les acides comme dans la petite-vérole. Après les fièvres, on trouve les maladies exanthematiques ; ensuite l'énumération des poisons, des plantes, des animaux venimeux, enfin les maladies de la peau, comme la lepre, &c.

Le cinquieme est un antidotaire, ou recueil de formules de médicamens. Les autres livres d'Avicenne sont peu de chose. Il y en a un sur les forces du cœur, où il est question des affections de l'ame, & des médicamens qui fortifient, qui donnent de la gaité ; un autre sur les moyens d'éloigner les choses nuisibles à la santé, où il est question des odeurs, de la vapeur du charbon, des eaux minérales, des bains, &c. ; un autre sur la préparation du syrop de vinaigre, sur ses avantages & ses inconvéniens ; un autre qui a pour titre, dans les traductions, *Canticum de Medicina*, qui est un abrégé d'instituts de Médecine, du temps, & dans lequel on trouve, contre les poulx, le conseil d'une ceinture enduite d'onguent mercuriel.

Après Avicenne, on trouve Mesuès, le jeune, Médecin du onzième siècle, & de religion Chrétienne & Jacobite, né en Mesopotamie. Il fit la Médecine au grand Caire, où il acquit de grandes richesses. C'est le principal Auteur que les Pharmaciens ont suivi long-temps. M. de Haller, pour l'indication des œuvres de Mesué, & des diverses éditions, n'a pas cru devoir se répéter ici & renvoie à sa bibliotheque de Botanique, tom. 1, p. 193.

On ne connoît que trois ouvrages de Mesué, l'un sous le titre de *Canones*, sur la matiere médicale & sur la composition des médicamens, & l'autre sur les maladies de la tête, du col & de la poitrine. Le premier ouvrage ne contient que des généralités sur la maniere de secourir les malades, sur l'intention du Médecin en les administrant, sur la maniere dont ils agissent, & sur les effets qu'ils produisent. L'autre a pour objet d'exposer les remedes simples, purgatifs, principalement & les composés. Dans l'édition de Venise de Valgrise, de 1562, in-fol., on trouve des figures des plantes assez bonnes, mais parmi lesquelles, il y en a qui ne sont pas purgatives, comme le thim, lépithyme, l'hysope, &c. Cette partie, ainsi que la suivante, a été toujours recherchée ; & à la rigueur, pour le choix & la composition des médicamens, Mesué est le plus exact des Médecins Arabes. Quant à sa théorie sur leurs vertus ou leur action, c'est celle de Galien, transmise aux Arabes. Il en est de même pour les maladies, que Mesué distingue quelquefois à raison des causes dont il en reconnoît de deux sortes, la chaude & la froide, & pour lesquelles il ordonne une quantité prodigieuse de remedes. Du reste, c'est toujours à la maniere des Arabes, & le diagnostic, ainsi que le prognostic, qui sont les principales parties de l'art de guérir, sont celles qui sont les plus négligées.

On voit, après, quelques Médecins Juifs ou Arabes, du onzième siècle, dont M. de Haller indique les œuvres & les bibliotheques où on les conserve, mais dont aucun écrit n'a été publié, à l'exception de ceux d'Abu Giafar Achmed, traduits par Constantin l'Afriquain, sous le titre de *viatique des voyageurs* ; & sept autres sur toutes les maladies qui peuvent arriver au corps, dont la premiere édition fut publiée à Lyon en 1510 ; ouvrage plein de formules & d'Arabisme ; Aboalla Abul Pharage Al-mochtar Cotaiphat, &c. Cette suite conduit au douzième siècle, où l'on trouve Avenzoar.

Avenzoar ou Alwazir, étoit un Espagnol, de Seville, fils de Médecin, &c.

Médecin d'un Almanzor, Roi de cette contrée ; c'étoit un Chymiste qui faisoit des expériences, & qui fut surnommé pour cela, *experimentator*. M. de Haller en fait beaucoup de cas, disant qu'il joignoit à beaucoup de connoissances un très-bon jugement ; qu'il distingua avec soin les causes, le siège, & les différences des maladies. Le principal ouvrage qu'il a laissé est un abrégé de Médecine, où l'on trouve des choses neuves, comme le relâchement de l'œsophage, la toux causée par des vers logés dans la poitrine; les excrescences cartilagineuses de péricarde ; la susceptibilité des animaux à être attaqués de la rage, comme l'homme, lorsqu'ils sont mordus ; l'abscès du diaphragme ; que la respiration lente est mortelle dans l'apoplexie ; que la tortuosité de la partie sexuelle de l'homme est incurable ; que l'huile d'œuf est sédative & calmante dans l'extrême sensibilité des plaies ou des ulcères ; que le sentiment existe quelquefois dans des parties paralysées ou sans mouvement ; que le baume de la Mecque est utile aux calculeux. Il y a encore des observations de cet Auteur qui méritent d'être notées, comme celles qu'il a fait sur l'imagination dans la mélancolie, dont la cause est quelquefois dans l'usage des eaux putrides ; celle qu'il a fait sur lui-même, attaqué d'un abscès au mediastin, avec toux, un pouls dur & dont il fut délivré par les saignées & la rupture de l'abscès qu'il rendit ; sur la dysenterie qui lui survint après avoir mangé d'une herbe putréfiée ; sur une fièvre épidémique née des eaux stagnantes & corrompues. D'ailleurs, Avenzoar eut un mérite rare & qui le fait estimer de M. de Haller ; c'est qu'il avoue ses fautes en Médecine avec la même candeur que ses succès. On a encore de lui un antidotaire. Avenzoar laissa un fils, Médecin, qui écrivit sur le régime dans l'état de santé & sur les maladies des yeux.

On trouve, ensuite, AVERRHOES, de Cordoue, en Espagne, Philosophe subtil, homme splendide & magnifique, placé dans la magistrature ; il a fait, sans être Médecin, des Commentaires sur Avicenne, sur Avenzoar & des remarques utiles sur l'usage des remedes. Il fait observer, par exemple, que ceux qui se portent bien ne doivent pas faire un usage habituel de la thériaque, à moins qu'ils ne soient d'un tempéramment froid. Il a écrit sur les fièvres & les médicamens.

Vient après MOISE, surnommé *maimonide*, de Cordoue, un des plus célèbres Docteurs parmi les Juifs, qui passa pendant quelques temps pour Mahométan, & qui retourna chez les siens, en Egypte, où il mourut, l'an 605 de l'Hégire, sans exercer la Médecine. Il paraphrasa le livre sur l'art de guérir, de Galien, adressa au Sultan de Babylone un livre d'Hygiene, & fit des aphorismes d'après la doctrine d'Hippocrate & de Galien : il y ajouta peu du sien. Il fait remarquer, par exemple, que le diabete est une maladie commune en Egypte, tandis qu'on ne l'observe pas en Occident. Il écrivit encore sur les poisons, sur les animaux, sur les causes des maladies, sur les alimens défendus à sa nation.

On trouve ensuite des Écrivains Hébreux, d'un temps inconnu, dont il y a deux ABRAHAM, deux AVIT, deux NATHAN, qui ont écrit sur la Médecine & dont les ouvrages sont perdus. Ils sont suivis d'autres. Écrivains du douzième siècle.

L'empire des Abassides étoit ébranlé, en Orient ; il passa au pouvoir des Turcs, & les arts & les sciences tombèrent dans le mépris. Les Savans d'Espagne, de Sicile, se retiroient en Orient pour y jouir de la paix, qu'ils ne trouvoient point en Europe, livrés aux calamités, qu'ils retrouvoient en Asie. Les sciences furent entiérement perdues. On voit dans ce siècle, l'énumération d'une trentaine d'Écrivains sur la Médecine, dont les écrits sont inconnus.

Le trezième siècle offre jusqu'à Albucasis une liste d'une trentaine d'Écrivains, dont les écrits ont été perdus encore, à l'exception d'un traité sur les citrous & le syrop qu'on en fait, par DHIAEDDIU ABDALLA, l'Afriquain, Médecin de Saladin, nourri de la doctrine des Grecs. Vient après, ALI, OSEIBAH, qui a écrit sur la vie de plusieurs Médecins, & a laissé un recueil de cas rares en Médecine, dans lequel il est fait mention de la maladie nommée *fractura pectoris*, du charbon ou pustule maligne ; de l'usage avantageux du camphre dans la gangrene ; de l'obesité excessive guérie par la terreur ; de la cure des maladies nerveuses par les bains & l'eau froide ; de

ingente penis inflammatione ex coïtu nefando cum bestia nata ; d'une diarrhée funeste survenue par l'usage du lait de buffle. Reiske a conservé ces fragmens, dans son ouvrage, *Misc. obs. medicis ex arabum monumentis*.

Albucasis, ou *Abul casem calaf*, ou *Alzaharavi*, qu'on place encore dans le treizième siècle, est Auteur d'un abrégé de Médecine, en trente-deux livres, dans lequel il traite de toutes les maladies, & dont presque tout est tiré de Rhasez. Il y parle des habitans d'un village (*casal*) dont toutes les hémorrhagies des plaies, même celles du nez sont mortelles. Il assure avoir vu quelqu'un attaqué de la cataracte guéri par l'usage du fiel des oiseaux de proie. Mais on sait que ses principales découvertes sont celles qu'il a faites en Chirurgie, parmi lesquelles il s'attribue, mal-à-propos, celle de la circoncision. Il extirpa les polypes du nez, fit l'opération du trépan, inventa une machine pour redresser les bossus, retint en place les dents, fit l'opération de la fistule lacrymale, celle de la taille; il extirpa & avec succès, les glandes scrophuleuses du col, (opération renouvellée de nos jours, voyez Gaz. n. 15) a parlé du *malum mortuum*, & conseillé l'amputation des extremités dans le cas de gangrene; il a laissé la figure de quelques instrumens. Gerard de Carmone a traduit ses écrits en latin barbare; on les trouve joints à ceux de Gui de Chauliac, dans l'édition de Venise de 1500. Il avoit encore écrit sur les maladies des yeux.

Le quatorzième siècle offre environ seize Écrivains dont les écrits ne nous sont point parvenus. La splendeur de la Médecine ainsi que le goût qu'on avoit pour cette science, tomba avec le règne des Califes. Le gouvernement militaire des Mammelus s'opposoit à son avancement. Quelques Médecins Juifs la soutenoient un peu, sur-tout en Espagne; mais elle déchut entièrement dans ce siècle chez les Arabes. On voit cependant chez M. de Haller une très-longue énumération d'écrits depuis la pag. 411 jusqu'à 422, dont aucun ne mérite une attention particuliere.

Cet Auteur présente ensuite un tableau succinct de l'état même actuel de la Médecine en Orient, soit en Perse, soit en Chine, soit dans l'Inde, &c.

Chez les Turcs, elle est dans un état déplorable. Ils n'ont, en général, qu'une espece d'empirisme & quelques remedes de tradition. Leurs Médecins sont des Grecs ou des Juifs qui vont s'instruire à Padoue, mais qui sont en grand honneur parmi eux.

Les Perses, en général, plus spirituels que les Turcs, mais empiriques, comme on le voit par leur Pathologie & leur matiere médicale, ont recours, dans les fièvres, à un régime excessivement rafraîchissant & les attaquent par la saignée, l'eau, la diéte, les ventouses & le suc de citron, donné au point que l'hydropisie en est la suite. Cependant, c'est ainsi qu'ils guérirent Thevenot. Ils ont des Hôpitaux & font encore grand cas de Rhasez. Les Malabares n'ont que quelques formules qu'ils suivent, mais ils sont rigoureux observateurs de la diete.

Les Chinois paroissent avoit dégeneré un peu, même dans les arts, de leur ancien savoir. La Médecine semble avoir été anciennement perfectionnée parmi eux, sur tout la connoissance du pouls, dont ils marquent les variations par des figures & des mesures, distinguant le pouls hépatique, le stomacal, le renal, celui de la rate, &c. Ils ont encore des connoissances dans la matiere médicale, & suivent, pour la préparation des remedes, les antiques préceptes qui leur servent de guides; mais on sait qu'ils y mêlent encore aujourd'hui beaucoup de choses superstitieuses.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N°. 44.

ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 2 Novembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

UN des plus célèbres Écrivains parmi les Chinois, est VANG SCHO HO, qui vivoit quelques siècles avant J. C. & qui a écrit sur le pouls ; il cite d'anciens Auteurs. Parmi leurs livres sur la Médecine, un des plus estimés est celui de SI SCHE TSCHING, Auteur postérieur au quatorzième siècle, & dont l'ouvrage a été imprimé, il n'y a pas long-temps. On y trouve des préceptes sur les maladies, & sur la maniere de préparer les remedes tirés des trois regnes. On connoît encore d'autres écrits sur la Médecine, celui de LI CHUM ZIO, Médecin de l'Empereur, publié vers l'an 1626, sur l'étude nécessaire aux Médecins ; celui de LUM SIN, publié dans le seizième siècle par ordre de l'Empereur ; celui de TSCHANG SIAG, sur la maniere de se conserver en santé, publié encore par ordre de l'Empereur *Kang hi*. Il conseille de manger plus à dîner qu'à souper, de ne pas dormir après le repas & de prendre du thé avant. Il y a aussi des Chirurgiens parmi les Chinois.

Après avoir fait connoître l'état de la Médecine en Orient, M. de Haller fait une exposition succincte de celle d'Occident. Il y en avoit un peu, anciennement en Europe. On trouve dans l'histoire que les Rois des Gots l'exerçoient eux-mêmes. Après la destruction de l'Empire romain, qui entraîna celle des arts, la Médecine fut releguée dans les cloîtres & exercée par des Prêtres. Les Rois de France eurent leurs premiers Médecins. M. de Haller nomme MARCLEIFUS, Médecin du Roi Chilperic ; il auroit pu nommer ARMENTAIRE, Médecin de Sigebert. Il parle de l'encouragement que Charlemagne donna aux sciences qu'on enseignoit dans son palais, & de WINTAR, son Médecin. Dans le 13e. siecle, Fulbert, Evêque de Chartres & Chancelier, professe la Médecine. L'École de Médecine de Paris est établie sous le regne de Philippe-Auguste, & reçoit sa sanction du Pape, en 1220. M. de Haller, parmi les écrivains de ce temps, ne cite qu'ISIDORE, de Seville, qui, dans le quatrieme livre de ses étimologies, a fait mention de quelques maladies aigues & chroniques. Il auroit pu dire un mot de l'ancienne École d'Autun où l'on enseignoit la Médecine, de celle de Marseille, & s'étendre un peu plus sur celle de Paris, du temps de Charlemagne, qui avoit pour Rheteur Alcuin, & où celle de Médecine étoit désignée par cette inscription si belle: *Hippocratica Tecta*.

Les Auteurs dont M. de Haller va parler, sont compris sous le titre d'*Arabistes*, & s'étendent jusqu'à ceux du seizieme siecle, qu'il appelle les Restaurateurs de la Médecine.

Parmi ces Arabistes, ou Médecins imbus des principes des Arabes & leurs successeurs ou sectateurs, on trouve d'abord un Moine de S. Gal, WALAFRIDE, Suisse & Boraniste qui vivoit en 842, & qui a décrit, en vers, les plantes de son

jardin avec leurs propriétés ; (à Basle, 1527) ; Æmilius Macer, nom d'un poëte du temps du regne d'Auguste, dont quelques Moines du moyen âge se parerent, sur-tout celui dont il est question, & que M. de Haller soupçonne François, sur les noms de quelques plantes, latinisés, tels que *maurella* pour *solanum*. Son ouvrage sur les plantes est encore un mauvais poëme, qui se ressent du temps & de l'empirisme, (à Basle, 1527. Frib. 1530. Lips. 1590, *in*-8°.) ; Cophon, *de arte medendi*; Urso, *de urinis*; Alberic, Langlois, écrivain du onzieme siecle, qui a écrit sur les poisons.

Ecoles de Médecine.

Parmi ces Ecoles, celles de Salerne & de Montpellier tiennent le premier rang. M. de Haller attribue aux Arabes ou Sarrazins, l'établissement de ces deux Ecoles en Europe, dont l'une (celle de Salerne) reçut de grands privileges de l'Empereur Frédéric II, & passoit, dans le douziéme siecle, pour la premiere d'Europe.

De cette École, sortirent, Constantin l'Afriquain, natif de Carthage, qui vécut long temps en Orient, & vint se fixer à Salerne, où il mourut en 1087, au monastere du Mont Cassin. Ses œuvres ne contiennent rien de particulier. Cet Auteur étoit très-superstitieux. Il a écrit sur la Médecine & sur la Chirurgie ; (Basle 1536 & 1541.)

Gariopontus, le même qui a pris le titre de *Passionarius*, de Galien ; il a écrit sur toutes les maladies & sur la Physique ; il exerça la Médecine, & parle toujours d'après sa propre expérience. En général, cet Auteur suit Hippocrate & Galien, admet les crises & les jours critiques, & parle le langage des méthodistes. Il avoue qu'il n'a jamais pu guérir un squirre au foie ; assure avoir préservé d'attaques de goutte des malades en les privant de l'usage du vin. Il y a huit livres de cet Écrivain, & un traité sur les fievres, qui ont été publiés à Basle, en 1531 & 1536.

Jean de Milan, de l'École de Salerne, Auteur du poëme si connu, *de tuenda valetudine*, dedié à Robert, fils aîné de Guillaume le Conquérant, qui fut dans cette ville dans l'espoir d'avoir des secours pour une plaie envenimée, laquelle fut guérie, dit-on, par son épouse, qui eut le courage de la sucer. Les éditions de ce poëme en vers léonins, sont innombrables. Les unes contiennent 183 vers, les autres 1239. Celle de René Moreau, Médecin de Paris, passe encore pour la meilleure.

Othon de Cremone, qui a écrit encore, en vers léonins, sur le choix des médicamens simples ; ouvrage assez estimé ; Hildegarde, Abbesse, sur les médicamens simples & composés, ouvrage pseudonime ; Jean de Bourgogne & Adelard, sur la Médecine, ouvrages qui n'ont point été publiés ; Gilles de Corbeil, premier Médecin de Philippe Auguste, auteur de plusieurs poëmes, sur les urines, sur le pouls, sur la matiere médicale, (celui-ci est de 6000 vers,) & sur les poisons ; Abraham Abenesra, sur les jours critiques ; Schemuel Iben Jehuda, Juif d'Andalousie ; Bernard, Archevêque de Messine, & Médecin d'Henri VI; Trotula, sage-femme de Salerne, à laquelle un livre, *de mulierum passionibus ante & post partum*, est attribué, mais dont M. de Haller lui refuse l'honneur, ainsi qu'à Eros, affranchi de Julie, auquel on l'a encore attribué. Il y est question de la suppression des mois, des accidens de la grossesse & de la couche, des maladies de la matrice, du choix des nourrices, &c.

Parmi les Auteurs du treizième siècle, sortis de l'École de Salerne, on voit deux Roger, un de Parme, qui devint Chancelier de l'Université de Montpellier, & qui a écrit sur la Médecine & la Chirurgie, a vanté l'éponge de mer contre les écrouelles ; l'autre de Paris, qui a écrit sur les médicamens sur-tout sur les purgatifs ; deux Rolano, dont l'un a écrit quatre livres sur la Chirurgie, très-peu estimés ; l'autre surnommé Rolandinus, qui a écrit sur les maladies internes & externes ; Brunus, de Lombardie, sur la Chirurgie ; Theodoric, Auteur d'un emplâtre mercuriel contre le mal mort & la lepre commençante, répété ensuite par Aruand, & mis après en usage contre le mal vénérien ; Jean Platearius, Auteur d'un abrégé de Médecine pratique, & d'un catalogue alphabetique de médicamens simples. M. de Haller ne sait si on doit lui attribuer les notes sur l'antidotaire de Nicolas, qui sont sous son nom, & un autre livre sur les opiates, les eaux & les huiles ; Jean de S. Paul, dont les aphorismes sur la vertu des simples, existent ainsi que son abrégé de Médecine pratique, mais qui n'ont point été publiés ; Albert le Grand, Dominicain, Allemand, ensuite Evêque de Ratisbonne,

compilateur, a écrit sur les secrets, ou maladies secrettes des femmes, sur les vertus des plantes, des pierres, & de quelques animaux, & sur les moyens d'augmenter la mémoire. M. de Haller avoue qu'il n'a pas vu ses écrits. PIERRE DE CRESCENTIIS ou DE CRESCENCE, homme noble & instruit, qui a écrit douze livres sur les commodités de la vie rurale, dans lesquels il traite des plantes médicinales, de leurs vertus, de la maniere de les préparer, &c; GUILLAUME DE SALICET, de Plaisance, Professeur à Vérone, homme docte, qu'on doit bien distinguer des Auteurs précédens, qui peuvent avoir écrit sur la Chirurgie, qui traita avec succès l'hydrocephale avec le cautere & les autres secours externes. Ses livres ont été imprimés à Venise, en 1490 & 1546. VINCENT DE BEAUVAIS, compilateur, dont on a les livres sous le titre de *specula quatuor*, (Lyon 1591); BARTHOLOMÉE DE GLANVILLE, qui a écrit *de rerum proprietatibus*; (Nuremberg 1519) GILBERT, l'Anglois, dont il existe un abrégé de Médecine, (Lyon 1510 & Genev. 1608) qui a pour titre, dans une autre édition, suivant Merklin, *Laurea anglicana*. Il parle des maux qui résultent, chez les femmes, du commerce avec les lépreux, des remedes contre l'hellebore & la jusquiame, des vertus des plantes; RICHARD l'Anglois, Auteur encore d'un abrégé de Médecine qu'on n'a pas publié; ROGER BACON, grand Physicien & Chymiste, qui mourut en 1292, & qui a écrit sur les médicamens, sur l'art d'aider la mémoire, sur le sommeil & la veille, des livres qu'on conserve dans les bibliotheques d'Angleterre, mais dont on ne connoit, pour la Médecine, que le livre, *de retardandis senectutis accidentibus*, publié à Oxford, en 1590, & traduit ensuite en Anglois, par Mead (Londres en 1683, *in-8*.) Il parle beaucoup de remedes chymiques; PIERRE D'ESPAGNE, (quoiqu'il fût Portugais,) d'abord Archiatre, ensuite Archevêque de Brague, Cardinal, enfin Pape, sous le nom de Jean XXI. Son livre le plus célèbre est celui qui a pour titre: *Summa experimentorum*, ou *Thesaurus pauperum*, (Anvers 1497,) ouvrage plein de vanité & de superstition; il a commenté les pronostics & les aphorismes d'Hippocrate, Galien, Isaac sur la diététique, Philalete sur le pouls, Theophile sur les urines. JEAN DE SAINT-AMAND, Chanoine de Tournay, a beaucoup écrit & mis des notes à l'Antidotaire de Nicolas, qu'on trouve avec les œuvres de Mesué. On a publié encore à Mayence, en 1534, son livre, *de usu idoneorum auxiliorum*; quant à ses livres sur le régime anti-pestilentiel, sur les bases des médicamens, sur les moyens de conserver la santé, sur les bains, & celui qui a pour titre, *Areolæ*, &c.; on les trouve, suivant M. de Haller, dans plusieurs bibliotheques, en manuscrit.

M. de Haller dit qu'il passe sous silence J. de PLANISCAMPY, PIERRE ASCELIN, VINCENT de RUBRUQUIS, HUGUES de EVESHAM, qui a commenté Isaac; mais on est étonné qu'il n'ait fait nulle mention d'HENRY DE SAXE, (*Henricus de Saxonia*) disciple d'Albert le grand, auquel on attribue deux traités qui ont été publiés, l'un sous le titre, *de secretis mulierum*, (Augsbourg 1489, *in-8*.) l'autre, *de secretis naturæ*, à Francfort en 1615 *in-8*. Cet Henry de Saxe étoit du treizième siècle. Ces deux ouvrages ne sont remplis que de choses superstitieuses. On les attribue aussi à Albert le grand, comme on a vu.

Vient ensuite SIMON DE CORDO, de Génes, sous-Diacre & Chapelain du Pape Nicolas IV, dont on a un écrit sous le titre de *Clavis sanitatis*, &c. où les noms des maladies, des remedes, &c. se trouvent sous trois langues, latine, grecque & arabe, & exposés par ordre alphabétique, avec leur signification. L'Auteur cite l'ouvrage sur les yeux & l'Antidotaire de CASSIUS FELIX, deux autres écrits, l'un de DEMOSTHENES sur les maladies des yeux, & un autre très-ancien sur la Chymie, qui ne nous sont point parvenus. Il cite encore les Grecs & les Arabes, & c'est le premier qui, depuis les Auteurs postérieurs à Celse, ait cité l'ouvrage de ce Romain. Il a traduit celui de Serapion sur les médicamens simples. Viennent après BONOMINUS de Bergame, & ANGELUS, de Camarina, Méd. de Boniface VIII.

GORDON, Professeur de Médecine, à Montpellier, en 1284, est sur-tout connu par son ouvrage intitulé, *Lilium medicum*, qui est une compilation des Médecins Grecs & Arabes. Il dit que son maître périt d'une hémorrhagie survenue à la suite de l'ouverture des vaisseaux hémorrhoïdaux. Il écrivit encore sur l'hygiene, sur la saignée, sur les fievres, & tous ses écrits nous sont parvenus. HENRY D'HERMONDAVILLA, Médecin de Philippe IV, a laissé des écrits sur la Médecine & la Chirurgie, qu'on ne connoît pas. DINUS DE GARBO, Florentin,

Professeur à Boulogne, a écrit sur les livres d'Avicenne, une lettre sur les repas; FRANÇOIS de PIEDMONT a ajouté aux œuvres de Mesué une continuation au traité des maladies du cœur, des mammeles, du bas-ventre, des reins, &c. pris dans les livres des Arabes. On la trouve dans l'édition de Vénise de 1602, & dans celle de 1562, *in*-fol. dont M. de Haller n'a pas fait mention.

GERARD de CARMONA, en Espagne, nommé mal-à-propos par quelques Auteurs Gerard de Cremone, traducteur de plusieurs Médecins Arabes : on conserve de lui, dans quelques bibliotheques, des traités sur les laxatifs, sur la maniere de vivre, des glossaires sur Hippocrate, sur Isaac. BONAMI, sur les poisons & quelques questions qui n'ont pas été publiées; TURRISANUS ou TRUSIANUS, le Chartreux, surnommé le *Plus que Commentateur*, (Boulogne, 1489); GROSTEAD *de venenis*; GUALTHER de BIBELESWORTH, sur l'éducation des enfans; ALDOBRAND sur l'art de conserver la santé, en 1300. Ces derniers écrits ne se trouvent qu'en manuscrit.

LANFRANC, Médecin de Milan, dans le treizieme siecle, & plus éclairé en général que ceux de son temps, vint, en 1295, à Paris, où il enseigna & exerça la médecine : il est auteur d'une chirurgie qui a eu plusieurs éditions, (Venise 1546). Ce Lanfranc, qu'il ne faut pas confondre avec un autre L. postérieur à lui, dirigea encore avec beaucoup de succès les opérations de Chirurgie. (Voy. ce qu'en dit Haller, dans sa bibliotheque de Chirurgie.)

GERARD de SOLO, Professeur de médecine à Montpellier, du quatorzieme siecle, auteur de plusieurs écrits sur la médecine, mais dont il n'y en a que deux de publiés, l'un sur les fievres, l'autre qui a pour titre, *Trésor des pauvres*.

PIERRE D'APONO OU D'ABANO, Chymiste, Astrologue, & auteur de quelques opinions sur la religion, qu'on crut erronées, & pour lesquelles il fut cruellement persécuté, mérita des statues après sa mort. Il fit la médecine à Padoue : son principal ouvrage est celui qui a pour titre : *Conciliator differentiarum quæ inter medicos & philosophos versantur*, écrit en 1303, & réimprimé un grand nombre de fois; ouvrage qui a principalement pour objet l'examen des diverses opinions en médecine, & en quoi le sentiment des Grecs differe de celui des Arabes. Il y a encore, du même auteur, un ouvrage *de Venenis*, qui a été réimprimé plusieurs fois, dans lequel on trouve que les scories du fer, le cinabre, l'aimant, les noisettes & la semence de coriandre sont des poisons; il expose les symptômes qui appartiennent à chacun d'eux & les remedes. Il dit que dans l'isle de Sardaigne, il y a des figuiers, qu'on appelle figuiers de Pharaon, dont les figues donnent la fievre, & autant d'accès qu'on en mange. Il y a beaucoup de choses superstitieuses mêlées à ses assertions. Pierre d'Abono est le continuateur du livre de Mesué sur les maladies; il étoit tout imbu de la doctrine des Arabes.

On trouve après, NIC. BERTRUCCIUS, de Lombardie, qui vivoit au commencement du quatorzieme siècle, & qui a écrit sur les maladies, en général, des traités peu estimés, ainsi que MONDINUS de LUCIIS, qui a ajouté des notes aux œuvres de Galien & de Mesué; VITALIS de FURNO (ou du Four), Archiatre & Cardinal qui a écrit sur les remedes propres à conserver la santé; GUILLAUME de VARIGNANA, sur les cures des maladies; ses sublimes secrets pour plusieurs maladies; JEAN de GADDESDEN, Médecin empirique & superstitieux, amateur de secrets, Auteur de l'ouvrage intitulé, *Rosa anglica*; MATHIEU DUBOIS, (*sylvaticus*,) Auteur du livre qui a pour titre, *Pandectarum medicinæ*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions, ainsi que le précédent, mais qui n'en sont pas moins de mauvaises compilations des Arabes; THADDÆUS le Florentin, praticien célèbre, qui a commenté Hippocrate & Galien, & qui a écrit sur l'hygiene.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur DUPLAIN, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 9 Novembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

GENTILIS de FOLIGNO, (*de Fulgineo*,) disciple de Thaddé, a beaucoup écrit sur la Médecine, sur les fievres, sur la préparation des remedes, a parlé de la peste de 1348, a fait un traité *de venenis*, & dit avoir extrait d'un manuscrit d'Andromaque beaucoup de choses qu'il a données sur cet objet.

ARNAUD DE VILLENEUVE, (ville de Catalogne,) vient après. Ce Médecin versé dans la connoissance des langues, (chose rare de son temps,) Chymiste, Alchymiste, Praticien, qui avoit écouté les leçons des Médecins Arabes, en Espagne, s'acquit une grande réputation, par son savoir, en France. Les traités les plus célèbres de cet Auteur, sont ceux qui ont pour titre, *Regimen sanitatis*, ses notes ajoutées au poëme de l'école de Salerne, le *Breviarius practicæ à capite ad pedes*; *de vinis medicatis*; d'ailleurs, il a traité des matieres intéressantes, des causes de la stérilité, des signes de la lepre, (ce traité est dans la bibliotheque de l'Escurial), des venins & des antidotes, des eaux destillées laxatives, de l'eau de vie, dont on lui attribue l'honneur de l'invention, &c. Du reste, étant jaloux de ses contemporains, il prit, une fois, pour se cacher, le nom de *Magninus*, & publia sous ce titre, son *Regimen sanitatis*. Une des meilleures éditions de ses œuvres est celle de Basle, 1585, *in-fol.*, dont M. de Haller ne fait pas mention.

JACQUES DE DONDIS, du quatorzieme siecle, surnommé *Aggregator patavinus*, titre sous lequel il a publié le *Promptuarium medicinæ*, dans lequel il expose les vertus des médicamens simples & composés, (Venise 1481.) Viennent après, des Médecins moins célebres, tels que THOMAS DE GARBO, Auteur d'un abrégé de Médecine, d'un précis sur les médicamens, d'un conseil sur la peste de Florence, & d'un commentaire sur les livres de Galien; JEAN DE ARDERN, Chirurgien, Auteur d'un ouvrage sur la Médecine & la Chirurgie, &c; RAIMOND DE VINARIO, qui enseigna la Médecine à Montpellier & fut Médecin de trois Papes, à Avignon, Auteur d'un traité sur la peste en trois livres, qui est estimé & que Dalefchamp a publié, (Lyon 1553, *in-12.*) HENRY DANIEL, sur la Botanique; NEGRI (*Sillanus Niger*,) qui a écrit un livre sur les livres neuvieme & dixieme d'Almanzor; J. DE TOLETO, sur la conservation de la santé & sur les venins; NICOLAS NICOL DE FALCONIIS, Auteur de sept discours sur la Médecine & d'un commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate; MARSIOLI DE Ste. SOPHIE, de Padoue, sur les fievres, sur la peste, (Venise 1507); GALEACI DE Ste. SOPHIE, sur les fiev. & un autre ouvrage de Médecine pratique; RICHARD, Médecin de Paris, sur les fievtes, (Venise 1514); FRANÇOIS DE SIENNE, *de venenis*; JEAN DE PARIS, sur les tempéramens; NICOLAS d'Anglererre, sur les traités des élémens, des crises, des facultés naturelles, de Galien; ce dernier commentaire est à la bibliotheque du Roi, n. 7015; CRISPUS, de Milan, sur la Médecine, (*ibid.*. n. 6864.) B. DE BONARDIS, sur la peste de 1373; SCHEM TOB,

qui rendit, en Hébreu, une partie des livres à Almanzor.

On voit après, les noms de plusieurs Médecins avec des titres d'ouvrages, qui n'ont point été publiés; ce qui conduit au quinzieme siecle.

Le quinzieme siecle est remarquable par l'invention de l'Imprimerie en Europe, qui facilita l'acquisition des livres, par la ruine de Constantinople, qui attira en Occident quelques hommes instruits, & par les traductions plus exactes des principaux Auteurs de Médecine.

M. de Haller fait connoître d'abord Saint *Bernardin*, de Sienne, qui se signala en 1400, par son zele à secourir les pestiférés; *Pierre de Largelata*, de Boulogne, qui écrivit six livres sur la Chirurgie, qui ont eu plusieurs éditions, (Venise, 1520, *in*-fol.); *Christophe-George de Honestis*, de Florence, sur l'antidotaire de Mesué; *Jean de Tornamira*, Professeur à Montpellier, sur le neuvieme livre de Rhasez, (Lyon, 1501,); *Balescon* plus connu sous le nom de *Valescus de Taranta*, Docteur de Montpellier, en 1418, sur la Medecine pratique, sous le titre de *Philonium*; (Venise, 1502,) sur la peste, en 1401, Auteur verbeux & plagiaire; *Santes de Adroynis*, Médecin de Pesaro, en Italie, Auteur d'un traité, *de venenis*, imprimé à Venise en 1492, réimprimé en 1562, à Basle; *Antoine Holme*, Moine, Auteur d'un livre de recettes, qui n'a pas paru; *J. Ganivet*, autre Moine, qui a fait un ouvrage intitulé, *Amicus medicorum*, qui a paru avec le livre d'*Abenesra* sur les jours critiques, (Lyon, 1496, *in*-4.) où il est beaucoup question d'Astrologie & de la recherche des causes des épidémies, & qui se ressent du temps: *Joseph Hallorki*, Médecin de Benoît XIII, *de medicina*, ouvrage qui n'a pas paru; *Alexandro ab Alexandro*, sur la constitution & les regles à observer en Sicile, relativement à la Médecine, (Palerme 1564); *J. Sommerset*, sur les vertus de l'huile d'olive, ouvrage qui n'a pas paru; J. *Buchchin*, sous le Pape Martin, sur la maniere de préparer les alimens, & dont l'original existe en latin dans la bibliotheque du Roi, n. 7054; *Nicolas Hostreham*, sur différentes parties de la Médecine, ouvrage qui n'a pas paru; *Jacques de Forolivio*, sur le premier canon d'Avicenne, (Pavie, 1488); sur les aphorismes d'Hippocrate, sur Galien, ouvrages peu estimés, & écrits suivant le goût du siecle. Son traité sur les douleurs de goute est en manuscrit dans la bibliotheque de Turin. *Jacques des Parts*, de Tournay, Médecin de Charles VII, sur la diététique, (Pavie 1500), sur la pratique d'Alexandre, sur Avicenne, son abrégé de Médecine, tiré des écrits d'Avicenne, sur les bains, (ce fragment se trouve dans la collection de Venise), son recueil de remedes qui a pour titre, *Inventorium*. Cet Auteur ne mérite attention que par la mention qu'il a fait le premier de quelques maladies. Il écrivoit en 1423. *Jean de Concoregio*, de Milan, Professeur de Médecine, à Pise, est Auteur d'un traité de Médecine pratique, qui a pour titre, *Practicæ seu flos florum medicinæ*, &c. & d'un autre sur les fievres, (Pavie 1485, *in*-fol.). Cet Auteur a observé que la saignée ne réussit pas dans la mélancolie; *Jean Sermoneta*, auteur de quelques thèses sur la Médecine théorique, soutenues à Boulogne en 1430, (Venise 1498, *in*-fol.); *Hugon* de Sienne Professeur de Médecine à Ferrare & à Parme, a beaucoup écrit, commenté & paraphrasé Hippocrate, Galien, Avicenne, a écrit sur les bains, sur les regles de la santé. Il démontra l'Anatomie en 1415. Ses écrits ne contiennent rien de particulier & sont tous publiés & connus. *Leonard Bertapalia*, Anatomiste, Auteur de sept traités sur la Chirurgie, a parlé du *spina ventosa*, homme crédule, ajoutant foi à l'astrologie. *Pierre de Tussignana* a écrit sur les moyens de conserver la santé, sur l'usage des bains, sur les préservatifs de la peste, sur le livre neuvieme d'Almanzor, sur la composition & les formules des remedes; *Bartholomée de Montagnena*, Professeur à Boulogne, homme éclairé, qui a écrit à-peu-près sur les mêmes objets que le précédent, mais avec plus de connoissance & d'érudition. Il n'a point parlé de la peste, & a écrit sur les urines, sur les bains de Padoue; *Antoine Cermison*, Auteur de conseils de Medecine, qui ont paru avec les écrits du précédent.

Antoine Guainier, Professeur à Pavie, & qui fit la Médecine à Milan, est Auteur d'un traité, dont un livre est dédié à Philippe-Marie Fort, Duc de Milan, qui a pour titre, *Practica*, & pour objet presque toutes les maladies. Il a écrit encore sur les bains, sur les antidotes & sur les poisons. Son livre sur les maladies des femmes a été publié à part, & toutes ses

œuvres se trouvent recueillies dans l'édition de 1497, *in-fol.* On trouve dans ses œuvres des observations qui lui sont particulieres, comme d'avoir observé que, dans le tenesme, il convient de faire précéder les lavemens laxatifs de lavemens émolliens; qu'un suppositoire d'opium fut rendu en vomissant; qu'une personne du sexe conçut, sans jamais avoir été reglée; que l'eau froide appliquée sur un membre attaqué de la goute, y fait venir la gangrene; qu'il a guéri des goutteux avec le cautere; que l'oseille est utile dans la peste, ainsi que la saignée; que cette maladie existe quelquefois sans aucun symptôme apparent, à l'exception d'une angoisse au cœur.

Après avoir fait mention d'un Gerard, de Paul de Calvis, de Maffei de Lande, & de Valentin, issu du sang royal en Espagne, & qui a fait un traité sur les maladies des chevaux, en espagnol, M. Haller parle de MICHEL SAVANAROLE, de Padoue, Médecin du Duc de Ferrare, qui rétablit les bains de Pise, & qui vivoit au milieu du quinzieme siecle. Il a beaucoup écrit sur différentes parties de la Médecine, sur les fievres, sur les excrétions, sur le pouls, sur les urines, sur les bains d'Italie, sur les vers, sur la composition des médicamens, sur l'art de faire l'eau de vie simple & composée & sur ses vertus admirables, (ce traité a été imprimé à Hagenau, & à Basle, 1532 & 1597, *in* 8.) sur les moyens de conserver la santé. Cet Auteur a eu le mérite de réunir les signes pronostics tirés des écrits d'Hippocrate. Il étoit partisan de la saignée, même dans la peste; il observa, dans les fievres, des récidives par l'effet des purgatifs, quelquefois mortelles; il indiqua plusieurs sortes de bains artificiels faits avec le lait, avec l'huile; d'ailleurs, il ne put se défendre des préjugés superstitieux de son siecle. Ce qu'il a dit sur les bains est dans la Collection de Venise.

GUILLAUME, de Bresse, en Lombardie, a écrit un livre de Médecine pratique, un traité sur les fievres, & sur-tout sur la peste. Il fut surnommé l'*Aggregator* ou le Compilateur.

SALADIN D'ASCOLI, Médecin du Prince de Tarente, est encore un Auteur du quinzieme siecle, & a fait un *compendium* de remedes simples qu'on trouve à la suite des œuvres de Mesué. SIGISMOND DE POLCASTRIS, de Padoue, a agité plusieurs questions sur l'effet des médicamens, sur ceux de la tempérance poussée à l'excès. JEAN HERCULANUS enseigna la Médecine à Vérone, à Padoue, en 1457, commenta Avicenne, & le neuvieme livre de Rhasès à Almanzor. GALEOTI MARTIUS, de Novarre, a écrit sur l'homme; J. MATHIEU de FERRARIIS, de Grado, Professeur à Pavie, a écrit deux livres de Médecine pratique & des commentaires sur Avicenne, sur Rhasès, des conseils, d'après les principes d'Avicenne. On y trouve qu'une femme fut phtisique, pendant vingt-huit ans, & qu'il faut se servir de dessicatifs dans cette maladie; qu'on remedie au palpitations de cœur avec le suc de citron; que le galbanum est emmenagogue. Cet Auteur a encore écrit sur les urines. ANTOINE DE GRADIS & GEORGE DE GRADIBUS, ont encore écrit sur la Médecine; mais à peine méritent-ils d'être cités.

CÉSAR LANDULPHE a fait un petit traité sur la cure des fievres, ainsi que BLASIUS ASTIARIUS, qui ne contiennent rien de particulier, si ce n'est que Blasius purgeoit dans la petite-vérole, même lors de l'éruption, avec la rhubarbe. J. MARLIANUS, de Milan, Professeur de Pavie, a écrit sur les fievres, sur les forces du corps; il a fait une observation qui mérite d'être remarquée, sur un mélancolique qui croyoit avoir des grenouilles dans le corps, & qu'il ne guérit de cette idée, qu'en en faisant mettre dans son pot de chambre. MARC GATINARIA, de Pavie, a écrit sur la thérapeutique, sur le neuvieme livre à Almanzor, des choses qui lui sont particulieres. On trouve, par exemple, dans ses écrits, qu'il guérit César Landulphe d'une sciatique avec un bain d'huile; qu'il guérit la lepre avec la chair ou des bouillons de vipere; que pour la dysenterie il employoit fréquemment & avec succès les jaunes d'œufs en lavement; qu'avec un gros de coquille d'œuf il poussoit les urines & en calmoit les ardeurs avec la thérébentine lavée; qu'il se guérit de la goute en s'abstenant de vin & se purgeant tous les mois. Il avertit qu'on ne doit pas enterrer trop tôt les mélancoliques, après leur mort, peut n'être qu'apparente. Gatinaria écrivoit en 1462.

ROLAND CAPELLUTI, de Scutari, & Médecin de Parme, est Auteur d'un petit traité sur la peste qui fit des ravages dans cette ville, en 1468; MATTHÆOLUS PERUSINUS, Anglois, a écrit sur l'art de conserver &

de fortifier la mémoire par des moyens artificiels & par la Médecine, (Leipsic, 1470), sur les drogues & la préparation des médicamens; *Jerome Manfredi*, Italien, a fait un traité d'hygiene en sa langue, a écrit sur la Médecine, sur ceux qui la professent & sur la peste, (Boulogne 1479,) il écrivoit en 1470.

Paul Bagellard de *Flumine*, a écrit sur les maladies des enfans, (1472, *in*-4.) un petit traité qui ne contient rien de plus que ce que les Arabes avoient dit. Barthotomée *Mettinger* a écrit sur le même sujet, (Francfort 1531.).

Barthelomée de *Sacchi*, plus connu sous le nom de *Baptiste* de *Platina*, près de Cremone, a écrit sur la diététique une compilation tirée des anciens. J. *Philippe* de *Lignamine*, de Messine, sur la même matiere; *Conrad Mengenberger*, un lexicon de Medecine; *Jacob Soldi* a écrit sur la peste (Boulogne, 1478, *in* 4.) & sur l'épidémie regnante, (Florence, 1490, *in*-4.) ouvrages copiés des Arabes & de Galien; c'étoit un Auteur vain & superstitieux.

Les Auteurs postérieurs à l'année 1480, sont *Pierre Martyr*, qui a écrit une lettre en 1489, sur une maladie dans laquelle il y avoit douleur & ulcere aux articulations, ulceres à la bouche & pustules, ce qui ressemble beaucoup au mal vénérien, (M. de Haller veut parler sans doute de Pierre Martyr, de Novarre, qui a fait un traité en quatre livres, *de vulneribus & ulceribus capitis*, imprimé à Pavie, en 1584, *in*-4) *Antoine Galatée*, de Lecce, en Italie, homme docte & éloquent, mais crédule. C'est lui qui nous a donné dans sa description de la terre d'Otrante, (*de situ japygiæ*, Basil. 1576,) la fable qui regne dans tout l'Orient, sur les ames des méchans, qui sortent des sépulcres, tuent les enfans, sucent le sang des animaux, qu'il met sous le nom de *Brocolacæ*, & qu'on a renouvellé en Europe, sous le nom de Vampires. On trouve après, quelques Ecrivains peu connus avec le titre de leurs livres.

Ce fut dans le même temps que parut une collection de Médecine qui porte le titre d'*Articella*, publiée pour la premiere fois à Venise, en 1483, que M. de Seguier attribue à *Pierre Somer*, Espagnol. C'est une compilation qui réunit les traités qu'on croyoit les meilleurs, des Grecs & des Arabes. *Diego* de *Torres*, Espagnol, sur les préservatifs de la peste, (à Salamanque, 1485 *in*-4.) & *de pestilentia*, (1487 *in*-4.)

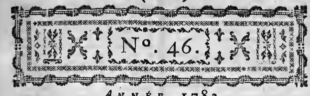
Marcile Ficin, de Florence, Philosophe, Médecin & Astrologue, est Auteur d'un ouvrage en trois livres, qui a eu plusieurs éditions & a été traduit en plusieurs langues, qui a pour titre, *de triplici vita*, *sana*, *longa*, & *cœlesti*. Ce qui pouvoit donner de la confiance en ce traité, c'est que l'Auteur parvint à une extrême vieillesse. J. Beaufils en a traduit deux livres en françois, & Gui le Fevre de la Boderie les à traduits tous trois. Le premier a pour objet le régime des gens d'étude; le deuxieme les moyens de prolonger la vie, & le troisieme est consacré à l'Astrologie. Cet auteur à fait l'éloge de la Médecine & a écrit un livre plein d'hypothèses sur la peste, en général; il attribue celles de 1429 & 1008, aux conjonctions des plantes. On y trouve que les chiens & les chats transmettent la contagion, sans en être affectés; que la thériaque est un excellent préservatif; que la saignée est utile, ainsi que les ventouses appliquées aux extrémités, qu'en Espagne on les applique sous le charbon pestilentiel; que la peste attaque plusieurs fois le même sujet. On a réuni toutes ses œuvres dans l'édition de Basle, 1561, 2 vol. *in*-fol.

On voit après, *Christophe* de *Barzizius* de Bergame, Professeur de Médecine, à Padoue, qui a écrit sur la connoissance & le traitement des fievres, sur la pratique de Médecine & sur les bains; *Gabriel Zerbi*, sur les précautions que doivent prendre les Médecins dans la cure des maladies & sur la maniere de traiter & de gouverner les vieillards. (Voyez *Gerontocomica s. de senum cura atque victu*. Rome 1489, *in*-4°.)

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 16 Novembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

FRANÇOIS CABALLO, de Bresse, savant Auteur d'un traité, (*de animali theria*) qui a pour but de démontrer que le *therion* des Grecs n'est pas un animal particulier, différent de la vipere, & de prouver que Pline n'a pas bien compris Aristote sur l'histoire de la vipere; BAUER, ses conseils de Médecine & sur les bains; *TERTIUS DAMIANUS*, sur le régime de vie & sur la théorie de la Médecine; *QUIRICUS de AUGUSTIS* de TORTHONA, de Milan, Auteur d'un traité qui a pour titre, (*Lumen Apothecariorum*, Venise 1495,) qui a eu plusieurs éditions: l'Auteur y donne d'excellens conseils aux Pharmaciens; *JACQUES MANLIUS* de Bosco, Médecin d'Alexandrie, Auteur d'un traité avec le titre Pompeux de *Luminare majus omnibus medicis necessarium*, qui a été réimprimé plusieurs fois.

ANTOINE GAZIUS, de Plaisance, a écrit sur la diététique un ouvrage qui a pour titre, *Corona florida medicinæ*, &c, sur les purgatifs, sur la santé, un traité intitulé, *Ærarium sanitatis*, dans lequel il parle du vin & de la bierre, sur le sommeil & la veille; *PIERRE RAVEUNAT* ou *RAVEUNATIS*, Auteur d'un traité qui a pour titre, *Phœnix seu artificiosa memoria*, (Venise, 1497.)

Dans les lettres de Pierre DELPHIN, publiées à Venise, en 1524, il est fait mention d'un mal, qu'on croit être le mal vénérien, qui devint très-fréquent en 1491, & qui consistoit en des plaies ou ulceres & pustules d'où découloit une humeur sanieuse.

GUILLAUME TARDIF, Auteur d'un traité de Fauconnerie; *JEAN KETHAM* ou *KARTHAN*, que les Italiens surnomment, l'Allemand, qui a écrit un abrégé, (*Fasciculus medicinæ*,) qui contient des choses anatomiques & médicales, une table des variations de l'urine avec les présages qu'on en peut tirer; un autre tableau des veines qu'on doit ouvrir, plein de superstition; des conseils sur les maladies des femmes, & des questions relatives aux organes de la génération; on y a joint le traité de Tussignano sur la préservation de la peste & celui de Rhasez sur les maladies des enfans; *FERDINAND PONZETTI*, Cardinal, Auteur d'un traité *de venenis*, a donné des commentaires en trois livres, qui ne sont qu'une compilation de ce qui est dans les anciens, mais auxquels il a ajouté quelques observations: il remarque, par exemple, que les huileux sont un grand moyen d'adoucir & de détruire les effets des cantharides; que des poissons renfermés dans des vaisseaux de cuivre ne nuisent pas, (ce qui est bien douteux); qu'un homme périt pour avoir pris demi-gros d'hellebore blanc pour une fievre quarte; que les fourmis, les punaises sont chassées ou meurent par la vapeur du souffre & du mercure; *ANTOINE ZEN*, Auteur d'un traité, *de natura hominis*; & enfin *HEBERLING*, de Castellazo, dans le duché de Milan, Auteur d'un petit ouvrage intitulé, *Lectio declaratoria super epidemico morbo*, c'est-à-dire, sur la peste. (Dale, 1492 *in*-4°.)

Ici finit la liste des Ecrivains que M. de Haller a compris sous le titre d'*Arabistes*; & quoiqu'il avoue qu'il y en ait encore quelques-uns dans le seizieme siecle & que chez tous l'art de la Médecine ne se trouve pas épuré, il regarde néanmoins cette période comme une époque célèbre où l'on observa des maladies nouvelles & qui fut celle des Restaurateurs de la Médecine, dont le premier fut Alexandre Benoît, & dont l'Italie fut principalement le berceau. Ces maladies nouvelles furent la suette angloise, (*sudor anglicus*,) dont M. de Haller ne fixe la premiere apparition qu'à l'an 1483, quoiqu'elle eût été observée au siege de Rhodes par Mahomet II, en 1480; elle fit des ravages affreux dans l'armée d'Henry VII, Roi d'Angleterre, & dura, en Europe, jusqu'au milieu du seizieme siecle; la fievre pétéchiale, & enfin le mal vénérien dont Becket & Sanchez ont cru trouver des traces dans les Auteurs du quatorzieme & quinzieme siecles, mais qui ne paroît à M. de Haller qu'une dégénerescence du *pian* ou *yaws* d'Amérique, surtout des Antilles où il est indigene, & où le commerce des femmes le rendit plus commun & plus communicatif. Ce mal auroit détruit l'espece humaine, s'il ne se fût appaisé. Il en rapporte la premiere époque, avec le célebre Astruc, à l'année 1493 que Christophe Colomb le porta d'Amérique en Europe & qui se manifesta sur-tout dans l'armée de Charles VIII, au siege de Naples.

Il y eut encore, une autre maladie remarquable en ce siecle, qui n'a pas été tout-à-fait inconnue aux anciens, qui est le scorbut, qu'on commença à appercevoir en 1482. Mais à propos de cette maladie, on peut reprocher à Haller, qui s'étoit imposé la loi de citer tous les Auteurs qui ont parlé des maladies, de n'avoir pas fait mention de Joinville, qui dans son histoire de Saint-Louis, parle d'une affection que les François éprouverent à Damiette, semblable au scorbut, ni de Petrus Parisus, qui a parlé de la gangrene seche, ni de Grégoire de Tours, &c.

Le seizieme siecle, ou plutôt la fin du quinzieme commence à ALEXANDRE BENOIT, Professeur de Médecine à Padoue, qui s'écarta le premier des traces de ses prédécesseurs, écrivit plus correctement & fit des observations dans les armées. On a de lui un livre d'observations sur la peste, publié à Venise en 1493, *in*-4, dans lequel on voit qu'un matelas remis en usage, au bout de sept ans, renouvelle la peste, qu'il saignoit dans cette maladie, appliquoit les ventouses sur les bubons, les vessicatoires aux pieds. Il y a de cet Auteur un autre traité, *Collectiones medicinæ*; dans lequel on trouve d'excellens conseils pour l'exercice de la Médecine; que les vices d'estomac sont la cause de presque toutes les maladies & qu'on observe une colique épidémique, très-dangereuse. Dans son traité intitulé, *Anatomia*, on y trouve des exemples de bile convertie en calculs; de pleurésie jugée par une évacuation d'urines purulentes; d'os cariés ou attaqués d'ulceres vénériens; de mort subite par la metastase de ce virus sur la trachée artere; d'un opisthotonos guéri par des urines laiteuses; d'autres symptômes de maux vénériens, comme de gonorrhée, de véritables exostoses vénériennes avec suppuration jusqu'à la moelle, enfin, de salivation excitée avec intention par l'onguent mercuriel. Cet ouvrage a paru, à Venise, pour la premiere fois, en 1493, *in*-8.

Mais le plus considérable d'Alexandre Benoît, est celui où il traite de toutes les maladies, *à capite ad calcem*, suivant la méthode des anciens, en trente livres. Haller, dit qu'il commença à respirer ici, après la lecture fastidieuse des Arabistes, lorsqu'il vit l'Auteur citer Galien, Paul, Musa, Andromaque & Celse, à la place d'Haly & d'Avicenne; Al. B. ne put se défendre cependant des préjugés de son siecle & des idées d'influence des astres dans la peste & l'épilepsie. Il donne l'histoire d'une femme qui se croyoit possédée du démon & qu'il guérit; un exemple d'hémorrhagie à la gorge, qui devint funeste.

On voit après, MATTHIEU DE LUCQUES, son dialogue sur les jours critiques; GASPARD REUCHLEIN, sur l'hippiatrique; FRANÇOIS-MARIE GRAPALDI, sur la diététique; JEROME BALDIN, sur les médicamens contre la peste, (Memm. 1494,) ainsi qu'une instruction en Allemand sur la même maladie; JEROME DE BRUNSWICH, sur la matiere médicale, sur l'art de la distillation, le trésor des pauvres, sur les venins, sur la fievre pestilentielle & sur la peste, (Augsbourg, 1494); BERNARDIN DE LANDRIANO, ses supplémens à la pratique de Pierre de Ferrare; THEODORE ULSEN, sur la maniere de préparer les drogues; PAUL SUARD, *Thesaurus aromatariorum*; MARCEL CUMANUS, (*Observationes medicæ*,) étoit dans les camps de Novarre, en 1495, lorsqu'on

observa des pustules épidémiques qui dégénéroient en ulceres phagedéniques, que Welsch, son éditeur, regarde comme les premieres traces du mal vénérien; des bubons vénériens & des ulceres aux parties de la génération. SEBASTIEN BRAND, Poëte satyrique, de Strasbourg, qui a fait un poëme latin sur le mal vénérien, (*Eulogium de scorra pestilentiali. malo die Franzos*,) addressé à Reuchlin en 1496. On commence à l'appeller *gorre*. L'Auteur dit qu'il naissoit des verrues par tout le corps. JOSEPH GRUNSPEK, Prêtre & Médecin, ajouta, la même année, un commentaire à ce poëme, dans lequel il attribue le mal à la conjonction de Saturne avec Jupiter, & où l'on voit l'usage qu'on faisoit déja de l'onguent mercuriel pour cette maladie.

NICOLAS LEONICENUS, Professeur de Médecine, à Padoue & à Ferrare, a écrit sur le mal vénérien, (*de epidemia quam Itali morbum gallicum, Galli verè neapolitanum vocant*;) il y dit qu'il a été inconnu aux anciens, & accuse pour cause les fréquentes inondations. Cet Auteur très-savant, reproche à Pline & aux Auteurs arabes, dans un traité particulier sur les erreurs de Pline & d'autres Médecins, d'avoir mal rendu les Grecs; soutient contre Pline, que la colique étoit connue avant Tibere; traite des écrouelles, de la maladie des yeux qu'il appelle *argema*. Il a fait beaucoup de remarques critiques sur la maniere dont on avoit traduit les Auteurs Grecs, & a traduit lui-même en latin quelques livres de Galien. Cet Auteur est estimé. Il étoit du quinzieme & du seizieme siecle.

THEODORE GAZA suivit les traces de Leonicenus & traduisit en latin Théophraste, Aristote, & les aphorismes d'Hippocrate. CONRAD GILIN, (*Coradinus Gilinus*,) est Auteur d'un petit écrit sur le mal vénérien, qu'il regarde comme une maladie d'un genre nouveau, & pour laquelle il conseille les bains, les frictions mercurielles & le sublimé corrosif; il y ajoute l'uftion de la suture coronale. Ce Médecin écrivoit en 1497. Il est encore Auteur d'un traité des maladies, auquel il a ajouté une dissertation sur les vertus de la benoite.

JEAN WIDMANN, qui a porté trois noms & dont on a fait trois Auteurs différens, sous celui-ci & sous ceux de J. DE SALICET; & de MECHINGER, nom de son pays natal, dans le Duché de Wirtenberg, a écrit en 1497, sur le mal vénérien, qu'il croit avoir été connu des Arabes & pour lequel il recommande l'onguent mercuriel. On excluoit alors de la société ceux qui en étoient atteints. Il a écrit sur la peste, sur la p. vérole, sur les bains d'eaux thermales de Wildbaden. GASPARD TORELLA, de Valence en Espagne, Evêque & Méd. d'Alexandre VI, est Auteur d'un écrit sur le mal françois ou vénérien, qu'il nomme *pudendagra*. On y voit qu'il croyoit qu'on pourroit détruire la maladie en sequestrant toutes les femmes infectées dans un lieu particulier, où on les traiteroit. Il avoit déja remarqué que la salivation, qui résulte des frictions mercurielles, est quelquefois funeste. Torella a encore écrit sur la dietetique.

PIERRE PINTOR, autre Médecin du Pape Alexandre VI, a fait un recueil de sentences sur la cure & les préservatifs de la peste, (Rome 1499,) sur la maladie qu'il appelle, *morbo fardo*, (mal vénérien,) & qui se manifesta à Rome, en 1500. Torella, ainsi que Pintor, savoient que cette maladie se communique par le commerce avec les femmes; mais le dernier trouve plus convenable de l'attribuer aux conjonctions des planetes. On trouve après, BENOÎT GRAPHÉ, & LAURENT MAIOLI, qui ont écrit, le premier, sur les maladies des yeux, l'autre, sur les degrés des vertus des médicamens.

On voit après, six Auteurs qui ont écrit sur le mal vénérien, NATALIS MONTESAURUS, de Vérone, ANTOINE SCANAROLE, de Modene, FRANÇOIS DE VILLALOBOS, de Tolede, SIMON PISTOR, de Leipsic, SÉBASTIEN AQUILANUS, Professeur à Padone, & JACQUES ROEMER, Chirurgien; ANDRÉ RENTZIUS, qui a commenté deux livres d'Hippocrate; Aquilanus a encore écrit, *de febri sanguinea*, & agité une question sur la périodicité des certaines révolutions d'humeurs, (ce livre est dans la bibliotheque de Turin); JULIEN GUTIERREZ, Espagnol, de Tolede, & Méd. de la Reine Isabelle, sur le traitement de la pierre & sur la colique néphrétique; KANUTI, Evêque de Westeras, en Suede, a écrit sur le régime contre la peste, (Lyon 1498 *in-4*.) BARTHOLOMÉE MONTAGNANA, le jeune, Professeur à Padoue, *Consilium pro reverendissimo Episcopo hungariæ viceregе morbo gallico laborante*; POLYDORE VERGILE, d'Urbain, en Italie, Auteur de huit livres, *de rerum inventoribus*, où l'on trouve des choses relatives à la Médecine, à la Botanique, aux onguents, &c.

Ces Auteurs sont suivis de MARTIN POLLICH, de Mellerstad, en Franconie, Médecin de Fréderic de Baviere, surnommé le Sage, qu'il accompagna dans la Palestine. Ce Médecin eut une dispute vive avec Pistor, Professeur à Leipsic, sur le siege du mal vénérien. CONRAD SCHELLING, d'Heidelberg, écrivit sur les maux vénériens & sur la peste; J. TOLLAT VON VOCHENBERG, Professeur à Vienne, est Auteur du *Margarita medicinæ*, &c. PIERRE RICCI ou P. CRINITUS, est Auteur d'un ouvrage en vingt-cinq livres, très-curieux, qui a pour titre, *de honesta voluptate*, (Paris, 1508,) dans lequel l'Auteur fait mention, d'après l'antiquité, des Psylles, & des Marses, (peuples qui suçoient le venin des plaies envenimées,) de l'atrabile & de la folie, du pouvoir des plantes sur le corps humain, du cœur velu & de l'ouverture du corps d'Aristomenes; d'Asclépiade, des Hamachs, du Caméléon, du Roi Nechepsus, de l'éléphantiasis, du leichen, & du mal vénérien, deux maladies différentes; d'un fetus à deux têtes, de la nourriture des animaux veneneux, de l'efficacité du vin contre l'aconit, d'Hermes l'Egyptien, de l'épilepsie & des différentes especes de manne. C'est le même qui a fait un poëme sur une bataille gagnée par Charles VIII, Roi de France.

On voit après, AUGUSTIN NIPHUS, sur les jours critiques, sur le mal vénérien, sur la cure des maladies; PHILIPPE BEROALD, homme savant, Auteur d'un discours où il agite la question de savoir si l'Orateur & le Philosophe doivent être préférés au Médecin? & d'un livre sur les tremblemens de terre & sur la peste, avec quelques remarques critiques sur les Interpretateurs de Galien.

M. de Haller fait ensuite mention de quelques manuscrits sur différens points de Médecine, qu'on trouve dans différentes bibliotheques, & dont les principaux ont pour objet la saignée, les maladies des yeux, des recettes.

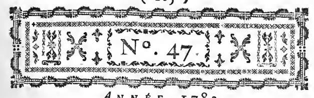
On ne sait de quel temps est J. MARTELLINUS, qui adressa un livre à P. Soderinus, de Florence, dans lequel il propose ses doutes sur le pouvoir de l'aspect des astres pour les jours critiques. On trouve ensuite, ANGELUS de GYRA, sur les médicamens; TH. le FORESTIER, sur le *régime contre épidémie & pestilence*, & d'autres Commentateurs ou compilateurs des Arabes, ou Auteurs anonymes, dont les écrits sont inconnus, ou se trouvent en manuscrit dans les bibliotheques. C'est là où finit le quinzième siecle.

Le seizième siecle se trouve plus fécond en Écrivains, mais non en découvertes. Chaque Docteur se croyoit tenu de faire un gros livre. On remarque seulement que la chymie fit plus de progrès, & que les bonnes sources des Médecins grecs furent ouvertes.

Ce siecle s'ouvre par LOUIS BONACIOLUS, disciple de Léonicenus, & Auteur d'un ouvrage qui a pour titre, *Enneas muliebris*, où il est question de la grossesse, des moles, des fausse-couches, des premiers soins qu'on doit à l'enfance, & de la dentition. Cet ouvrage se trouve avec celui de Pineau, (Leyde, 1641, *in*-16.) On voit après, GEORGE VALLA, Médecin Littérateur, de Plaisance, Auteur de plusieurs ouvrages, dont un, en trente livres, sur toute la Médecine, est compilé des Grecs; d'un autre sur la dietetique, & d'autres sur les découvertes en Médecine, sur les purgatifs, la saignée, le pouls, &c. &c tirés des anciens; MAGNUS HUNOT, de Leipsic, autre Compilateur des Arabes & de Galien, sur les choses nuisibles, les venins, les accidens, &c. un Médecin anonyme de Montpellier, sur le régime de vie, sur la peste ou épidémie, sur les urines, & sur le mal vénérien appellé, selon lui, en hébreu, *sic*, & en latin, *variola grossa*, pour lequel il recommande l'usage du lait. (Lyon, 1501, *in*-8.) HALY RODOHAM, ses commentaires sur Galien, & JACOB, Médecin Hébreu, *de pestilentia*. (Tubing. 1501, *in*-4.)

La suite à l'ordinaire prochain.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 23 Novembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

ANTOINE BENIVENIUS, Médecin de Florence, qu'on regarde comme un des Restaurateurs de l'art, est Auteur d'un ouvrage qui parut dans cette ville en 1502, *in-4.* qui a pour titre, *de abditis nonnullis ac mirandis morborum & sanationum causis*, dans lequel on trouve, après le premier livre, qui est sur le mal vénérien, & où il est question de l'onguent mercuriel, de la myrrhe, de l'aloes, & du myrthe en décoction, employés comme moyens de guérison, des observations sur les calculs biliaires & le lieu où ils se forment; sur la déviation de l'urine par l'anus; sur l'hydropisie guérie spontanément par un flux utérin, par une évacuation d'eaux par l'ombilic, par un régime sec, absolu, soutenu pendant un an; sur des pierres rendues par les intestins, par la toux; sur le polype charnu du cœur; sur un vomissement continuel par l'oblitération du pylore; sur la pleurésie guérie par des urines purulentes; sur les effets funestes & prompts de l'hellebore blanc; sur la gangrene des extrémités; sur un cœur velu; sur la guérison d'une tumeur à la rate par l'usage des captes, & des eaux ferrugineuses, &c.

WENDEL HOCK, du Duché de Wirtemberg, éleve des Écoles d'Italie & Auteur d'un ouvrage intitulé, *Mentagra*, &c. c'est-à-dire sur le mal vénérien, dans lequel il y a peu de choses de lui, & beaucoup de Torella. Ses remarques roulent principalement sur les douleurs nocturnes & sur les précautions à prendre dans l'usage des frictions mercurielles pour éviter le danger de son action sur les parties supérieures. Viennent après, CAMILLE LEONARD, & ALEXANDRE ACHILLINUS, Auteurs, l'un du *speculum lapidum*, l'autre du livre, *de subjecto medicinæ*.

CLEMENT CLEMENTIN, Médecin d'Amelia, exerça sa profession à Rome, accorda beaucoup au pouvoir des astres, & au point de croire que la théorie de la Médecine étoit sous le signe du Taureau, & la pratique sous celui du Scorpion; d'où résulte, dit il, la nécessité des haines parmi les Médecins. Il croit que le Scorpion fut la cause du mal vénérien. Il est Auteur d'un livre qui a pour titre, *Clementia Clementi Clementii Clementini Amerini.* (Rom. 1512, *in*-fol.) où il traite des tempéramens, des humeurs, du pouls, des urines, des fièvres, d'après Galien & les Arabes, de la peste, &c, & où il n'y a rien de remarquable; JACQUES CATANEUS, du Lac Marcin, Genois, est Auteur d'un petit écrit, *de morbo gallico*, dans lequel il parle du bois de gayac, & où il fait remarquer la différence qu'il y a entre la lepre & le mal vénérien; qu'on peut avoir commerce avec les femmes infectées sans prendre la maladie; que les nourrices & les nourriçons s'infectent réciproquement. Il parle des ulcères à la gorge & de l'efficacité des frictions mercurielles, & des fumigations avec le cinabre qui soulagent dans cette maladie. Son ouvrage ne se trouve que dans la collection de Luyfinus.

On voit après, GEORGE SIBUT, qui a

écrit sur l'art de conserver la mémoire, & PIERRE TRAPOLINUS, Professeur à Padoue, sur les maux vénériens, qu'on trouve dans la même collection. Il y avoit de son temps (1509) deux symptômes principaux, des pustules, & des douleurs par-tout le corps. UDALRIC BINDER, compilateur & commentateur, Auteur emphatique & à métaphores, a écrit sur les urines & a rapporté le poëme de Gilles de Corbeil sur ce sujet avec un ample commentaire; sur l'hygiene; sur les médicamens simples; sur les écrouelles, &c. DIDACUS ALVAREZ CHACHON, Auteur Espagnol, sur le point de côté; PONTICUS VIRUNNIUS, dont le vrai nom est LOUIS DE TREVISI, a traduit Paul d'Egine, Aece, Melampe, Theophile, &c. ANGELUS de Boulogne ou le Boulonois, enseigna la Chirurgie dans cette ville, a écrit *de cura ulcerum interiorum*, & sur les onguens sur-tout le mercuriel & la maniere de le doser, & de l'administrer. Il a remarqué qu'il y a des sujets qui ne salivent pas & qui ne guérissent pas moins bien.

JEAN VOCHS, de Cologne, sur la peste; soutint que les épidémies ne dérivent pas des astres; que le mal vénérien est venu de l'usage des fruits verts; il blâme celui de la thériaque, dans la peste, & les frictions mercurielles dans le mal vénérien, (voy. Astruc, *de morbis venereis*.) PIERRE DE BAYRO, de Turin, grand praticien, a écrit sur la peste & ses préservatifs, sur la cure des maladies un livre intitulé, *vademecum*, dans lequel on trouve la composition des pilules de barberousse, faites avec le mercure, la rhubarbe & le diagrede, contre les maux vénériens; des questions sur la prééminence de la Médecine sur la Philosophie.

PIERRE ANTOINE RUSTICUS, de Plaisance, Professeur à Pavie, compilateur & commentateur des Grecs & des Arabes, a écrit sur la peste & le feu persique, & a donné l'histoire de cent malades guéris.

SYMPHORIEN CHAMPIER, de Lyon, Archiatre, Polygraphe, Compilateur & critique des anciens, a beaucoup écrit sur les Médecins anciens & modernes, grecs & arabes, sur les Philosophes, sur leurs écrits, sur différentes branches de la Médecine, & presque toujours avec des titres pompeux à ses livres, tels que *rosa gallica*, *margarita pretiosa*, *symphonia Platonis*, *campus elysius*, &c. sur toutes les drogues d'usage en Médecine, a fait un *hortus gallicus*. On trouve dans ses écrits, des choses singulieres souvent neuves & ingénieuses. Il indique, par exemple, les moyens de remplacer les plantes exotiques, ainsi que les drogues étrangeres, disant qu'un François doit être traité avec des remedes de son pays. Il substitue, par exemple, la mercuriale à la casse, l'agaric à la rhubarbe, le sureau à l'aloes, le polypode aux mirobolans, les pruneaux aux tamarinds; il vantoit beaucoup la manne de Briançon; il a beaucoup critiqué & corrigé les anciens antidotaires. Il a écrit contre la puissance des charmes, des vers, des paroles, des aspects des astres, & de leur influence. On trouve dans ses écrits, tres-nombreux, plusieurs traits de lumiere & de philosophie, mais peu ou point de solidité. Ce n'étoit point un ignorant. Il étoit partisan des remedes doux. Il a écrit sur une épidémie qui regna à Lyon en 1532. On doit le distinguer d'un autre Champier de Lyon, qui est Bruyer C. Auteur estimé.

Parmi les Écrivains de 1508 à 1514, on trouve PANTALEON, MICHEL DE CAPELLA, LAURENT SCHEM TOR, &c. J. SALIUS, & JEAN BENOÎT, Allemand, qui a écrit sur le mal vénérien & sur la peste; GERARD NOCITO; JEAN DE FRANCIERES; JEAN ALMENAR, Espagnol, qui a écrit sur le mal vénérien & qui fait consister tout le succès du traitement dans les frictions & les bains; il interpole les frictions avec un syrop altérant; DANIEL HALBACH; JEROME TORELLA; FRANÇOIS DE LA TOUR, (*della turre*); PIERRE LEON; LAURENT, & INNOCENT CALVIN; ABRAHAM APORTA LEONIS, de Mantoue; JEAN DROYN, qui ont écrit sur divers sujets de Médecine des ouvrages peu connus. Cette liste conduit à Jacques Berengarius.

JACQUES BERENGARIUS, de Carpi, fut Professeur de Médecine, d'abord à Pavie, ensuite à Boulogne, grand Médecin, Anatomiste & praticien exercé dans la peste & dans le mal vénérien, a fait beaucoup d'observations sur l'ouverture des cadavres, étoit grand partisan des frictions mercurielles. JEAN DE VIGO, son contemporain, natif de Rappallo, près de Gênes, & Médecin de Jules II, est Auteur d'un livre de Chirurgie en neuf livres, fort estimé, dans lequel il traite spécialement du mal vénérien & mieux que ses prédécesseurs, & où l'on trouve le commencement de la bonne Chirurgie. Il y fait mention des

écrouelles, du *spina ventosa*, des moyens de teindre les cheveux, de l'exostose & carie vénériennes, &c. On sait qu'il y a un emplâtre qui porte son nom.

Vient après, GEORGE VELLA, de Bresse, qui observa que le mal vénérien ne vient que par le commerce avec les femmes; que celles-ci, sans avoir pris la maladie, après un commerce impur, peuvent la communiquer aux hommes. Il conseille les frictions mercurielles. Son ouvrage se trouve dans la collection de Luysinus, sous le titre de *consilium pro Aloysio mantuano*. On voit ensuite LOUIS TOSETTI, de Padoue; GABRIEL BIEL; J. FOINISECA, *Baptiste Fiera*, de Mantoue; *Raphael Maffé Volaterranus*; *Henry Stromer*, de Misnie, qui a beaucoup écrit sur la peste; & d'autres Auteurs, de peu d'importance. On arrive à *Nicolas Poll*, Médecin de Charles Quint, qui a écrit sur la cure du mal vénérien avec le bois de gayac, (année 1517,) & qui paroît être le premier qui l'ait mis en usage; il en faisoit bouillir une livre dans douze onces d'eau. On trouve ensuite *Marinus Brocardus*, Médecin de Venise, qui n'a rien de particulier, si ce n'est l'emploi qu'il faisoit des pessaires âcres pour rappeller les regles; *Laurent Fries*, Médecin de Metz, grand partisan des Arabes, & Ecrivain superstitieux; *Leonard Schmaus*, Médecin de Salsbourg, qui a écrit sur le mal vénérien & sur la maniere de le guérir avec le bois de gayac, qu'il décrit; *Pierre Maynard*, de Vérone, qui a écrit sur la même maladie; *Antoine d'Avignon*, & *J. Engel*, Allemand, qui a écrit sur la peste.

Ulric de Hutten, d'une famille noble, est à la tête des Ecrivains de 1519. Quoiqu'il ne fût pas Médecin, il est Auteur d'un livre, *de guaiaci medicina & morbo gallico*, qui parut à Mayence en 1519, & qui a été traduit en françois & en anglois. Ulric de Hutten se déclare contre les frictions mercurielles, dont il expose les inconvéniens & auxquelles il substitue l'usage de gayac, dont il indique la maniere de l'employer, qui consiste à le raper, à le faire macerer pendant la nuit, dans huit parties d'eau, & à le faire bouillir ensuite à petit feu, jusqu'à reduction de la moitié de la liqueur, laquelle doit avoir une saveur légérement acidule; il conseille d'en prendre une pinte par jour, pendant un mois & de se tenir chaudement. Il dit que ce remede le guérit; on trouve, cependant, ailleurs, qu'Ulric de Hutten mourut de cette maladie. Cet Auteur a encore écrit d'autres livres sur la Médecine qui ne sont pas si estimés que celui-ci.

Parmi les Auteurs du commencement du seizieme siecle, on en trouve beaucoup dont les œuvres sont peu connues ou n'offrent rien de remarquable. De Haller s'arrête à *Thomas Linacer*, homme très-versé dans la littérature grecque, & qui a traduit élégamment quelques morceaux de Galien. *Erasme* marche avec lui, pour l'ouvrage qui a pour titre, *Encomium medicinæ*, réimprimé plusieurs fois. Vient ensuite *Jason Apratis*, ou *des Prés*, de Ziric-zée en Zélande, qui a écrit sur la grossesse, sur l'accouchement, sur les moyens de remédier à la stérilité. Cet Auteur est crédule. C'est lui qui nous a donné l'histoire des Vampires, ou des Revenans qui viennent habiter, après leur mort, avec les femmes; de maniere que pour éviter cet inconvénient, il conseille de traverser le cœur des morts & de les brûler. Il a encore écrit contre l'usage des vaisseaux de cuivre. Vient après un Médecin de Paris, beaucoup plus raisonnable & plus éclairé, *Pierre Brissot*, qui fit la Médecine en Portugal, & qui devint célèbre par son traité sur la saignée & par ses sorties contre les Médecins arabes, qui conseilloient, dans la pleurésie, de saigner du bras opposé au côté douloureux. René Moreau a donné une édition de ce traité: *de vena secanda tum in pleuritide, tum, &c.*

Hageneut, plus connu sous le nom de *Cornarius*, est regardé par Haller comme le Restaurateur de la Médecine grecque, en Allemagne. Formé dans les écoles d'Italie, il parcourut plusieurs pays & se fixa enfin à Iene, où il mourut. Il traduisit plusieurs livres d'Hippocrate & de Galien. Il écrivit en outre sur la peste, sur les festins des Grecs, & rétablit plusieurs de leur passages que les Arabes avoient corrompus.

Vient après, *Jean Leon*, d'Afrique, qui de Mahométan se fit Chrétien & de Chrétien Mahométan, n'est placé ici que par l'histoire qu'il a donnée de la vie de plusieurs Médecins orientaux, arabes surtout; *Jacob de Bethencourt*, Médecin de Rouen, connu par un traité sur le mal vénérien, publié en 1527, dans lequel, l'Auteur dit que les tumeurs dures & les

ulceres exigent un traitement plus long; que le gayac convient sur-tout aux pituiteux, mais que le mercure est le remede le plus efficace; il défend les injections dans la gonorrhée.

On trouve ensuite, *Manard*, Médecin de Ferrare, qui voyagea beaucoup en Hongrie, en Pologne. On a de lui un recueil de lettres en vingt livres, dont les premiers parurent d'abord en 1520, & toute la collection en 1549, à Basle. Elles sont écrites depuis l'époque de 1502 jusqu'à celle de 1535. C'est un demi-Arabiste, un semi-Galeniste, qui traite de tout. Il a beaucoup écrit sur Dioscoride, dont il a rectifié des passages, sur la peste, sur le mal vénérien pour lequel il conseille l'usage du bois de gayac, disant que le mercure nuit au cerveau. Il emploie le gayac contre la goute. Il dit qu'il a guéri plusieurs épileptiques, mais avant l'âge de vingt-un an. Ces lettres ont paru sous le titre de *curia medica*: On a encore de lui un traité sur les différentes doctrines reçues en Médecine.

André Thurinus de Pise, Médecin à Florence, & premier Médecin de Clément VII, & de Paul III, a beaucoup écrit sur la saignée revulsive & derivative, & attaque Brissot, prétendant que la revulsion doit précéder la dérivation: il attaqua encore Fracastor, & se défendit contre Montisianus, pour soutenir que la saignée n'est pas avantageuse dans toutes les fievres putrides.

Schoener, Auteur allemand, écrivit en sa langue un traité sur l'influence des astres. *Euch. Roslin*, écrivit en langue allemande, un traité qui a été plusieurs fois réimprimé & traduit en plusieurs langues, sur les secours qui conviennent aux femmes grosses, aux accouchées, aux nourrices, aux enfans nouveaux nés, &c.

Gonthier, (ou *Winter*,) *d'Andernach*, Professeur dans la Faculté de Paris, pendant plusieurs années, se retira à Strasbourg, où il mourut. Il a traduit en latin plusieurs livres de Galien, d'Alexandre de Tralles, d'Oribaze, de Rhasez, & beaucoup paraphrasé les principaux livres des Grecs, a écrit sur la peste, sur les bains, sur les eaux minérales, sur la Médecine ancienne & moderne, ce qui forme son principal ouvrage, sur la diététique, a célébré l'antimoine. On trouve sous son nom & sous le titre de *Gynecіorum commentarius*, &c., un recueil sur les maladies des femmes, dont le manuscrit fourni par Schenkius, ne fut livré qu'en 1606 à l'impression. Cet Auteur a été célébré par George Calamin, & par Hétiffant, le jeune, qui a fait son éloge en 1764.

Michel le Blond, ou *Michel Ange le Blond*, (*Michael Angelus Blondus*,) a écrit sur le mal vénérien, qu'il regarde comme une maladie qui n'a pas été apportée des Indes, un traité où l'on trouve que ceux qu'on traite avec le gayac sont sujets aux récidives. Il a écrit sur les médicamens, sur les jours critiques, sur la Médecine ancienne & moderne, sur la mémoire, sur les maladies des enfans, sur la chasse, & sur les chiens, sur les taches & stigmates de la peau.

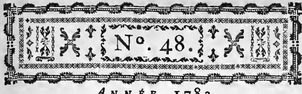
Hermann, Comte de Nevenaar, a écrit sur la suette angloise, (Cologne, 1529,) François Delgardo. Prêtre italien, sur la maniere de se servir du bois de gayac, dans la maladie vénérienne, dont il fut guéri, dit-il, par ce moyen, après vingt ans de souffrances. Selon lui, les Espagnols ayant fait usage de ce bois, à Saint-Domingue, le firent connoître en Espagne, en 1501, & en Italie en 1517.

On voit après, plusieurs Auteurs allemands, sur-tout, qui ont écrit dans leur langue, ou en latin, sur la suette angloise, sur la peste, parmi lesquels se trouve un Professeur de Marbourg, *Euricius Cordus*, dont le vrai nom est *Henri Urbain*, (*Henricus Urbanus*,) disciple de Leonicene & de Manard, & traducteur des deux poëmes de Nicandre.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 30 Novembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

JERÔME FRACASTOR, Médecin de Vérone, Poëte, Astronome & Philosophe, Médecin de Paul III, homme honorable, d'une illustre maison & auquel on érigea une statue après sa mort, est Auteur d'un poëme sur le mal vénérien, intitulé, *syphilis*, dans lequel il fait l'histoire de la maladie, qu'il dérive des astres, & pour laquelle il conseille l'usage du gayac. Ce poëme n'est pas exempt de défauts. Fr. est encore Auteur d'un ouvrage, en quatre livres, dont un sur la sympathie & l'antipathie, & les trois autres sur les maladies contagieuses. Il est principalement question dans ce dernier, de la peste, de la suette angloise, de la fievre pétéchiale, & du mal vénérien. Il rejette du traitement des fievres malignes la saignée & les purgatifs, & conseille l'usage des acides & des cordiaux; il traite en particulier de la contagion, dont il distingue plusieurs sortes; il remarque que la phthisie pulmonaire est contagieuse; que les os attaqués du virus vénérien ne guérissent pas; que l'usage de l'onguent mercuriel fut trouvé par un barbier, dans un vieux livre. On a encore de lui un morceau détaché, sur la température du vin; un autre sur les crises ou jours critiques & sur leur cause qu'il attribue, non à l'influence de la lune, mais au mélange & à la nature des humeurs. Ce traité mérite d'être lu.

M. de Haller ne nous a pas paru donner une idée juste de cet Auteur, ni de ses ouvrages. Il le met au nombre des Astrologues, dont Fracastor combat les opinions. Il mérite plutôt celui d'Astronome, ayant été très-versé dans cette science, comme il l'a prouvé dans son livre qui a pour titre: *homocentrica seu de stellis*. Haller a encore oublié de parler d'un poëme de cet Auteur sur le soin des chiens de chasse, dans lequel il est question de leurs maladies & de la maniere d'y remedier. Nous ne parlons pas de ses œuvres de métaphysique. On attribue à Fracastor une composition dont il faisoit peut-être trop d'usage dans les maladies, sur-tout dans la dysenterie, c'est le *diascordium*. C'est le premier qui ait bien fait connoître la contagion des maladies. Fréderic Otton Menken a fait l'éloge de Fracastor. (Voy. *Commentatio de vita &c. Hy. Frac.* Leipsic, 1731, *in-4.*).

LEONARD FUCHS, natif de Baviere, & Médecin à Tubinge, fut le premier des Médecins allemands qui parvint à une grande célébrité chez l'étranger. Appellé à Pise, aux conditions les plus honorables, il refusa d'y aller. Il fut grand adversaire des Arabes dont il fit remarquer un grand nombre de bevues, dans leurs traductions des ouvrages des Grecs, sur-tout sur les plantes. Il a fait beaucoup de remarques critiques, soit sur les remedes, soit sur leurs effets, qui ont été très avantageuses à l'art. Il a remarqué, par exemple, que la thériaque ne produit pas les effets qu'on lui a attribués; qu'il ne faut pas purger dans les maladies, avant les signes de coction, & à moins qu'il n'y ait turgescence d'humeurs; que les Arabes ont eu tort d'or-

donner, dans la pleuréſie, la décoction de lentilles avec le vinaigre ; que les crêmes ou autres préparations d'avoine ne conviennent pas aux fébricitans ; que le charbon, l'anthrax, & le feu persique ſont la même maladie ; que la lepre décrite par les Grecs, n'eſt pas la même que celle des Arabes ; qu'il n'eſt pas avantageux de beaucoup purger dans les fievres intermittentes, ſur-tout dans la fievre tierce. Ces remarques ſe trouvent dans le livre des paradoxes en Médecine. Il fut grand partiſan de Galien, & donna des inſtituts de Médecine d'après ſa doctine. Il écrivit beaucoup ; mais ſes ouvrages ſur la Botanique ſont ceux qui lui acquirent le plus de réputation. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient exempts de défauts, mais Fuchs étoit de bonne-foi. George Hizler a fait ſon éloge & donné connoiſſance de ſes écrits. (*Oratio de vita, &c. L. Fuchs.* Tubinge, 1566, *in-4.*)

Otton Brunfels, de Mayence, homme laborieux & Compilateur, eſt principalement connu par ſon *Encomium medicinæ*, qui eſt un extrait des anciens ſur la matiere médicale. Il a laiſſé d'autres écrits peu eſtimés. Il travailloit à Berne.

On voit après, *Etienne Faigue*, ou de *Beaulieu*, *ſur la propriété des tortues, eſgargots, grenouilles, artichauds*, (Paris, 1530, *in-4*); *Jean Goeurot*, Médecin ordinaire du Roi, ſur la *conſervation de ſanté pour la commodité, de la nature de toute ſorte de pains, &c* (Paris, 1549, *in-16.*) & quelques autres Auteurs peu connus ; *Henry Corneille Agrippa*, ſa déclamation, intitulée, *de vanitate ſcientiarum.*

Jeremie Thrivier, ſurnommé *Brachelius*, Profeſſ. à Louvain, a beaucoup écrit ſur la Médecine, ſur Hippocrate, Celſe & Galien, ſur la ſaignée, la goutte, a fait un précis de Médecine. Ses ouvrages ne ſont point eſtimés.

On trouve enſuite, *Schiller ab Herderen*, ſur la peſte d'Angleterre ; *Tanſteter*, ſur l'application de l'Aſtrologie à la Médecine ; *Louis Lobera de Avila*, de Catalogne, premier Médecin de Charles Quint, a écrit, en eſpagnol, un livre fort eſtimé, ſur les maladies vénétiennes ; il a parlé le premier, à ce qu'il paroît, du bubon vénérien ; a traité des abſcès du périoſte, avec carie aux os, des frictions mercurielles & des précautions à prendre, des fumigations, & du gayac dont il exalte les vertus. Il a encore écrit ſur pluſieurs parties de la diététique.

Nicolas Massa, Médecin célèbre de Veniſe, & praticien heureux, eſt Auteur 1°. d'un écrit fort eſtimé ſur le mal vénérien, où il réduit les remedes vantés à leur juſte valeur, diſant que le gayac & la ſalſepareille ſont inſuffiſans pour la guériſon de cette maladie ; que les frictions mercurielles offrent un remede certain, pourvu qu'on les adminiſtre comme il convient ; que les fumigations, dans quelques cas, ſont plus puiſſantes encore, & dans lequel il parle du précipité rouge pour les ulcères de la gorge, &c. 2°. D'un traité ſur les maladies peſtilentielles, où il eſt beaucoup queſtion de la peſte à bubons, de la fièvre pétéchiale, de la petite-vérole, &c. 3°. D'un autre ſur la ſaignée. 4°. De trente-cinq lettres ſur la Médecine, où l'on voit la maniere de traiter l'épilepſie vénérienne. 5°. D'un précis de Médecine. 6°. D'une introduction à l'Anatomie. 7°. D'un fragment ſur les bains, qu'on trouve dans la collection de Veniſe. Les œuvres de cet Auteur ſont très-eſtimés des praticiens.

M. de Haller fait enſuite mention, page 533, de la Médecine légale, & rapporte à l'année 1532, la conſtitution criminelle de Charles Quint, publiée d'abord à Ratiſbonne, enſuite à Zug, en 1743.

On trouve après, *Pierre Arlun ; Hasfurth ; Hubert Barland*, de Namur, qui a écrit ſur les remedes ſimples, ſur les eaux diſtilées, ſur l'hippiatrique, traduite en françois par Bernard Dupui Monclard ; *Paul Tucca ; Louis Paniza*, de Mantoue, ſur la ſaignée, & *Pamphile Montius*, de Boulogne, Médecin à Padoue, qui a fait pluſieurs écrits ſur la Médecine, peu eſtimés.

On voit après, François Bonnefoi, (*Bonafides*,) Profeſſeur à Padoue, & Pierre Brocard, ſur la ſaignée dans la pleuréſie, contre Curtius ; Nicolas Lavacher ; Memorarius ; Bassianus Landus, de Plaiſance, Profeſſeur à Padoue, Auteur d'un dialogue intitulé, *Barbaromaſtix*, contre Avicenne, ſur la ſaignée, les purgatifs, &c, où il prétend que l'oximel eſt préférable à tous les ſyrops ; il a fait d'autres traités, de même genre, peu eſtimés ; Corneille Pierre, ſur Dioſcoride ; Sebastien du Mont, François, homme crédule qui entreprit la défenſe des Arabes contre Fuchs, & croyoit aux qualités oc-

cultes, à la Faculté, par exemple, qu'ont les Rois de France de guérir les écrouelles en touchant les malades ; LUCIEN BELT ; LÉONARD GIACCHINI, Médec. de Florence, & de Pise, qui a beaucoup écrit & commenté les anciens, mais dont les ouvrages sont peu connus ; GEORGE KRAUT, sur la Médecine en général ; GEORGE AGRICOLA, sur les poids & mesures des anciens, & sur la peste, ouvrage dont Haller ne donne aucune idée ni extrait, & qui néanmoins est peut-être un des meilleurs traités qu'il y ait sur cette matiere, du moins, à notre avis. On en connoît six éditions, dont la premiere est de Basle, 1540, *in*-8.

On voit après, quelques Auteurs qui méritent peu d'attention, à l'exception D'ALBANUS TORINUS, de Wirtenthom, en Suisse, versé dans les langues, & traducteur de plusieurs livres des anciens, tels que Polybe, Alexandre, Dioclès, Theophile, &c.

Ce premier volume est terminé par la mention que fait Haller de RUTGER RESCIUS, qui a donné une édition des aphorismes d'Hippocrate, & de SEBASTIEN PETSCHER, qui a écrit, en allemand, sur la peste.

CHYMISTES, *an.* 1533

Haller, à cette période, a cru devoir distinguer un nouvel ordre de Médecins, c'est-à-dire les Chymistes, à raison de la révolution qu'ils produisirent en Médecine. Cet Auteur fait remarquer qu'à cette époque, on négligea l'observation, dans les maladies ; on fit peu de cas des secours tirés de la diététique, du régime antiphlogistique dans les fièvres ; on fonda toutes les espérances de guérison sur les préparations chymiques. Les Arabes avoient bien introduit l'usage du sublimé, de l'huile de briques, les Arabistes, celui des liqueurs spiritueuses ; mais lorsque les vertus du mercure, de l'antimoine, des acides furent mieux connues, on se livra presque entiérement à l'usage de ces secours & on retomba dans une espece d'empirisme. On fut long-temps en France, en Italie & ailleurs, attaché à la Médecine de Galien & à ses principes ; mais l'Allemagne se ressentit la premiere de la lecture des écrits de Paracelse, & sur-tout de Vanhelmont. Ces deux Chymistes, faisant peu de cas des préceptes des Grecs & des Arabes, tâchèrent de faire oublier leur doctrine, & substituèrent à la Médecine rationnelle ou dogmatique, les fausses espérances conçues dans leurs laboratoires, sur les vertus des panacées, des élixirs. Descartes même ne put se défendre de la contagion, en proscrivant la saignée dans la pleurésie ; & on voit des traces de ce vertige jusqu'aux extrémités de l'Europe, où l'Auteur de Don-Quichotte fait entendre que son héros ne mourut que par l'effet des saignées dans une maladie inflammatoire de poitrine.

On peut ajouter encore à ce que dit Haller, que certains travers d'esprit, dont on a des exemples, de nos jours, sont venus de la même source, & on ne doit pas être étonné de trouver encore bien des gens qui, vu l'efficacité de l'antimoine & du mercure dans quelques maladies, en concluent que la doctrine de Galien est mauvaise. Mais Galien ne défendoit ni l'essai, ni l'usage des minéraux, puisqu'il les employoit, & parce que ceux qui les ont mis en vogue depuis, ont déclamé contre ce Médecin, en faut-il conclure que ses préceptes en Médecine soient mauvais ? Telle est néanmoins la conséquence que la plupart des Chymistes & Alchymistes ont tirée ; & faut-il s'étonner, après, de la résistance qu'ont toujours fait les vrais Médecins à l'introduction & à l'usage trop familier de certaines préparations chymiques. Combien de victimes n'y a-t-il pas eu, par exemple, avant que le tartre stybié fût au point & à la dose où on le prescrit aujourd'hui ? Combien de raisons n'avoit-on pas de s'opposer à l'usage d'un remede violent, mal préparé d'abord, porté par l'empirisme & par l'enthousiasme toujours suspects ? Et d'ailleurs, qu'a-t-on gagné en Médecine, depuis l'introduction de l'antimoine ? Un moyen de plus pour faire vomir. Il y en avoit trente & tous plus doux que l'antimoine. Il en est de même du sublimé corrosif, peut-être du quinquina & de beaucoup d'autres prétendus spécifiques, qui ne guérissent que ce qu'on guérit par d'autres secours, mais qui ne sont point à l'abri des plus grands inconvéniens & produisent souvent un grand mal, dont le pire de tous est de faire négliger la vraie science, celle du diagnostic, dans les maladies, par conséquent de faire tromper souvent, & de porter à l'empirisme par la confiance & la sécurité presque aveugles que donnent ces prétendus spécifiques sur la vertu desquels on compte. Ce sont ces grands inconvéniens, qu'on n'a peut-être pas assez réfléchis, mais que nos prédécesseurs avoient pressenti, qui ont été cause de l'opposition constante qu'ils faisoient à l'introduction &

à l'usage indiscret & abusif de l'antimoine, du quinquina & de beaucoup d'autres prérendus grands moyens, découverts de nos jours, dont l'apparence fournit souvent une arme aux sots & aux Détracteurs de la Médecine, lorsqu'ils veulent faire une incursion sur cet art, ou se mêler de l'exercer. Mais qu'on donne la liberté aux vrais Médecins de parler; que tout intérêt particulier soit mis de côté & sur-tout que les Grands ne se mêlent pas de Médecine, alors, on sera en état de juger de la valeur de certaines découvertes, dont la plûpart ne sont que des charlataneries masquées ou habillées à la maniere des découvertes heureuses & réelles. Revenons à Haller.

Cet estimable Auteur n'a pas dédié ce second volume à des Grands, mais à un autre Savant comme lui, auquel il en fait hommage, en lui témoignant toute son estime & sa reconnoissance des secours qu'il lui a fournis pour cet ouvrage. C'est à M. Rast de Lyon.

Paracelse, dont le vrai nom est Hohener, Professeur public de Chymie, à Basle, est à la tête des Médecins Chymistes. Haller dit que sa théorie mérite à peine d'être rapportée, puisqu'il ignoroit parfaitement l'Anatomie. Cet Auteur soumettoit tout à la puissance des astres & mêloit des esprits par tout; il faisoit trois élemens, le soufre, le sel & le mercure, qu'il admettoit non-seulement dans les corps inanimés, mais dans le corps humain; de façon que le soufre rouge résîde dans la chair, le sang & les viscères, le jaune dans la graisse, la moëlle & dans tous les os; le sel verd dans la bile; le mercure pesant dans les chairs, le mercure leger dans les poulmons, & le mercure moyen dans les os. Il prétendoit que, dans certaines parties, le pouls est l'effet de Saturne & de Jupiter, dans d'autres celui de Mars, de Vénus, &c. qu'il y a plusieurs sortes de sueurs; que l'antimoniale se fait aux aines, l'arsénicale aux extrémités, la marcassite près les oreilles; que les causes des maladies résident dans ces minéraux; de manière que la cause de la peste est dans l'arsénic, celle de beaucoup d'autres dans le tartre, celle de l'érysipele dans le vitriol, celle du cancer dans le colcothar; enfin que chaque partie a sa digestion particulière, son estomac, &c. &c.

Il publia peu d'écrits pendant sa vie. Haller fait l'énumération de ceux qu'on a publiés, après sa mort, sous son nom, & rend compte sur-tout de l'édition allemande de Strasbourg, de 1616. Il joint, pour l'ordinaire, une notice qui donne une idée de l'esprit de chaque livre. Paracelse a écrit sur presque toutes les maladies; les traités qui méritent d'être lus, sont ceux qu'il a faits sur la peste, sur le mal vénérien & sur les urines. D'ailleurs, il y a des choses très-curieuses relatives à la chymie, & par-tout des vues, des idées & un génie extravagant.

Vient après, *de Monteux*, (*Montuus*) Médecin du Roi, qui a beaucoup écrit aussi, mais Auteur peu estimé; *Jerome Acorambonus*, Professeur, d'abord à Padoue, ensuite Praticien à Rome, a écrit sur le catarthe, sur la putridité, sur le lait, & sur son usage, (*de lacte*) un traité assez étendu & assez estimé; *Chr. Heyl*; *Jean Agricola*, sur Hippocrate & Galien; *Joachim Camerarius*, homme très-savant, sur la thériaque & le mithridate, sur la manière de vivre; *Michel Jean Pascalis*, de Sessa en Italie, sur le mal vénérien; *Elyot*; *Jacques Genger*, sur la peste.

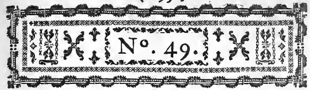
Valere Cordus, de Hesse, fils d'Euric, mort jeune d'un coup de soleil en herborisant, à Rome; est Auteur d'un dispensaire estimé dans le temps; Schreiber a donné sa vie. (Strasb. 1563).

Haller fait mention, après, de la collection de Venise, de 1535, sur les maux vénériens, & où l'on trouve les traités de Leonicenus, d'Ulric de Hutten, de Phrisius, d'Almenar, d'Angelus Bolognini, & de *Mathiole*, sur le mal vénérien. Ce petit traité de Mathiole avoit déja paru en 1531.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 7 Décembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. de Haller.

M. Haller rend compte des autres écrits de ce fameux Botaniste, qui sont, indépendamment de ce petit traité, ses lettres en trois livres, & ses conseils, tous ouvrages estimés; il extrait ici, de son commentaire su Dioscoride, quelques passages qui ont trait à la Médecine. Entre autres choses, il est fait mention de ses observations sur les maux résultans de l'abstinence de Vénus, sur l'effet du bol d'Arménie chez les enfans, sur les coings, qui sont utiles pour les plaies faites avec les flèches empoisonnées, &c.

On voit après, *Gonsalo Hernandez*, Auteur espagnol, qui confirme dans son histoire générale des Indes occidentales, ce qu'on a dit sur la transplantation du mal vénétien d'Amérique en Europe. Ce Militaire étant attaqué de cette maladie en Europe, passa en Amérique pour s'y faire traiter avec le gayac, & guérit.

Alexandre Trajan Petrone, Médecin de Rome, a écrit sur le mal vénérien; il a fait remarquer qu'il s'adoucissoit; a parlé du gayac, de la salsepareille, & de la racine de squine; paroît avoir indiqué le premier les bougies; a écrit sur le régime de vie qui convient aux Romains, sur l'air & les eaux de Rome, un livre estimé, (*de victu Romanor. &c; Romæ*, 1581, *in-fol.*)

Viennent après, six ou sept Auteurs peu connus & peu estimés, qui précèdent *Jerome Cardan*, natif de Pavie, Médecin, Mathématicien, Astrologue, qui écrivit beaucoup, dans sa jeunesse, contre les Médecins de son temps, contre l'usage des médicamens purgatifs composés, sur les eaux distillées, les *qui-proquo* des Apothicaires; sur les inconvéniens qui résultent de l'usage de la soldanelle; sur la distinction des pétéchies & de la rougeole; sur les eaux thermales d'Italie; sur la fièvre tierce; sur les poisons; sur la salsepareille, la racine de squine & leur efficacité dans les maux vénériens; sur une maladie qui fut épidémique en 1545, en Italie; sur les aphorismes, les épidémies, les pronostics, & le livre *de aere, locis & aquis*, d'Hippocrate; sur l'hygiene, la seméiotique & la thérapeutique; sur la dentition; sur la peste, sur la goute, &c. Toutes ses œuvres ont été recueillies par Spon, en 10 vol. *in-fol.* C'est dommage qu'on ne puisse pas compter sur toutes les observations de cet Auteur, doué de génie, mais sujet à des travers d'esprit qui tenoient de la folie, & qui pis est, sujet à mentir. On trouve, par exemple, dans son livre, *de subtilitate*, qui fut attaqué par Scaliger, que les pierres de la vessie peuvent être dissoutes par l'eau de pariétaire; qu'après des coliques d'estomac on trouva une concrétion calculeuse dans ce viscère, de la grosseur d'un œuf; qu'on retira du crâne d'une femme, qui avoit été sujette à de violens maux de tête, deux onces de mercure; qu'il a vu des gens à Milan qui se lavoient les mains avec du plomb

fondu ; qu'il fut mordu par un Scorpion & qu'il n'en résulta aucun effet ; qu'un loup enragé ayant mordu plusieurs personnes, elles périrent toutes, excepté une qui avoit eu plusieurs plaies ; que le vitiligo se communique des chevaux aux hommes ; qu'on a vu des hommes rester trente jours sans manger ; qu'une femme mourut subitement par l'effet d'un chagrin, qui ne fut point exhalé par des plaintes ; que l'huile de populeum ou du peuplier frottée aux tempes, procure des rêves agréables ; qu'il y a eu des malades guéris magiquement.

Dans son livre, *de rerum varietate*, il parle des extases auxquelles il étoit sujet ; de quelques maladies des bestiaux ; de la peste qu'il prédisoit en exposant du pain à l'air, & de quelques autres visions de cette espèce.

Dans ses opuscules, on voit qu'il se trouvoit bien, pour le mal de tête périodique auquel il étoit sujet, d'une eau lixivielle, & après de l'eau froide qu'il versoit sur sa tête ; que l'eau ordinaire a de grandes vertus dans les maladies, sur-tout dans la peste & dans les fièvres ardentes ; dans ses *conseils*, qu'il se guérit de la gale avec un onguent fait avec le souffre & le tithimale. Son livre, *de providentia*, a pour objet une maladie de poitrine, épidémique, très-dangereuse qui survint après un automne pluvieux, succédant à un été très-chaud. On trouva un mauvais pus ou de la sanie dans la cavité de la poitrine. Il a fait remarquer ailleurs, que la colère peut faire changer le pouls & le rendre inégal & intermittant ; que le Pape Paul II mourut d'une apoplexie causée par des melons, & le Cardinal Borromée, par l'effet des champignons veneneux ; que le suc de limon liquefie le miel ; qu'il se guérit de la goute avec un onguent astringent ; qu'on trouva une pierre très-dure dans le poulmon d'un homme ; enfin, qu'un sourd & muet apprit à lire.

Antoine Musa Brassavole, Médecin praticien de Ferrare, est Auteur de plusieurs écrits qui méritent d'être lus ; par la quantité des faits & d'observations particulières qu'on y trouve, fruits de son expérience. Ses livres de matière médicale ou sur les médicamens simples, contiennent sur-tout des faits de pratique très-utiles à connoître. C'est dans un de ses traités, qu'on voit que le sublimé corrosif avoit eu beaucoup de vogue en Italie pour les maladies vénériennes, mais qu'on avoit renoncé à son usage ; que l'urine du lynx ne se convertit pas en pierre ; qu'un gros de scammonée n'avoit point évacué d'eaux ; que la manne liquide est très-efficace ; que le suc de concombre sauvage jailli sur les yeux, les avoit enflammés cruellement ; que les momies sont préparées avec du pur asphalte ; que la fumée du vitriol, dans la distillation de l'huile, avoit tué tous les arbres d'un jardin ; qu'il fit usage, le premier, à Ferrare, du bois de gayac ; qu'il est utile dans les maladies goutteuses ; que le cautère ne réussit pas dans le mal vénérien ; que les pilules faites avec le précipité de mercure ne guérissent personne ; que les fleurs de geneft sont purgatives ; qu'une pomme de coloquinte causa une superpurgation énorme ; qu'il remit en usage l'hellebore noir, & qu'il guérit une manie par ce moyen. Il observa l'ophtalmie vénérienne.

Benoît Victor, (*Benedictus Victorius*,) grand praticien, Professeur à Padoue & à Boulogne, a écrit sur la pleurésie, un traité où il détermine le siège de la maladie, alors peu connu ; sur le mal vénérien ; sur la Médecine en général ; mais ses ouvrages ne sont pas beaucoup estimés.

Amatus Lusitanus, Médecin de Ferrare, & voyageur, qui apprit d'abord la Chirurgie dans les Hôpitaux de Salamanque, en Espagne, exerça ensuite la Médecine, à Ancone, à Rome, à Thessalonique, &c. On trouve dans ses centuries, qui font son principal ouvrage, beaucoup de cas de médecine pratique. Il fait mention du *smilax aspera*, de notre buis & sur-tout de la racine de squine, comme anti-vénériens ; mais quant à cette dernière ; il n'a de confiance qu'en celle qu'on tire de la Chine. Amatus Lusitanus ne passe pas pour un Auteur bien véridique. Ses principales observations sont sur les effets de la squine, & sur l'opisthotonos.

Antoine Fumanel, de Vérone, ne peut être regardé que comme un Compilateur. On trouve après, quelques autres Ecrivains peu connus.

André Vesale, de Bruxelles, premier Médecin de Charles Quint & de Philippe II, se distingua sur-tout dans l'anatomie, dont il tira des lumieres pour se diriger dans la pratique de l'art, sur-tout pour la saignée, dont il admet la dérivative dans

toutes les inflammations internes ; fit beaucoup d'observations anatomiques sur les cadavres. Sa grande Chirurgie sur-tout contient des faits de pratique précieux ; il y a un écrit de cet Auteur sur l'usage du gayac dans l'épilepsie ; un autre sur la racine de squine, dont il ne faisoit pas grand cas.

Alphonse Ferrus ou Ferri, de Naples, Médecin & Chirurgien, a écrit sur les maux vénériens & sur quelques cas particuliers de la même maladie, comme sur les caroncules du col de la vessie, qu'il traite principalement avec différentes especes de bougies,& sur les ulcères de l'uretre. Le traité *de caruncula seu callo quæ cervici vesicæ innascitur*, a été imprimé d'abord, à Lyon, en 1553, *in*-4. On le trouve encore dans la collection de Chirurgie de Gesner. Ce traité mérite d'être lu.

Après Dominique Zonelli, & J. Eichmann ou Dryander, Professeur à Marbourg, Auteur de quelques livres écrits en allemand, peu connus ; on trouve Michel Servet, de Villeneuve d'Arragon, homme de génie, très-versé dans la langue grecque, qui a écrit un traité sur les syrops & sur le temps de placer les purgatifs dans les maladies, (Paris, 1537,) un autre, qui est l'apologie de Fuchs, en partie médical & en partie théologique ; enfin un troisième, auteur de ses malheurs, & qui lui coûta la vie, comme tout le monde le sait, qui a pour titre : *de restitutione Christianismi*, le livre le plus rare qu'on connoisse, publié en 1553, *in*-8. & dans lequel on trouve un passage, *lib. v.* rapporté par Wotton, Douglass, & Moshemius, où l'Auteur décrit clairement la circulation du sang dans les poulmons. Il dit que l'esprit vital se forme dans cet organe, du sang & de l'air ; que le poulmon prépare ce sang par une longue route, & que de la veine artérielle, (artère pulmonaire,) il passe dans l'artère veineuse, (veine pulmonaire,) qu'il le transmet ici d'un vaisseau à l'autre, de la même manière que le sang passe par le foie, des rameaux de la veine porte dans ceux de la veine cave. Il ajoute que, si ce sang n'eût été destiné qu'à la nourriture du poulmon, un beaucoup moindre rameau auroit suffi ; qu'il étoit donc consacré à l'usage qu'il lui assigne. Son crime fut d'avoir écrit contre la Trinité, dans ce livre, & Calvin fut impitoyable à son égard. Un ou deux exemplaires de cet ouvrage, échappèrent aux flammes du bûcher qui fut dressé pour lui & pour son ouvrage, à Genève. M. le Duc de la Vallière en avoit un ex. dans sa bibliothèque, qui a passé chez l'étranger.

On trouve après, Tagault, Médecin de Paris, qui a écrit sur les médicamens & sur la chirurgie, *de institutione chirurgica*, un livre dans lequel il releve Gui-de-Chauliac sur plusieurs passages des Grecs mal rendus par cet Auteur. Ce dernier ouvrage a eu un grand nombre d'éditions.

Après quelques autres Auteurs beaucoup moins connus, on trouve Fernel, de Clermont en Beauvoisis, près d'Amiens, homme éloquent, Mathématicien, Écrivain d'une latinité pure. Il fut reçu à la Faculté de Médecine de Paris, en 1528, & mourut en 1558. Il fut très-grand praticien, devint premier Médecin d'Henry II, & indiqua le moyen à Catherine de Médicis d'être mère. Haller croit que Fernel *suasisse ut Rex uxoris amplexus adiret, mensibus fluentibus*. Cela peut avoir été dit, mais ne paroît pas vraisemblable. Quoiqu'il en soit ; Fernel occupa toutes ses places avec beaucoup d'honneur & de dignité. Il est Auteur d'un ouvrage considérable sur les trois principales parties de la Médecine, physiologie, pathologie, thérapeutique, qui a pour titre, *universa medicina*. La partie physiologique n'est pas la mieux traitée, relativement aux connoissances actuelles. Quant à la pathologie ; quoique M. de Haller ne prononce pas sur son mérite, il n'en est pas moins vrai que la semeiotique qu'elle renferme est peut-être encore une des mieux faites qu'on connoisse. C'est même cette partie qui lui mérita le titre de Restaurateur de la Médecine en France, & comme c'est la partie la plus difficile de l'art, c'est aussi selon nous, celle qui fait le plus d'honneur à Fernel. D'ailleurs, il commençoit à secouer le joug de Galien, & quoiqu'il eut de grands modèles chez les Grecs, l'ordre, la clarté, la pureté de style, & la réunion des signes des maladies, puisés, la plupart dans son expérience, sont un mérite réel dans cet ouvrage, qui a toujours été cité avec éloge & dont tous les vrais Médecins recommandent la lecture. Les signes qui annoncent la coction des humeurs, les vrais symptômes de la putridité, ne sont peut-être, nulle part, mieux exposés que dans cet ouvrage. Haller cite, parmi ses observations les plus remarquables, celles qu'il a faites sur l'obturation du pylore, sur les calculs biliaires, sur l'obturation des intestins par

l'usage de la gelée de coings ; sur des vers formés dans les reins & rendus par les urines, ce qui lui fait dire que le premier noyau de la pierre se forme dans les reins d'où il tombe dans la vessie ; sur l'urine se fraiant un passage par le nombril. Quant aux moyens de guérir ; en général, Fernel faisoit tirer du sang quelquefois jusqu'à défaillance, & la guérison de Catherine de Médicis ne fut attribuée qu'aux saignées répétées qu'il lui fit faire. Les autres livres n'ont pour objet que la matière médicale. Il rejette la casse de la classe des purgatifs. Cet Auteur a donné son nom à un syrop.

On a encore de lui, un traité singulier sur les qualités occultes, qui n'est pas sans erreur, mais qui mérite d'être lu. C'est là où Fernel secoue le joug de Galien sur les effets des médicamens d'après les quatre principales qualités, & où il nie que la digestion se fasse par le seul effet de la chaleur. Il y décrit le mal vénérien, fait dépendre l'apoplexie non de l'engorgement des ventricules du cerveau, mais de l'extravasation du sang dans quelque partie. On y trouve, suivant Haller, des ouvertures de cadavres d'épileptiques ; nous ne l'avons pas vu. Il y a encore dans Fernel des observations particulières sur la rage & sur d'autres maux ainsi que des conseils ou consultations pour plusieurs maladies graves sur-tout pour l'épilepsie. Il a traité, en particulier, du mal vénérien, de l'éléphantiasis, des maladies des femmes.

Aloysius Mundella, de Bresse. On a de cet Auteur des lettres & des dialogues sur la Médecine. Il a eu le mérite d'être de bonne foi & de faire des remarques utiles sur la pratique de la Médecine. Il détruisit quelques préjugés sur les vertus de certains remedes, comme sur celles de l'émeraude dans les fièvres putrides. On est certain, en lisant ses écrits de n'être point induit en erreur. D'après ses observations, le cautère ne réussit pas dans la goute ; la saignée est très-utile dans les maladies aigues des femmes grosses ; l'écorce de gayac a plus de vertu que le bois, &c.

Oddus de Oddis, de Padoue, a écrit sur la peste, sur le soin des enfans ; sur Hippocrate & Galien. J. Scaliger a fait, sans être Médecin, un commentaire sur le livre *de insomniis* d'Hippocrate ; a expliqué un passage difficile de Galien ; a fait contre le livre, *de subtilitate*, de Cardan, une critique où il y a des choses relatives à la Medecine. Haller auroit pu ajouter à celles qu'il indique, ses expériences sur le camphre, relativement à sa prétendue vertu de rendre les animaux impuissans.

Thomas Philologue, de Ravennes, Professeur à Padoue, est Auteur d'un traité sur la cure du mal vénérien, où il n'y a rien de neuf, ainsi que dans ses autres traités. On en peut dire autant de 3 ou 4 Auteurs qui le suivent.

Antoine Akakia, de Chaloas-sur-Marne, Médecin de Paris, a traduit & commenté quelques livres de Galien, & a écrit sur les maladies des femmes.

Jacques Sylvius, (du Bois,) d'Amiens, n'étoit pas Professeur vétéran de la Faculté de Paris, comme le dit Haller, mais Bachelier de cette Faculté, & pouvant professer à la vérité, *ex minori cathedra* ; étoit grand admirateur des Grecs, de Galien sur-tout, l'adversaire de Vesale, homme docte, qui a beaucoup écrit sur la matière médicale, sur la préparation des médicamens, sur les préservatifs de la peste, sur les fièvres, sur les maladies des femmes, sur la goute, sur la vieillesse, sur les alimens. Ses ouvrages ont été estimés.

Victor Trincavel, de Venise, Professeur à Padoue, a écrit sur la saignée contre Brissot & Curtius, pour défendre le sentiment des Arabes sur la saignée du côté opposé à la douleur ; il étoit partisan de la saignée du pied, dans la pleurésie, & des purgatifs, au commencement des maladies. Cet Auteur est peu estimé.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve Ballard & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N°. 50.

ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 14 Décembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

TRINCAVEL a écrit sur l'état de la Médec. à Venise, à Padoue ; des lettres sur diverses questions de Médecine ; des conseils sur la cure des maladies ; a commenté & interprété Galien, &c. On a recueilli toutes ses œuvres en 2 vol. *in* fol. Lyon 1586. Ses écrits se ressentent du temps. La seule chose qui y paroît remarquable, c'est l'exemple d'un renouvellement de peste, après trente ans d'intervalle, par un corps qui servit de foyer d'infection.

NIC. MONARDÈS, de Séville, en Espagne, a écrit sur la saignée, & un petit traité estimé sur les différentes roses & leurs vertus, & sur les citrons : il est encore Auteur d'un livre curieux sur le Bezoard, la scorzonere, le fer & ses vertus, ainsi que sur celles de l'eau de neige, que Léclufe, (Clusius,) a traduit & ajouté à son traité des plantes exotiques. (Leyde 1605.) En général, tout ce qu'a écrit cet Auteur a été fort recherché & estimé. Il est étonnant que Haller passe ici sous silence son traité des médicamens simples qu'on tire des Indes occidentales, en deux livres, écrit en espagnol, & traduit de même par l'Ecluse, (Anvers, 1574, *in*-8.) C'est dans cet ouvrage que se trouvent les meilleures notions sur la salsepareille.

GUILLAUME BUDÉE, homme très-savant a écrit sur la manière de traiter les maladies des articulations. (Paris, 1539, *in*-12.)

MARTIN DORCHESINE, (nom factice,) n'est remarquable que par le titre impertinent qu'il a donné à un traité sur le mal vénérien, qui est : *le Triomphe de très haute & puissante dame vérole, Reine du pays d'amours.* (Lyon, 1539.) Il dit que le mal s'adoucissoit un peu généralement, mais qu'à Rouen, il étoit toujours féroce.

JOSEPH STRUTIUS, de Posnanie, Médecin du Roi Sigismond, après l'avoir été de Soliman II, & avoir enseigné son art à Padoue, en 1535, revint en Pologne, où il composa son fameux traité sur le pouls, *ars sphygmica seu pulsuum doctrina suprà 1200 annos perdita & desiderata, &c.* (Basle, 1540, *in*-8.) ouvrage pris de l'antiquité, & où la doctrine du pouls se trouve exposée & ses différens ritmes distingués. Il en fait cinq principales classes, dont il dérive 32 modifications de pouls, quinze simples & dix-sept composés ; il les exprime par des figures particulières, indique la manière de tater l'artère, & les différence encore, à raison de l'âge, du sexe, de l'état du corps, de l'ame, &c ; & enfin donne les pronostics qu'on peut en tirer. Cet ouvrage mérite d'être lu.

ANTOINE LE COQ (GALLUS), Médecin de Paris, est Auteur d'un traité sur les maladies vénériennes, dans lequel il cite l'exemple d'une sage-femme qui s'infecta, du mal vénérien en en accouchant une autre. On dit que c'est ce Médecin qui avoit conseillé à François I, de se faire traiter par les frictions mercurielles.

Après l'énumération de plusieurs Médecins Ecrivains peu connus, on arrive à CONRAD GESNER, de Zurich, grand hom-

me, versé dans la connoissance des langues, dans la Botanique, & de toutes les sciences utiles, plein de zèle, sur-tout pour les progrès de l'art, a beaucoup écrit sur des sujets relatifs à la Médecine; sur les médicamens, dans une édition qu'il donna à l'âge de vingt-quatre ans, d'un livre d'Actuarius, sur cet objet; sur la doctrine de Galien dans cette partie; sur la matiere médicale, c'est-à-dire sur les médicamens simples & composés, un apparat en forme de dictionnaire; sur le lait & son usage; sur la Bibliographie un ouvrage considérable qui a pour titre, *Bibliotheca universalis.* (Zurich, 1545, *in*-fol.) & qui réunit les ouvrages des Ecrivains latins, grecs & hébreux, publiés, ou en manuscrit; sur les plantes, ses *pandectes*, dans lesquelles il met par exemple le nom d'un arbre & indique tous les livres & Auteurs qui en ont traité (Zurich, 1548, *in*-fol.); sur les remedes particuliers ou secrets, une compilation de peu de valeur; sur les animaux, un traité où l'on voit une histoire de maladie épizootique des bestiaux; sur les eaux minérales de la Suisse; sur le pouls, les urines, & le régime dans les fievres aigues; sur les minéraux, &c.

Outre l'édition d'Actuarius, il en a donné une autre de Moschion & une de Xenocrate sur les aquatiques, de plusieurs ouvrages sur la chirurgie, dont il fit une collection, enfin trois livres de lettres publiées par C. Wolf en 1577, à Zurich. Mais Haller fait remarquer que cette édition n'a pas été soignée & entre dans quelques détails sur les matieres qui y sont traitées. Ces lettres plaisent par la variété des objets, par la candeur de l'Auteur & l'érudition dont elles sont remplies. On y trouve, relativement à la pratique de la Médecine, que l'or & les pierres précieuses n'ont aucune vertu en Médecine; que le vomissement lui fut utile dans une attaque de goutte; qu'il donnoit l'acide vitriolique dans les fievres; qu'il fit ouvrir avec succès l'artere temporale dans la cephalalgie; que l'herbe à Paris est un excellent remede pour la manie & les hémorrhoïdes; que le suc de belladonne est utile dans la dyssenterie; que la saignée ne convient point dans la peste, & que tous ceux qui furent saignés périrent; que l'huile de lin convient dans la pleurésie. On a ajouté un petit traité de cet Auteur sur l'oximel elleborisé & sur son usage. Gesner distilloit l'ellebore blanc avec le vinaigre dans la vue de le corriger; il attribuoit à ce remede de grandes vertus, dans les obstructions & autres maladies chroniques; il assuroit que l'ellebore noir distillé avec l'esprit de vin n'étoit pas purgatif; il formoit deux sortes d'oximel avec cet ellebore, dont il se servoit pour provoquer les mois, & pour beaucoup de maladies chroniques *a causa frigida*. On y trouve des guérisons d'épilepsie, de goutte, de fievre-quarte, &c. Haller parle d'un 4e livre de ces lettres dont il avoit le manuscrit & qui parut à Wittemberg en 1584. Gesner mourut de la peste en 1565. C. Chr. Schmiedel a publié une partie de ses écrits sur la Botanique, & y a ajouté sa vie.

Vient après, Augier Ferrier, de Toulouse, qui a écrit sur les jours critiques, suiv. la doctrine de Pythagore & les observations astronomiques; sur le sommeil & l'insomnie, & sur le *pudendraga*. On trouve, dans ce dernier traité, l'effet des lotions faites avec le sublimé étendu dans des eaux distillées, lotions qu'on a essayé de renouveller plusieurs fois depuis, sous forme de bains mercuriels préparés de même. On y voit encore des observations sur l'usage des bois sudorifiques, du genievre, &c. sur les remedes préservatifs & curatifs de la peste.

Gualther Hermann Ryff, Médecin, Chirurgien, grand Polygraphe, Compilateur & plagiaire, est auteur ou éditeur d'un grand nombre de traités en allemand dont Haller donne la liste, sans en faire connoître particuliérement aucun.

Jacques Théodose, Médecin de Boulogne, est auteur de plusieurs lettres sur la Médecine, où l'on trouve des consultations pour différens maux, &. des observations particulieres, comme l'essai de la thériaque sur un pigeon empoisonné, & dont l'effet fut nul; sur l'usage de la thérébentine dans les douleurs des reins & des articulations qu'il regarde comme merveilleux. Il soutient que le chanvre n'infecte point l'air, que l'usage interne des eaux thermales est contraire aux goutteux, & que la pierre lazuli peut être dangereuse; Remuclus Fuchs, sur les maux vénériens; Jean Vassé, de Meaux, sur les urines; cet Auteur avoue qu'on le trompa en mettant du fiel de taureau dans de l'urine. On trouve après plusieurs Auteurs très-peu connus, où dont on ne dit rien.

André Lacuna, de Seckau, fit la Médecine en différens endroits & fut un des premiers Médecins de Jules III. Il est auteur de plusieurs traités sur divers objets de mé-

decine & dont le seul qui paroisse mériter attention, est celui qui traite des excroissances ou carnosités du col de la vessie, (*methodus cognoscendi extirpandique excrescentes in collo vesicæ carunculas*, Lisbonne, 1560, in 8°.) Il indique pour ce mal des bougies que lui fit connoître Philipe, Chirurg. de Charles-Quint. Il y fait beaucoup mention de la salsepareille.

J. Gorris, de Bourges, Médecin & Professeur de médecine dans la Faculté de Paris, savant très-versé dans la langue grecque, a traduit quelques Livres d'Hippocrate & de Galien, & les deux poëmes de Nicandre, *theriaca & alexipharmaca*; mais il s'acquit sur-tout beaucoup de gloire par son ouvrage en 24 livres, sur les définitions des termes de médec. Dans l'édition de Paris de 1622, on y a joint sa traduction de Nicandre, & celle des traités *de genitura*, *de natura pueri*, *de jurejurando*, *de arte*, *de prisca medicina*, *de medico* d'Hippocrate, avec les formules les plus usitées en médecine. Il y a encore du même Auteur, quatre opuscules posthumes qui ont pour objet de défendre la pratique des Médecins de Paris, sur-tout sur l'usage de la saignée, & l'examen d'un livre de J. Lanay, Chirurgien de Paris, qui avoit donné une édition des aphorismes d'Hippocrate.

On voit après, quelques titres d'ouvrages & des noms d'Écrivains peu connus, parmi lesquels on doit cependant distinguer Nicolas Desroches pour son traité sur les maladies des femmes, & Gerard Bucoldianus, chez lequel on trouve cette observation si singuliere sur une fille du village de Roed, qui resta des années entieres sans boire ni manger. (Voy. *Gerardi Bucoldiani brevis enarratio de puella quæ sine cibo & potu per aliquot annos in pago Roed egit.* Paris, 1542, in 8.

C'est-là où finit la classe ou la période des Écrivains ou Médecins-Chymistes, & où commence celle de l'école Hippocratique. M. de Haller dit qu'il auroit pu la commencer à Jacques Sylvius, ce qu'il auroit fait si ce Médecin n'eût été si près de Paracelse; car il observe que les savans Médecins de l'Ecole de Paris s'attacherent à la doctrine d'Hippocrate, tandis que celles d'Allemagne tenoient à la secte chymique & celles d'Italie à la doctrine de Galien.

Parmi ceux qui se distinguerent le plus dans l'école de Paris, on voit d'abord Houlier, d'Etampes, savant Médecin, & praticien célèbre, plein de la doctrine d'Hippocrate. Il est auteur d'un livre sur la Chirurgie médicale, qui a été ajouté aux instituts de Chirurgie de Tagault, & dans lequel Houlier a mis peu du sien. On y trouve, entre autres observations, celle d'un mendiant attaqué du mal vénérien, & guéri par la sueur excitée par la chaleur du fumier dans lequel on le mit. Il y a encore d'Houlier une édition du traité de Galien sur les remedes faciles à préparer, enrichi de notes critiques; ses commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate, où l'on trouve que la saignée est plus salutaire aux habitans de Paris, à cause des vents du nord qui y regnent presque toujours, qu'à ceux des provinces méridionales, exposés aux vents du midi; son traité sur les maladies internes, avec les notes marginales de Duret, & quelques remarques de Valet, ouvrage important, plein d'observations de médecine pratique sur-tout sur la paralysie, l'épilepsie, l'asthme, l'hydropisie, les différentes maladies des visceres, la colique familiere aux Bretons & qui dégénere en paralysie; sur la dysenterie, la lienterie, le diabetes, sur les concrétions calculeuses, & les vers trouvés dans diverses parties du corps, sur l'anevrisme, l'empyeme, les vomiques, la fievre tierce soporeuse, &c. Ses commentaires sur les coaques d'Hippocrate, ouvrage considérable, où le texte de l'auteur est rectifié en plusieurs endroits, & où l'on rapproche les passages paralleles d'Hippocrate & ce qui confirme sa doctrine, &c.; enfin ses commentaires sur les livres de Galien, *de compositione medicamentorum*.

Philippe Ingrassias, de Sicile, professa la Médecine à Naples; il est auteur de quelques écrits sur cet art, mais dont le plus estimé est celui qu'il publia sur la peste de Palerme de 1575 & 1576, dont il donna l'histoire; il y indique les précautions & secours nécessaires à une ville & aux particuliers. Il fait observer que les vêtemens se chargent du levain pestilentiel, & transportent la maladie; qu'elle ne se répand que par le contact de ce levain, & que l'air ne la transmet pas; il indique la saignée & les cordiaux pour cette maladie; il y dit que la carline est veneneuse, ce qui n'est pas croyable, si toutefois c'est la car-

line dont il parle. Il observa que ceux qui avoient des cauteres furent préservés de la peste.

J. Caius, Anglois, versé dans la connoissance des langues grecque & latine, rétablit le collége de Cambridge, l'orna, & joignit son nom à celui du fondateur. Caius a écrit sur la therapeutique, d'après les principes de Galien & de Montanus, sur la suette angloise, a publ é & commenté quelques livres d'Hippocrate & de Galien.

Thaddée Dunus, de Locarno, a écrit sur la saignée révulsive & dérivative; sur les propriétés de l'oximel; sur la goutte; sur l'hémitritée, sur les jours critiques; sur les maladies des femmes; sur la respiration dans l'apoplexie.

Vidus Vidius, de Florence, Médecin de François premier, & Professeur à Paris, ensuite à Pise, a écrit sur la chirurgie, sur les fievres, sur la therapeutique, sur l'art de la médecine en général. On a recueilli toutes ses œuvres publiées à Francfort en 1626, *in-fol.*

Emmanuel Brud, Portugais, est Auteur d'un livre sur le régime dans les fievres, où il y a des remarques utiles sur l'usage des bouillons.... Denis Fontanon de Montpellier, a écrit sur la thérapeutique, sur le mal vénérien.

On trouve après, une suite d'écrivains, dont aucun ne mérite une attention particuliere, à l'exception du fameux Rabelais, de Chinon, Professeur de Médecine à la Faculté de Montpellier, Editeur de trois livres d'Hippocrate, (les Aphorismes, ses Préfages & son Régime de vie dans les maladies aigues) Lion 1545, *in-12*. en latin. M. de Haller ne parle point de l'édition de Lion de 1543, *in-16*. grecque & latine, dans laquelle on trouve une section 8e. tirée de Brassavole, ajoutée aux Aphorismes d'Hippocrate, & une traduction du livre *de Natura humana* d'Hippocrate.

Jean Baptiste Montanus de Vérone, Professeur de Médecine, à Padoue, & qui eut un grand nombre de disciples, écrivit beaucoup sur Hippocrate, Galien & sur-tout sur Avicenne, pour expliquer leurs passages les plus difficiles; sur les fievres, & spécialement sur la fievre sanguine; sur les maladies de l'uterus; sur le mal vénérien où il parle de l'usage du mercure, qu'il considere comme un poison capable de causer l'épilepsie, comme il l'avoit observé, & pour laquelle le bois de gaiac est le seul spécifique; enfin sur toute la médecine en général, & sur-tout sur la théorie de cet art.

Après plusieurs écrivains, de peu d'importance; on trouve Jerôme Gabacinus de Fanestria en Italie, qui est Auteur de deux traités curieux, l'un sur les vers plats ou lombricaux, l'autre sur l'épilepsie. On voit dans l'un & l'autre, des choses relatives à la médecine vétérinaire. (*de lumbricis com.* Venise 1547, 8°.) (*de comitiali morbo*, Venise 1561, in.4°.) Cet Auteur a encore écrit sur la goutte. Il parle beaucoup de la pleurésie vermineuse, fréquente en Italie.

Après quelques autres Auteurs cités, on trouve Jean Lange, de Silésie, plus connu sous le nom de *Langius*, homme savant, éleve des écoles d'Italie. Il est principalement connu par un recueil de lettres curieuses sur divers sujets; sur la peste, sur l'hystéricie, sur la suette Angloise, sur l'usage de l'eau de neige, qu'il croit nuisible, sur la zone érysipélateuse; sur les astrologues & faux Médecins; sur l'origine de la médecine, sur les maladies nouvelles, le scorbut, la fievre lenticulaire; sur la cure des amygdales durcies par des concrétions pierreuses; sur les préservatifs de la peste.

Une liste nombreuse d'écrivains obscurs conduit à Charles Etienne, Médecin, Anatomiste, Botaniste, qui a écrit sur les alimens; il est Auteur d'un *Prædium rusticum*, qui a été réimprimé plusieurs fois; titre heureux que le pere Vaniere a donné, depuis, à son Poëme, & qui a fait la même fortune. On trouve dans celui de Charles Etienne, beaucoup de choses relatives à la médecine domestique des hommes, des bestiaux, des oiseaux, &c.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 21 Décembre.

Suite de la Bibliothèque de Médecine de M. DE HALLER.

ANTOINE MIZAUD, (*Mizaldus*) Compilateur, Astrologue, homme crédule & superstitieux, a beaucoup écrit dans le genre mystique, & en particulier un traité de l'harmonie entre les corps céleftes & les corps terreftres, en forme de dialogues, au nombre de onze.

BENOIT TEXTOR, de Pontdevaux en Breffe, eft Auteur d'un Traité fur le Cancer, (*de cancri natura & cura*, Lion 1550, 8º.) D'un autre fur la pefte, qu'il eut occafion d'obferver à Geneve en 1545 & 1546, & dont il fut attaqué. Ce Traité a pour titre, *de la maniere de préferver de la peftilence, & d'en guérir felon les bons Auteurs*, Lion 1551, 8º.

ALOYSIUS LUISINUS, Dudine, n'eft principalement connu que par la collection qu'il a fait des ouvrages ou fragmens de 59 Auteurs, qui ont écrit fur le mal vénérien ou fur les remedes indiqués pour cette maladie. Cette collection fut d'abord imprimée à Venife en 1566, & enfin à Leyde en 1738, en 2 vol. *in-fol.* fous le titre de *Aphrodifiaci de lue venerea*, avec une préface de Boerhaave, qui en fut l'Editeur.

LISSET BENANCIO eft Auteur, fuivant Haller, d'un livre traduit en latin par Bartholin, fous le titre de *Declaratio fraudium & errorum apud pharmacopœos commiffarum.* Francfort 1667 & 1671, 8º., auquel on a ajouté un autre traité fur le même fujet, écrit d'abord en Italien par J. ANT. LODETTI, & imprimé à Breffe, en 1569. C'eft une fatyre vive contre les Apothicaires, au fujet des fraudes qui fe commettent dans le commerce, & des altérations des drogues.

Haller ne donne qu'une idée imparfaite de cet ouvrage & de fon auteur, qui eft *Sebaftien Colin*, Médecin de Fontenay-le-comte, Traducteur des œuvres d'Alexandre de Tralles, du traité de la petite vérole de Rhafez & auteur du livre intitulé *Miroir desurines* &c., mafqué ici fous le nom de *Liffet Benancio*, qui n'a jamais exifté & qui eft l'anagrame de fon nom. Ce traité fut d'abord imprimé à Tours, fous le titre de *Déclaration des abus, & tromperies que font les Apothicaires* &c. *par Me. Liffet Benancio, imprimé à Tours par Mathieu Cherchele, pour Guillaume Bourgea, libraire*, 1553. *in-16.* Cet ouvrage fut réimprimé à Lion en 1557, chez Michel Jove, & à Rouen; enfin Bartholin le traduifit en latin fous le titre qu'on vient de lire. Sebaftien Colin, dans cette fatyre, avoit en vue un nommé Bourgea, Apothicaire du Poitou, auquel il en vouloit. On fe figure bien qu'une diatribe fi vive ne fût pas fans réponfe; elle donna lieu à divers écrits polémiques tous enfévelis, avec raifon, dans l'oubli, & dont M. de Haller ne parle pas. Ces pieces exiftent néanmoins, il y en a une de Pierre Braillier, Apothicaire de Lyon, une autre de Surrelh, Médecin de St. Galmier; mais elle nous ont toutes paru, l'ouvrage de la haine & de la paffion, & il n'y a pas de mal que Haller les

ait oubliées. Du reste, Baillet s'est trompé lorsqu'il a attribué l'ouvrage de Colin à Symphorien Champier de Lion, qui étoit mort, alors.

FRANÇOIS VALLERIOLA, d'Arles, Professeur à Turin, fut reçu Médecin avec distinction à Montpellier; il étoit très versé dans la connoissance de toutes les parties de la médecine; il est principalement connu par ses observations & ses énarrations de Médecine,& par l'ouvrage qui a pour titre: *loci communes medicinæ*. Il refute dans le second (*enarrationes*) quelques passages du livre *de flatibus* d'Hipocrate, qu'il croit peu dignes de ce grand homme, & rapproche d'autres passages qui semblent le mettre en contradiction avec lui - même. La Topographie des environs d'Arles y est exposée avec beaucoup de détail, ainsi que les maladies auxquelles les habitans y sont sujets. Il y observa, dans une fievre tierce épidémique, des charbons & des bubons. On trouve dans ses observations, des faits de pratique relatifs à la maniere de remédier aux effets de l'arsenic, du sublimé; on y voit des exemples de guérison de la paralysie par la terreur, avec le bois de gayac; de l'hydropisie, de la catalepsie, de la morsure des chiens enragés, guéris par le cautère actuel; des effets d'un fard avalé par accident.

MARC MIRON, Médecin de Paris, a écrit sur les maladies des enfans, un Traité peu estimé; GUILL. GRATAROLE, de Bergame, a écrit sur divers sujets, & a recueilli ce qui a rapport au traitement de la suete Angloise.

JEAN CRATON, Médecin de Breslau, sorti de l'école d'Italie, devint ret. Médecin de trois Empereurs. Il a écrit sur la therapeutique, sur la peste, sur le mal vénérien, sur l'hygine, &c.

GUILLAUME RONDELET, Professeur & Chancelier de l'Université de Montpellier, a écrit sur les poids & mesures des médicamens, un livre dans lequel on trouve des observations très - curieuses sur les effets divers de l'asarum ou cabaret, à raison de ses différentes doses, & sur ceux des purgatifs qui varient à raison du climat où ils naissent. Il a encore écrit sur la thérapeutique, en général, & sur le traitement en particulier du mal vénérien, de l'hydropisie & de léléphantiasis, sur la thériaque, &c. Toutes ses œuvres de Médecine ont été recueillies dans l'édition de Genève de 1620. On sait qu'il est auteur d'un Traité sur les poissons de mer, fort estimé. Il observa un des premiers l'hydropisie du Pericarde.

BERNARD DESSENE (*Dessenius*) d'Amsterdam, Médecin à Cologne, ensuite à Groningue, fit des remarques critiques, souvent très-justes sur les écrits des anciens; écrivit sur la peste qui affligeoit une partie de l'Europe, en 1564. Il rapporte à ce sujet que 25 personnes furent infectées par une fourrure; il dit aussi qu'il y a une peste non contagieuse, qui vient de la corruption des humeurs.

BAUDOIN RONSS (*Ronseus*) de Gand, Médecin à Goude, est Auteur de plusieurs traités curieux & estimés, l'un sur les commencemens de l'homme (*de hominis primordiis*. A Goude. 1555) où il traite d'objets relatifs à la génération, à la stérilité, aux maladies des femmes en couche, à celles des nouveaux nés; l'autre qui est un poëme en vers héroïques, (*venatio medica*. Leyde. 1584) sur les maladies. Ses lettres Médecinales sont bien écrites, pleines d'observations curieuses & utiles; il y est question d'un mal de gorge accompagné d'aphtes, regardées comme une maladie nouvelle; il a encore écrit sur le scorbut (*de magnis Hipp. lienibus* &c. Anvers 1564, in-4°.)

Après plusieurs écrivains peu importans ou peu connus, on trouve ALEXIS Piémontois, dont le vrai nom est Jérôme Rossello, auteur d'un livre de secrets, en 7 livres, qui a eu un grand nombre d'éditions, & qui a été traduit dans presque toutes les langues d'Europe Wecker la traduit. On y a ajouté un huitième livre sur les vins artificiels, ouvrage plein de jactance; il y propose des remedes contre le mal vénérien, parmi lesquels se trouve le sublimé corrosif.

JODOC LOMM, plus connu sous le nom de *Lommius*, de Buren, dans la Gueldre; excellent observateur & bon Praticien, nourri de la doctrine d'Hippocrate, auteur d'un commentaire sur le premier livre de Celse *de sanitate tuenda*, d'un traité sur la cure des fièvres, & d'un livre d'observations medicinales, avec les signes diagnostics & pronostics des maladies, ouvrage singuliérement estimé, & avec raison, des praticiens, &

dont plusieurs Professeurs ont souvent dit en chaire : *numquam me fefellit Lemmius*. Tous ses ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois.

JULIEN PAULMIER (*Palmarius*) de Coutance en Normandie, Médecin de Paris & disciple de Fernel, est auteur d'un traité sur les pommes & sur le cidre ; d'un autre sur les maladies contagieuses, (mal vénérien, lepre, rage, peste, maladies pestillentielles) il y a des observations singulieres sur la peste & sur la rage.

LOUIS CORNARO, noble vénitien, auteur de quatre petits traités (discours ou lettres) en italien, sur la vie sobre, ouvrage réimprimé plusieurs fois & traduit en françois, en latin, en Allemand &c. Cet auteur dit que s'étant livré d'abord à l'intempérance, il fut sujet à bien des maux ; qu'aiant ensuite reglé son régime, il s'en trouva bien; qu'il ne prenoit journellement que 14 onces de vin & douze de viande. Ce qui prouve pour l'avantage de ce regime, qui ne conviendroit peut-être pas à tout le monde, ni à tous les climats, c'est qu'il vecut audelà de cent ans, & se portant bien.

FRANÇOIS VALLÈS, (*Vallesius*) de Castille, professeur de Médecine, à l'université d'Alcala de Henarez, & premier Médecin de Philippe II. Il fut surnommé l'ame de Galien ; il a fait des commentaires sur plusieurs livres de cet auteur, & sur d'autres d'Hippocrate, spécialement sur ses livres d'épidemies, sur ses aphorismes, sur le régime dans les fievres aigues; a écrit sur la thérapeutique, sur les fievres, sur les urines, sur la philosophie ou physique sacrée, (*De iis quæ scripta sunt physica in libris sacris seu de sacrâ philosophiâ*.) Tous ces ouvrages, en général estimés, ont été réimprimés plusieurs fois & se trouvent dans le recueil de ses œuvres, (Cologne 1592 & 1594 *in-fol.*) C'est, à ce qu'il paroît, le Médecin qui a fait le plus d'honneur à l'Espagne, par son savoir. Dans ses commentaires sur les épidémiques d'Hippocrate, il est fait beaucoup mention de la fievre pétéchiale, qui porte le nom, en Espagne, de *tabardillo*.

J. BAPTISTE PORTA, de Naples, homme de génie, mais crédule, &c : est auteur d'un traité sur la magie naturelle, d'abord en quatre livres, ensuite en vingt-quatre, dans lequel on trouve des choses rares & inouies, des recettes, des moiens de conserver les dents blanches, de faire des philtres amoureux, des cosmétiques, des remedes aphrodisiaques & anti-aphrodisiaques, des formules de chymie, des pomades, des onguents ; des ragoûts pour la cuisine, enfin une maniere d'adoucir l'eau de la mer par la distillation, &c; 2°. d'un livre intitulé, *phytognomonica*, dans lequel il déduit les vertus des corps de la nature d'après leur inspection, c'est-à-dire qu'il croit qu'il y a des remedes signés dans nature; 3°. de 9 livres sur la distillation, dans lesquels il essaie de réduire les mixtes par cette opération à leurs élemens primitifs; 4°. d'un traité de la physionomie de l'homme, en 6 livres, où l'auteur indique la maniere de remédier aux affections de l'ame par des moyens naturels ; 5°. d'un autre en six livres sur l'aspect des astres, & où il examine quelle est leur influence sur les hommes ; il finit par la rejetter & reconnoit que les qualités, les mœurs de l'homme dépendent de la nature de ses humeurs ; 6°. enfin d'un autre sur les changemens de l'air & divers météores, dans lequel il est question des différentes alternatives de cet élement, des vapeurs méphitiques, de la manne, qu'il prouve ne pas tomber du ciel ou de l'air, puisqu'on la trouve sous les linges mis sur les arbres. Porta est encore auteur d'un livre curieux qui a pour titre : *Villa*, que les Botanistes citent souvent, & qui est fait dans le goût de la maison rustique.

LEONARD BOTAL, d'Asti, Docteur en Médecine de Pavie & éleve de l'école d'Italie, fit la médecine en France, à la Cour de Charles IX & d'Henri III, & à celle de Guillaume I, Prince d'Orange, dont il fut premier Médecin. Il a traité des plaies d'armes à feu, des devoirs du Médecin & du malade, du mal vénérien, du catarrhe, des effets d'un champignon qu'il appelle *fungus strangulatorius*, qu'il a beaucoup exagerés; mais le livre qui a fait le plus de bruit est celui qu'il composa sur la saignée, *de curatione per sanguinis missionem* dont il fût extremement partisan & qu'il conseille dans presque toutes les maladies, dans la peste, la dysenterie, dans l'hydropisie, &c., mais l'état de grossesse, la pleurésie, & la péripneumonie sont

les cas où ce Médecin employoit ce secours de préférence. Il se félicite dans son ouvrage, d'avoir introduit le premier cette méthode en France; mais comme il est difficile alors de se préserver d'un certain enthousiasme, il arriva que celui qu'il mit à prêcher sa doctrine, entraîna les gens de l'art & fit abuser peut-être trop de ce moyen, qui est sans contredit un des plus puissans qu'on connoisse en Médecine. C'est cet abus qui fût condamné généralement par les Médecins de son temps, & qui excita contre lui quelques écrits, dont le principal fut celui de Pons, Médecin de Lyon, qui lui reproche d'être cause, en effet, de l'usage abusif qu'on faisoit de ce secours en France. Il y a une partie dans le cœur dont on lui a fait l'honneur de la découverte, qui est le *trou ovale* ou *de Botal*, mais qui n'avoit pas été inconnu à Galien. Toutes les œuvres de Botal ont été réunies en un petit *in*-8° par les soins de Von-Horne & imprimées à la Haye, en 1660.

Bruno Seidel, d'Erford, est auteur de quelques écrits dont le plus curieux est celui qu'il a fait sur les maladies incurables, où il fait des sorties vives contre les sectateurs de Paracelse. On y voit que l'usage de cailles nourries d'ellébore donne des convulsions; on y trouve la guerison d'une fille qui avoit avalé de l'eau forte. Il a encore ecrit sur l'yvresse.

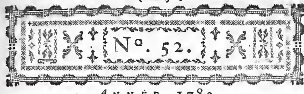
J. Bruyer Champier, de Lion (*Bruyerinus Campegius*,) est auteur d'un traité (*de re cibaria*) fort estimé.

Anutius Foës (*foesius*) de Metz, élève de l'école de Paris, & plein de la doct. d'Hippocrate, est connu principalement par la version latine qu'il a donné des écrits de ce pere de la Médecine; il a ajouté à cette version, qui est encore la plus estimée, un alphabet des termes grecs les plus obscurs avec leur vrai sens, qui est comme la clé d'Hippocrate & qu'il a intitulé: *Æconomia Hippocratis*.

Après Theodore Zwinger, de Basle, qui a éclairci des passages d'Hippocrate & de Galien, & qui a écrit sur la philosophie naturelle & sur la Médecine, on trouve Laurent Joubert de Valence, disciple de Sylvius, de Fallope, & Professeur & Chancellier à l'université de Montpellier, qui fut homme de genie & savant. Il est auteur d'un livre de *paradoxes*, où l'on voit des exemples d'*Asitie* (dégoût pour toute sorte d'alimens). On y trouve encore que l'eau de pluie est la plus saine; que le petit lait convient dans la fievre quarte accompagnée de démangeaison; que la bile est la principale matiere des fievres & que le cœur en est le siege; que les purgatifs agissent par antipathie ou discordance de substance. Dans son traité de la peste, on y trouve des observations curieuses sur les maladies des bestiaux, sur la paralysie de cause humide, & sur les changemens qu'on observe dans cette maladie, dans certaines circonstances. Il a encore écrit sur differens objets. Toutes ses œuvres latines se trouvent réunies dans l'édition de Lyon 1582, 2 vol. *in-folio* & dans celles de Francfort 1599, 1668. Joubert a encore écrit, en françois, un livre qui a pour titre: *Erreurs populaires touchant la médecine & le régime de santé*, où il y a des questions rélatives à l'hygiene, intéressantes. L'Auteur y annonce un autre livre d'hygiene qui devoit avoir pour titre *les matinées de l'isle-adam*, qui n'a sans doute jamais paru & dont Haller ne dit mot. Enfin Joubert a fait un traité sur le rire, dont il distingue plusieurs especes, & où il expose les avantages & les inconvéniens qui peuvent en résulter.

Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir plus suivre cet extrait de la Bibliotheque de Médecine de M. de Haller. Nous invitons nos successeurs à le continuer. Nous regrettons encore plus de n'avoir pu nous livrer plus long-temps à ce genre de travail, & nous faisons nos excuses au public du retard que nous lui avons fait essuyer.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, d'faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur Duplain, *Lib. Cour du Commerce, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*



ANNÉE 1783.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 28 Décembre.

Maladies qui ont regné à Paris, pendant le cours de l'année 1783.

On se rappelle l'usage où nous sommes, de donner un tableau des maladies qui ont regné à Paris pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, & d'après les observations des Médecins de la Faculté de Paris, dont on présente le résumé. Le dernier tableau s'étendoit jusqu'au mois de Novembre 1782; en voici la suite.

Novembre 1782.

L'air, dans ce mois-ci, fut humide, froid & nébuleux.

Les fievres intermittentes se soutinrent, sur tout la fievre-tierce, dont les paroxysmes furent très-violens; car elle étoit accompagnée de fréquens délires, de grandes anxietés, d'horripilation, de lassitude dans les membres, d'un peu de jaunisse & d'embarras dans la région épigastrique. On fut donc obligé de moderer l'usage du quinquina; l'union des amers avec les anodins & les antispamodiques guérissoit ces maladies. L'usage de la terre foliée minérale, placée à propos, résolvoit facilement les obstructions. On observa encore dans ce mois des affections catharrales, des rhumatismes, & des cachexies séreuses.

Décembre.

La température de l'air fut plus agréable dans ce mois, & quoique l'atmosphere fut humide, nous eumes peu de frimats.

Des fievres intermittentes présenterent des symptômes moins fâcheux, & l'on en obtint plus facilement la guérison. Les fievres-quartes furent d'abord les plus fréquentes, ensuite les fievres-tierces & les doubles-tierces se rencontrerent plus fréquemment. Il y eut aussi des fiev. remittentes tant bilieuses que putrides. Nous observâmes une affection catharrale qui n'étoit point épidémique, que l'on remarque ordinairement dans cette saison. Il y eut des ophtalmies, quelques maux de gorge, des diarrhées. Parmi ceux qui sont morts dans l'étisie, quelques-uns y étoient tombés à la suite d'un catharre épidémique qui avoit regné l'été précédent. En général, les maladies de ce mois ne furent ni nombreuses, ni fâcheuses.

Janvier 1783.

Une gelée qui dura trois jours, rendit l'air froid & humide; mais sur la fin, le vent du midi attiédit la température.

Les petites-véroles furent bénignes, & exemptes de danger. D'autres maladies éruptives furent jointes à des troubles & à des douleurs de ventre. On observa fréquemment une maladie qui se rapproche du catharre de la tête, & dans laquelle les joues & les paupieres étoient légerement érésypelateuses; il y avoit un écoulement de sérosité âcre par les yeux & par les narines, & autres symptômes accompagnés d'éternument. On a observé encore des affections catharrales apoplectiques, des toux avec crachement de sang, des diarrhées, des rhumatismes.

Toutes les Dames du Couvent des Religieuses Angloises (à l'exception de

deux) furent attaquées de la toux catharrale.

A l'hôpital de la Charité, entre les maladies fébriles, la fievre-quarte se rencontra fréquemment au commencement du mois. Entre les maladies catharrales, on observa principalement des angines & des péripneumonies qui tenoient de ce caractere. A l'hospice de Saint Sulpice, on a été obligé de donner deux ou trois fois l'émétique à ces sortes de malades. La plupart des maladies furent des cachexies séreuses, scorbutiques, des infiltrations, des catharres, & des flux de ventre dépendans d'une dissolution d'humeurs, qui ont eu des suites fâcheuses.

Février.

L'état du ciel n'a presque pas changé, mais la constitution de l'atmosphere est devenue froide & humide, & l'on a éprouvé des frimats.

Les fievres rouges, les rougeoles, les petites-véroles se sont rencontrées fréquemment. On a vu des fluxions, des rhumatismes, quelques péripneumonies, à l'Hôtel-Dieu, des affections apoplectiques & paralytiques, des diarrhées séreuses, des cachexies & des langueurs.

A l'hospice de S. Sulpice, il y a eu des fievres-quartes rebelles, des catharres, des rhumatismes aigus, des douleurs dans les articulations; la saignée a été rarement nécessaire. En général, la constitution de ce mois n'a pas été maladive.

Le 5 de ce mois il s'est fait une éruption du Vésuve, & les eaux & le feu ont ravagé plusieurs endroits de la Sicile.

Mars.

Le temps fut froid au commencement de ce mois, chaud à la fin, & du reste très-variable.

L'état inflammatoire succéda au catharral, sur-tout dans les angines & les péripneumonies. Lorsque ce mal attaquoit la plevre & les poulmons, il y avoit une fievre pleuroperipneumonique, dont les symptômes étoient une bouche amere, une langue chargée, des nausées, une douleur de tête gravative, une difficulté de respirer, un resserrement aux environs du diaphragme, la toux, des crachats sanguinolens, des points de côté, un pouls dur & acceleré, une lassitude générale, la prostration des forces, & chez quelques-uns des signes de putridité. La saignée fut utile dans le commencement, & dangereuse après le 3e. jour. L'émétique fut nécessaire; l'emplâtre vésicatoire parut généralement convenir pour les points douloureux. Les incisifs, tels que la scille & le kermès étoient indiqués. La maladie s'est jugée tantôt par les crachats, tantôt par les sueurs, tantôt par les selles, souvent par différentes excrétions à la fois. Les malades eurent une convalescence longue & difficile.

Avril.

Le vent d'est fut assez doux dans ce mois, & rendit la température de l'air douce & agréable.

Cependant, il y eut beaucoup de maladies, des fievres aigues, des petites véroles, des rougeoles, & autres éruptions inflammatoires, des toux, des rhumatismes qui ressembloient à des attaques de goutte ou de pleurésie, ainsi que des fiev. pleuroperipn. aussi violentes qu'au mois précédent, dans lesquelles la fievre remittente subsistoit même après la résolution de l'inflammation de poitrine. La prostration des forces, & l'anxieté au creux de l'estomac, furent les principaux symptômes. On observa à l'hôpital de la Charité, que ceux qui n'avoient pas été saignés dans les trois premiers jours de la maladie, moururent. Dans l'hospice de S. Sulpice, où il y avoit beaucoup de sujets cacochymes & épuisés, le mal fut plus grave, la prostration des forces plus grande, la coction lente & difficile, & plus d'une fois la maladie finit par une hydropisie de poitrine mortelle. Il fallut ici saigner avec plus de modération; les émétiques, les vésicatoires & les antiseptiques furent plus nécessaires.

Mai.

Depuis le premier jusqu'au 4e. jour, & depuis le 8e. jusqu'au 20e, on jouit d'un ciel pur & serein. Mais un vent froid & des ouragans remplirent les intervalles; & sur la fin du mois, l'état du ciel fut très-inconstant.

La saison du printemps ramena les fievres intermittentes; les maladies aigues eurent dans ce mois un caractere moins inflammatoire que bilieux, catharral ou putride. Les forces paroissoient entierement abattues. Il se fit chez les malades d'une constitution foible, des dépôts dans la poitrine que l'on reconnoissoit à la toux, à la difficulté de respiter, & à un point de côté très-douloureux. Si l'on tiroit du sang, le pouls devenoit plus concentré, l'oppression augmentoit, & le malade périssoit. Les émétiques, les béchiques incisifs, les vésicatoires ap-

pliqués au bras furent d'une grande utilité, tant pour diviser les humeurs, que pour les évacuer après leur coction.

On vit encore d'autres affections sporadiques de la même nature que celles qui se présenterent dans le mois précédent.

Il regna à l'hospice de S. Sulpice des fievres intermittentes qui céderent facilement à l'usage des émetico - cathartiques & aux amers. Une diarrhée bilieuse & dépuratoire y étoit aussi très - commune, & n'exigea pour sa guérison que l'oxymel délayé dans l'eau de ris.

Juin.

Les pluies furent rares, l'ait s'échauffa peu-à-peu; mais des brouillards extraordinaires intercepterent la clarté du jour.

Des fievres intermittentes qui avoient regné le mois précédent, la fievre quarte sur-tout, regnoient encore dans celui-ci. On a également vu beaucoup d'affections cutanées, des dartres, des fievres rouges, des rougeoles. Ces dernieres maladies sur-tout regnoient depuis deux mois, non-seulement chez les particuliers, mais principalement dans les colleges & les pensions. Les Médecins durent avertir ceux qui entouroient les malades, de prendre des précautions pour n'en point recevoir les miasmes contagieux en les servant, ou en jouant avec eux. On dût éviter avec le même soin de faire passer trop promptement les malades du chaud au froid, & de faire, par ce moyen, rentrer la matiere de l'éruption, qu'il est souvent difficile de rappeller, & cette métastase attaquant les organes particuliers de la vie, est très périlleuse. On a eu dans ce cas beaucoup de succès des véficatoires appliqués sur les dernieres vertebres du dos, parce que le dépôt critique a paru se faire vers les attaches postérieures du diaphragme. Les affections rhumatismales & arthritiques dominerent à l'hôpital de la Charité; & les diarhées tant bilieuses & dépuratoires que colliquatives, chez les sujets cachectiques, & les fiev. intermittentes furent les principales maladies à l'hospice de S. Sulpice.

Juillet.

Les mêmes brouillards, secs & brûlans fouillerent encore l'atmosphere; quant à la chaleur, ce mois est celui de toute l'année où elle s'est fait sentir le plus vivement.

Un grand nombre d'ouvriers furent attaqués d'une maladie dont les symptômes étoient une fievre aigue, l'abattement, une lassitude & un tremblement spasmodique dans les membres, un délire passager, la soif & la secheresse du gosier. Mais le repos, des boissons délayantes & acidules rétablirent le calme en peu de jours. On voyoit aussi des affections comateuses, éruptives, rhumatisantes, des angines avec affection des amygdales. L'hôpital de la Charité offrit beaucoup de cas où la gangrene survenoit aux parties ulcerées, ou même légerement blessées. Les diarrhées furent moins fréquentes à l'hospice de S. Sulpice qu'à l'ordinaire; il y eut quelques fievres intermittentes, & plusieurs fievres aigues.

Août.

La grande chaleur se tempera; les brouillards d'été commencerent à se dissiper, & la saison devint plus belle.

Il vint aux hôpitaux plusieurs ouvriers de ceux qui travaillent en plein air. Ils étoient pour la plupart attaqués à - peu-près de la maladie que nous venons de décrire. Mais cette maladie prit dans le cours de ce mois une autre face; c'étoit d'abord la perte des forces & de l'appétit, une douleur fixe à la région cardiaque, une difficulté de respirer, une grande douleur de tête accompagnée de vertige, la diarrhée avec colique; & ils éprouvoient dans leur convalescence cette foiblesse des extrémités inférieures qu'on remarque après une longue maladie. La nature en triompha au bout de 4 jours, par le seul usage des émériques, des délayans & des catartiques. On observa par-tout dans les maladies une grande irrégularité. La fievre rouge & la rougeole tantôt se compliquoient ensemble, & tantôt se succédoient l'une à l'autre; les maladies éruptives finissoient par des couts de ventre, & ceux-ci par des éruptions; la toux & l'enrouement furent fréquens chez les enfans, dont plusieurs souffrirent des douleurs de coliques & furent soulagés par des selles abondantes, & des boissons mucilagineuses, ensorte que quatre ou cinq jours suffisoient à leur rétablissement.

Septembre.

La constitution de ce mois fut pluvieuse & inconstante; la chaleur, d'abord modérée, augmenta sur la fin; & alors il parut des brouillards, mais légers & ordinaires dans cette saison.

Une fievre intermittente se manifesta avec de violens paroxismes. Des frissons considérables, de l'oppression, une respiration

laborieuse, une chaleur brûlante, une intermission courte, en rendoient la cure difficile; son caractère n'étoit pas constant, d'intermittente elle devenoit remittente, & de simple devenoit double, & réciproquement. Une espece d'angine avec escarres, se présenta fréquemment; bientôt l'artiere-bouche & le col même se tuméfioient; les malades avoient beaucoup de peine à parler, à avaler & à respirer, & l'intérieur de la bouche étoit couvert d'escarres. La saignée, l'émétique, les gargarismes, les lavemens furent mis en usage; ensuite les délayans & les cathartiques rétablirent les malades. Il y eut des fievres synoques malignes à l'Hôtel-Dieu, & des fievres aigues gangreneuses à l'hôpital de la Charité, c'est-à-dire des fievres où il se formoit des escarres à la peau, & qui cédoient souvent aux antiseptiques. La plupart des fievres intermittentes de l'hospice de Saint Sulpice se terminerent par des écoulemens séreux & sans le secours de quinquina.

Octobre.

L'atmosphere fut quelquefois nébuleuse, mais rarement pluvieuse, & la température fut douce & agréable.

On vit fréquemment dans ce mois des cathatres, des diarrhées, des dyssenteries, des fievres rémittentes, des fievres intermittentes dont les paroxysmes étoient légers & de courte durée; enfin des petites-véroles qui furent à l'Hôtel-Dieu presque toutes confluentes. Il y vint de Courbevoye plus de quarante soldats Suisses qui avoient la jaunisse, ils furent guéris facilement & en peu de temps. La fievre intermittente eut cela de remarquable à l'hospice de S. Sulpice, qu'il ne demeura point de saburre dans l'estomac après e premier vomitif, comme il étoit arrivé au mois de Mai, & qu'elle ne se termina point par des infiltrations, comme en Septembre. Toutes les maladies en général furent plus legeres, & les convalescences moins longues.

Si l'on résume ce qu'on vient de rapporter sur les maladies de cette année, on trouve que l'hiver fut humide, nébuleux, & presque sans froid; le printemps doux, agréable, la végétation hative; l'été en partie très-chaud, & en partie temperé; l'automne de même; & l'année entiere salubre & fertile.

Les maladies les plus remarquables étoient les fievres pleuroperipneumoniques qui ont régné en Mars & en Avril; les fievres aigues avec soif, prostration de forces, anxiétés à la région épigastrique, qui ont regné au mois de Juin; en Juillet, les fievres éruptives; en Août, la fievre de quatre jours des ouvriers, par l'exposition au soleil & la fatigue; en Septembre, la fievre intermittente avec des paroxismes dangereux.

A la campagne, des fievres épidémiques vers le milieu de l'année, firent de grands ravages; elles étoient tantôt rémittentes, tantôt intermittentes; elles étoient accompagnées d'un violent resserrement de poitrine qui faisoit craindre la suffocation, de mal de tête, de vertige, de prostration des forces. La saignée fut rarement indiquée, & quand elle le fut, il falloit la faire à temps, & en petite quantité. On eut plus de confiance aux émétiques, aux délayans, aux toniques, aux antiseptiques & aux purgatifs. Nous vîmes quelque chose de semblable dans nos hôpitaux, mais rien n'y fut épidémique. On peut dire que cette année n'a pas été à Paris féconde en maladies, & qu'on n'y a remarqué aucune constitution vraiment épidémique.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERVATIONS & remarques sur la complication des symptômes vénériens avec d'autres virus, & sur les moyens de les guérir; par M. VIGAROUS, Professeur Royal au College de chirurgie, Chirurgien-major de l'Hôpital des vénériens, & de celui de l'Hôtel-Dieu, membre de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & associé de l'Académie roy. de chirurgie de Paris. A Montpellier, chez J. Martel, l'aîné; & à Paris, chez P. F. Didot, le jeune, quai des Augustins. *in-8°.* de 176 pag. 2 liv. br.

On rendra compte de cet ouvrage intéressant dans une de nos feuilles.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

TABLE DE LA GAZETTE DE SANTÉ,

DE L'ANNÉE 1783.

TABLE des Auteurs contenus dans la Bibliotheque de Médecine de HALLER.

A

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

U

X

Z